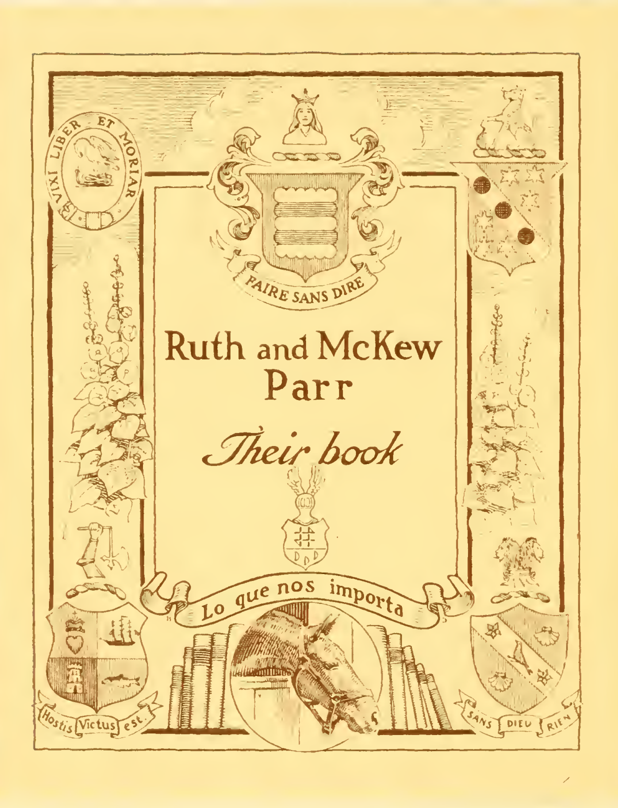



VIXI LIBER ET MORIAR
FAIRE SANS DIRE
Ruth and McKew
Parr
Their book
Lo que nos importa
Hostis Victus est.
SANS DIEU RIEN



N.º
Carreira

NOUVELLES ANNALES
DES VOYAGES,
DE LA GÉOGRAPHIE
ET DE L'HISTOIRE.

DE L'IMPRIMERIE DE J. SMITH.

NOUVELLES ANNALES
DES VOYAGES,
DE LA GÉOGRAPHIE
ET DE L'HISTOIRE,

OU

RECUEIL

Des relations originales inédites, communiquées par des voyageurs français et étrangers;

Des voyages nouveaux, traduits de toutes les langues européennes;

Et des mémoires historiques sur l'origine, la langue, les mœurs et les arts des peuples, ainsi que sur les productions et le commerce des pays jusqu'ici peu ou mal connus;

Accompagnées d'un bulletin où l'on annonce toutes les découvertes, recherches et entreprises qui tendent à accélérer les progrès des sciences historiques, et spécialement de la géographie.

AVEC DES CARTES ET PLANCHES,

GRAVÉES EN TAILLE-DOUCE,

PUBLIÉES PAR

MM. J. B. EYRIÈS et MALTE-BRUN.

TOME XI.

PARIS,
LIBRAIRIE DE GIDE FILS,
SAINT-MARC-FEYDEAU, N.° 20.

1821.

POLE ARCTIQUE

ASIE

OCÉAN GLACIAL

GROENLAND

MER POLAIRE

MER OU BAIE DE BAFFIN

TERRE OU ILE DE CUMBERLAND

Détroit de Davis

OCÉAN ATLANTIQUE

AMÉRIQUE RUSSE

MER DE BERING

BAIE D'HUDSON

LABRADOR

NOUVELLE BRETAGNE

GRAND OCÉAN MER DU SUD OU OCÉAN PACIFIQUE

CANADA

ÉTATS-UNIS

PLAN PERSPECTIVE
du Detroit de Ferrer Maldonado
d'après celui dressé par ce Navigateur

NORD

Échelles.

Myriamètres ou Lieues Nouvelles

Lieues communes de France

Lieues Marines

Milles Anglais

CARTE
D'UNE PARTIE DE L'OCÉAN ARCTIQUE et de L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE,

Pour expliquer d'après les relations de Maldonado, de l'Amiral de Foute, du Capitaine Bernarda et les découvertes récentes, la configuration de ces Contrées ainsi que les communications qu'elles présentent entre l'Océan Atlantique et le Grand Océan

Par le Chev.r LAPIE Géographe.
1821.

NOUVELLES ANNALES
DES VOYAGES,
DE LA GÉOGRAPHIE
ET DE L'HISTOIRE.

MÉMOIRE

SUR

LES VOYAGES EXÉCUTÉS DANS L'OCÉAN GLACIAL ARCTIQUE,

AU NORD DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE,

PAR LE CHEVALIER LAPIE, GÉOGRAPHE.

1821.

Un des points les plus importans en géographie, un de ces grands problèmes que la nature offre à la fois aux hypothèses de la science et aux explorations des voyageurs, les contrées boréales se présentent enfin, depuis les dernières décou-

vertes, sous un aspect plus favorable à l'avide curiosité des savans.

De nombreuses tentatives, souvent infructueuses, quelquefois suivies de succès, en partie contestées, sont loin d'avoir réuni toutes les opinions, fixé toutes les incertitudes. Maldonado est encore accusé de faire un récit imaginaire lorsqu'il déclare qu'en 1588, il passa de l'Ocean atlantique dans la mer du Sud, par le nord de l'Amérique septentrionale. On a conteste à Baffin les découvertes qu'il fit en 1614 : dejà même elles avoient disparu des cartes modernes angloises, et les voyages que l'amiral de Fonte et son capitaine Bernarda entreprirent en 1640, semblent, aux yeux de quelques savans, avoir usurpe la confiance que leur accorda le celebre géographe Delisle.

Il étoit digne d'un gouvernement qui ne redoute aucun sacrifice pour ajouter chaque jour à la prospérité nationale, et pour reculer les bornes des connoissances qui tendent à cet unique but de ses efforts, d'employer les loisirs de sa marine à tenter de nouvelles entreprises destinées à obtenir sur ces contrées des résultats positifs ; et c'est dans cet honorable espoir qu'en 1818 et 1819, les capitaines Ross et Parry reçurent l'ordre d'entreprendre les deux expéditions successives qui viennent de rendre d'importans services à la géographie, et qui présentent sur les contrées

boréales des renseignemens précieux, accueillis avec reconnoissance par tous les savans de l'Europe.

En effet, le premier, explorant avec le soin le plus scrupuleux la baie ou mer, que Baffin découvrit en 1614, vengea cet intrépide marin des doutes de plusieurs savans géographes, et fixa toutes les incertitudes à l'égard de ses découvertes. Arrêté par les invincibles obstacles que lui opposait la nature, le capitaine Ross ne put, il est vrai, remplir entièrement les instructions qu'il avoit reçues; mais au moins est-il juste de dire qu'il n'a rien négligé pour y parvenir, et que les élémens s'opposèrent seuls à ce qu'il complétât ainsi la gloire que cette entreprise difficile et hardie vient de lui acquérir.

Favorisé par une température plus douce, le second a fait connoître des parties de mer dont l'existence étoit seulement soupçonnée; et la réussite complète de son expédition, qui est du plus haut intérêt pour la géographie, nous met à même d'apprécier les grandes variations qui souvent changent totalement l'aspect de ces contrées septentrionales. C'est à l'aide des nouvelles lumières dues à cet habile marin et au capitaine Kotzebue, qu'on peut expliquer les découvertes de Maldonado et du capitaine Bernarda, et tracer d'une manière plus précise la marche qu'ils ont suivie.

Or, telle est la tâche difficile que je me suis imposée. M. Amoreti, dans un memoire publié à Plaisance en 1812, et le savant M. Walckenaer, dans la biographie universelle, ont déjà plaidé la cause de cet illustre marin, et soutenu l'opinion que nous allons chercher à établir; mais, privés des derniers documens que nous devons aux capitaines Parry et Kotzebue, M. Amoreti ne put donner qu'un travail insuffisant.

Je vais essayer de toucher le but qu'il ne put atteindre; heureux de penser que peut-être je réussirai à faire passer dans l'esprit de mes lecteurs la conviction intime où je suis, que ce voyageur a vu ce qu'il a décrit! Je tâcherai ensuite d'expliquer de même les voyages de l'amiral de Fonte et de son capitaine Bernarda, et de prouver qu'ils méritent la confiance que leur accorda le savant géographe que j'ai cité plus haut.

Maldonado, dans l'instruction qu'il adresse au conseil des Indes pour retrouver le détroit par lequel il etoit entré dans la mer du Sud, s'exprime ainsi : « En partant d'Espagne, et, je suppose, de Lisbonne, on mettra la proue au nord-ouest pour l'espace de 450 lieues; on arrivera ainsi au 60ᵉ degré de latitude boréale, en vue de la Frislande, anciennement appelée Tyle. Cette île assez vaste, mais qui l'est moins cependant que l'Islande, une fois reconnue, on prendra la route ouest,

naviguant toujours sur le 60e degré pendant 130 lieues (1) jusqu'à la terre de Labrador, à l'endroit où commence le détroit de ce nom, dont l'embouchure a 30 lieues de largeur. La terre du côté de Labrador, c'est-à-dire à gauche, est basse; l'autre côté présente des montagnes très-hautes.

« Ces montagnes sont entre deux canaux, dont l'un se dirige au nord-est, et l'autre au nord-ouest; ici, il faudra abandonner le premier, qui se trouve à droite, parce qu'en faisant le tour des îles qui le forment, on reviendroit dans la mer de Frislande: il faudra donc mettre la proue au nord-ouest pendant 80 lieues, jusqu'à ce qu'on parvienne à la hauteur du 64e degré de latitude boréale, ou un peu moins.

« Ici, le détroit change de direction, et l'on fera 120 lieues ayant la proue au nord jusqu'au 72e degré; alors la direction du détroit changeant de nouveau, et le canal portant au nord-ouest, on courra l'espace de 90 lieues, et l'on se trouvera au 75e degré; on sera alors entièrement sorti du détroit de Labrador, qui, comme je l'ai dit, commence au 60e degré, et finit au 75e. Sa longueur est de 240 lieues, et forme trois coudes ou bras de mer assez longs, dont le premier et le dernier sont dans la direction du sud-est au nord-

(1) Plus loin, il dit 180, ce qui est conforme à ce qui existe; ici, il y a sans doute erreur de copiste.

ouest, et celui du milieu du sud au nord. Sa plus grande largeur est de 40 lieues, et il n'en a que 20 dans les parties les plus étroites. Il offre plusieurs ports ou cales, et des baies qui peuvent au besoin être fort utiles. Jusqu'au 73e degré il y a des habitans, car nous vîmes quelquefois des hommes sur ces côtes.

Quand on sera sorti de la bouche du détroit de Labrador, on baissera de la hauteur où l'on étoit, et l'on naviguera à l'ouest $\frac{1}{4}$ sud-ouest l'espace de 350 lieues, après lesquelles on se trouvera au 71e degré; c'est en cet endroit que nous découvrîmes une terre très-haute. Nous ne pûmes déterminer positivement si c'étoit la Terre-Ferme ou une île; mais nous conclûmes que si c'étoit un continent, il devoit être joint à la Nouvelle-Espagne.

« De la vue de cette terre ou du 71e degré, on tournera à l'ouest sud-ouest, et l'on naviguera ainsi l'espace de 440 lieues jusqu'à ce qu'on touche au 60e degré, où l'on devra trouver le détroit d'Anian : de cette manière on fera la même navigation que j'ai faite, du moins de la Frislande jusqu'ici; car je partis de la terre des Baccalas (1), à la recherche de cette île, parce que j'avois besoin d'habillemens que je pris en effet dans une des petites îles qui sont autour d'elle, qu'on

(1) Terre-Neuve.

nomme Islandilles, et qui sont au nombre de trois ; une seule de ces îles est habitée, les deux autres ne servent que de pâturage aux brebis de cette population.

« Or, revenant à notre navigation, je suis d'avis que, lorsqu'on est sorti du détroit de Labrador, le chemin le plus court est de longer toute la contre-côte de la Nouvelle-Espagne, soit pour connoître la population qui s'y trouve, ou pour reconnoître les cales et lieux de rafraîchissemens qui pourroient servir aux flottes qui devront parcourir cette mer.

« Calculant d'après la navigation que j'ai faite, il paroît qu'il y a de l'Espagne à la Frislande 460 lieues, de là au Labrador 180, et du Labrador jusqu'à l'extrémité du détroit 280, ce qui fait 920 lieues. Si l'on y ajoute 790 lieues qu'on doit parcourir depuis la sortie du détroit de Labrador jusqu'à celui d'Anian, on obtiendra un total de 1710 lieues, et telle est exactement la distance qu'il y a de l'Espagne au détroit d'Anian. »

Le voyageur, après s'être plaint du froid rigoureux, de l'obscurité et des tourmentes qu'il eut à souffrir pendant tout le temps de sa navigation dans le détroit de Labrador, et même au mois de mars, époque de sa sortie du détroit, dit positivement que c'est une erreur de croire que cette mer puisse se glacer entièrement ; il appuie son opinion tant sur l'étendue de ses eaux,

que sur les fortes houles qui les tiennent continuellement agitées et sur les grands courans qu'on rencontre dans le détroit. Puis il ajoute : « A notre retour, dans les mois de juin et juillet, nous jouîmes d'une clarté continue; de sorte qu'arrivés sur le cercle arctique à 66 degrés et demi de latitude, nous ne perdîmes plus de vue le soleil et ne le vîmes descendre sous l'horizon que lorsque nous nous trouvâmes une seconde fois au milieu du détroit de Labrador. Tout le temps qu'il resta sur l'horizon, nous éprouvâmes des chaleurs pareilles aux plus fortes qu'on souffre en Espagne; mais les vents du nord que nous avions toujours ouverts, nous les rendoient supportables, et nous portèrent rapidement et sans peine hors du détroit.' Il est vrai aussi que les grands courans, produits par la marée, aident beaucoup, soit pour y entrer ou pour en sortir, même quand les vents sont contraires; et ceux du nord soufflant sans cesse vers ce point, il faut se prévaloir de la marée lorsqu'on va de l'Espagne au détroit d'Anian. Ces détails suffisent pour la direction de la route qu'on doit tenir dans cette navigation et pour prévenir les accidens auxquels on doit s'attendre.

« Le détroit que nous découvrîmes à 60 degrés de latitude boréale et à 1710 lieues de l'Espagne paroît être celui que, par une ancienne tradition, les cosmographes appellent, dans leurs cartes,

détroit d'Anian; et, si ce détroit existe réellement, il doit nécessairement avoir d'un côté l'Asie, et de l'autre l'Amérique : ce qui résulte de ce que je vais dire. Lorsque nous fûmes sortis du détroit pour entrer dans la grande mer, nous naviguâmes, en côtoyant l'Amérique, l'espace de plus de 100 lieues, ayant la proue au sud-ouest jusqu'au 55e degré de latitude boréale; et, sur toute la côte que nous parcourûmes, nous ne vîmes ni population, ni ouverture qui indiquât un détroit par lequel on pût traverser de la mer du Sud à celle du Nord, et nous en conclûmes que cette côte appartient à l'Amérique; en nous en éloignant, nous vîmes aussitôt qu'elle se prolongeoit vers le sud. Ayant mis la proue à l'ouest, nous fîmes route pendant quatre jours avec le vent de côté, de manière à fixer notre estime à 30 lieues par jour. Ainsi, après avoir fait 120 lieues, d'après ce calcul et suivant une carte que nous avions sous les yeux, nous découvrîmes une très-grande terre à de grandes chaînes de montagnes, avec une côte longue et continue, de laquelle nous nous tînmes éloignés, comme il convenoit à notre objet. Notre direction, pendant cette navigation, étoit tantôt nord-est, tantôt nord-ouest; mais, en général, il nous parut que nous allions du nord-est au sud-ouest. Quoiqu'il nous fût impossible de faire des observations particulières sur cette côte, puisque, comme je viens

de le dire, nous étions fort loin de terre, je puis cependant affirmer que le pays est peuplé. Nous vîmes en effet des hommes en plusieurs endroits; et, suivant la bonne cosmographie, nous jugeâmes que ces terres étoient celles des Tartares ou du Catay, et que nous étions nécessairement à peu de distance de la grande ville de Cambalu (1), métropole de la grande Tartarie. Enfin, en suivant la même côte, nous nous retrouvâmes au détroit d'Anian, d'où nous étions sortis quinze jours auparavant pour entrer dans la grande mer, que nous reconnûmes être la mer du Sud, qui embrasse le Japon, la Chine, les Moluques, l'Inde et la Nouvelle-Guinée, avec la découverte du capitaine Quiros, toute la côte de la Nouvelle-Espagne et le Pérou.

« Dans la bouche du détroit par laquelle on entre dans la mer du Sud, il y a, du côté de l'Amérique, un port capable de contenir 500 navires, mais qui, dans quelques endroits, n'est point tranquille et n'offre qu'un mauvais mouillage, à cause des courans qui, au temps de la marée, vont du nord au sud et pénètrent avec beaucoup de force jusqu'à une baie du port même, ouverte vers le nord où ils forment un tourbillon; un amas considérable de coques d'œufs d'oiseaux marins que nous trouvâmes sur

(1) Pékin, capitale de la Chine.

les bords d'un étang et que nous jugeâmes y avoir été apportés par les courans du nord, nous fit conjecturer que personne avant nous n'avoit touché à ce port où l'on trouve une rivière d'eau douce assez large et assez profonde pour recevoir notre bâtiment, et même au besoin un vaisseau de 500 tonneaux. La plus grande partie du port a un fond de sable, particulièrement à l'embouchure de la rivière et dans l'endroit où vont battre les courans. Du côté du nord s'ouvre une baie garantie des vents par des rochers à pic hauts de plus de deux perches et au-dessus desquels s'étend une plaine longue et étroite environnée par la mer, mais attachée à la terre du côté de l'est. On pourroit établir dans cet endroit une colonie considérable, et y bâtir, pour le présent, un fort qui seroit d'une grande importance.

« La terre où s'enfonce ce port, et qui fait partie du continent, est un pays fort agréable : des défrichemens transformeroient en belles campagnes labourables ou en prairies d'une irrigation facile les vastes plaines qui s'étendent au sud-est et qu'environne une colline où croît le romarin ; car on saura que cette terre, bien que située au 59e degré de latitude boréale, jouit cependant d'une température fort douce qu'elle doit à l'abri que présentent à toute la partie du sud les montagnes qui s'élèvent au nord. Les diffé-

rentes espèces de fruits qu'on y trouve prouvent d'ailleurs que l'hiver ne doit pas y être très-rigoureux. Dans ce pays, le jour le plus long de l'été est de dix-huit heures et demie, et la nuit la plus courte de cinq heures et demie, durée semblable au jour le plus court de l'hiver. »

Ici, Maldonado entre dans quelques détails sur les productions des terres que baignent et la rivière qui entre dans le port et une autre rivière qu'on trouve plus bas au sud-est. Il cite plusieurs fruits semblables à ceux d'Espagne, des raisins sauvages et quelques autres d'espèces qui lui étoient inconnues. Ces fruits n'étoient pas encore mûrs lorsqu'il arriva, c'est-à-dire en avril, mai et partie de juin, mais il en trouva de l'été précédent qui étoient séchés et pendus aux arbres; il trouva également des lechies, fruits très-savoureux des Indes qui ne viennent que dans des lieux tempérés, ce qui fut pour lui la preuve de la douceur du climat.

Après avoir décrit les différentes sortes de gibier qui abondent sur les montagnes qu'on aperçoit du fond du port vers le nord-est, et avoir dit qu'on trouve dans cette mer une prodigieuse quantité de poissons et de crustacées de toute espèce, Maldonado ajoute : « La terre, vis-à-vis du port, et qui fait partie de l'Asie ou de la Tartarie, présente des montagnes très-élevées, sur les plus hautes desquelles la neige se conserve l'an-

née entière, et principalement sur celles exposées au nord ; elles sont tellement escarpées et si remplies de précipices, qu'il paroît impossible d'y monter. Les arbres sont en grande partie des sapins, dont les forêts s'étendent jusqu'au bord de la mer. »

« Sur la même côte d'Asie, en face de l'entrée du port, est un étang d'eau de mer dont une grande partie est remplie de joncs qui végètent dans l'eau même et auprès duquel nous trouvâmes le lieu le plus poissonneux de toute cette contrée. C'est là que nous tuâmes une grande quantité de poissons assez gros, dont quelques-uns nous étoient connus, tels que les corinnes, les congres, les soles et autres semblables, mais plus gros que ceux qu'on trouve ailleurs. Quelquefois nous vîmes passer de grands poissons qui, de la mer du Sud, alloient à celle du Nord; de ce nombre étoient des baleines, des narvals et autres monstres marins d'une grosseur énorme, et nous conjecturâmes que la raison de ce passage était le désir de fuir, au retour de la belle saison, les eaux chaudes du Sud pour jouir des eaux fraîches de la mer du Nord.

« Le détroit a quinze lieues de longueur, et par conséquent on le passe et on en sort dans le temps d'une marée qui, dans ces contrées, est très-foible et ne dure que six heures. Il décrit six tours ou angles dans cette étendue; et les

deux embouchures, qui servent d'entrée et de sortie, sont l'une vis-à-vis de l'autre, nord et sud. L'embouchure du côté du nord a moins d'un demi-quart de lieue de large, et des deux côtés s'élèvent deux rochers coupés perpendiculairement; mais celui qui tient à l'Asie est plus haut et s'avance davantage sur la mer, de manière qu'une pierre détachée du sommet ne tomberoit pas au pied de ce rocher. L'embouchure du sud a, auprès du port, plus d'un quart de lieue de largeur, et l'on voit, au milieu du détroit, un grand rocher dont la hauteur est de trois stades environ; sa forme est ronde, et il a environ deux cents pas de diamètre. Cet îlot est à peu de distance du continent d'Asie, et cet espace, à cause des bas fonds et des écueils, n'est navigable que pour les bateaux; mais l'intervalle qui sépare l'îlot de la terre ferme de l'Amérique, quoique n'ayant pas tout-à-fait un demi-quart de lieue de large, offre cependant un canal profond, où deux et même trois navires peuvent passer de front; ses bords sont bas, et il seroit facile d'y bâtir des forts qui rétréciroient le canal jusqu'à la portée du mousquet. Sur le même îlot et sur les bas fonds du côté opposé, on éleveroit de semblables ouvrages garnis d'artillerie destinés à défendre le détroit, qu'on pourroit même fermer par une chaîne si les courans n'y étoient pas si forts.

« On reconnoît difficilement l'embouchure de ce détroit du côté du nord, parce que toute la côte va de l'est à l'ouest, et que les deux parties qui forment le détroit entrent l'une dans l'autre et se couvrent réciproquement; de sorte qu'en entrant dans le premier détour du nord-est au sud-ouest, on ne voit pas la mer qui est au sud du détroit. C'est pour cette raison qu'il n'y a pas long-temps que ce détroit a été découvert. Effectivement quand nous y arrivâmes, il nous fallut quelques jours pour le connoître, quoique nous fussions guidés par une assez bonne relation de Jean Martinez, maître pilote portugais, natif d'Algarve, homme très-vieux et de beaucoup d'expérience; mais nous manquions des signaux que j'ai pris depuis sur les montagnes, afin de pouvoir recommencer cette navigation si l'occasion s'en présentoit.

« Comme nous savions qu'on devoit trouver le détroit à 60 degrés de latitude boréale, nous restâmes incertains, parce que la côte dans cet endroit est très-étendue de l'est à l'ouest, et que notre pilote pensoit que nous étions encore à plus de cent lieues de l'ouverture du détroit, suivant les hauteurs prises dans la route: il me sembleroit cependant que nous devions l'avoit atteint, ce qui étoit vrai; car, étant allé en chaloupe côtoyer le rivage, le courant me fit entrer dans ce détroit, et c'est ainsi que je le reconnus. Les

grands courans d'ailleurs qui venoient de terre me déterminèrent à croire que nous y étions arrivés.

« Parmi les montagnes qui sont près du détroit, on voit un rocher blanc, très-élevé, du côté de l'Asie. Ce rocher, coupé verticalement, est inaccessible ; sur sa pointe la plus haute s'élèvent trois grands arbres bien séparés l'un de l'autre. Aux deux côtés de ce rocher les montagnes offrent la perspective de deux sillons très-profonds. A une lieue de l'embouchure du détroit du côté de l'ouest, on aperçoit un autre rocher haut et nu, environné par la mer, et qui, au temps de la basse marée, paroît n'être éloigné de la terre que d'environ trois perches. Du côté de l'est de l'embouchure de ce détroit, coule une belle et grande rivière d'eau limpide environnée d'arbres ; c'est là que nous nous arrêtâmes pour faire de l'eau, parce qu'il y a au milieu une baie avec deux grands rochers pointus. A une lieue en avant de cette rivière on en trouve une autre dont les bords ne sont point plantés. Les montagnes de l'Asie, vues de la mer du côté du nord, sont très-hautes te couronnées de forêts presque entièrement de sapins ; celles de l'Amérique, au contraire, sont très-basses, et les arbres y sont petits. »

J'ai cru devoir donner ici la relation de Maldonado, en retranchant seulement quelques passages qui ne m'ont pas paru nécessaires à l'objet

de ce mémoire, afin que le lecteur fût mis à même d'apprécier le mérite d'une relation écrite avec une simplicité et une naïveté qui m'ont inspiré une véritable confiance, mais que des savans, d'ailleurs très-recommandables, avoient trop légèrement rejetée.

L'île de Frislande, vers laquelle Maldonado conseille de se diriger en partant de Lisbonne, n'est autre que la partie méridionale du Groënland: la direction qu'il indique pour y arriver est exactement celle qu'il faut suivre; mais la distance qu'il donne est trop foible, puisque, au lieu de 450 lieues, il y en a 600. Cependant cette différence ne peut être un motif de reproches pour ce navigateur, puisqu'il n'avoit pas suivi lui-même cette route, et que probablement il n'avoit obtenu cette distance qu'au moyen de mesures prises inexactement sur des cartes défectueuses.

La latitude de 60 degrés qu'il donne à cette île s'accorde, à quelques minutes près, avec ce que nous savons sur ce point, et la distance de 180 lieues ainsi que la direction qu'il indique entre cette île et le Labrador sont absolument conformes à ce qui existe. Or, les anciens navigateurs qui voyageoient dans le sens des parallèles, ont pu prendre cette portion de terre pour une île; et, la voyant dans cette direction où elle présente peu de largeur, ils ont pu en conclure qu'elle n'étoit point aussi grande que l'Islande. D'ailleurs rien

ne prouve encore que cette partie ne soit pas une île, puisque les différens golfes n'ont point été entièrement explorés, et qu'il seroit possible que dans l'un d'eux on trouvât un passage, ainsi que j'ai cru devoir l'indiquer en points sur ma carte.

Que la Frislande ait existé ou non autrefois, c'est ce que je ne chercherai point à expliquer; mais, pour atteindre le but que je me propose, il m'importe de démontrer que Maldonado, en partant de la terre des Baccalas, qui est l'île de Terre-Neuve, étoit allé à la partie méridionale du Groënland que probablement d'anciennes relations appeloient Frislande.

La description du détroit de Labrador faite par Maldonado coïncide parfaitement avec ce que l'on sait du détroit d'Hudson (que le navigateur de ce nom explora en 1610, et dont il ne fit point le premier la découverte, puisqu'il est constant que Maldonado y passa vingt-deux ans avant lui); mais il est à regretter qu'il ne nous ait pas fait connoître la distance qu'il avoit parcourue avant d'arriver au détroit nord-est qu'il conseille de ne pas suivre. Pour remplir cette lacune, j'ai supposé, par la distance de 80 lieues qu'il donne ensuite pour arriver au 64e parallèle, qu'il avoit fait 65 lieues depuis l'entrée du détroit de Labrador jusqu'à ce point, et j'ai reconnu ce détroit nord-est dans ce que les Anglois appellent North Bay; alors les raisons qu'il donne pour ne le pas suivre se sont

expliquées par les données que l'on a sur les îles qui forment les détroits de Frobisher et de Cumberland; le premier découvert en 1567, et le second en 1585.

Arrivé au 64e parallèle, Maldonado dit qu'il faut aller au nord l'espace de 120 lieues jusqu'à ce qu'on soit arrivé au 72e degré de latitude; cette direction répond encore encore exactement à ce que nous savons de cette partie appelée mer Christiane par Jean Munck, navigateur danois, qui la vit en 1619, et que virent depuis en 1630 et 1632 les capitaines Fox et James. Quant à la latidude indiquée, on sera facilement convaincu que c'est une erreur de copiste, puisque 120 lieues, divisées par 20, donnent 6 degrés qui, ajoutés aux 64 indiqués plus haut, font 70. J'ai donc cru pouvoir adopter cette latitude; et, partant de ce point dans la direction nord-ouest donnée par Maldonado, et sur laquelle j'ai porté les 90 lieues qu'il indique, je suis arrivé au 72e degré 50 minutes à l'endroit où se terminent les reconnoissances du capitaine Parry dans la passe du prince-régent. Maldonado dit à la vérité qu'après avoir parcouru ces 90 lieues, on arrive presque au 75e degré; mais ayant dû retrancher deux degrés plus haut, je me suis trouvé dans la nécessité de les retrancher encore ici, et j'ai obtenu un peu moins de 73 degrés, ce qui s'accorde très-bien avec 72° 50 minutes.

Considérant ce point comme suffisamment établi, j'ai supposé que le Sommerset septentrional étoit une île, et rien ne s'oppose à cette idée, puisque Parry n'a pu voir cette côte que très-imparfaitement à cause des glaces qui l'entouroient, et que sa carte ne l'indique pas comme devant se prolonger au-delà du 73e degré; alors la direction ouest $\frac{1}{4}$ sud-ouest suivie par Maldonado jusqu'à la latitude du 71e degré s'est parfaitement expliquée, à l'exception de la distance de 350 lieues qu'il donne jusqu'à ce point, et pour laquelle je n'en ai adopté que 300. Cette différence peut au reste se justifier aisément par deux raisons: la première, c'est qu'il n'est pas présumable que Maldonado ait parcouru une aussi grande distance sans faire quelques détours; et, dans ce cas, on peut, sans exagération, retrancher un septième de la distance: la seconde, c'est que, n'ayant point encore les moyens de déterminer la longitude en mer et ne pouvant par conséquent établir les distances parcourues qu'au moyen de l'estime, les navigateurs anciens étoient exposés, en voyageant dans le sens des parallèles, à commettre des erreurs plus ou moins graves, en raison des difficultés qu'ils avoient éprouvées.

C'est en cet endroit que Maldonado découvrit une terre fort élevée, et qui m'a paru être évidemment la suite ou plutôt l'extrémité des montagnes pierreuses qui furent vues par Mackenzie

à l'ouest de la rivière à laquelle il donna son nom, et que j'ai appelée cap Maldonado en l'honneur de ce navigateur qui le premier en fit la découverte.

De ce point il suivit la direction ouest-sud-ouest jusqu'au détroit qu'il suppose être celui d'Anian, ce qui m'a paru s'accorder très-bien avec la route qu'a suivie depuis le capitaine Bernarda, ainsi qu'on le verra plus loin, et avec les renseignemens qu'a bien voulu me communiquer M. Choris, habile dessinateur qui accompagna le capitaine Kotzebue dans son voyage autour du monde. Mais la distance de 440 lieues, indiquée par Maldonado, présente ici une erreur très-grave, puisqu'il est impossible d'en admettre plus de 200. Cette différence provient sans doute de l'une des deux raisons que j'ai déduites plus haut, ou, ce que je croirois plutôt encore, d'une faute qui se sera glissée dans la seule copie que l'on possède, copie faite tellement à la hâte, qu'on y rencontre à chaque instant des fautes d'orthographe, et que souvent des mots nécessaires à l'intelligence de la phrase y sont omis.

N'ayant pu reconnoître le détroit de Bering large de près de quinze lieues, dans la description que Maldonado fait de celui qu'il a découvert et auquel il ne donne qu'un quart de lieue de large, je l'ai cherché ailleurs; et, comparant le plan que Cook a tracé de l'entrée de Norton avec celui que notre voyageur a donné de son détroit,

j'ai cru trouver entre eux de l'analogie ; et tous mes doutes ont été levés à cet égard, lorsque M. Choris a bien voulu me dire que les montagnes situées au sud de l'entrée de Kotzebue, et auxquelles ils ont donné le nom de Montagnes du Diable, étoient très-escarpées et couvertes de neige, et qu'il paroissoit impossible de les gravir. Or, Maldonado nous dit expressément que la terre qui est vis-à-vis du port présente des montagnes très-élevées, sur les plus hautes desquelles la neige se conserve l'année entière, principalement sur celles exposées au nord ; qu'elles sont si escarpées et si remplies de précipices, qu'il semble impossible d'y pouvoir monter. Ces motifs me déterminèrent à adopter l'entrée de Norton pour le détroit découvert par Maldonado ; et, portant au nord les 15 lieues qu'il donne pour la longueur de ce détroit, je suis arrivé au 65e 30 minutes, ce qui s'est parfaitement accordé avec la direction indiquée depuis le 71e degré jusqu'à ce point.

Arrivé au détroit qu'il supposoit être au 60e degré de latitude d'après la relation du pilote Jean Martinez, Maldonado eut de la peine à en reconnoître l'entrée; et son pilote, d'après les hauteurs prises dans la route, s'en croyoit encore éloigné de plus de cent lieues. Ainsi donc, quoique ce navigateur ne nous ait pas fait connoître les latitudes observées, on peut en conclure qu'il se trouvoit à une latitude plus élevée de cent et

quelques lieues que celle de 60 degrés, et que par conséquent il devoit être près des 65 degrés 30 minutes que j'ai obtenus. Seroit-il croyable en effet que ce navigateur eût deviné cette différence s'il n'y étoit point allé, et j'ajouterai que s'il n'a point appuyé sur cette correction, c'est que probablement il n'aura pas voulu contrarier les idées qui existoient alors sur l'emplacement de ce détroit.

Sorti du détroit, Maldonado navigua au sud-ouest l'espace de plus de cent lieues; or, cette direction s'accorde à peu de chose près avec les localités et ne pourroit convenir au détroit de Bering, puisqu'en partant de ce point pour suivre les côtes de l'Amérique, il auroit dû faire voile au sud-est, ce qui seroit entièrement contraire à la relation. Mais si l'on m'objecte que l'on rencontre dans cette partie des bas fonds qui devoient l'empêcher de suivre cette direction, je repondrai qu'à la fin de sa relation (partie que j'ai cru devoir retrancher, parce qu'elle ne traite que de la construction des vaisseaux, de leurs équipages et des provisions, etc.), Maldonado décrit probablement, d'après celui dont il s'étoit servi, la manière dont les vaisseaux doivent être construits pour ne pas craindre les bas fonds; et alors cette objection tombera d'elle-même.

De ce point notre navigateur marchant vers l'ouest, reconnut les côtes de l'Asie, et, après avoir suivi différentes directions, revint au détroit. En

avouant qu'il s'est toujours tenu fort éloigné de ces côtes, il excuse en quelque sorte les erreurs géographiques dans lesquelles il est tombé, et l'on peut présumer qu'il ne présente ses observations que comme des conjectures tirées des cartes défectueuses dont on se servoit alors.

Quant aux fruits qu'il dit avoir trouvés à l'entrée de son détroit, Cook et Mackenzie, dans le siècle dernier, n'en cueillirent-ils pas également qui de même étoient séches sur les arbres? et si l'on considère que l'entrée de Norton se trouve abritée des vents du nord, et que cette partie est entièrement exposée au midi, ce fait ne paroîtra plus si surprenant. Peut-être aussi Maldonado, dans l'espoir de faire entrer plus facilement le conseil des Indes dans ses vues, a-t-il chargé les traits d'un tableau qu'il avoit intérêt d'embellir.

Après avoir expliqué de la manière qui m'a paru la plus convenable le voyage de Maldonado, je vais tâcher maintenant d'exposer aussi succinctement celui de l'amiral de Fonte et de son capitaine Bernarda, et j'entrerai ensuite dans quelques considérations qu'il me paroît nécessaire de développer.

L'amiral Barthélemy de Fonte ou Fuentes, dans la lettre où il rend compte du voyage qu'il eut ordre d'entreprendre pour découvrir le passage au nord-ouest de l'Océan atlantique dans la mer du Sud, dit qu'ayant équipé quatre vaisseaux

de guerre, il partit du Callao-de-Lima le 3 avril 1640 (1); que, le 7 avril, après avoir fait 200 lieues, il arriva à la hauteur de Sainte-Hélène, au nord de la baie de Guayaquil, et à 2 degrés de latitude méridionale.

Le 10 avril, il passa la ligne équinoxiale à la vue du cap del Passao; et, le 11, après avoir passé celui de Saint-François à 1 degré 7 minutes de latitude septentrionale, il jeta l'ancre à l'embouchure de la rivière de Saint-Yago, à 80 lieues du cap Sainte-Hélène au nord-nord-est (2), et à 25 lieues du cap Saint-François à l'est tirant au sud.

Le 16 avril, il fit voile pour le port de Realejo, à 330 lieues ouest-nord-ouest, à environ 11 degrés 14 minutes de latitue boréale, laissant à bas bord la montagne Saint-Michel, et la pointe de Cazamina à tribord; il observa que ce port étoit très-sûr, et qu'il étoit couvert, du côté de de la mer, par cinq îles, au nombre desquelles se trouvent celles de Margreza et d'Ampallo.

Le 26 avril, il partit de Realejo pour le port de Saragua ou Salagua, en passant en dedans des îles de Chamili; ce port est situé à 17 degrés 31 minutes de latitude septentrionale, et à 480 lieues au nord-ouest un quart ouest de Realejo.

(1) Dans une autre traduction, il y a 1740.

(2) Dans une autre, il y a nord-nord-ouest.

De ce point, l'amiral de Fonte fit voile avec trois vaisseaux (le quatrième étant resté pour explorer la côte est de la Californie); il passa en dedans des îles de Chamili, et arriva, le 10 mai, à la hauteur du cap Abel sur la côte ouest-nord-ouest de la Californie, à 26 degrés (1) de latitude et à 160 lieues nord-ouest un quart ouest des îles de Chamili.

Favorisé dans sa marche par un vent frais qui, du 26 mai au 14 juin, souffla constamment du sud-sud-est, il atteignit la rivière de *los Reyes* sous la latitude de 53 degrés, n'ayant pas eu l'occasion de baisser la voile du perroquet dans le cours de 866 lieues au nord-nord-ouest; savoir, 410 lieues du port Abel au cap Blanc, et 456 lieues de cet endroit à Rio de los Reyes. Le temps fut très-beau pendant tout ce trajet, et l'amiral fit environ 260 lieues dans les canaux qui serpentent entre les îles de l'archipel Saint-Lazare (découvert et ainsi nommé par l'amiral de Fonte); ses chaloupes le précédoient d'un mille, pour sonder la profondeur de l'eau et pour connoître les sables et les rochers.

Le 22 juin, l'amiral dépêcha un de ses capitaines à Pedro Bernarda pour lui donner l'ordre de remonter une belle rivière dont le courant est doux et l'eau profonde. Cet officier, après l'avoir

(1) Dans une autre, on trouve 20.

remontée d'abord au nord, ensuite au nord-est, puis au nord, et enfin au nord-ouest (1), entra dans un lac rempli d'îles et dans lequel il y avoit une grande presqu'île très-peuplée d'habitans d'un caractère doux et liant ; il nomma ce lac *Valasco.* Pendant ce trajet, il trouva partout quatre, cinq, six, sept et huit brasses d'eau. Là, le capitaine prit trois longues chaloupes indiennes appélées *periagos*, faites de deux gros arbres et longues de 50 à 60 pieds ; et, laissant son vaisseau, il s'avança dans ce lac 140 lieues à l'ouest et ensuite 436 lieues à l'est-nord-est jusqu'au 77e degré de latitude.

L'amiral de Fonte, après avoir expédié le capitaine Bernarda pour découvrir la partie située au nord et à l'est de la mer de Tartarie, fit voile lui-même dans une rivière fort navigable qu'il nomma *Rio de los Reyes*, dont le lit, presque au nord-est, changeoit plusieurs fois de rumb de vent pendant 60 lieues. A marée basse, il trouva un canal navigable qui n'avoit pas moins de 4 à 5 brasses de profondeur. La hauteur de l'eau dans les deux rivières, au temps de la marée, est presque la même ; elle est, en effet, de 24 pieds dans la rivière de *los Reyes*, à la pleine et à la nou-

(1) Dans une autre traduction, il est dit qu'il remonta cette rivière au nord, puis au nord-nord-oust, et enfin au nord-ouest.

velle lune. La lune, étant au sud-sud-est, y cause le flux qui, dans la rivière de Haro, monte jusqu'à 22 pieds et demi à la pleine et à la nouvelle lune. Deux jésuites, dont l'un accompagna le capitaine Bernardo dans ses découvertes, faisoient partie de l'expédition. Ces deux pères s'étoient avancés dans leurs missions jusqu'au 66ᵉ degré de latitude, et avoient recueilli des observations curieuses.

L'amiral de Fonte reçut de Bernarda une lettre datée du 27 juin 1640, dans laquelle le capitaine lui marquoit qu'ayant laissé son vaisseau dans le lac Valasco, entre l'île Bernarda et la presqu'île Conibasset, il descendoit une rivière qui, sortant du lac, présente trois cataractes dans l'espace de 80 lieues et tombe dans la mer de Tartarie à 61 degrés : il ajoutoit qu'il étoit accompagné du père jésuite, de trente-six naturels du pays dans trois de leurs chaloupes, et de vingt matelots espagnols ; que la côte s'étendoit vers le nord-est ; que le pays leur offroit abondamment des provisions de toute espèce, et qu'enfin il feroit tout pour le succès de cette découverte. Lorsque l'amiral reçut cette lettre, il étoit arrivé à une ville indienne nommée *Conasset*, du côté du midi du lac Belle, ville fort agréable où les jésuites dont nous avons parlé étoient restés deux ans. L'amiral entra dans ce lac avec ses deux vaisseaux, le 22 juin, une heure avant la haute marée, à 4 ou

5 brasses d'eau; il ne rencontra ni chutes ni cataractes, et trouva généralement dans le lac Belle 6 et 7 brasses. Il y a dans ce lac une petite cataracte jusqu'à la moitié du flux; et, une heure un quart avant la haute marée, le flux commence à y entrer doucement.

Le 1er juillet 1640, l'amiral de Fonte ayant laissé le reste de ses vaisseaux dans un très-bon port, couvert d'une belle île, vis-à-vis la ville de Conasset, fit voile (1) jusque dans la rivière de Parmentier, nom de l'un des officiers de l'expédition, qui avoit reconnu et décrit exactement cette rivière et ses environs; il passa huit cataractes qui, réunies, avoient 32 pieds de hauteur perpendiculaire depuis la source en sortant du lac Belle. Cette rivière coule dans un grand lac qu'il appela *lac de Fonte*, et où il arriva le 6 juillet. Ce lac, qui a 160 lieues de long de l'est-nord-est à l'ouest-sud-ouest, sur 60 lieues de large, donne 20, 30 et jusqu'à 60 brasses de profondeur; il est semé de plusieurs grandes îles et de dix petites où la mousse croît de 6 à 7 pieds, et qui abonde en gibier de toute espèce; l'une de ces îles, plus grande que toutes les autres,

(1) Probablement avec ses chaloupes, puisqu'à son retour il dit expressément que, le 16, après avoir fait quatre-vingt-six lieues, il se trouva à bord de ses vaisseaux; il y a certainement ici oubli des traducteurs.

est très-fertile, bien peuplée et produit du bois propre à la construction.

Le 14 juillet, l'amiral partit de la pointe est-nord-est du lac de Fonte, et en passa un autre qu'il nomma *Estrecho de Ronquillo* (détroit de Ronquillo), long de 34 lieues, large de 2 ou 3, et donnant 20, 26 et 28 brasses de profondeur. Il passa ce détroit en dix heures par un vent frais et pendant le temps d'une marée. Faisant voile davantage vers l'est, le pays devient sensiblement plus mauvais et semblable à ceux qui se trouvent dans l'Amérique septentrionale et méridionale, depuis les 36e degrés de latitude nord et sud jusqu'aux extrémités septentrionales et méridionales. La partie occidentale est non seulement plus fertile, mais la température diffère au moins de 10 degrés et est plus chaude qu'à l'est, selon la remarque qu'en firent les Espagnols les plus habiles sous le règne de l'empereur Charles V et de Philippe III, comme le rapportent Alvarez, Acosta et Mariana.

Le 17 juillet, il arriva à une ville indienne dont les habitans dirent à son interprète, M. Parmentier, qu'il y avoit un grand vaisseau peu éloigné de là, dans un endroit où jamais vaisseau n'avoit paru; il fit voile vers ce vaisseau et y trouva seulement deux hommes, dont l'un, déjà âgé, parut à l'amiral le plus profondément versé dans les mathématiques propres à la mé-

canique qu'il eût encore rencontré ; il apprit de lui que ce vaisseau étoit venu de la Nouvelle-Angleterre, d'une ville appelée *Boston.*

Le 6 août, il fit voile avec un très-bon vent, au moyen duquel, et à l'aide du courant, il arriva le 11 à la première cataracte de la rivière Parmentier. Ayant fait ensuite 86 lieues, il se trouva, le 16 août, à la côte méridionale du lac Belle, à bord de ses vaisseaux devant Conasset, où il trouva toutes choses en bon état; les bonnes gens de cette ville ayant traité les siens avec beaucoup d'humanité pendant son absence, et le capitaine Ronquillo ayant répondu par sa conduite à leurs bonnes manières.

Le 20 août, un Indien apporta à l'amiral de Fonte une lettre du capitaine Bernarda, datée du 11. Le capitaine lui mandoit qu'il étoit de retour de son expédition, et l'assuroit qu'il n'y avoit point de communication de la mer espagnole ou atlantique par le détroit de Davis, parce qu'un de ses matelots, conduit par les naturels du pays à la tête du détroit, l'avoit vu terminé par un lac d'eau douce d'environ 30 milles de circuit sous le 80e degré de latitude septentrionale ; que des montagnes prodigieuses s'élevoient au nord, et qu'au nord-est du lac des monceaux de glace s'étendoient 100 brasses au-dessus de l'eau, que cette glace pouvoit y exister depuis la création du monde ; et il ajoutoit qu'il avoit fait

voile de l'île Basse au nord-est, à l'est-nord-est et au nord-est un quart à l'est jusq'au 79e degré de latitude, où il avoit remarqué que la terre s'étendoit au nord, et que la glace restoit sur la terre.

Après avoir reçu une seconde lettre datée de Minhausset, par laquelle Bernarda lui annonçoit qu'il avoit remonté pendant 20 lieues la rivière de los Reyes, et qu'il étoit arrivé le 29 août au port de l'Arena où il attendoit ses ordres, l'amiral de Fonte fit voile le 2 septembre 1640, accompagné de plusieurs habitans de Conasset; et, le 5 du même mois, à huit heures du matin, il jeta l'ancre entre Porto de l'Arena et Minhausset, dans la rivière de los Reyes: descendant ensuite cette rivière, il se trouva dans la partie nord-est de la mer du Sud, d'où il se dirigea vers son pays, sans avoir pu trouver dans ces mers le passage qu'on appelle passage du nord-ouest.

Ici finit la lettre de l'amiral de Fonte que j'ai cru devoir relater presque entièrement, à partir du cap Abel, afin que le lecteur qui ne posséderoit pas diverses traductions qui en ont été faites, fût à même de voir si je l'ai bien expliqué, et si j'ai atteint le but que je me suis proposé.

Les détails de la navigation que fit l'amiral depuis le Callao de Lima jusqu'au cap Abel étant entièrement étranger à l'objet de ce mémoire, je les ai supprimés, et c'est de ce point seulement

que j'ai reconnu, ainsi que le donne l'amiral de Fonte au 26e degré de latitude, que je commencerai cette discussion,

Du cap Abel au cap Blanc j'ai trouvé exactement les 410 lieues, indiquées par l'amiral; et, de ce cap aux îles Sartine ou Scotts, point présumable de son entrée dans l'archipel auquel il donna le nom de Saint-Lazare, je trouve 196 lieues qui, jointes aux 260 lieues qu'il y a de ce point à l'entréc du golfe que j'ai adopté pour l'embouchure de la rivière de los Reyes, font les 456 lieues données par la relation.

J'ai placé l'embouchure de cette rivière à une entrée que Vancouver n'a pas probablement explorée, puisqu'il ne lui donne pas de nom, et qui est située au 58e degré 13 minutes dans le passage Stephens, près du cap Salisbury; et voici les raisons qui m'ont déterminé à en agir ainsi: D'abord les distances données par l'amiral m'ont conduit à ce point; la route qu'il a suivie, dans la rivière de los Reyes, a la même direction que celle que Vancouver donne à cette entrée, et l'amiral ne dit pas qu'il soit sorti de l'Archipel pour entrer dans cette rivière. J'ai pensé que naturellement il devoit tenter la fortune à l'extrémité des parties qu'il avoit jusque-là trouvées navigables, et avancer à peu près dans les mêmes directions qu'il avoit suivies, en supposant que Parmentier et les jésuites qui déjà avoient parcouru ces contrées, ne lui eussent

pas fait connoître la route à suivre. Il est vrai que l'amiral place cette entrée au 53ᵉ degré de latitude, tandis que je la porte au 58ᵉ degré 13 minutes; mais si l'on fait attention que, dans les diverses traductions qui ont été faites de cette relation, on trouve de semblables anomalies; que le cap Abel, par exemple, est placé dans l'une à 20 degrés, tandis que dans une autre il est au 26ᵉ, on ne sera plus étonné de cette différence; d'ailleurs on conviendra que, dans une écriture mal formée ou altérée, un 8 peut facilement être pris pour un 3, un 6 pour un zéro, etc.

On voit donc que cette erreur doit être tout entière attribuée aux copistes ou aux traducteurs; car, en divisant par 20 la distance parcourue, l'amiral se seroit facilement aperçu d'une erreur d'observation de plus de cinq degrés; ou, dans le cas contraire, il auroit donné à cette distance cent et quelques lieues de moins.

J'ai cru devoir rétablir à l'archipel Saint-Lazare ce nom qu'il avoit reçu de l'amiral de Fonte, parce que les données de ce navigateur et les relevés de Vancouver sont identiquement semblables; et cette exacte coïncidence sur une partie inconnue jusqu'en 1792 et 1793, époque où Vancouver l'explora avec le plus grand soin, m'a plus intimément convaincu que jamais, que le récit de l'amiral n'est point imaginaire, ainsi que plusieurs savans ont cherché à le démontrer, et je

me suis trouvé heureux de partager, dans cette circonstance, l'avis des célèbres géographes Delisle et Buache, qui, en 1752, ont publié des mémoires et des cartes pour prouver l'authenticité de cette relation.

En considérant l'entrée de la riviere de los Reyes comme suffisamment établie à ce point, je n'ai point hésité à reconnoître dans le canal de Lynn l'embouchure de la rivière de Haro; en effet, c'étoit peu d'instans avant de remonter la rivière de los Reyes que l'amiral fit donner l'ordre au capitaine Bernarda de remonter celle de Haro, et elles devoient nécessairement être peu éloignées l'une de l'autre pour que les communications fussent aussi promptes.

Le canal de Lynn fut exploré jusqu'au 59e degré 13 min. par un lieutenant de Vancouver; mais, cet officier n'étant point entré dans le golfe nord-ouest, il cherche à démontrer qu'une chaîne de montagnes fort élevées qui, du cap Beautemps, s'étend dans la direction de l'est, rend dans cette partie tout passage impossible. Cette raison ne m'a pas paru assez puissante pour m'empêcher d'y placer l'entrée de la rivière de Haro, parce que cette rivière, ou plutôt ce détroit, peut, ainsi que cela se voit dans différens pays, circuler au milieu des montagnes, sans que ces mêmes montagnes, vues de la mer, paroissent présenter à l'œil la moindre solution de continuité.

Ce point déterminé, nous reconnoissons la direction nord qu a suivie Bernarda ; le reste, malheureusement, ne peut se tracer qu'approximativement, puisque cet officier s'est contenté de donner les directions qu'il a suivies, sans indiquer le nombre de lieues qu'il a parcourues dans cette rivière. Pour obtenir le résultat dont nous prive cette omission, je suis parti de l'île Basset que, d'après des raisons que je dirai plus loin, j'ai reconnue au 67ᵉ degré de latitude et entre les 166° et 168° de longitude; et, portant vers l'est les 80 lieues de longueur qu'il donne à la rivière qu'il a suivie pour arriver à la mer Glaciale, puis les 140 lieues qu'il dit avoir parcourues dans le lac Valasco, je suis arrivé au 64ᵉ degré de latitude et au 140ᵉ degré de longitude où j'ai placé le commencement de la rivière de Haro, et j'ai eu la satisfaction de voir que les directions données à cette rivière pouvoient s'accorder avec ce point.

Sorti de la rivière, le capitaine Bernarda, après avoir fait 140 lieues dans le lac Valasco, en voyageant vers l'ouest, trouve une grande presqu'île qu'il nomme Conibasset, et une grande île à laquelle il donne son nom; de là il fait voile vers l'est nord-est l'espace de 436 lieues, jusqu'au 77ᵉ degré de latitude.

Après avoir établi ces directions, j'ai vu avec une nouvelle satisfaction que la dernière venoit

à l'appui de celle que Maldonado avoit suivie, et ne contrarioit nullement les découvertes du capitaine Parry, qui, comme on le sait, a constaté que la mer s'étendoit au nord des îles Melville et Bathurst.

J'ai donc porté sur la direction indiquée les 436 lieues que donne Bernarda, et je suis arrivé au 77e degré de latitude, et au 92e degré 30 minutes de longitude, non loin de la partie septentronale de la baie de Baffin, qu'il appelle la tête du détroit de Davis, et près de laquelle un de ses matelots, conduit par des naturels, vit un lac d'eau douce de 30 milles de circonférence. J'ai indiqué ce lac, non pas au 80e degré, ainsi qu'il le dit, mais au 77e; et j'ai cru reconnoître, dans les hautes montagnes que ce matelot a vues au nord, la continuation de la chaîne qui longe la côte occidentale du Groënland, sous le nom d'Himinrad, ou montagnes célestes.

De ce point, Bernarda revint sur ses pas, bien convaincu qu'il n'existoit point de communication entre les deux mers, parce qu'ayant suivi constamment la côte nord de ce qu'il appeloit le lac, il s'est élevé au-dessus des îles découvertes par le capitaine Parry, et qu'il aura supposé que ces îles faisoient partie du continent de l'Amérique.

De retour à la grande presqu'île, Bernarda se dirige vers la mer Glaciale, en suivant une rivière qui le conduit, après 80 lieues de navigation,

près de l'île Basset, que je suppose être près de l'embouchure, quoique Bernarda n'en parle pas, puisque c'est de ce point qu'il est parti pour explorer les côtes nord-est.

J'ai placé cette île au 67e degré de latitude, comme je l'ai dit plus haut, et l'embouchure de la rivière à 66° 30′, quoique les traductions ne l'aient placé qu'au 61e; et voici sur quoi je fonde cette détermination: Dans l'entrée que vient de reconnoître le capitaine Kotzebue, il trouva, en face d'un cap auquel il a donné le nom de Krusenstern, et que j'ai considéré comme la partie orientale de l'île Basset, un passage qu'il nomma *de l'Espérance*, parce qu'il apprit des habitans du pays qu'en suivant ce passage pendant quelques jours, on arrivoit dans une grande mer. Or, j'ai pensé que cette mer étoit nécessairement celle que Maldonado et Bernarda avoient parcourue, et ce passage, la rivière suivie par ce dernier. D'un autre côté, il étoit naturel de présumer que cette rivière, par laquelle il déboucha dans la mer, étoit située au nord du détroit de Bering ou d'Anian, puisqu'il ne fait pas mention de ce détroit, et que la direction qu'il donne à la côte s'accorde parfaitement avec ce que nous savons de cette partie.

Quant à l'embouchure de la rivière, la différence de latitude qui existe sur ce point entre le récit de Bernarda et mon hypothèse, résulte

probablement encore d'une erreur de copiste qui aura pris un 7 pour un 1 ; ou bien ce navigateur sachant que les géographes de ce temps plaçoient le détroit d'Anian au 60e degré de latitude, et ayant été à même de savoir que de ce détroit à l'embou-de sa rivière il y avoit un degré de différence, aura-t-il mieux aimé s'en rapporter aux idées reçues alors qu'à ses propres observations.

Pour ce qui concerne l'emplacement de l'île Basset, j'ai été amené à cette détermination, parce qu'en examinant les relevés de Cook, j'ai aperçu, au nord et à quelque distance du détroit de Kotzebue, une solution de continuité, et parce que la côte depuis le cap Mulgrave paroît s'enfoncer dans la direction du sud-est; ce qui m'a paru devoir se rattacher aux données que j'ai obtenues de l'obligeance de M. Choris, relativement aux découvertes faites dans cette partie par le capitaine Kotzebue.

De ce point, Bernarda se dirigeant au nord-est, à l'est nord-est et au nord-est $\frac{1}{4}$ est en suivant la côte, jusqu'au 79e degré, revint avec la certitude qu'il n'y avoit point, dans cette partie, de communication entre les deux mers, puisqu'il avoit vu la terre se prolonger vers le nord. Or, cette direction s'accorde parfaitement, ainsi que je l'ai dit, avec ce que Cook et les Russes nous ont fait connoître de ces contrées ; et seroit-il croyable que ce capitaine eût pu donner de semblables

renseignemens sur des côtes qui ne furent connues qu'en 1778, s'il n'y étoit pas allé? Cette exactitude seule suffiroit, à mon avis, pour détruire toutes les objections qui ont été faites contre cette relation.

Le capitaine Bernarda étant revenu à la rivière de los Reyes, sans indiquer le chemin qu'il avoit suivi et sans donner de nouveaux renseignemens, je terminerai ici ce qui le concerne, pour m'occuper de la route suivie par l'amiral de Fonte.

Le jour même où cet amiral fit donner l'ordre à Bernarda de remonter la rivière de Haro, il remonta lui-même celle de los Reyes; et, après 60 lieues de navigation dans la direction nord-est, il entra dans un lac auquel il donna le nom de Belle.

Or, j'ai dit plus haut que j'adoptois l'entrée de cette rivière au 58e degré 13 minutes; et, de ce point, en portant au nord-est les 60 lieues indiquées, en y comprenant toutefois les sinuosités dont parle l'amiral, j'ai établi le commencement du lac, ainsi que de la ville de Conasset et l'île dont il est fait mention, à 59 degré 40 minutes et à 132 degrés de longitude.

Ici se trouve infailliblement encore une erreur de copiste. En effet, la relation dit que l'amiral, après avoir expédié Bernarda le 22 juin, remonta lui-même la rivière de los Reyes, et entra dans le lac le 22, c'est-à-dire le même jour. Or, est-il

présumable qu'en un seul jour il ait pu faire 60 lieues en remontant un courant? Je pense donc qu'il faut substituer le 25 au 22, ce qui donneroit 20 lieues par jour, et cela s'accorderoit avec le chemin qu'il fit en revenant, puisque, partant le 5 de Conasset, il n'arriva que le 8 au matin au port de l'Arena, qui est à 40 lieues de cette ville.

L'amiral de Fonte ne nous faisant connoître que par le nombre des journées qu'il mit à la parcourir la distance qui sépare Conasset du grand lac auquel il donna son nom, j'ai supposé qu'il avoit pu faire de 20 à 22 lieues par jour, qui, multipliées par six, m'ont donné les 130 lieues qu'il y a entre ces deux points. Je n'ai plus alors balancé à reconnoître dans le lac de l'Esclave le grand lac dont parle l'amiral, et la rivière de Parmentier dans celle de la Montagne. On m'objectera sans doute que cette rivière se jette dans celle de Mackenzie, et non dans le lac, comme le dit l'amiral; mais si l'on fait attention qu'à son retour il dit expressément qu'il fut aidé par le courant jusqu'à la première cataracte de la rivière Parmentier, et qu'ensuite il fit 86 lieues pour arriver à Conasset, on sera convaincu, je l'espère, que j'ai eu raison d'établir ainsi mon hypothèse, puisque, du premier courant de la rivière de la Montagne jusqu'au point où j'ai placé Conasset, il y a exactement la même distance.

Quant aux autres objections qui ont été faites relativement au lac de Belle, qui verse à la fois ses eaux dans les deux rivières de los Reyes et de Parmentier, dont le cours est diamétralement opposé, elles tomberont d'elles-mêmes, si l'on considère que ces contrées offrent de fréquens exemples de semblables phénomènes, parmi lesquels je me bornerai à citer le lac Wollaston, qui, au nord, verse ses eaux dans le lac Athapescou, et, au sud, dans celui des Rennes. N'a-t-on pas vu d'ailleurs qualifier récemment encore de monstruosité géographique la bifurcation de l'Orénoque que l'illustre et savant voyageur, M. le baron de Humboldt, a si complétement prouvée par ses propres observations.

Pour ce qui concerne la petite chute qui traverse ce lac, ne peut - on pas supposer qu'elle n'est autre chose qu'un banc de roches qui réunit les montagnes du sud à celles du nord, et qui divise ainsi le lac en deux parties peu différentes de niveau, et dont la supérieure, lorsqu'elle est remplie par les rivières qui très-probablement s'y jettent au nord et au sud, déverse dans l'autre le surplus des eaux qui ne peuvent s'écouler dans la rivière de Parmentier, et forme ainsi une petite chute qui n'a rien de surprenant.

L'identité du lac de Fonte dans celui de l'Esclave une fois reconnue, il m'a fallu, pour en

déterminer la longueur, supposer que le lac Cat ou Cheesadawl, traversé par Hearn en 1771, n'étoit que la continuation de celui de l'Esclave dont il a à peu près la largeur et qui se trouve dans la direction indiquée ; et, continuant de marcher vers l'est-nord-est jusqu'à ce que j'aie obtenu les 160 lieues de longueur que l'amiral donne à ce lac, je suis arrivé au 64e degré 20 minutes de latitude et au 104e degré de longitude, et de là, portant à l'est les 34 lieues qu'il dit avoir parcourues dans le détroit de Ronquillo, j'ai atteint l'extrémité occidentale de l'entrée de Chesterfield, nommée *lac Bakers* ou *des Boulangers*, et où il a terminé sa navigation.

Rien ne s'oppose en effet à cette hypothèse, puisque Hearn n'a point fait le tour du lac Cat, et que, l'ayant traversé lorsqu'il étoit entièrement gelé, il n'en fait pas même mention dans sa relation, et que personne que je sache n'a encore jusqu'à présent visité les parties comprises entre ce lac et celui de l'Esclave, et entre ce même lac et l'entrée de Chesterfield.

Quant au retour de l'amiral de Fonte, je crois superflu d'entrer dans de nouveaux détails à cet égard, puisqu'il suivit, pendant cette navigation la même route qu'il avoit tenue en allant.

En développant les diverses hypothèses que j'ai présentées dans ce mémoire, je ne sais si j'ai suffisamment rempli la tâche que je m'étois im-

posée, d'expliquer avec précision et clarté le voyage de Ferrer Maldonado, ainsi que la relation de l'amiral de Fonte et celle du capitaine Bernarda; toutefois, il me paroît indispensable de relever une objection qui tendroit à faire regarder la relation de l'amiral de Fonte comme fabuleuse, et de signaler les causes principales qui ont, selon moi, rendu infructueuses la plupart des tentatives qui ont été faites pour retrouver un passage de l'Océan atlantique à la mer du Sud.

On prétend que toutes les recherches faites dans les archives de Madrid, pour retrouver la relation de l'amiral, ont été inutiles! Mais n'est-il pas permis de supposer que la cour d'Espagne, qui a toujours montré tant de répugnance à faire connoître ses possessions d'Amérique, a pu donner des ordres contraires à l'autorisation qu'elle paroissoit accorder, ou que les conservateurs même de ces archives, pour s'éviter de longues recherches, auront préféré affirmer qu'elle n'existoit pas; ou peut-être encore, trouvant cette relation contraire aux idées qu'on avoit alors sur le passage du nord-ouest, et la jugeant peu digne d'être envoyée à Madrid, le vice-roi du Pérou l'aura-t-il laissée dans les archives de Lima, d'où probablement elle aura disparu tout-à-fait?

Si nous examinons maintenant les causes qui

se sont opposées aux succès des tentatives faites vers le pôle nord, nous trouverons d'abord que les navigateurs chargés de ces entrepises se sont trop attachés aux latitudes indiquées, et qu'ils ont cherché les passages là où ils ne pouvoient exister. Viendront ensuite les grandes variations auxquelles sont exposées ces contrées boréales dont elles changent totalement l'aspect, variations constatées par les voyages des capitaines Ross et Parry : le premier trouva, en effet, en 1819, le passage de Lancaster entièrement fermé par des montagnes de glace, et revint, persuadé qu'il n'existoit pas ; le second, au contraire, le trouva libre en 1820 et y navigua à pleines voiles jusqu'à l'île Melville.

Ces révolutions subites sont sans doute causées par les vents dont la direction long-temps fixée vers le même point accumule les glaçons dans les passages opposés qui présentent des obstacles et ferment ainsi cette mer à la navigation : peut-être alors faut-il plusieurs saisons favorables pour rendre ces passages libres et navigables.

Il seroit possible aussi qu'un hiver très-rude rendît encore ces mers impraticables pendant une longue suite d'années, et telle est sans doute la principale raison qui aura fait abandonner autrefois cette route que les vents, les glaces et l'obscurité rendoient d'ailleurs, sous le rapport

des distances, beaucoup moins avantageuse qu'on ne pourroit le croire.

En effet, si l'on considère que, de Lisbonne à Manille ou à Canton, en passant par ces contrées septentrionales, il y a 3200 lieues environ, et que, de la même ville aux mêmes endroits, en passant par le cap de Bonne-Espérance, il y en a 4400, on sera convaincu que les voyageurs qui naviguoient au nord, étant souvent forcés de relâcher plusieurs mois dans les ports, ne pouvoient arriver aussi promptement à leur destination que ceux qui passoient par le sud, quoiqu'ils eussent 1200 lieues de moins à parcourir.

Supposons maintenant que, par suite des tentatives qui sans doute seront encore faites, une partie des passages mentionnés dans ce mémoire soient reconnus impraticables, ce qui peut fort bien arriver, puisqu'on sait effectivement que la glace augmente progressivement dans ces régions depuis une assez longue période d'années; que, dans beaucoup d'endroits même, des passages autrefois navigables ont cessé de l'être, soit par la diminution des eaux, soit par toute autre cause, et en admettant l'impossibilité de suivre maintenant les traces de Maldonado, de l'amiral de Ponte et de Bernarda, seroit-on suffisamment autorisé à conclure que ces illustres navigateurs n'ont jamais exploré les contrées qu'ils ont dé-

crites ? Je ne saurois partager cette opinion que je ne combattrai pas davantage, et je terminerai ce mémoire par quelques observations sur la carte que j'y ai jointe.

Je dirai d'abord que j'ai consulté tous les voyages qui ont paru sur ces contrées; mais, pour n'être point accusé de donner comme positif ce qui n'est qu'hypothétique et conjectural, j'ai tracé en lignes pleines ce qui m'a paru authentique, et en lignes ponctuées ce qui n'est que le résultat de mes combinaisons.

On a vu dans le cours de ce memoire sur quels calculs je me suis appuyé pour établir non seulement le détroit par lequel Maldonado est arrivé à la mer Polaire et auquel j'ai donné le nom de ce navigateur et celui qui l'a conduit dans la mer du Sud et que j'ai nommé de *Ferrer*, mais encore les parties relatives à Bernarda et à l'amiral de Fonte. Je dois dire maintenant ce qui m'a déterminé à tracer, ainsi que je l'ai fait, le reste des côtes de la mer Polaire.

Les découvertes de Parry, de Hearn et de Mackenzie étant établies, ainsi que le détroit de Maldonado, j'ai cherché à expliquer ce que nous savons des explorations faites par Cluny en 1745. Ce voyageur, parti de la baie du Refus ou Repulse, suivit un canal étroit qui se dirigeoit vers le nord, et arriva au 68e degré 30 minutes de latitude dans une baie à laquelle il donna son

nom ; de là, il fit voile à l'ouest l'espace de 200 milles, et vit la côte tourner au sud. J'ai donc établi ces données ; et, continuant la côte jusqu'au 107e degré de longitude, j'ai fait entrer à ce point la rivière qui sort du lac Cogead, parce que les Indiens dirent à Hearn que cette rivière se jetoit à la mer, et que, de l'endroit où il se trouvoit jusqu'à cette mer, le trajet étoit moins long en suivant cette rivière qu'en allant par celle de la mine de cuivre. De ce point, remontant vers le nord-ouest, j'ai fait rejoindre cette côte à celle que vit ce voyageur; et, pour former la baie dans laquelle Cluny entra, j'ai supposé que la côte qu'il avoit à l'est devoit se réunir à l'entrée du détroit de Maldonado et former ainsi une île, ou peut-être un archipel auquel j'ai donné le nom de ces deux voyageurs. J'ai fait joindre ensuite les côtes vues par Hearn à celles que découvrit Mackenzie en 1789, m'appuyant sur les renseignemens que les Indiens donnèrent à ce voyageur, qui, arrivé au-delà du 67e degré, apprit d'eux que la mer se trouvoit à peu de distance à l'est et à l'ouest du fleuve de chaque côté duquel le rivage formoit une pointe, et c'est ce qui m'a déterminé à lui donner cette forme.

Mais on m'objectera que Mackenzie ne dit pas qu'il ait vu une mer, et ne parle que d'un lac; je répondrai que ce voyageur dit positivement qu'il a vu des baleines dans cette partie, et y a

remarqué une marée bien sensible; que les habitans lui firent connoître que, dix ans avant lui, des blancs montés sur de grands canots étoient venus faire des échanges avec eux, et j'ajouterai que, d'après un dessin qu'un Indien traça sur le sable, il imagina que ce grand lac, ou plutôt cette mer où il avoit reconnu l'île de la Baleine, devoit communiquer avec la mer du Sud par le détroit de Norton; alors, je l'espère, on verra que c'est avec quelque fondement que j'ai adopté cette hypothèse qui d'ailleurs cadroit si bien avec les voyages de Maldonado et de Bernarda.

J'ai cru devoir prolonger au nord les montagnes aperçues par Mackenzie, parce qu'il dit expressément qu'elles se continuent dans cette direction l'espace de plus de 20 lieues, ce qui coïncide parfaitement avec celles que vit Maldonado au 71e degré, et qui, selon moi, doivent être considérées comme la suite ou l'extrémité de la grande chaîne des Monts-Pierreux qui longe la côte occidentale de l'Amérique, et qui, par une chaîne sous-marine, va peut-être, en se prolongeant vers le nord-est, se rattacher aux montagnes du Groënland.

De ce point, adoptant les renseignemens donnés par les Indiens, et que j'ai indiqués plus haut, j'ai pensé que cette partie de mer qui se rapproche du fleuve Mackenzie à l'ouest ne pouvoit être qu'un golfe; qu'ensuite la côte devoit aller se joindre

à l'extrémité du lac que Bernarda nomma Valasco, et dans lequel il remarqua beaucoup d'îles, et cette supposition m'a paru coïncider parfaitement avec la pointe tracée sur le sable par l'Indien dont je viens de parler.

Mackenzie dit encore qu'il apprit des naturels qu'à l'ouest des montagnes se trouvoit une rivière beaucoup plus considérable que celle sur laquelle il avoit navigué; que les uns lui dirent qu'elle se dirigeoit au sud, et d'autres au nord. Cette contradiction apparente prouve évidemment que ce n'étoit point d'une rivière dont ils vouloient parler, mais bien d'un détroit; car les premiers l'auront probablement aperçue à la marée descendante, et les derniers à la marée montante, et de là cette différence de direction qu'ils lui ont assignée. Je n'ai pas hésité à reconnoître cette rivière, ou plutôt ce détroit, dans celui de Haro, et cette identité m'a de nouveau confirmé dans l'idée que ce navigateur méritoit plus de confiance qu'on ne lui en a accordé jusqu'ici.

Quant à la côte du nord de la mer Polaire, je l'ai établie, comme on a pu le voir, d'après la route suivie par Bernarda, et j'ai indiqué, si toutefois il existe, le passage de l'alderman Jones à l'endroit où je suppose qu'il devoit aboutir pour que Bernarda ne pût en avoir connoissance.

Le résultat de ces combinaisons me porteroit à considérer, comme une seule et même mer entre-

coupée d'îles plus ou moins grandes, l'étendue comprise entre les baies de Baffin et d'Hudson et la mer Polaire. Le continent de l'Amérique me sembleroit alors ne devoir s'étendre que jusqu'aux détroits de Haro et de Cluny, et peut-être même s'arrêter à la partie de mer connue sous le nom de Wager, où il seroit possible qu'on trouvât encore un passage qui de là se rattacheroit à la côte que Cluny a vue se diriger au sud, ainsi que je l'ai indiqué sur ma carte.

La partie nord-ouest, comprise entre les détroits de Haro et de Béring, divisée en deux îles par le détroit de Ferrer, me paroîtroit aussi devoir former l'étendue des possessions russes dans ces contrées. La terre située au nord de la mer Polaire ne seroit alors qu'un prolongement du Groënland qui formeroit ainsi une terre polaire et isolée, parce que je présume que la partie de la côte occidentale, vue par Bernarda jusqu'au 79e degré de latitude, doit se rattacher à la côte orientale du Groënland, qui a été vue en 1617 par le 79e degré de latitude et le 12e environ de longitude.

On appréciera ces dernières hypothèses qui m'ont paru être la conséquence naturelle des premières que j'ai développées dans ce mémoire. J'ai essayé de répandre quelque jour sur une des parties les plus importantes, et en même temps une des plus obscures de la géographie; je crois du moins être parvenu à démontrer que des rela-

tions regardées, par la plupart des géographes, comme contraires aux faits, s'accordent en plusieurs points essentiels avec les découvertes les plus récentes. C'est au temps et aux progrès de la science à nous apprendre jusqu'à quel point sont fondées les hypothèses que j'ai établies pour faire concorder ces mêmes relations avec les connoissances acquises jusqu'ici et pour suppléer à celles qni nous retent encore à acquérir.

VOYAGE DE DÉTROIT

A TRAVERS LA GRANDE CHAÎNE DES LACS DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE

AUX SOURCES DU MISSISIPI,

FAIT EN 1820

PAR H. R. SCHOOLCRAFT.

Traduit et extrait de l'anglois (1).

DIVERS voyages entrepris à différentes époques depuis le dix-septième siècle ont successivement procuré des renseignemens sur les pays du nord-ouest des États-Unis, ainsi que sur les tribus qui les habitent; mais les informations utiles que ces relations contiennent sont mêlées de beaucoup de faits erronés ou au moins problématiques; de

(1) *Narrative journal of travels from Detroit North-west, through the great chain of American Lakes, to the sources of Mississipi river in the year* 1820; by Henry R. Schoolcraft. — Albany, 1821, un vol. in-8°.

sorte que la connoissance de ces contrées est bien arriérée de celle qu'exigent l'importance dont elles sont pour l'Union, les progrès de la société, et l'esprit d'entreprise du siècle. Frappé de ces considérations et de l'importance d'acquérir des lumières positives sur les régions extrêmes du nord-ouest, sur la chaîne des grands lacs et sur les sources du Mississipi, M. Cass, gouverneur du territoire de Michigan, projeta, vers la fin de 1819, une expédition pour explorer ces régions, et présenta au secrétaire d'état de la guerre un mémoire dans lequel il proposoit de partir de Détroit au printemps suivant, dans deux pirogues indiennes, comme les plus convenables pour naviguer dans les eaux peu profondes du pays haut, et pour être transportées dans les nombreux portages d'une rivière à une autre.

L'objet de ce voyage étoit d'obtenir une connoissance plus exacte du nom, du nombre, des usages, de l'histoire, de l'état, de la manière de vivre et des dispositions des tribus indiennes qui habitent dans les parties du nord-ouest des États-Unis, près des sources du Mississipi, d'examiuer la topographie du pays et de recueillir des matériaux pour dresser une bonne carte, de déterminer un emplacement convenable pour un fort au pied du lac Supérieur, de reconnoître les mines de cuivre, de plomb, ainsi que les carrières de plâtre, et d'acheter des Indiens le terrain néces-

saire pour assurer les avantages ultérieurs qui en peuvent dériver pour les États-Unis, ainsi que le terrain pour le fort, etc. On proposoit à cet effet d'attacher à l'expédition un ingénieur géographe, un médecin et un minéralogiste.

M. Calhoun, secrétaire d'état, non seulement approuva ce plan, mais résolut d'en rendre l'exécution plus complète, en accordant à M. Cass une escorte de soldats, et en donnant des ordres aux commandans des garnisons des frontières de fournir tous les secours dont l'expédition auroit besoin en hommes, en canots, ou en approvisionnemens. J'eus l'honneur d'en être nommé minéralogiste, et je rédigeai le journal que j'ai l'honneur de présenter au public.

La résolution de borner les opérations de l'expédition aux régions septentrionales des États-Unis, et de nous mettre ainsi à même de terminer notre voyage dans le courant de l'année 1820, et le désir de visiter pendant l'été les points les plus éloignés de notre frontière du nord-ouest, nous imposoient la loi de partir de bonne heure; mais, devant naviguer dans des pirogues indiennes, nous ne pouvions partir qu'après la fonte des neiges dans les lacs, car on regardoit comme très-hasardeux de s'y aventurer avant qu'ils fussent entièrement dégagés de glaces flottantes. Ce point fixé, on laissa au jugement et à la commodité de chacun des membres de l'expédition de choisir

la manière d'arriver à Detroit, lieu de l'embarquement.

Le temps du départ ne pouvant pas être désigné avec une précision astronomique, mais dépendant entièrement de la distribution de la chaleur atmosphérique, il étoit nécessaire d'observer avec attention l'état du temps et la marche du printemps. L'année commença par des vents de sud, qui varioient au sud-est, à l'ouest et au nord-ouest; ils étoient accompagnés de neiges légères. La Delaware, la Susquehanna, et le Hudson au-dessus de Westpoint, étoient gelés au commencement de janvier; le commencement de février fut assez beau; il souffla ensuite de forts vents de nord et de nord-est, il tomba beaucoup de neige entre le 10 et le 11, de sorte qu'elle s'éleva à quatre pieds dans les rues de New-York. Alors on alla en traîneau pendant quinze jours, au bout desquels le dégel eut lieu, et les derniers jours du mois furent doux et agréables.

Les premiers jours de mars furent extrêmement doux, avec des vents variables et quelquefois très-forts. Le 4, on ne voyoit plus de neige, et l'on pensoit généralement que le Hudson seroit ouvert avant l'époque ordinaire. Toutes les apparences annonçoient un printemps hâtif, événement que nous pouvons quelquefois espérer dans notre climat, et qui, finissant notre hiver avec le

mois de février, ajoute trois ou quatre semaines à notre saison la plus agréable. Je partis donc de New-York le 5 mars dans la voiture de poste d'Albany. Cette manière de voyager n'a lieu que durant les trois mois que la marche du bateau à vapeur est suspendue. Nous arrivâmes, le 7 au matin, à Albany.

La population de cette ville, d'après le dénombrement de 1820, est de 12,541 habitans. Il y avoit de la neige dans les rues. Un vent de nord froid annonçoit que le printemps seroit plus retardé que je ne l'avois pensé quelques jours auparavant. Le 8, il survint un coup de vent de nord-ouest, accompagné d'une tourmente de grêle, de pluie et de neige mêlée de pluie ; ce mauvais temps dura toute la journée et la nuit suivante ; le 9 au matin, huit pouces de grêle couvroient les rues de la ville et les campagnes voisines. Le soir, je me mis en route par la diligence de Schenectady.

On traverse pendant seize milles la plaine des pins (*pine plains*), pays d'alluvion sablonneuse, bornée au sud-ouest par le sol graveleux de Guilderland et de Duansburgh, et au nord-est par les alluvions de rivière de Niskayuna et de Watervliet ; ce territoire, dont la surface est de 70 milles carrés, offre un triangle formé par le confluent du Mohawk avec le Hudson, et dont le Helleberg, chaîne de hautes montagnes visibles à 20 milles

de distance, fait la limite au sud-ouest. Situé au centre d'un état dont la superficie est estimée à 40,000 milles carrés, et la population s'élève à 1,200,000 ames, ce territoire présente le phénomène d'un désert au milieu d'un des plus anciens comtés de l'état, et d'un peuple connu par son caractère aventureux et son esprit public. On a récemment fait plusieurs tentatives pour cultiver ce territoire, et le succès obtenu par l'introduction du plâtre et d'autres méthodes de culture perfectionnée font espérer qu'un jour on y pourra cultiver des arbres fruitiers, des racines comestibles et diverses espèces de fourrages; trois objets auxquels son sol sablonneux paroît convenir parfaitement.

En sortant de cette plaine ennuyeuse par l'uniformité de ses forêts de pins, l'œil est un peu récréé par la vue de Schenectady, ville de 5,099 habitans. Quand j'y entrai, la neige, qui avoit succédé à la grêle et à la pluie mêlée de neige du matin, cessa. La nuit fut très-froide.

Le 10, j'arrivai à Utica, après avoir suivi la vallée du Mohawk, renommée par sa fertilité, mais en ce moment couverte de neige. Elle tire son nom d'une tribu puissante et belliqueuse, la principale de la confédération des Iroquois, qui fut long-temps la terreur et la gloire des Indiens de l'Amérique septentrionale; les autres étoient les Onondagas, les Cayougas, les Senecas et les

Touscaroras. Cette ligue, à l'arrivée des Européens, habitoit depuis les montagnes du Hudson jusqu'au Niagara, et avoit poussé ses conquêtes depuis Montréal jusqu'au Mississipi. C'est le seul exemple dans l'histoire des aborigènes d'une union permanente formée pour la prospérité et la défense commune; jamais elle ne fut rompue. Unis par les liens du sang, parlant des dialectes de la même langue, habitant le même climat, et agissant pour la même cause, les Iroquois avoient acquis un orgueil et un caractère nationaux ; quand on réfléchit aux progrès qu'ils avoient faits dans l'art de gouverner, et aux saines maximes de politique qui les dirigeoient invariablement, on ne peut s'empêcher de souhaiter que le Nouveau-Monde n'ait été découvert un siècle plus tard, afin de pouvoir contempler les Indiens du Nord dans un état de civilisation auquel il est difficile aujourd'hui qu'ils parviennent jamais.

En allant de Schenectady à Utica, on traverse New - Amsterdam, Canghnawaga, Palatine, Little-Falls et Herkimer, petites villes mal bâties et peu florissantes; Utica, au contraire, placée à la source du Mohawk et au point de jonction de plusieurs routes, promet de devenir un lieu très-important. Elle est le marché d'un des cantons les plus fertiles de l'état; les avantages de sa position seront encore augmentés par le canal Erié

qui doit le traverser. Utica, situé par 43° 6′ de latitude nord, occupe l'emplacement du fort Schuyler, dont le nom rappelle un patriote cher aux Américains; sa population, en 1810, étoit de 1,700 ames. Ses progrès ont été rapides, la construction des maisons et l'aspect de la ville annoncent le goût et l'esprit public des habitans. A quinze milles au nord-ouest d'Utica se trouve le fort Stanwix, qui est aujourd'hui le village de Rome.

Le temps étoit devenu si rigoureux, qu'il ôtoit toute espérance de voir la navigation des lacs du nord ouverte de bonne heure; je prolongeai donc mon séjour à Utica, que je quittai le 10 avril; et, traversant Vernon, Manlius et Onondaga, je m'arrêtai à Skeneatelas, joli village bâti sur les bords d'un de ces petits lacs limpides qui embellissent les paysages de la partie occidentale de New-York. Le 11, je passai de bonne heure par Auburn, peuplé aujourd'hui de 2,200 habitans; et, traversant le lac de Cayouga sur un pont de bois long d'un mille, j'entrai à Geneva, à une heure après midi. On voyage dans une campagne bien cultivée, parsemée de villes et de villages, entrecoupée de routes et de canaux. Peu de pays offrent un exemple aussi remarquable de progrès rapides des établissemens faits par les hommes.

On voyoit encore de la neige en quelques endroits le 10 avril. La route fut boueuse jusqu'aux

monts-est d'Onondaga ; du côté opposé, ou à l'ouest, elle fut sèche, à peu d'exceptions près, jusqu'à Geneva ; et des nuages de poussière, ainsi que l'aspect de la végétation, indiquoient la douceur du climat dont jouit le fertile pays du Genessy. Tout annonçoit que la saison y étoit de dix jours plus avancée que dans la vallée du Mohawk. Les feuilles du peuplier sauvage parurent le 18 ; celles du peuplier domestique (*populus dilatata*), le 23. Les abricotiers furent en fleur le 12. Du 11 au 28, le thermomètre de Fahrenheit varia de 60 à 78° (12° 43 à 16° 87). Le temps fut serein, doux et agréable, excepté deux jours de pluie le 26 et le 27. Geneva est bâti sur une jolie éminence, à l'extrémité du lac de Seneca ; au milieu d'un pays pittoresque, fertile et bien cultivé, tout annonce que ce lieu pourra un jour égaler la ville célèbre de l'Europe dont il porte le nom.

Le 28, je passai par Canandaigua, Bloomfield et Lima, et je m'arrêtai à Avon sur les bords du Genessy; le lendemain, après avoir traversé Caledonia, le Roy, Batavia, Pembroke et Clarence, j'entrai dans Buffalo. J'avois voyagé ce jour-là dans le pays de Genessy, dont la fertilité a passé en proverbe ; il comprend le comté du même nom, ainsi que ceux d'Ontario et de Niagara ; les pêchers et les pommiers hâtifs étoient partout en fleur ; le hêtre pourpre (*fagus ferruginea*),

le peuplier sauvage ou le tremble d'Amérique, et d'autres arbres, donnoient déjà aux forêts l'apparence du printemps; elle continua à être la même jusqu'à huit ou dix milles de Buffalo; là, l'influence des vents et les masses de glaces des lacs qui n'étoient pas fondues produisent un effet sensible sur la marche de la végétation; elle paroît retardée de huit à dix jours. Le pêcher avoit des boutons, mais ses fleurs n'étoient pas développées. Des glaçons flottans couvroient encore la surface du lac; aucun navire n'avoit essayé de naviguer. Le bateau à vapeur avoit retardé son départ jusqu'au 6 mai.

En 1810, la ville de Buffalo renfermoit une centaine de maisons, indépendamment des édifices publics. Le 30 décembre 1813, un détachement de troupes angloises et d'Indiens qui ravageoient ces frontières y mit le feu. Elle a été rebâtie mieux qu'auparavant; elle contient aujourd'hui deux cents maisons dont une partie est en briques. Elle occupe une éminence que La Hontan recommanda, en 1693, au gouvernement françois, pour y établir un fort, et qui est indiquée sur sa carte. Le premier navire qui navigua sur le lac Erié, fut bâti dans ses environs par La Salle, en 1679; il étoit de 60 tonneaux. Une partie de la tribu des Senacas, composée à peu près de 700 individus, habite dans le voisinage.

Je profitai du délai que me laissoit le retard

du départ du bateau à vapeur, pour visiter la célèbre chute de Niagara, située 22 milles plus bas. Marchant le long de la rive américaine, on voyage dans un pays d'alluvion élevé de dix à vingt pieds au-dessus de la surface du fleuve, sans apercevoir ni colline ni banc de rocher; à peine une légère ondulation de terrain prépare au coup d'œil étonnant dont la vue est frappée tout-à-coup. Le temps étoit serein et chaud. Un vent léger souffloit dans la direction du cours du fleuve. A mesure qne nous avancions, nous nous arrêtions fréquemment pour écouter le bruit de la chute; mais, à la distance de quinze, dix, huit et même cinq milles, nous ne pûmes rien distinguer, même en appliqnant l'oreille contre terre. Ce ne fut qu'à trois milles dans l'endroit, où le chemin touche le bord de l'eau, et d'où l'on aperçoit la chute du précipice, que nous entendîmes distinctement le son, qui, par le changement de vent, devint si assourdissant, qu'un peu plus loin nous ne pouvions plus nous entendre qu'avec difficulté en continuant notre route à cheval.

Rien ne me frappa plus en arrivant à la chute que l'erreur de La Hontan, qui en estima la hauteur de 700 à 800 pieds. D'autres voyageurs se sont également trompés. Au contraire, l'exactitude du calcul de Charlevoix est remarquable. Il ne donna que 140 à 150 pieds de hauteur à la

chute. Cette dernière hauteur est celle du côté du Canada. Il y a au-dessus du saut un rapide de deux milles et au-dessous un de sept milles, qui s'étend jusqu'à Lewiston. La largeur du fleuve au bord de la chute qui décrit une ligne dentelée et irrégulière, est estimée à 4,230 pieds, ou un peu plus de trois quarts de mille. La hauteur de la chute, du côté de l'Amérique, est de 164 pieds. La chute du rapide Supérieur, commençant à Chipeoua, est estimée à 90 pieds; de sorte que la chute entière du fleuve du Niagara, depuis le lac Erié jusqu'au lac Ontario, est de 300 pieds. L'île aux Chèvres, qui partage la nappe d'eau en deux portions inégales, a récemment reçu le nom d'*Iris*, à cause de l'arc-en-ciel perpétuel qui la caractérise.

En approchant de la chute du côté de Lewiston, la nature montueuse et rocailleuse du pays que l'on traverse, et la distance plus grande à laquelle on entend le mugissement de la cataracte, doit préparer l'esprit au spectacle que rien n'annonce en venant de Buffalo. Cette impression continue nécessairement d'agir sur le spectateur quand il arrive à la chute; ce fut sous cette influence que la contemplèrent les premiers Européens qui la visitèrent. Les hauteurs qu'ils furent obligés de franchir depuis l'embouchure du Niagara jusqu'à l'emplacement de Lewiston où commence leur

chaîne, occasionnèrent leurs erreurs sur l'élévation de la chute, parce qu'ils ne prirent pas en considération les descentes intermédiaires.

Sans doute ils ne jouirent pas non plus de l'avantage de pouvoir se placer au golfe qui est au pied de la chute pour la contempler; car il n'est probablement pas possible d'y descendre autrement que par des escaliers taillés par la main des hommes, ou par d'autres moyens artificiels; et, à cette époque reculée, les François, entourés de leurs jaloux et vigilans ennemis les Iroquois, ne pouvoient pas entreprendre des travaux qu'ils devoient alors regarder comme prodigieux et qui sont dangereux. Aujourd'hui la descente, aidée de tous les secours fournis par le génie de la mécanique, ne peut s'effectuer sans que l'on ressente quelques mouvemens d'inquiétude. C'est dans ce fond que le bruit de la chute assourdit le plus, et que l'esprit est le plus frappé de sa majesté étonnante. Vue des bords de la rivière et de l'île d'Iris, elle est plus belle et plus pittoresque; mais, dans ce fond, le tremblement du sol, les nuages d'écume irisée, la colonne d'eau qui se brise, le bruit tumultueux, la hauteur des rives du fleuve, et les débris de rochers dont on est entouré, impriment à la scène un caractère surprenant et terrible qu'aucun autre point de vue ne peut produire. Le spectateur, qui, à son arrivée à Niagara, se hâte d'aller au bord de la cataracte,

sent son attention imperceptiblement fixée par le phénomène nouveau et frappant qu'il a devant lui, et dans ce moment est enclin à exagérer ou à diminuer la hauteur de la chute. Il n'est pas aisé de se faire une échelle de comparaison, et cette vue a besoin d'être étudiée pour que l'on puisse la bien considérer et apprécier sa grandeur et ses beautés. L'oreille est d'abord étourdie par le mugissement continuel, et l'œil s'égare dans l'ensemble de la scène. A mesure que les sens se familiarisent avec ces effets, on saisit les traits du paysage, et l'on distingue les différences et les contrastes qui rehaussent admirablement l'effet du tableau.

Je restai quelque temps avant de pouvoir croire à l'exactitude de la mesure de la hauteur de la chute; ce ne fut qu'après des visites répétées, et avoir passé long-temps dans l'abîme au-dessous. Il semble qu'il existe une grande disproportion entre la hauteur et la largeur de la nappe d'eau qui tombe; mais plus je la regardai, plus elle me parut magnifique. A ma première visite, j'éprouvai quelque chose qui ressembloit à un espoir déçu, et je quittai la chute au bout de deux jours avec une impression que tout ce que j'avois lu d'avance sur cette scène n'avoit pu créer. Le vent chassoit du lac Erié les glaces flottantes et les arbres que lui avoient apportés ses rivières tributaires. Tous ces objets étoient continuellement

entraînés dans la chute de l'eau ; mais on n'en pouvoit pas découvrir le moindre vestige dans les tourbillons au-dessous. Il y avoit aussi sur la rive américaine, vis-à-vis de la nappe d'eau, un banc énorme de neige qui avoit à peu près cent pieds de hauteur; le soleil n'avoit pas encore eu la force de la fondre, il donnoit un caractère des régions boréales au paysage et produisoit un bel effet. Il me parut qu'il devoit sa naissance à l'accumulation des particules gelées du brouillard humide qui s'élève continuellement au-dessus du saut.

Des écrivains ont prétendu à tort que l'effet des rapides au-dessus de la chute étoit fatal aux canards et aux autres oiseaux aquatiques. Au contraire, on voit souvent les canards sauvages se laisser entraîner par le courant des rapides jusqu'au bord du saut, puis s'envoler et répéter ce manége auquel ils ont l'air de prendre plaisir; les petits oiseaux terrestres ne sont pas non plus affectés par le courant d'air en volant au-dessus de la chute. J'ai vu des merles et des roitelets voler fréquemment à moins d'un ou deux pieds du bord du saut, et sembler enchantés du bienfait de leurs ailes qui les mettoient à même de jouer sans danger au-dessus de ces terribles précipices. Mais si l'on regrette de ne pas retrouver dans la realité les histoires merveilleuses de la cataracte dont on a été bercé dans son enfance, on en est dédommagé par les débris intéressans qui entourent cette chute

et par le caractère géologique de cet intéressant phénomène.

Les lieux où la nature a éprouvé les plus grandes convulsions sont les plus favorables pour connoître la structure intérieure de la terre. Ainsi cette cataracte, qui a creusé son issue pendant plusieurs milles et à une grande profondeur, n'est pas moins intéressante par les faits géologiques qu'elle découvre que par la magnificence de la scène qu'elle déploie. La chaîne de montagnes nommée *the ridge* (le faîte) prend naissance dans le haut Canada, et, courant parallèlement avec la rive méridionale du lac Ontario, forme une terrasse naturelle qui traverse les comtés occidentaux du New-York du nord au sud, offrant, par sa continuité et sa position horizontale, une route naturelle, et se termine dans une partie non encore explorée du comté d'Oswego ou à peu de distance; c'est en traversant cette chaîne ou ce seuil que les chutes du Niagara, du Genessy et de l'Oswego, ainsi que celles d'une infinité de plus petites rivières qui toutes se jettent dans le lac Ontario, sont produites. Le Niagara, en y creusant son cours, à plus de deux cents pieds de profondeur, a montré le nombre et l'ordre de la stratification, ainsi que le caractère minéral des couches des roches de seconde formation; on rencontre successivement, en partant du point le plus bas, du grès rouge, du schiste friable et du calcaire puant; celui-ci

occupe la surface et renferme des cristaux de spath calcaire et de la sélénite. Les mêmes formations se montrent aux chutes du Genessy; la couche de grès est exploitée à Oswego pour les constructions.

Ces trois roches, le grès, le schiste et le calcaire, se retrouveront sans doute avec quelques modifications, mais dans le même ordre, dans tout le pays situé entre le Niagara et le Seneca, entre le lac Ontario et le Seneca, et entre la rivière Alleghany et la rive méridionale du lac Erié. L'ordre dans lequel ces roches se suivent est celui qui offre le plus de facilité aux effets destructeurs du frottement de l'eau si visible aux diverses chutes. Le schiste qui, par une couche de près de quarante pieds d'épaisseur, sépare le calcaire du grès, corrode et mine continuellement le calcaire qui lui est superposé et qui est ainsi précipité en masses prodigieuses dans l'abîme au-dessous. On en a vu un exemple très-remarquable en 1818, par la chute du rocher de la table, sur le rivage canadien, qui tomba pendant l'été. C'est par ce moyen que le saut que les voyageurs les plus instruits supposent avoir été d'abord situé à Lewiston, a remonté à sept milles plus haut. La force qui a produit un changement si étonnant existe encore, et on peut supposer que son activité n'est pas diminuée. La mode de visiter la chute du Niagara n'a lieu que depuis 1784. On

en fait tous les jours des descriptions et des cartes qui mettront en état de fixer les progrès de sa marche à la fin du siècle actuel.

Le 3 mai, je retournai à Buffalo; le lac charioit avec rapidité les glaces que le vent avoit rompues. Le 6, je m'embarquai sur le bateau à vapeur: le 8, à minuit, j'arrivai à Détroit; favorisé par un beau temps et un vent généralement bon, nous parcourûmes en soixante-deux heures une distance estimée à 300 milles. En traversant le lac Erié, le bateau attérit à la ville d'Erié en Pensylvanie, à l'embouchure de Grande-Rivière et aux villes de Cleaveland et Portland, dans l'Ohio; cette dernière est dans la baie Sandusky, au sortir de laquelle on double l'île de Cunningham, qui est grande et bien boisée, et l'on arrive en vue des îles de Bass, qui ont un des meilleurs ports du lac. Le commodore Perry y fit mouiller sa flotte dans la matinée du 10 septembre 1813, avant sa mémorable victoire sur les Anglois.

Détroit est avantageusement situé par 42° 30′ de latitude nord sur le canal qui unit le lac Erié au lac Saint-Clair, à six milles au-dessous de ce dernier. Cette ville renferme à peu près 250 maisons et 1450 habitans, sans compter la garnison. Elle est régulièrement bâtie; les rues sont larges, élevées de quarante pieds au-dessus du niveau du fleuve. Elle a, de ce côté, des points de vue admirables. Il y reste peu de vieux bâtimens fran-

çois; il y a plusieurs maisons en briques et en pierres, mais la plupart sont en bois peint. Il règne dans ces constructions un air de goût et de propreté qui, joint à la situation heureuse de la ville, aux apparences d'un commerce actif et croissant, au mouvement des ateliers, cause un sentiment de surprise d'autant plus agréable qu'il n'est nullement prévu.

L'emplacement de Détroit étoit occupé lorsque les François y arrivèrent pour la première fois par le village indien de Teuchsagrondie. C'est un des établissemens européens les plus anciens de l'intérieur du Nouveau-Monde. Dès 1620, les coureurs de bois ou chasseurs et les jésuites y faisoient halte; on n'y forma néanmoins que plus tard un établissement régulier. Charlevoix, y abordant au mois de juin 1721, y trouva un fort où commandoit le chevalier Tonti, lieutenant de La Salle; il parle en terme d'admiration de la beauté du pays. Quand le Canada fut cédé à la Grande-Bretagne par la paix de 1763, c'étoit un grand village défendu par un fort palissadé et entouré de métairies. En 1784, il fit partie des États-Unis. Il est aujourd'hui le chef-lieu du territoire de Michigan, après avoir été momentanément occupé par les Anglois en 1812 et 1813. L'esclavage est interdit, par ordonnance du congrès de 1783, dans ce territoire, ainsi que dans les états d'Ohio, d'Indiana, et d'Ilinois. Situé sur la

grande chaîne des lacs, liés dans un grand nombre d'endroits avec les eaux du Mississipi, de l'Ohio, du Saint-Laurent, du Hudson et de la Rivière-Rouge du nord, Détroit communique avec l'Océan et avec quatre des points les plus importans du continent. Quand ces canaux naturels de correspondance seront assez perfectionnés pour être praticables dans toutes les saisons, les produits toujours croissans de son commerce et de son agriculture pourront être offerts également à la Nouvelle-Orléans, à New-York ou à Montréal, avantage dérivé de sa position au sommet du plateau où les fleuves, les lacs et les rivières les plus considérables de l'Amérique prennent naissance. Il sera ainsi pour les régions du nord-ouest ce que Saint-Louis devient rapidement au sud-ouest: le siége de leur commerce, l'entrepôt de leur richesse, et le grand foyer de leur énergie morale, politique et physique.

Le temps qui s'écoula jusqu'à notre embarquement fut employé à compléter les préparatifs pour le transport, la subsistance et la sûreté d'un détachement de quarante hommes à travers un pays où les bois ne fournissent pas toujours du gibier, et parmi des peuplades indiennes dont le bon accueil dépend de l'appareil de force qu'on leur montre. Quand nous fûmes prêts, le vent étoit contraire. Je profitai de ce retard forcé pour prendre des informations sur le pays, le climat,

et d'autres particularités qui nous intéressoient par leur nouveauté. Le canot des Indiens attira surtout notre attention; il est entièrement construit en écorce ou éclats de cèdres, ou en racines de sapin, et enduit avec le goudron du pin jaune. Ces canots unissent à un degré étonnant la légèreté à la force et à l'élégance, et sont si bien adaptés au pays et aux difficultés des voyages dans le nord, qu'ils font naître la surprise et l'admiration. Les plus grands que l'on emploie communément au commerce des pelleteries ont tous cinq pieds de longueur et six pieds de largeur; ils se rétrécissent graduellement à l'avant et à l'arrière qui sont terminés en pointe tranchante et rentrante, en se relevant peu à peu de manière à ressembler un peu à un manche de violon. On y emploie l'écorce de l'espèce de bouleau qui tire son nom de cet usage: *bouleau à canot* (*betula papyracea*); on l'enlève de l'arbre en grandes plaques et on l'étend sur des varangues plates et très-minces, faites de bois de cèdre; elles sont assujetties sur toute la longueur par de petites barres de traverse qui font la séparation des places dans le canot. Les écorces, ainsi que les varangues et les barres, sont cousues avec les racines minces et flexibles du jeune sapin ou *ouattap*. Toutes les coutures sont gommées en dedans et en dehors. A la troisième barre de traverse on pratique une ouverture pour un mât, afin d'aller à la voile quand le vent est favorable.

On fait des siéges pour les hommes qui pagayent, en suspendant des tresses de cordes à de petites clisses placées entre les varangues et les écorces; on a soin qu'elles ne pressent pas contre les côtés. On fait mouvoir ces canots avec des pagayes de cinq à six pieds de long ordinairement de bois de cèdre.

Un de ces canots porte jusqu'à huit milliers pesant, en y comprenant tout ce que l'on y embarque; huit hommes munis de pagayes lui font de temps calme parcourir quatre milles par heure; quatre hommes le transportent à travers les portages; il se radoube aisément partout; enfin, c'est un des moyens de transport les plus commodes que l'on puisse employer pour naviguer sur les lacs de l'intérieur dans le nord-ouest et sur les rivières entrecoupées de rapides et de portages. Tous les soirs, le canot est déchargé et halé à terre; et si, dans le jour, il survient une tempête, les Canadiens sont si actifs, que dix minutes suffisent pour attérir et mettre en sûreté la cargaison et le canot. Nous en avons fait l'expérience; et, après un long voyage dans lequel ces canots ont éprouvé différens dommages, nous sommes revenus confirmés dans l'opinion de leurs excellentes qualités. C'est avec ces embarcations que les Européens, adoptant les coutumes des sauvages, ont pénétré d'abord dans la grande chaîne des lacs d'Amérique, et découvert successivement le Mississipi, la Co-

lumbia et la mer Arctique; tous les voyageurs les ont employés depuis le père Marquette jusqu'à Mackenzie (1).

Le climat de Détroit est plus doux que celui de Buffalo : le 6 mai, les fleurs du pêcher n'étoient pas encore entièrement développées dans ce dernier endroit, et les boutons du pommier commençoient seulement à se gonfler, tandis que, deux jours plus tard, à Détroit, les fleurs du pêcher étoient tombées et celles du pommier un peu passées. Le bouleau, l'érable, le noyer hickory avoient poussé leurs feuilles, et les prairies étoient couvertes de fleurs. Le temps y est généralement plus clair et plus serein qu'à Albany.

On s'attendoit à voir souffler des vents de sud-ouest qui, dans cette saison, sont dominans ici, de même que dans la vallée de l'Ohio; mais ils se maintinrent, durant tout notre séjour au nord-est, avec quelques variations au nord et au nord-ouest; ce qui étoit contraire à nos projets de

(1) Voici l'ordre dans lequel les voyageurs ont parcouru ces régions :

Marquette, 1673;
La Salle, 1678;
Hennepin, 1680;
La Hontan, 1688;
Charlevoix, 1721;
Henry 1762;
Carver, 1767;
Mackenzie, 1789.

remonter au nord par les lacs. Cependant, tous nos préparatifs étant terminés, nous nous embarquâmes le 23 mai, et nous fîmes halte, le soir, à neuf milles de distance, à Grosse-Pointe, sur la côte occidentale du lac Saint-Clair. M. Cass avec sa suite s'y étoit rendu par terre, accompagné de beaucoup d'habitans de Détroit.

J'étois monté, pour jouir de la beauté du paysage, sur les canots à Détroit, et je faillis à m'en repentir, parce que le vent, qui nous gêna beaucoup au moment de notre départ, souffla bientôt directement contre nous, et avec tant de violence, que les vagues vinrent briser sur le canot et nous mouillèrent complétement. Il y eut, en sortant de Détroit, une course de canots et un défi d'habileté entre les voyageurs françois et les Indiens de notre détachement qui avoient une embarcation séparée ; ceux-ci montrèrent plus de vivacité et de feu, ceux-là plus de persévérance et de ténacité.

Les bords de la rivière du côté américain présentent une suite de fermes, de vergers et de champs cultivés qui n'est nulle part interrompue par des forêts ni même par des portions de bois. Tout offre l'aspect d'établissemens formés depuis long-temps et bien soignés. Le sol est une terre d'alluvion noire, profonde, très-fertile, montrant sur le bord de l'eau des cailloux calcaires, granitiques et amphiboliques, mêlés avec du sable

siliceux et un peu de sable ferrugineux. Les fermes n'ont que quatre acres de largeur sur quatre-vingts de longueur, ce qui rapproche les habitations ; circonstance qui a été très-favorable aux fondateurs pour se défendre contre les aborigènes. La vue des vastes vergers, les moulins à vent qui occupent tous les points éminens le long de la rivière, la limpidité de l'eau, les îles boisées situées au milieu du courant et déjà couvertes de verdure ; enfin, la perspective lointaine de Détroit, qui à chaque instant s'éloignoit davantage, tout contribuoit à donner au paysage un caractère de douceur et de beauté qui peut-être étoit rehaussé par l'idée qu'il offroit la dernière trace de civilisation dont nos yeux alloient être frappés pendant quelque temps.

Le vent contraire nous retint, le 25, à Grosse-Pointe ; le lac Saint-Clair est le plus petit de la chaîne de ceux qui, par leur succession non interrompue, joignent le lac Supérieur avec le fleuve Saint-Laurent. Sa plus grande longueur est de 30 milles, sa largeur de 25 ; il n'est pas très-profond, et reçoit un grand nombre de rivières ; les plus considérables sont le Huron, du côté américain, le Chenal écarté et la Tamise, du côté canadien. Cette dernière coule parallèlement avec la rive septentrionale du lac Erié pendant long-temps ; elle est remarquable par la victoire que le général Harrison y remporta sur

les Anglois le 5 octobre 1813, action décisive comme garantissant la sûreté de notre vaste frontière du nord-est, et rompant une ligue puissante de nations indiennes dont le chef fut tué.

Il est flatteur pour notre expédition d'être conduite par un militaire qui, par la part qu'il a prise à cet engagement, ainsi qu'à toutes les opérations de cette campagne difficile, nous est un sûr garant de cette fermeté, de cette prudence et de ce courage si nécessaires pour diriger un voyage tel que celui que nous entreprenons.

Le vent s'étant un peu appaisé le 26, nous pûmes charger nos canots et avancer le long de la rive méridionale du lac jusqu'à l'entrée de la rivière Saint-Clair. Notre troupe se composoit de trente-huit personnes ; savoir : neuf chefs civils et militaires, dix voyageurs canadiens, sept soldats américains, dix Indiens-Ottavas et Chavanèse, un interprète et un guide. Nous étions embarqués dans trois canots ; nous n'avions pris des provisions que pour aller jusqu'à Michilimakinac, où l'on avoit envoyé les munitions, les armes et les marchandises pour les Indiens. Les canots alloient à la pagaye ; mais chacun avoit une voile et un petit pavillon des Etats-Unis, ainsi qu'une tente, une toile huilée pour préserver le bagage de la pluie ; enfin, tout ce qui étoit nécessaire pour réparer les dommages.

Un cri de satisfaction se répandit sur tous les

visages, quand enfin nous partîmes à midi; le ciel étoit pur, le temps modérément chaud; vers deux heures, nous passâmes devant l'embouchure de la rivière des Hurons, située derrière une pointe de terre qui s'avance à une certaine distance dans le lac; cette rivière, large de 180 pieds, est navigable pour de petits bateaux jusqu'à 60 et 70 milles; sur ses bords se sont récemment élevées les villes de Clémens et de Pontiac, qui toutes deux font des progrès rapides. On dit que les terres voisines sont fertiles et conviennent parfaitement à la culture du froment, du seigle et du maïs; les principaux arbres forestiers sont les chênes, les érables, les noyers noirs.

Il est nécessaire, depuis la pointe des Hurons, pour entrer dans l'embouchure de la rivière Saint-Clair et pour épargner un circuit ennuyeux le long du rivage, de traverser une grande baie; mais, avant d'avoir parcouru la moitié de la distance, le vent s'éleva et continua à souffler avec tant de violence, que, malgré tous nos efforts, nous ne pûmes pas beaucoup avancer, tandis que les vagues brisoient fréquemment sur nos canots; il falloit qu'un homme fût constamment employé à vider l'eau. Il étoit nuit quand nous arrivâmes à l'entrée de la rivière, qui consiste en un grand nombre de canaux séparés par des îles en partie inondées et couvertes de roseaux touffus, de joncs et d'herbes grossières, ensemble qui n'offre

pas un lieu commode pour camper; on remonta en conséquence jusqu'à l'extrémité supérieure de l'île Lawson, deux lieues plus haut, où nous arrivâmes à dix heures du soir, mouillés et transis. Nous passâmes une fort mauvaise nuit.

Partis le 26 à sept heures du matin, nous avons remonté la rivière, et le soir nous nous sommes arrêtés au Fort-Gratiot, à l'entrée du lac Huron. Les principaux affluens de la rivière Saint-Clair sont Belle-Rivière et Rivière-Noire, toutes deux du côté américain; la première à 14, la seconde à 2 milles au-dessous du Fort-Gratiot. Les bords de la rivière Saint-Clair sont modérément élevés, et bien boisés en érables, bouleaux, chênes et ormes. Les établissemens s'y étendent assez avant sur la rive américaine, et contribuent beaucoup à l'effet du paysage qui est généralement admiré. La terre est fertile et convenablement exposée au soleil, la rivière large et profonde; ses bords sont graveleux, ses eaux transparentes, sa surface est parsemée de jolies îles. On ne peut s'empêcher de dire avec La Hontan, « que rien n'est plus » agréable aux yeux que la rive et que le bordage » de cette eau; ce paysage est un vrai jardin planté » par la main de la nature (1). »

En remontant la rivière, nous avons rencontré

(1) *Voyez* T. I, p. 141.

successivement neuf bâtimens à l'ancre, qui étoient retenus par le vent contraire. Ils étoient chargés de marchandises et de munitions militaires pour Michilimakinac, Green-Bay et Chicago. Nous vîmes aussi passer un grand nombre de canots indiens; il y avoit généralement dans chacun une famille avec ses couvertures, ses fusils, ses appareils de pêche, ses chiens. Nous apprîmes, par le moyen de notre interprète, qu'ils appartenoient aux tribus des Chippeouas et des Ottavas, amies entre elles et avec les États-Unis. Quelques-unes de ces tribus ont des établissemens permanens sur la rive canadienne qui est dans l'état de pure nature, et offre un contraste frappant avec les améliorations de la rive opposée. Les habitans blancs sont généralement François et catholiques.

La largeur moyenne de la rivière est à peu près de trois quarts de mille; le courant n'est pas très-fort jusqu'à 3 milles du lac Huron, où se trouve un rapide que l'eau parcourt avec une vitesse de 6 à 7 milles par heure. Le Fort-Gratiot est à la naissance du rapide. Son emplacement paroît judicieusement choisi, et doit toujours, en temps de guerre, commander le commerce des lacs supérieurs et arrêter les incursions des sauvages. Les François l'avoient considéré comme si important, qu'à une époque très-reculée, les coureurs de bois y avoient élevé un fort à leurs dé-

pens. Il fut ensuite occupé par le gouvernement françois sous le nom de fort Saint-Joseph ; puis abandonné et brûlé par La Hontan, son commandant, le 27 août 1688. Le fort actuel a été bâti vers la fin de la dernière guerre, en 1814.

Il consiste en une palissade qui renferme des magasins, des casernes et autres bâtimens pour loger nn bataillon. Il étoit occupé par soixante hommes que commandoit le major Cummins, officier actif, qui a entrepris de vastes cultures. Nous y avons laissé deux soldats malades qui ont été remplacés par cinq hommes robustes.

En remontant la rivière, nous avons vu constamment des canards, des pluviers et des bécassines. Nous aperçûmes un serpent vert ordinaire (*coluber æstivus*), qui avoit avalé une grenouille vivante, à l'exception des pattes de derrière ; un coup, donné au serpent, débarrassa la grenouille qui aussitôt sauta dans l'eau.

La température moyenne de l'air, depuis que nous avions quitté Détroit, étoit de 51° (7° 99) ; celle de l'eau, de 52° (8° 44). Le vent continuoit à souffler du nord - ouest quelquefois assez fort pour retarder notre marche. Le caractère géologique du pays étoit le même ; il y a des traces de sable ferrugineux le long de la rive. En remontant les rapides entre Rivière-Noire et le Fort-Gratiot, espace où le courant frotte avec violence contre la rive méridionale, nous avons aperçu un lit te-

nace d'argile bleue haut de quinze pieds, et couvert par une couche de sable d'alluvion qui avoit trois fois cette épaisseur; on voit un grand nombre d'arbres entassés dans la partie du point de contact entre les deux substances : la chute des terres de la rive les a mis à nu, et on les voit former une saillie horizontale à plusieurs pieds au-dessus de l'eau. Ils se trouvent ainsi à différentes profondeurs au-dessous de la couche de sable avec des fragmens de granite et de calcaire; mais on ne découvre aucun corps minéral ou végétal dans la couche d'argile. Ce fait ne donne-t-il pas lieu de demander si la couche de sable n'est pas d'une formation postérieure, et si les substances qui s'y trouvent ne fournissent pas le moyen de déterminer les dates relatives des deux dépôts d'alluvion ?

Le 28, on quitta Fort-Gratiot à huit heures du matin ; pendant le premier demi-mille, on remonte un rapide très-fort, et, en arrivant à son origine, on se trouve au niveau du lac Huron, à 25 pieds au-dessus du lac Erié, et à 589 pieds au-dessus de l'Océan. Le lac déploya sa vaste étendue à nos regards ; à droite, ses eaux terminent l'horizon ; à gauche, on aperçoit un rivage d'alluvion couvert principalement de pins blancs, de peupliers, de bouleaux, et terminé au bord de l'eau par une longue plage de sable et de gravier. La navigation le long des bords du

lac est peu intéressante ; sa vue plaît d'abord par sa nouveauté, mais son uniformité ennuie bientôt ; l'œil cherche en vain sur le rivage un rocher escarpé ou une hauteur. La scène n'a été animée que par quelques canards, des pluviers, et une petite mouette à plumage blanc et à ailes terminées en pointe. En débarquant à deux endroits, nous avons trouvé des cailloux d'amphibole, de syénite et de calcaire. Parmi ces derniers, il y a de grandes masses qui contiennent de nombreux restes de pétrifications, tels que concholites et érismatolites.

Le sol, après avoir quitté la pointe Saint-Clair, devient sablonneux, stérile et marécageux en quelques endroits ; on observe une différence très-sensible dans les arbres des forêts. Les érables, les hêtres, les ormes deviennent rares ; ils sont remplacés par les pins, les peupliers, le bouleau et le sapin du Canada. La chaleur a été jusqu'à 55 (19.21) ; celle du lac à 58° (11° 54).

Nous n'avons pas eu, le 29, un aspect beaucoup plus diversifié que la veille : cependant, à 15 milles de l'endroit où nous avions passé la nuit, les bords du lac s'élèvent à une quarantaine de pieds, et forment une côte perpendiculaire qui a une étendue de 6 à 8 milles le long du lac. Nous en avons passé à la distance d'un à deux milles, et il étoit difficile de décider, même à l'aide d'une excellente lunette d'approche, si

cette côte consistoit en une masse de rochers ou offroit un lit d'argile compacte; sa couleur sombre nous fit supposer que c'étoit du schiste bitumineux. A notre retour, nous avons reconnu que c'étoit un lit d'argile bleue très-compacte.

A quelques milles au-delà de cette côte argileuse, nous avons doublé le Rocher-Blanc, masse énorme de calcaire de transition, isolée à un demi-mille de terre. Les voyageurs le regardent comme une espèce de colonne milliaire; il a attiré de bonne heure l'attention des Indiens, qui sont les premiers à observer les singularités naturelles d'un pays; c'est encore un des endroits où ils font des offrandes qui ne consistent, au reste, qu'en petits morceaux de tabac. Les écrivains françois ont décrit avec beaucoup de vérité les coutumes superstitieuses de ces peuples. On ne s'aperçoit pas que les tentatives pour introduire le christianisme parmi eux aient produit des changemens essentiels chez les plus éloignés. Ce furent les missionnaires françois qui obtinrent le plus de succès, notamment parmi les Hurons; plusieurs Indiens conservent des symboles de la religion catholique. Ils gardent et portent encore les croix d'argent que les jésuites leur ont remises il y a un siècle, et leur témoignent beaucoup de respect. La religion catholique, propre à frapper les ignorans et le vulgaire par la magnificence de ses cérémonies et son culte extérieur,

semble avoir toujours eu de grands attraits pour les Indiens ; cependant il ne paroît pas qu'ils aient retenu la moindre idée de la doctrine qui leur a été enseignée : et, suivant ce que j'ai pu apprendre, ils n'aiment pas qu'on vienne les troubler par l'introduction de dogmes nouveaux, préférant, comme ils le disent dans leur langage emphatique, suivre la religion de leurs pères. Ils pourroient bien néanmoins n'être pas les plus aptes à bien juger dans ce cas, et c'est au zèle et à la persévérance des sociétés chrétiennes et religieuses à effectuer une réforme morale parmi eux. On ne peut douter du succès d'efforts bien dirigés ; jusqu'à présent, le peu d'attention dont on les a jugés dignes à cet égard semble ne s'être manifesté que par l'intermédiaire de missionnaires mal choisis pour cette tâche. L'esprit des sauvages, accoutumé à la paresse, n'est pas aisément excité à la réflexion ; il n'est pas capable d'embrasser et de comprendre à la fois les vérités et les doctrines sublimes de l'évangile. Il est nécessaire que les lettres, les arts et la religion marchent de concert ; il est probable aussi qu'un mode d'instruction plus simple et plus familier que celui que l'on emploie ordinairement dans les sociétés plus civilisées produiroit plus d'avantages parmi eux, au moins dans les commencemens.

En nous embarquant, le 29, de bonne heure, nous avions eu le vent légèrement contraire ;

vers midi, il changea, et nous pûmes aller à la voile; mais, vers quatre heures, le temps se couvrit et devint brumeux, le vent souffla avec violence, le tonnerre gronda, l'orage se formoit avec rapidité; le lac devint si agité, que l'on crut prudent d'attérir et de s'arrêter. Nous avons débarqué, avec un peu de difficulté, sur un rivage très-bas et dangereux par le grand nombre de pierres détachées qui s'élevoient au-dessus de la surface de l'eau, ou qu'elle ne faisoit que cacher. Peu de temps après que nous eûmes mis à terre, un bâtiment vint mouiller à un demi-mille de distance. Nous avions rencontré pendant la journée beaucoup de canots d'Indiens, qui tous manquoient de vivres.

Le vent contraire nous retint, le 30 et le 31, sur notre rivage bas. Le pays voisin est généralement marécageux. Le vent s'étant un peu appaisé le 1er juin, nous nous sommes rembarqués; mais nous avions à peine parcouru une lieue, qu'il redevint aussi violent. Il fallut s'arrêter de nouveau. On envoya les Indiens à la chasse; les soldats et les engagés allèrent à une rivière voisine pour y pêcher; les deux détachemens revinrent, cinq heures après, sans avoir rien rencontré. Sur ces entrefaites, l'agitation du lac se calma, le vent nous devint favorable; nous nous rembarquâmes à trois heures après midi, on leva la voile, et nous attérîmes, le soir, à la baie de Sa-

ganim, dont la Pointe-aux-Barques forme le cap sud-est.

A une lieue avant d'arriver à cette pointe, nous avons aperçu les premiers lits de roche en place; c'étoit un grès secondaire, blanc-grisâtre et très-friable; il forme une berge haute de dix à vingt pieds, mouillée par les eaux du lac qui l'ont découpée en plusieurs endroits. Poussées par la violence des vents dans la partie la plus large du lac, elles ne rencontrent d'obstacle qu'à cette pointe qu'elles minent sans cesse, et les vents emportent sur les bords du lac le sable qui en provient. Il en résulte des chaînes de monticules sablonneux de toutes les formes qui sont aujourd'hui couverts de pins, de frênes d'Amérique et de pyrole à feuilles rondes, végétaux qui aiment les bancs de sable les plus stériles. Des masses innombrables de rochers, couvertes d'arbres, forment des îles à la distance d'un et deux milles de la côte; leur position horizontale, la ressemblance parfaite de la roche et d'autres caractères géologiques prouvent qu'elles ont jadis fait partie du continent.

Cet effet des météores donne à cette partie du lac, et surtout aux rivages extérieurs de la baie Saganim, une large plage de sable située entre les arbres et l'eau, et découpée en ports innombrables où l'on peut mouiller; cette côte est d'ailleurs très-sûre pour la navigation des canots et des pi-

rogues ; ils n'y rencontrent pas ces blocs de granit et autres rochers couverts par les eaux qui nous ont causé tant d'embarras depuis Fort-Gratiot jusqu'à Pointe-aux-Barques.

La baie de Saganim est la plus grande de celles qui découpent les bords du lac Huron ; on lui donne 60 milles de longueur et 30 de largeur ; elle renferme beaucoup d'îles, dont la plus considérable est l'île Chavaghounk, située presque au milieu de son ouverture. La navigation y est sûre pour les navires de toute grandeur; ses baies et ses anses nombreuses offrent quelques-uns des meilleurs ports du lac. A son extrémité méridionale est l'embouchure du Saganim, rivière large et profonde, qui a des rivages escarpés, et reçoit un grand nombre d'affluens dont les eaux arrosent un vaste pays regardé comme un des plus fertiles et des plus beaux du territoire de Michigan. Les bords de cette rivière sont aujourd'hui habités par des bandes de Chippeouas et d'Ottavas.

Quand on veut traverser sûrement l'ouverture de la baie de Saganim en canot, il faut d'abord aller de Pointe-aux-Barques à Pointe-aux-Chênes ; la distance est de 18 milles ; ensuite, si le lac est tranquille, le voyageur passe à sa rive opposée, et, si le temps est menaçant, il peut aborder l'île Chavaghounk. Quand le vent est bon, ce trajet peut s'effectuer en un jour : les circonstances nous favorisèrent; le 2 juin, nous passâmes sans difficulté, et,

le soir, nous allâmes camper deux milles au-delà de la pointe nord-est du lac, à l'embouchure de la Rivière-au-Sable. Plusieurs Chippeouas étoient sur le rivage; ils ont un village deux milles plus haut; ils nous accueillirent amicalement; et, quand nos tentes furent dressées, ils vinrent saluer le gouverneur, anquel un de leurs chefs fit un discours; il lui dit qu'il étoit bien aise de le voir, qu'il avoit entendu parler de son arrivée, qu'il comptoit sur lui pour leur donner ce qui leur manquoit, etc. On fuma le calumet de paix; puis ils prirent la main à chacun de nous, en commençant par le général. Ils nous présentèrent ensuite des esturgeons frais, qui abondent dans cette rivière. On leur donna en échange du tabac et du whiskey (eau-de-vie de pêche); ensuite ils retournèrent à leur village. Nos sauvages firent à peine attention à ceux-ci, qui furent très-contens de recevoir du whiskey; ils en demandèrent davantage. La passion pour les liqueurs fortes est aussi générale aujourd'hui qu'au temps de Charlevoix; cependant les tribus du lac Supérieur et des sources du Mississipi se montrèrent moins avides de whiskey, et quelquefois même le refusèrent.

A 5 ou 5 milles de distance de Rivière-aux-Sables, on découvre dans l'intérieur des terres une chaîne de hauteurs qui se dirige au nord et au nord-ouest, parallèlement au lac jusqu'à

l'Anse-au-Tonnerre, puis tourne à l'ouest et disparoît à la vue. Le 3, en traversant l'Anse-au-Tonnerre, nous nous sommes arrêtés quelque temps à une île, où nous avons aperçu près du bord de l'eau une espèce d'autel indien. C'étoit un bloc de granit quartzeux qui paroissoit rongé par l'eau ; il avoit la forme d'une colonne, et se terminoit par une sorte de corniche.

On a beaucoup parlé de l'état électrique de l'atmosphère près de cette baie ; cependant l'aspect du pays voisin n'offre rien, soit dans la proximité des montagnes, soit dans les courans de l'air, qui semble appuyer cette assertion. Depuis la pointe nord-ouest de la baie de Saganim jusqu'au voisinage de celle de Roche-Plate, les rives du lac sont formées d'un terrain d'alluvion bordé d'une plage sablonneuse sur laquelle sont épars un petit nombre de rochers primitifs ou à couches horizontales, qui, en quelques endroits, s'élèvent au-dessus de l'eau. Les bancs de roche ne se montrent le long de la côte qu'à l'Anse-au-Tonnerre, où ils n'ont pas plus de deux à trois pieds d'élévation, et sont extrêmement endommagés par la violence des tempêtes qui en ont fait pour ainsi dire un amas de ruines. Cette roche est un calcaire compacte renfermant beaucoup de débris organiques.

Nous étions partis le 4 à six heures du matin; à peine eûmes-nous parcouru une lieue qu'un

coup de vent violent et subit, accompagné de tonnerre et de pluie, nous repoussa contre le rivage. Au bout de quelques heures, l'orage s'appaisa. Nous reprîmes notre voyage ; mais, la tempête ayant recommencé, il fallut s'arrêter le reste du jour à 6 milles au sud de l'île du Milieu, qui offre un bon abri aux canots; ils y abordent quelquefois.

Le vent étant encore contraire le 5, on prit le parti d'envoyer les canots le long du rivage avec les soldats et les voyageurs ; le reste de la troupe fit le chemin à pied. A dix heures, nous sommes arrivés à Presqu'île ; puis nous avons transporté nos canots et notre bagage au-delà de l'isthme sablonneux large de 600 pieds, qui unit cette presqu'île au continent. Ce portage épargne un détour de près de 8 milles. Parvenus à l'extrémité du portage, nous avons trouvé le vent contraire si fort, que nous avons été contraints de camper sur le sable. Nos Indiens nous apportèrent une sorte de lapin brun, quelques pigeons et une tortue aquatique. C'étoient les seuls animaux que l'on avoit obtenus depuis Détroit, à l'exception d'une perdrix tuée quelques jours auparavant. Le pays n'est cependant pas dépourvu de gibier; mais les Indiens se trouvoient si bien nourris avec nos provisions, qu'ils ne songeoient guère à chasser; d'ailleurs on ne leur laissoit pas le temps de s'écarter beaucoup. Le bruit occa-

sionné par nos pagayes effarouchoit les canards et les autres oiseaux aquatiques, qui s'envoloient à de trop grandes distances pour qu'on pût les atteindre. Ils aperçurent souvent des traces de cerfs et d'ours noirs.

Le vif désir d'arriver à Michilimakinac, dont nous n'étions pas très-éloignés, nous avoit fait rembarquer à cinq heures du soir, pour naviguer toute la nuit; le vent fraîchit tellement à onze heures, et la nuit devint si noire, qu'il fallut faire halte. On se remit en marche le 6 de très-bonne heure; et, malgré le vent contraire, à la vérité assez foible, malgré le courant, nous entrâmes, à quatre heures après midi, dans le port où tendoient nos vœux.

L'aspect du lac et de ses rives n'a offert rien de nouveau dans cette journée. En approchant de Michilimakinac, on passe au pied de l'Ile-au-Bois-Blanc, nommée ainsi d'après la grande quantité de tulipiers dont elle est couverte. Pour arriver jusqu'à cette île, il faut traverser un canal large de 3 à 4 milles; puis on passe de sa pointe sud-ouest à sa pointe nord-ouest, en laissant à sa gauche l'ancien emplacement de Michilimakinac et l'entrée du lac Michigan, et l'on aperçoit l'île de Michilimakinac dont l'aspect égaie les yeux du voyageur fatigué de la monotonie des bords du lac Huron. Cette île s'élève brusquement de l'eau; ses côtes escarpées supportent deux forts

sur lesquels flotte le pavillon américain ; à leur pied, une ville, dont les maisons sont resserrées, s'étend sur une plaine étroite autour d'un beau port rempli de navires américains à l'ancre, et de canots indiens coupant rapidement l'eau dans toutes les directions. Aucune hauteur le long de la côte ne prépare à la vue d'une île élevée de 300 pieds au-dessus du niveau du lac, et qui, par son sommet coupé brusquement, fixeroit l'attention au milieu des paysages les plus pittoresques. Indépendamment de ses traits imposans et nouveaux qui nous charment, nous éprouvons un plaisir inexprimable, après avoir traversé un désert de près de 400 milles de longueur, à nous retrouver avec des hommes civilisés. Nous fûmes reçus avec des témoignages d'amitié que nous sûmes bien apprécier. Ainsi se termina la première partie de notre voyage pendant laquelle nous avons presque toujours eu le vent contraire et de la pluie ; la température moyenne a été de 51° (8° 43) : on estime la distance de Détroit à Michilimakinac à 300 milles pour les gros navires. Quant à nous, qui avions suivi toutes les sinuosités de la côte, nous avions parcouru 360 milles.

L'île de Michilimakinac a 9 milles de circonférence ; son élévation au-dessus du lac est de 312 pieds, et, au-dessus de l'océan atlantique, de 900 pieds. Quoique ses rochers escarpés pré-

sentent l'apparence de la stérilité, ils sont recouverts d'une forte couche de terre renouvelée continuellement par la décomposition spontanée de la roche calcaire; l'île est d'ailleurs depuis longtemps célèbre pour la salubrité de son atmosphère, elle renferme trois curiosités naturelles que les étrangers visitent ordinairement : l'arche du Géant, la Pyramide, et le rocher des Crânes. La première est une arcade naturelle, à la partie septentrionale de l'île, à un mille de la ville; elle a 140 pieds d'élévation au-dessus du lac; des masses énormes de pierre calcaire, dont l'île est composée, étant tombées dans l'eau, ont laissé dans le roc un vide qui a 80 à 90 pieds de hauteur; il est cintré comme les arcades artificielles, et surmonté par une corniche de 60 pieds.

La pyramide naturelle est un rocher isolé, situé sur le sommet de l'île; il a une trentaine de pieds de diamètre à sa base, et 80 à 90 de hauteur; sa surface est raboteuse, on voit dans ses crevasses quelques cèdres nains.

Le rocher aux Crânes est principalement remarquable par une caverne qui semble avoir été un ancien réceptacle d'ossemens humains; on en aperçoit encore beaucoup à son entrée qui est basse et étroite, et ne paroît pas devoir récompenser les recherches qu'on y feroit.

La ville actuelle de Michilimakinac, agréablement située à l'extrémité méridionale de l'île

autour d'une petite baie, contient à peu près 150 maisons; plusieurs sont joliment peintes. Sa population permanente, qui est de 450 habitans, s'élève quelquefois à 1000, et 2000 par l'affluence des commerçans, des voyageurs et des Indiens. Le fort Michilimakinac est bâti sur un rocher au-dessus de la ville; une compagnie d'infanterie y tient garnison. Le fort Holmes occupe la plus haute sommité de l'île; dans ce moment il est vide. Il fut bâti par les Anglois durant la dernière guerre; ils lui avoient donné le nom de Fort Georges, auquel les Américains ont substitué celui d'un major de leur armée, qui fut tué en combattant vaillamment por reprendre ce poste. La ville de Michilimakinac est le siége d'un tribunal pour le comté de même nom qui appartient au territoire de Michigan.

On avoit dit au général Cass que l'on avoit découvert du gypse dans les îles Saint-Martin qui appartiennent au groupe de Michilimakinac. Le général m'ayant chargé d'aller examiner ces îles, situées à 10 milles au nord-est de Michilimakinac, je reconnus que la plus grande, qui a 9 milles de circonférence, consiste en un terrain d'alluvion couvert en partie d'une forêt de chênes, d'érables et de peupliers; elle ne s'élève nulle part à plus de vingt pieds au-dessus du lac; au printemps, elle est sujette à des inondations partielles quand la fonte des neiges du nord-ouest fait monter

les eaux. Je trouvai renfermé, dans ce sol qui paroît fertile, de grandes masses de gypse détachées, de très-belle qualité, et qui ne tiennent à aucune autre roche, de sorte que l'exploitation n'en est pas difficile. Elles offrent une grande variété de texture et de couleur, et en général ressemblent beaucoup plus au gypse de la Nouvelle-Écosse que tout celui que l'on a jusqu'à présent trouvées dans le New-York et d'autres parties de l'Union. Si l'on en peut juger par les caractères extérieurs, on peut considérer le gypse de Saint-Martin ou de Michilimakinac comme étant de qualité supérieure pour l'usage de l'agriculture; quant à la quantité, elle paroît inépuisable.

Le fort de Michilimakinac fut d'abord élevé sur la pointe de la presqu'île de Michigan, à trois lieues de l'île. Le P. Marquete décida, en 1671, une troupe de Hurons à s'établir près du fort, et à y former une bourgade qui fut le rendez-vous des Indiens et le siége de la traite des pelleteries tant que les François furent maîtres du Canada. Ce poste passa aux Anglois par le traité de 1763, qui contraria beaucoup en ce point les vœux des Indiens; la longue habitude leur avoit fait contracter pour les François un attachement qu'il n'étoit pas aisé de combattre. Leur animosité contre les Anglois étoit si prononcée, qu'un des

premiers voyageurs de cette nation, Alexandre Henry, arrivé dès 1762, pour traiter à Michilimakinac, jugea nécessaire de cacher sa patrie, et de faire son commerce sous le nom d'un aide françois qu'il avoit employé. La supercherie ayant été découverte quelques jours après, il ne dut le salut de ses marchandises qu'à l'apparition d'une garnison de trois cents soldats anglois qui venoient protéger le commerce de leurs compatriotes; ils réussirent pendant un certain temps à comprimer l'ardeur du ressentiment des Indiens, ceux-ci dissimulèrent; mais, dix-huit mois après, le 14 juin 1763, les Sacs et les Chippeouas saisirent l'occasion de la fête du roi d'Angleterre, et, s'étant assemblés en grand nombre autour du fort, annoncèrent qu'ils alloient jouer à la balle; presque toute la garnison les regardoit. Ce jeu entraîne nécessairement beaucoup de bruit et de confusion, parce que le parti auquel on la lance s'efforce de l'empêcher de tomber au but marqué pour gagner. Rien, par conséquent, dans un moment semblable, ne pouvoit moins exciter de soupçons que de voir la balle lancée par dessus les palissades du fort, non plus que de la voir suivie par la foule des Indiens qui se précipitèrent tous par la porte dans l'enceinte. Le stratagême leur réussit au gré de leurs désirs; ils s'emparèrent du fort, égorgèrent la garnison, et brûlèrent les bâtimens.

Les Anglois ne relevèrent pas le fort au même endroit, ils le placèrent sur l'île qui avoit donné son nom à la presqu'île.

Tous ceux qui ont visité cette île s'accordent à vanter la délicatesse du poisson que l'on pêche dans les environs; ce sont deux espèces de truites, le hareng des lacs, la carpe, le brochet, la perche, l'esturgeon, le poisson doré, et l'asticamègue ou poisson blanc, qui est le plus délicieux: à l'eau et au sel, dit Charlevoix, rien n'est meilleur en fait de poisson.

L'île est composée d'une roche calcaire posée sur une autre qui, par sa texture sémi-cristalline, et l'absence presque entière de restes organiques, annonce qu'elle est de formation intermédiaire; elle ne s'élève pas à plus d'un pied au-dessus du lac, et s'étend horizontalement sous l'île; la roche qu'elle supporte s'élève perpendiculairement jusqu'à 100 et 300 pieds. Sa texture compacte et les fossiles qu'elle renferme prouvent qu'elle est plus récente; elle est composée de fragmens des deux calcaires de transition. On y trouve du calcaire compacte, avec des cavités remplies de carbonate de chaux sous forme pulvérulente, (agaric minéral), de petits fragmens d'une agate rubannée, et d'innombrables petits cristaux de spath calcaire, ce qui lui donne l'apparence d'une brêche. Les restes organiques sont généralement en état de chalcédoine, et quelquefois couverts

de très-petits cristaux de quartz; on n'a pas découvert cette formation sur les côtes voisines. La ville est bâtie sur un terrain d'alluvion composé de galets calcaires recouverts d'un dépôt de terreau noir, épais d'un pied. La côte occidentale de l'île présente au bord de l'eau un lit d'argile d'un bleu léger, qui, dit-on, blanchit au feu, et convient pour faire des pipes et de la poterie; des blocs de granit et d'amphibole sont épars sur le terrain d'alluvion; j'ai aussi trouvé des morceaux d'oxide de fer brun, et du quartz radié sur une base calcaire, avec des fragmens de l'agate qui se trouve dans la roche de l'île.

Le sol est si peu profond qu'il ne convient pas aux grands arbres, de sorte que le bois à brûler et le bois de charpente sont rares; on s'en approvisionne à l'Ile-au-Bois-Blanc et à l'île Ronde. Les plantes potagères se cultivent avec beaucoup de succès. Le gros bétail, les moutons et les chevaux sont nombreux.

Cette colonie est à quelques égards dans l'enfance, il n'y a ni école ni prédicateur; on y tient des cours de justice, mais il ne s'y trouve pas un seul procureur qui ait travaillé dans une étude. Il n'y a d'autre médecin que celui de la garnison.

Le nom de Michilimakinac est composé de deux mots de la langue des Chipeouas *missi* ou *missil* (grand), et *makinac* (tortue), parce qu'on a trouvé que l'île ressembloit à une grande tortue

posée sur l'eau. Heriot, qui a publié un voyage au Canada, dérive ce nom du mot *Imakinakos*, qui désignoit un esprit dont cette île avoit jadis été le séjour; mais cette raison ne paroît guère probable.

Depuis notre arrivée en ce lieu, un grand nombre de Chipeouas et d'Ottavas sont venus camper près de la ville; le bord du lac a été constamment bordé de cabanes et de canots d'Indiens; ces sauvages sont généralement bien vêtus à leur manière; leurs physionomies sont plus régulières et plus expressives qu'on ne les rencontre ordinairement parmi eux; ce qui provient vraisemblablement de ce que, dans ces environs, les races se mélangent davantage. Ces Indiens viennent ici pour échanger leurs pelleteries contre des couvertures, des couteaux et d'autres objets. Leurs visites sont périodiques; elles ont lieu géneralement après le printemps et la fin de leurs chasses; elles ne durent pas long-temps. Quelques tribus apportent aussi des nates de roseaux, des *mokéocks* ou paniers d'écorce, remplis de sucre d'érable; des mocassons brodés avec des tuyaux de porcs-épics, et autres choses de fantaisie qui sont assez recherchées.

Durant notre séjour, le mouvement continuel des navires qui entroient dans le port ou en sortoient, donnoit à ce lieu un air d'activité commerciale auquel nous ne nous attendions pas.

Cette apparence de vie a peut-être augmenté en partie depuis qu'une force militaire considérable a été concentrée sur cette frontière; ce qui a procuré de l'emploi à un certain nombre de bâtimens pour le transport des troupes, des munitions, des provisions et des équipemens.

La traite avec les Indiens se fait principalement par la compagnie américaine ou du sud-ouest, sous la direction de MM. Stuart et Crooks (1). Les magasins, les chantiers et les autres bâtimens de cette association occupent une partie considérable de l'emplacement de la ville; elle occupe un grand nombre de commis, d'engagés et d'ouvriers, et contribue beaucoup à entretenir l'activité de ce lieu. Les opérations de cette compagnie ont principalement lieu dans les territoires du nord-ouest des États-Unis; on dit qu'elles sont moins lucratives qu'autrefois. Mackenzie a donné en tête de la relation de son voyage des détails très-intéressans sur le commerce des pelleteries, et j'y renvoie le lecteur.

Sur six jours que nous avons passés à Michilimakinac, nous avons eu deux jours couverts et pluvieux; on nous a dit qu'ordinairement le temps est moins froid et moins variable. Le vent a

(1) Ce sont ceux dont on a donné le voyage dans le Tome X des *Nouvelles Annales*. On en publiera la fin dans le Tome XII.

généralement soufflé du sud-est, la chaleur moyenne a été de 55° (10° 21) ce qui est 10 degrés de moins qu'à Quebec. Pendant l'été il s'élève souvent et brusquement des brouillards très-épais sur les lacs, rien ne les indique d'avance; ils se meuvent avec beaucoup de vitesse, et sont quelquefois funestes aux personnes qui voyagent en canot. Le 12 juin, un de ces brouillards me surprit, pendant que j'étois à l'île Ronde, avec un officier occupé à dessiner le fort et la ville. Nous fûmes obligés d'abandonner notre travail imparfait, et nous eûmes beaucoup de peine à regagner le port de Michilimakinac.

Divers arrangemens à terminer avoient retardé notre départ jusqu'au 13 juin. Notre troupe se montoit cette fois à soixante-quatre personnes; nous avions pris au fort un détachement de vingt-deux hommes sous les ordres d'un officier. On avoit jugé ce renfort nécessaire pour nous accompagner jusqu'au saut Sainte-Marie, ou l'on disoit que les Indiens manifestoient des sentimens hostiles contre les Etats-Unis, et avoient même annoncé, ajoutoit-on, qu'ils vouloient nous empêcher de traverser le lac Supérieur. Nous partîmes à dix heures du matin par un bon vent; et, passant heureusement le détroit avant le coucher du soleil, nous remontâmes le détroit Sainte-Marie, et nous campâmes sur la rive gauche vis-à-vis de l'île Drummond.

Les bords du lac Huron sont tels que je les ai décrits, généralement bas et marécageux; en quelques endroits, on voit des plaines sablonneuses où croissent des pins; une chaîne de hauteurs s'élève sur le continent à l'est de Michilimakinac; se prolonge au nord-est vers le saut Sainte-Marie, et paroît appartenir au même système de montagne que l'île.

Le Détour est le cap occidental du détroit de Sainte-Marie, situé à 40 milles de Michilimakinac, et, suivant Mackenzie, par 45° 54 nord. Nous y avons brusquement changé notre route de l'est au nord et au nord-ouest. Ainsi le vent, qui nous avoit jusqu'alors été favorable, devint un obstacle à notre marche dès que nous eûmes doublé la pointe. Nous n'avons pas encore éprouvé de courant; le thermomètre ne s'est pas élevé à plus de 63° (13° 76) à l'ombre; au soleil, il se tenoit à 82° (22° 20).

Cet après midi, ayant débarqué dans une anse du lac Huron, on aperçut un grand porc-épic urson sur le rivage. Des voyageurs sautèrent à terre, et le tuèrent d'un coup de hache. Les Indiens appellent cet animal *cakoua*, et en font grand cas pour ses piquans. La peau leur sert de vaisseau pour l'huile d'ours, de sac pour les médicamens, ou de petite gibecière. Ils teignent les piquans de diverses couleurs, et en ornent les bords de leurs mocassons, de leurs

chausses, et en général de leurs vêtemens. Ces couleurs sont inaltérables. Les Indiens aiment beaucoup la chair de cet animal qui, dit-on, est de très-bon goût, et ressemble à celle du cochon de lait.

Nous sommes arrivés, le 14, assez à temps au saut Sainte-Marie, pour dresser nos tentes avant le coucher du soleil. Le pays continue à être bas et marécageux jusqu'à ce que l'on arrive à trois ou quatre milles du Saut. On rencontre dans cet intervalle deux rapides, que l'on remonte avec les canots chargés. On peut regarder le lac comme finissant au pied du premier rapide, que l'on nomme *Miscoutin* ou *Nibich*, parce qu'au-dessous il n'existe pas de courant sensible dans l'endroit ou le détroit s'élargit ; il est rempli d'une quantité innombrables d'îles. Quand on serre la côte de l'ouest, ces îles bornent la vue à l'est, jusqu'à 5 milles du Saut, où les divers canaux se réunissent. Le passage des bâtimens est à l'est des îles où coule le plus grand volume d'eau, et où les rapides sont moins redoutables. En remontant par le rapide de Nibich dans le canal de l'ouest, qui est celui que les canots prennent ordinairement, nous avons trouvé le courant assez fort et l'eau profonde; notre canot souffrit tellement, qu'on fut obligé, à notre arrivée à l'extrémité de la passe, de mettre la cargaison à terre et de le radouber. Cet accident nous fit perdre deux

heures; le temps se couvrit, le vent fraîchit et devint contraire; de forts coups de tonnerre annonçoient l'approche d'un orage, cependant il ne plut que deux heures après lorsque nous avions déjà repris notre voyage. A six heures nous avons passé devant l'emplacement du village Saint-Joseph, sur l'île de même nom. Les Anglois y avoient un poste qu'ils ont abandonné. Ils ont fortifié l'île Drummond à l'entrée du détroit: c'est aujourd'hui l'entrepôt de leur commerce avec les Indiens. L'île Saint-Joseph a seize fois la grandeur de Michilimakinac, elle est fertile: elle étoit bien cultivée avant la dernière guerre. Il ne reste plus des maisons que les cheminées en pierre, qui attestent la politique barbare de la guerre.

Nous avons passé le second rapide sans accident, il est à 2 milles au-dessous du village du Saut, que nous avions en vue; les bords de la rivière, dans l'intervalle, sont couverts d'une forêt épaisse d'ormes, d'érables à sucre, de frênes et de pins. Le caractère géologique du pays ne change qu'à l'île Saint-Joseph, où le calcaire compacte disparoît; il est remplacé par un grès rouge que l'on retrouve dans les rochers des rapides, et qui se prolonge au-delà.

Le saut Sainte-Marie est le plus considérable des trois rapides qui obstruent la navigation de la rivière Sainte-Marie, entre le lac Supérieur et le lac Huron, et mettent un terme, au nord, au

voyage des navires sur les lacs; il est à 15 milles au-dessous de l'entrée du lac Supérieur, à 90 au nord-ouest de Michilimakinac, et par 46° 31′ nord. La chute de la rivière à ce rapide est de 22 pieds 10 pouces sur une longueur de moins d'un demi-mille. Les canots et les grands bateaux le remontent avec demi-charge; ils le descendent chargés. Les rochers de grès rouge et mélangé qui forment le lit de la rivière sont mêlés de blocs de granite amphibolique; l'eau, en se précipitant avec rapidité à travers ces obstacles, ne présente qu'une masse d'écume violemment agitée; plusieurs îles boisées, situées sur le plan incliné de la chute, offrent, par l'opposition de leur verdure sombre, un contraste d'un bel effet avec la blancheur des vagues. L'aspect bleuâtre des montagnes lointaines du lac Supérieur, le singulier mélange des arbres croissans sur les rives, et les canots de pêche des sauvages que l'on voit sans cesse au pied des rapides, rendent cette vue une des plus pittoresques de ces contrées du nord.

Le village du saut Sainte-Marie est sur la rive méridionale ou américaine; il consiste en une vingtaine de maisons occupées par des familles françoises et angloises. Au nombre de ces dernières est celle de M. J. Johnston, homme bien né, qui, peu de temps après la fin de la guerre de la révolution d'Amérique, s'établit en ce lieu, et épousa la fille d'un chef Chippeoua. Sa poli-

tesse et son hospitalité nous ont fait oublier que nous étions isolés dans un pays à peine fréquenté par des hommes civilisés; tant il est vrai que le plaisir de participer, même pour de courts instans, aux douceurs d'une société aimable, suffit pour faire perdre le souvenir des fatigues et des privations du voyage. Le village est dans une belle plaine verdoyante de 2 milles de tour, dans une position élevée et agréable, il a été bâti sur un plan régulier; mais quelques maisons tombent en ruines, et en général il ressemble à un ancien établissement déchu. Les François y eurent un fort et les jésuites une mission peu de temps après leur établissement à Michilimakinac. Charlevoix, en 1721, en parle comme d'un lieu déjà ancien; Henry, en 1762, y trouva un fort palissadé avec une petite garnison, commandée par un officier françois, que l'on appeloit M. le Gouverneur. On n'y voit plus de fort. Il s'y trouve une quarantaine de cabanes de Chippeouas, nommés *sauteurs* par les François. Ils ont toujours été attirés dans ce lieu par la facilité de pêcher le poisson blanc; il abonde tellement au pied des rapides, que les Indiens le prennent avec des filets en poche placés au bout d'une perche; l'eau est si transparente, que le pêcheur voit très-bien en quel endroit il doit plonger son filet, et le retire souvent tout plein; un habile pêcheur prend, en automne, deux cents poissons dans une heure; ils font la principale

nourriture des Indiens en hiver; après les avoir vidés, ils les saurent. L'abondance de ces poissons peut les rendre par la suite un objet important de commerce.

Sur la rive septentrionale ou canadienne on voit aussi une demi-douzaine de maisons occupée par des familles françoises et angloises. La compagnie du Nord-Ouest y a, au pied de la chute, des magasins, une scierie, et un bassin pour ses canots. Elle a construit un canal avec une écluse à son entrée inférieure; on y fait remonter les canots et les bateaux au commencement du rapide. Une jetée, qui va joindre une des îles, forme un port; il s'y trouve en général une goëlette prête à recevoir les marchandises destinées pour le grand portage et les pays au nord-ouest du lac Supérieur.

La position du saut Sainte-Marie, à l'issue du lac Supérieur, et au point où recommence la navigation des navires, l'avoit de bonne heure recommandée aux François comme excellente pour un poste militaire et commercial. Il faut que tout le commerce des pelleteries du nord-ouest passe par cet endroit, et c'est la grande route de communication des Indiens jusqu'au cercle arctique. Indépendamment de ces avantages, la pêche du poisson blanc en a toujours fait un rendez-vous des Indiens, notamment durant l'été, que la chasse est le plus incertaine. Ainsi aucun endroit ne

convenoit mieux pour acquérir de l'influence sur les tribus sauvages, pour s'emparer exclusivement de leur commerce et pour garder la frontière contre leurs incursions. Ce n'est pas sans surprise que l'on réfléchit à l'esprit entreprenant et judicieux des François qui leur fit choisir de bonne heure les points qui commandent les avenues et les passages naturels des lacs, surtout quand on considère que ces choix doivent nécessairement avoir été le résultat d'une connoissance intime de la géographie du pays. C'est ce que prouve l'empressement que l'on a mis à occuper de nouveau les postes long-temps négligés, mais dont l'importance est devenue évidente en proportion de celle que nous avons attachée avec raison au commerce avec les Indiens et aux avantages naturels du pays. Aucun endroit ne le prouve aussi bien que le Saut. Son excellente position, quoique bien connue des commerçans, n'a frappé notre gouvernement que depuis peu. Les avantages qu'une nation rivale a tirés de cette négligence n'ont pu manquer de fixer l'attention à une époque où, de toutes parts, on fait des efforts louables pour explorer la géographie de l'Union, et découvrir les ressources de notre patrie cachées jusqu'à présent. Il paroît donc qu'un des principaux objets de notre expédition étoit de préparer les voies pour établir une garnison américaine dans cet endroit.

En conséquence, le 16 juin, on convoqua les chefs Chippeouas dans la tente de M. Cass, et on leur expliqua les intentions du gouvernement. Une clause du traité de Greenville, conclu avec les Indiens le 3 août 1795, réserve aux États-Unis toutes les cessions de terrains dans les territoires du nord-ouest, faites précédemment par les Indiens aux gouvernemens françois ou anglois, et cette clause a été renouvelée ou confirmée par les traités signés avec les mêmes tribus depuis la fin de la guerre dernière. En vertu de ce traité, les États-Unis réclamoient la possession du Saut concédé autrefois aux François qui l'avoient occupé par un poste militaire : il s'agissoit de fixer les bornes de la concession, et, par cette formalité, de la renouveler et de la confirmer. L'interprète exposa distinctement ces deux propositions. Les Indiens, assis en cérémonie à leur manière, écoutèrent avec attention, et plusieurs chefs parlèrent et répliquèrent. Evidemment opposés à la demande, ils tâchèrent d'abord de l'éluder, en prétextant qu'ils ignoroient la concession; mais, quand on les eut pressés sur ce point, ils l'abandonnèrent; cependant ils continuèrent à parler d'une manière évasive et vague qui revenoit à un refus. On observa qu'il ne régnoit pas une grande conformité d'opinion entre eux, et bientôt il s'éleva des discussions très-animées; quelques-uns consentoient à fixer

les limites, pourvu qu'on n'y établît pas de garnison, disant que, dans ce cas, ils craignoient que leurs jeunes gens ne devinssent turbulens et ne se permissent de tuer le bétail et les cochons qui s'échapperoient du fort. Ceci étoit une menace détournée. M. Cass répondit au chef qui l'avoit faite, que les Chippeouas ne devoient pas s'inquiéter de l'établissement d'une garnison au Saut, parce que c'étoit un point déja arrêté, et qu'aussi certainement que le soleil qui se levoit en ce moment se coucheroit, aussi certainement les Américains enverroient une garnison, n'importe que les Chippeouas voulussent ou ne voulussent pas renouveler la concession. Ce ton décidé réussit toujours avec les Indiens. Cependant ils sembloient décider à ne pas accéder à nos vœux, parce que quelques-uns de nos officiers avoient eu l'indiscrétion de leur dire, avant le conseil, que les États-Unis ne se soucioient pas d'occuper le Saut comme poste militaire.

En voyant les chefs Chippeouas vêtus de beau drap, parés de plumes, d'épaulettes, de médailles et d'autres objets de fabrique angloise et armés de fusils des manufactures de Birmingham, le tout donné gratuitement, on ne pouvoit se méprendre sur l'influence qui les guidoit dans cette négociation. C'est pourquoi, après plusieurs heures de conférence, dans laquelle les Indiens avoient fini par parler d'un ton très-animé et en

gesticulant beaucoup, l'assemblée se sépara brusquement sans prendre de décision. Le chef, qui parla le dernier, nommé *le Comte* et brigadier au service de l'Angleterre, saisit son javelot de guerre et le lança avec fureur en terre, en prenant un air farouche qui parut produire un effet semblable sur les autres Indiens, car ils sembloient très-agités vers la fin de la conférence; et le Comte, en quittant la tente, repoussa du pied les présens posés devant lui. Ils s'en allèrent à leur camp, et chacun de nous se retira dans sa tente.

Un instant après, on s'aperçut que les Indiens avoient arboré le pavillon anglois au milieu de leur camp. M. Cass, l'ayant appris, fit prendre les armes au détachement, et, accompagné de l'interprète, alla, sans autre escorte, à la cabane du Comte devant laquelle flottoit le pavillon, le descendit, entra dans la cabane, et dit au Comte que les Chippeouas avoient commis une insulte contre les États-Unis, leurs gardiens et leurs amis naturels; que nous nous occuperons toujours de leur bonheur, de les tenir en paix et de leur rendre une stricte justice; mais que le pavillon, étant le signe caractéristique du pouvoir national lié à notre honneur et à notre indépendance, il n'en pouvoit flotter qu'un seul sur notre territoire; qu'en conséquence, il leur défendoit d'en arborer d'autre que celui de l'Union, et que, s'ils recommençoient à l'avenir ce qu'ils venoient de faire, les

États-Unis mettroient un pied vigoureux sur leur cou, et les écraseroient à terre. Cette conduite intrépide frappa les Indiens d'étonnement, et prévint une rupture.

Dix minutes après le retour du gouverneur avec le pavillon anglois, les Indiens firent sortir de leur camp les femmes et les enfans, et les mirent dans leurs canots, parce qu'ils s'attendoient à être attaqués. De notre côté, nous regardions ce mouvement comme le prélude de leur cri de guerre, et nous étions préparés à soutenir leur choc. En ce moment nous étions en tout soixante-six bien armés, dont trente soldats. Les guerriers indiens étoient au nombre de soixante-dix à quatre-vingts, bien armés à leur manière. Notre camp étoit régulièrement formé sur les bords de la rivière. Les Indiens occupoient l'éminence sur laquelle avoit été le fort françois; ils étoient éloignés de nous de sept cents pas, et séparés par un petit ravin. Nous restâmes quelque temps dans cet état d'alarme; enfin, les Indiens ayant quitté leur attitude hostile, nos soldats furent renvoyés dans leurs tentes. Quelques-uns des vieux chefs qui n'avoient pas assisté à la conférence du matin proposèrent un pourparler; et, vers sept heures du soir, il fut signé un traité par lequel les Chippeouas cèdent aux États-Unis un terrain qui, du Saut, s'étend à deux milles dans l'intérieur et autant le long de la rivière en

descendant, sur une profondeur de quatre milles, comprenant le portage, l'emplacement du village et le vieux fort, et réservant aux Indiens le droit de pêcher au Saut et de camper sur le rivage. L'accord terminé, on fuma le calumet de paix, on se prit la main, puis les Indiens mirent leur marque à l'acte. On les paya sur-le-champ en couvertures, couteaux, draps et autres marchandises de leur goût.

Pendant que nous étions au Saut, nous vîmes passer onze barques et canots qui venoient du lac Supérieur; ce qui nous fournit une belle occasion d'examiner l'adresse des voyageurs à conduire les embarcations par dessus ce saut dangereux. Elles étoient principalement chargées de pelleteries pour la compagnie du nord-ouest et pour la compagnie américaine.

Le 17, à neuf heures du matin, nous avons commencé à remonter le Saut. Les canots n'avoient que demi-charge, les soldats transportèrent le reste du bagage à travers le portage qui a un peu plus d'un demi-mille de longueur. Cette besogne ne fut terminée qu'à six heures du soir. Nous nous rembarquâmes alors, et nous fîmes halte six milles plus loin à Pointe-aux-Pins sur la rive canadienne.

On repartit le 18. La distance de Pointe-aux-Pins, à l'entrée du lac Supérieur, n'étoit que de trois lieues. La rivière s'élargissoit devant nous;

et les montagnes du lac, que nous n'avions aperçues que confusément, nous offroient distinctement leurs contours imposans. La matinée étoit sereine et agréable, le vent enfloit nos voiles et dispensoit nos voyageurs de ramer. Toutes ces circonstances favorables nous inspiroient une gaieté qui augmentoit nos forces; nous approchâmes du lac avec un sentiment d'impatience délicieux. Des points de vue charmans s'offroient de toutes parts à nos yeux, et nous trouvions très-juste la remarque de Carver, que l'entrée du lac Supérieur présente une des plus belles perspectives du monde. Mais, pas de bonheur sans mélange, un orage subit nous força d'attérir précipitamment et de nous arrêter pendant six heures. La pluie tomboit à torrens, le tonnerre grondoit avec un fracas terrible. A une heure après midi, le temps étoit très-beau; l'on se rembarqua.

Nous avions vis-à-vis de nous l'entrée du lac Supérieur, qui nous offroit un tableau d'une magnificence qui est rarement surpassée, même parmi les scènes agrestes du nord. La rivière Sainte-Marie sort d'une baie profonde du lac, en passant entre deux hauts promontoires nommés *La Pointe-aux-Iroquois* et le *Gros-Cap;* ils paroissent avoir été séparés l'un de l'autre par quelque grande convulsion de la nature. La direction générale de la chaîne de montagnes qui se prolonge

parallèlement avec la rive du lac, son élévation, ses autres caractères extérieurs rendent cette opinion très-probable. Je regrette beaucoup que nous n'ayons pas pu débarquer pour examiner la stratification de chaque côté, et découvrir une analogie qui n'est que conjecturale. Je fus d'autant plus contrarié en cette occasion, que, d'après le récit du voyageur Henry, je pouvois m'attendre à y rencontrer du minérai d'argent.

Après avoir doublé la Pointe-aux-Iroquois, le lac se déploya devant nous comme une mer. Au nord, nous apercevions en travers de la baie les montagnes lointaines qui bordent la rive canadienne, tandis qu'au sud la chaîne qui s'étend depuis le commencement de la rivière Sainte-Marie, à l'ouest, s'élevoit majestueusement dans les airs, et présentoit un beau contraste avec l'immense étendue d'eau qui baignoit sa base. Nous longeâmes la côte; et, après avoir passé devant l'embouchure du Tanquamenon, nous fîmes halte à celle du Shelldrake. Nous nous tenions à moins d'un mille de la côte, et quelquefois plus près; elle est sablonneuse jusqu'à cet endroit; on n'y voit pas de grands cailloux sur la plage, ni de rochers à fleur d'eau, bien qu'à quelques milles en arrière, les montagnes s'élèvent à une grande hauteur. Les arbres étoient les mêmes que nous avions aperçus précédemment. Nous avons trouvé, sur les bords du Shelldrake, plusieurs cabanes de

Chippeouas, que la facilité de prendre du poisson à cette embouchure y attire. Ces Indiens nous reçurent amicalement; ils nous donnèrent du poisson sec, et reçurent du tabac en échange.

Au moment où nous allions nous embarquer, le 19, on vit venir de l'ouest cinq gros bateaux de la compagnie du Nord-Ouest. Ils étoient sous la conduite de M. Morisson, qui faisoit son retour annuel à Michilimakinac. Il nous donna d'excellens renseignemens sur la meilleure route à tenir pour aller du fond du lac Supérieur aux sources du Mississipi; en conséquence, nous ne partîmes qu'à onze heures, et à peine avions-nous fait une lieue, que nous rencontrâmes une vingtaine de canots de Chippeouas, qui alloient au Saut et à Michilimakinac. Malgré leurs signaux par lesquels ils nous invitoient à nous arrêter, parce qu'ils espéroient obtenir quelque présent, nous continuâmes notre route. Nous doublâmes la Pointe-au-Poisson-Blanc, presqu'île sablonneuse et aride qui s'avance beaucoup dans le lac; il y croît quelques trembles: elle est couverte de monticules de sable que le vent enlève continuellement, et dépose en couches et en chaînes comme de la neige mouvante. Ayant, dans cet endroit, changé considérablement la direction de notre route, nous eûmes le vent contraire; il fallut amener les voiles; bientôt l'approche d'un orage de l'ouest nous força de descendre à terre. Tandis que nous

étions arrêtés, un canot très-léger, expédié de Sainte-Marie au gouverneur, arriva; au bout de deux heures, il emporta la réponse à ses dépêches. Le rivage ne nous offrit d'autre changement que de grands espaces couverts de sable ferrugineux. A une petite distance du lac, une légère couche de terre végétale amoncelée au-dessus du sable soutenoit une forêt de pins, de sapins de Canada, de bouleaux et de trembles; mais le peu de hauteur de ces arbres indiquoit la maigreur du sol.

Le 20, nous avons passé devant la rivière des Deux-Cœurs, qui n'est pas navigable pour les canots, et plus loin l'entrée du Grand-Marais, à l'ouest duquel commencent les Grands-Sables, chaîne de dunes arides qui s'étendent 9 milles le long du lac, du côté duquel elles sont très-escarpées. Leur hauteur moyenne est de 300 pieds. Leur aspect, quoique nouveau pour l'œil, est si uniforme et si nu qu'il fatigue. A peine y aperçoit-on un petit nombre de maigres buissons. Quelques oiseaux de proie qui planoient autour de ces collines sablonneuses n'en égayoient pas la perspective. L'aigle noir, perché sur un arbre brisé et à moitié enterré dans le sable, nous regardoit tranquillement, tandis que le corbeau criard et le faucon au vol pesant étoient dans un mouvement continuel. Les Grands-Sables, malgré leur aspect peu attrayant, ne sont cependant pas indignes d'attention. Ils sont composés de trois couches

de sable disposées horizontalement, distinguées par des marques visibles, et comme déposées successivement. La couche la plus proche de l'eau est de sable siliceux, jaune sans mélange, et haute de 150 pieds; il lui succède un dépôt de même nature, mais mêlé de cailloux de granit, d'amphibole, de calcaire et de quartz; cette couche moyenne a 80 pieds de hauteur; celle qui lui est superposée en a 60 à 70; elle est composée du même sable que la première: les vents la remuent continuellement, elle contient des troncs d'arbres dont quelques-uns sont encore debout. Il est impossible de contempler ces collines singulières sans être frappé de l'idée qu'elles doivent leur existence à l'eau qui a dû jadis couvrir leur sommet. Le docteur Wollaston qui, après beaucoup de peines, est parvenu à gravir sur leur cime, y a découvert un lac limpide à peu de distance du bord, et m'a apporté des échantillons de minéraux recueillis pendant son expédition, qui ont l'air d'être d'origine volcanique, et quelques polypiers pétrifiés.

En passant le long de la côte des Grands-Sables, nous avons observé, au fond de l'eau extrêmement transparente, de grandes roches plates en place. Ayant ensuite campé à l'extrémité de cette côte sablonneuse, à la pointe Grand-Sable, nous avons reconnu une roche semblable qui s'élevoit au bord du lac, à huit à dix pieds au-dessus de

l'eau; c'étoit un grès siliceux grossier, disposé en lits horizontaux, assez compacte, coloré par bandes et par taches rouges et blanches. Nous n'y découvrîmes pas de restes organiques, il est couvert par un dépôt d'alluvion de quelques pieds d'épaisseur, où croissent des cèdres, des sapins de Canada, des bouleaux, entremêlés de hêtres, de chênes et d'érables.

Nous avons campé près d'une petite crique que nous avons nommée *Crique de l'Ouragan*, à cause d'une tourmente qui dura toute la nuit; l'eau du lac, soulevée par la violence du vent, se répandit à plus de 150 pieds au-delà de ses bords, et entra dans nos tentes. Les éclats du tonnerre furent fréquens et très-forts; quand la tempête fut un peu appaisée, une pluie abondante vint mouiller toutes les parties de notre camp.

Le 21, les eaux du lac étoient encore si agitées, quoique le temps fût beau, que nous ne pûmes partir qu'à onze heures. Au bout de trois lieues nous sommes arrivés au commencement des Roches-Peintes, nommées *le Portail* par les voyageurs; c'est une suite de hautes falaises qui occupent une étendue de 12 milles le long du lac, et offrent un coup d'œil imposant. Nos Canadiens nous avoient parlé de la variété de couleur et de formes de ces rochers; mais nous n'étions pas préparés à la vue des groupes surprenans fournis par des précipices suspendus au-dessus de l'eau,

des murs sourcilleux, des cavernes, des cascades, et des ruines qui se succèdent dans le désordre le plus étrange et le plus pittoresque. Cette côte consiste en masses de rochers de grès grossier, de couleur grise, hauts de 300 pieds, qui contiennent quelques galets de quartz et d'autres fragmens de roches dures; les particules du grès unies par un ciment calcaire ont peu d'adhérence; exposées à l'action des météores, elles se brisent aisément entre les doigts. Les parois de cette masse présentent une grande variété de couleurs, telles que noir, rouge, jaune, brun et blanc, surtout dans les endroits les plus solides; mais dans ceux où des fragmens se sont détachés récemment, elles sont grises clair. Les fractures nouvelles ne montrent pas de traces de rouge; la diversité des couleurs extérieures paroît être due aux eaux minérales qui ont suinté par les crevasses du rocher, mais surtout aux bancs d'argile colorées qui sont superposés et que l'eau entraîne.

Ce mur prodigieux, exposé à la fureur des vagues gonflées par les vents du nord, a été rongé et abattu en plusieurs endroits; dans d'autres, découpé profondément ou miné par dessous; ce qui lui donne le coup d'œil étonnant qui frappe le spectateur. Des blocs immenses, s'élevant comme des colonnes massives au-dessus des eaux, sont assez éloignés de la côte pour que les

canots et même des bateaux puissent s'aventurer à la voile dans la passe qu'ils forment. A 4 milles du commencement de ces falaises, et au milieu de l'endroit le plus élevé, une cascade se précipite de soixante-dix pieds de hauteur dans le lac ; nous aurions pu passer, sans être mouillés, sous l'arc qu'elle décrit. Plus loin est le rocher dorique ; c'est une masse de grès creusée en arcade, et supportée par quatre milliers de la même substance ; l'ensemble présente l'apparence d'un ouvrage de l'art. Une couche de terre d'alluvion recouvre l'énorme entablement sur lequel croissent des pins et des sapins. A peu de distance à l'ouest de ce rocher, le Miner's-River entre dans le lac par un lit tortueux ombragé d'arbres et entrecoupé de petits rapides. En passant le long de ces rochers, un voyageur ramassa sur la plage un caillou vert transparent, rond, et pesant deux onces. L'examen me fit reconnoître que c'étoit du prase. Etant descendu dans une des anses qui découpent cette falaise, je trouvai parmi les galets divers fragmens de cornaline, et une espèce de jaspe rubanné. J'aurois bien voulu pouvoir examiner plus en détail la minéralogie de cette côte; mais la navigation étant regardée comme dangereuse dans cet espace, à cause du petit nombre d'endroits où l'on peut débarquer si le vent s'élève avec force, l'on se hâte de s'en éloigner.

Malgré le commencement orageux de la journée, nous eûmes un très-beau temps ; nous allâmes jusqu'à deux lieues au-delà de cette côte pittoresque, et nous campâmes sur Grande-Ile, dans une baie large, profonde et entièrement entourée par la terre. Des Chippeouas, qui habitoient un village voisin, vinrent à notre rencontre. Ils parurent avoir des dispositions très-amicales pour les États-Unis, et témoignèrent de la satisfaction quand nous les eûmes informés du motif qui nous portoit à visiter leur pays. Leur promptitude à nous offrir le calumet de paix et leur conduite subséquente prouvèrent leur sincérité. Le soir, ils se rassemblèrent dans notre camp, pour montrer leur habileté à la danse, dont ils tirent tous vanité, et passèrent quelque temps à cet amusement, qui étoit aussi une marque de leur respect pour nous. Ils s'accompagnoient de leur musique, qui consistoit en une espèce de tambourin et une calebasse creuse et remplie de cailloux, tandis que quelqu'un de la troupe battoit la mesure sur un bâton, et que tout le monde faisoit chorus. Il y a quelque chose d'animé et en même temps de mélancolique dans ces chœurs ; mais certainement rien n'est plus monotone ou plus éloigné de nos idées de musique. Toutes ces cérémonies nous ennuyèrent beaucoup ; elles ne furent que le prélude d'une distribution de tabac et de whiskey, que ces In-

diens reçurent ; ils étoient mal vêtus et mal approvisionnés de vivres. D'ailleurs, nous fûmes frappés de leur air mâle et des belles proportions de leur corps. Dans la soirée, ils adressèrent plusieurs discours à M. Cass, et lui dirent qu'ils étoient récemment revenus d'une expédition contre les Sioux, dans laquelle ils avoient perdu beaucoup de guerriers qui étoient morts en braves et en vrais Chippeouas.

En partant le 22 de Grande-Ile, nous avons laissé à droite une petite île boisée ; et, après avoir doublé une pointe, nous avons traversé une baie large de 4 milles, au milieu de laquelle est située l'île aux Trains, et où se jette une rivière de même nom. On double encore une pointe, et l'on arrive à Laughing-Fish-River, large de 60 pieds, et dont l'eau est rougeâtre. Il y a tout auprès de grands marécages qui communiquent avec le lac Supérieur par cette petite rivière à laquelle les gonflemens du lac impriment un singulier mouvement de flux et de reflux. Nous l'avons observé trois fois dans un intervalle de trente à quarante minutes. On a passé ensuite devant une pointe élevée, on a traversé l'ouverture d'une grande baie qui reçoit les rivières du Chocolat, des Morts et de Presqu'île, et on est venu camper sur une pointe que son aspect m'a fait nommer *Pointe-Granite.*

La côte continue à être rocailleuse depuis

Grande-Ile jusqu'aux environs du Laughing-Fish-River, qui est bordé de plaines sablonneuses. La roche est du grès rouge. Les arbres sont principalement des pins, des sapins de Canada, des sapinettes noires et des bouleaux. A Pointe-Granite, un rocher de granite s'élève de la surface du lac à 2,000 pieds ; il tient à la côte par un isthme de grès rouge et gris en couches horizontales. Ce granite est composé de feldspath rouge, de quartz et d'un peu de mica, avec un mélange considérable d'amphibole. Il offre des fissures perpendiculaires et des veines régulières de diabase qui ont de 2 à 30 pieds d'épaisseur et de la disposition à se briser en fragmens irréguliers ressemblant un peu aux colonnes de basalte. Le grès s'enchâsse dans les cavités du granite, de manière à faire voir qu'il a pris cette position postérieurement à la naissance de cette roche. Sa disposition horizontale se conserve bien, même au point de contact qui est découvert. Une transition mutuelle des deux roches l'une dans l'autre a eu lieu sur une étendue de deux pouces. Le granite, s'enfonçant par dessous le grès, reparoît à la côte contiguë, où il forme des collines hautes, âpres et déchirées. La largeur entière de la pointe peut être évaluée à un demi-mille, et celle de l'isthme à 600 pieds. Sur une couche de sable d'alluvion qui le recouvre, croissent des pins jaunes (*pinus resinosa*). Le

grès est rougeâtre, renfermant en quelques endroits des galets de quartz de la grosseur d'un œuf de pigeon, et des masses roulées d'amphibole et d'autres roches. Alors il ressemble à un pouddingue.

Quoique le temps fût couvert et brumeux le 23, nous n'en partîmes pas moins de bonne heure. Un vent favorable s'éleva; nous parvînmes promptement à une pointe où le granite se montroit sous le grès. Le vent ayant ensuite foibli, nous allâmes à l'aviron jusqu'à l'embouchure de la rivière des Hurons. La pluie nous contraignit d'y camper. Nous avions passé devant plusieurs petites rivières qui prennent leur source dans des collines à peu de distance du lac; on les aperçoit à l'œil nu; en les regardant avec une lunette d'approche, on voit qu'elles sont formées d'une réunion de cimes granitiques. A 6 milles au large, vis-à-vis la rivière des Hurons, sont situées les îles Huronnes qui offrent un groupe pittoresque; elles sont hautes, rocailleuses, stériles, et couvertes seulement de quelques arbres.

Un tombeau indien, placé près de la rivière, attira notre attention; il étoit palissadé avec de jeunes pins aiguisés au sommet et entourant un parallélograme régulier: une espèce de toit d'écorce, incliné sur de petits pieux, préservoit la sépulture des injures de l'air; un poteau, brûlé à une extrémité, marquoit la tête. Entre ce pieu

et le tombeau, un morceau de cèdre uni, couvert d'emblèmes, tenoit lieu d'inscription. On y voyoit la figure d'un ours indiquant, soit le nom, soit la tribu du chef défunt. Sept marques rouges signifioient qu'il s'étoit autant de fois signalé dans des batailles ; nous ne pûmes expliquer d'autres symboles. Ce tombeau est dans une plaine sablonneuse qui s'étend à plusieurs milles à l'ouest de la rivière des Hurons, et sur laquelle croissent principalement des pins rouges. La pyrole à feuilles rondes y est très-abondante : nous y avons remarqué pour la première fois une plante que les Indiens nomment *kinni-kinick*, et dont ils se servent en guise de tabac; il paroît qu'elle a échappé aux recherches de M. Michaux et d'autres botanistes non moins infatigables. C'est une plante toujours verte, à feuilles ovoïdes, vert-foncé et veloutées; elle est commune sur les collines sablonneuses, je la regarde comme une variété nouvelle de *chimaphila*. Les Indiens font sécher la feuille au-dessus d'un feu modéré, puis la broient entre leurs doigts; on la fume en cet état, sa vapeur est douce et agréable; ils aiment cependant mieux la mêler avec le tabac; peut-être n'y ont-ils recours que par économie. Quand ils ne peuvent se procurer le kinni-kinick, ils emploient la râpure d'écorce de l'érable de montagne ou de petites espèces de saule.

On compte de la rivière des Hurons 18 milles

jusqu'à la pointe Kioueouan qui se prolonge à 45 milles au large, et offre le trait le plus frappant de la topographie des rives méridionales du lac Supérieur; les géographes et les voyageurs l'ont quelquefois confondue avec la pointe Chegoimegon, qui est à 150 milles plus à l'ouest. Il faudroit parcourir 30 milles pour doubler cette pointe. On abrège ce chemin en remontant la rivière du Portage, qui l'isole presque entièrement du continent, ensuite on n'a plus qu'un portage pour arriver au lac, à l'est de la pointe. Avant de parvenir à l'embouchure de la rivière du Portage, il faut traverser la baie de Kioueouan, large de 12 milles, et longue de 20. Ce passage est quelquefois dangereux quand le temps n'est pas bien assuré, ce qui nous arriva. Nous n'étions plus qu'à une lieue de terre lorsque le vent qui soufloit grand frais souleva les flots; avant que nous eussions parcouru la moitié de la distance, la baie ne présenta plus qu'une nappe d'écume, et nos canots furent ballottés de telle manière que nous avions bien de la peine à les gouverner; à chaque moment, la violence de la bourrasque sembloit s'accroître. Les lames brisoient fréquemment par dessus nos canots; un homme étoit constamment occupé à les vider; nous nous attendions à chaque instant à les voir fracassés par la houle. Trois des cinq canots retournèrent en

arrière avec quelques avaries; les deux autres qui étoient celui qui portoit M.e Cass et celui où je me trouvois, arrivèrent, après bien des efforts pénibles, à l'embouchure de la rivière du Portage, le 24, avant le coucher du soleil.

Les trois canots nous ayant rejoints le 25 de bonne heure, nous nous mîmes à remonter la rivière qui a 150 pieds de largeur et assez de profondeur. A 6 milles de distance, elle s'élargit en un lac long de 12 milles, et large de 2 à 4, et se rétrécissant à un demi-mille à son extrémité. On entre alors dans une petite rivière qui a la largeur nécessaire pour qu'on y fasse avancer un canot à l'aviron; elle est très-sinueuse, et ombragée par des aunes et des arbrisseaux; son lit est rempli de troncs d'arbres tombés, de sorte qu'on la remonte difficilement. On arrive enfin à sa source, qui est dans une prairie marécageuse; mais, pendant 3 milles, on tire les canots à la cordelle à travers l'eau et la boue dans un canal qui paroît avoir jadis été creusé par les voyageurs. De ce lieu au lac il y a un portage d'un mille, qui se fait en deux pauses: la première est marécageuse; dans la seconde, on trouve un terrain sec et sablonneux, couvert de pins très-hauts.

La matinée du 25 se passa à terminer le transport du bagage qui n'avoit pu s'effectuer entièrement la veille. L'après midi, le vent contraire

nous empêcha de nous embarquer. Assis sur le rivage, tandis que nous admirions la beauté des galets qui le couvroient, je ramassai un fragment de cornaline; aussitôt chacun se mit à chercher, on en en trouva plusieurs autres. Je rencontrai aussi un morceau de cuivre natif qui pesoit deux livres; il étoit attaché à un bloc de serpentine, roulé par l'eau. J'en découvris aussi de plus petits morceaux. On recueillit encore sur ce rivage de la zéolite radiée, du quartz cristallisé, de la chalcédoine, du prase, du jaspe, de l'agate, de l'opale et de la sardoine. Parmi les cornalines il y en avoit plusieurs enchâssées dans de l'amygdaloïde, et une dans de l'amphibole. Cependant toutes les roches en place le long de cette côte n'étoient que du grès rouge, gris, ou mélangé. Mon attention à chercher des échantillons de minéraux avoit depuis long-temps frappé les Indiens; ils me donnèrent le nom de *Pâ-Gouâ-bi-câ-i-ga* (destructeur de rochers). Toutefois ils m'aidèrent dans mes recherches, quoique je ne pusse pas leur en faire comprendre le but, malgré leurs questions reitérées. Ils s'imaginent que nous avons l'art de transformer tous les minéraux soit en monnoie, soit en médicamens.

Le 27, favorisés par le vent, nous entrâmes, à trois heures après midi, dans l'embouchure de l'Ontonagon. Nous avions passé devant plusieurs rivières trop petites pour qu'on puisse les remon-

ter en canot à une grande distance. La côte offre un sable d'alluvion où croissent des pins et des sapins. On aperçoit plus loin une chaîne de hauteurs. Depuis dix jours que nous sommes absens de Sainte-Marie, la température moyenne a été de 66° (15° 10′), et le temps très-variable, comme on l'a vu par mon récit; les changemens de température ont quelquefois été très-brusques. La chaleur de onze heures à midi étoit généralement très-forte, quelquefois elle alloit à 83° (22° 64′) et nous sembloit insupportable. Des brumes épaisses régnoient ordinairement pendant la matinée; une ou deux fois nous avons eu du brouillard dans le milieu du jour. Il s'élevoit quelquefois des rafales qui nous ont forcés de regagner le rivage; en général le temps a été orageux, et cependant on nous a dit que c'étoit un des mois les plus favorables pour effectuer ce voyage; on l'essaie rarement en automne. Les vents régnant généralement du nord-ouest, la rive méridionale est exposée à la fureur des tempêtes continuelles. La rive canadienne est plus tranquille, étant abritée par son élévation; et le voyageur, en la suivant, est, dans toutes les saisons, moins sujet aux accidens et aux retards.

L'Ontonagon ou Tenaugon se jette dans le le lac Supérieur par 46° 52′ 2″ de latitude nord. C'est une des plus grandes des trente rivières qu'il reçoit à sa rive méridionale. On estime la lon-

gueur de son cours à 120 milles ; à son embouchure, il a 600 pieds de largeur et 8 pieds de profondeur. Les Indiens le remontent communément jusqu'à sa source en quatre jours ; mais on ne peut, à cause du grand nombre de rapides, y naviguer que jusqu'à 36 milles, ensuite on a un portage jusqu'à sa source qui est dans un petit lac appelé le Vieux-Désert. Ce lac a aussi une issue dans la rivière Ménomoni de la baie Verte, et un autre dans la rivière des Chippeouas, affluent du Mississipi, ce qui donne aux Indiens la facilité de traverser le pays en canots. Il est généralement âpre et montagneux jusqu'à trois ou quatre lieues de l'embouchure de l'Ontonagon, dont les eaux sont rougeâtres et assez troubles ; le pin et le sapin de Canada dominent dans les forêts qui couvrent ses rives ; mais ce qui le distingue est le cuivre que l'on trouve le long de ses bords. Tous les voyageurs, depuis La Hontan, ont fait mention de cette particularité bien propre à fixer l'attention sur ce pays, auquel on en avoit accordé fort peu. Un des objets de notre expédition étoit d'acquérir des notions précises sur la minéralogie de cette contrée ; en conséquence, à peine fûmes-nous arrivés à l'embouchure de la rivière, que, nous étant procurés des guides indiens au village voisin, deux de nos canots remontèrent l'Ontonagon. Sa largeur, son courant modéré, son cours sinueux, ses rives

ombragées, rendirent la première partie de notre voyage très-agréable. A quatre milles de distance, les Chippeouas ont établi une pêcherie d'esturgeons au moyen d'une digue qui ne laisse au poisson qu'une ouverture pour y passer. Les pêcheurs, placés sur le bord du barrage, plongent au fond de l'eau une perche armée d'un crochet de fer; quand ils sentent que les poissons pressent la perche, ils la soulèvent par un mouvement brusque et très-adroit, et manquent rarement d'amener un esturgeon. Les poissons remontent et passent en grand nombre dans la saison actuelle; mais quand ils redescendent, le courant les pousse contre les crochets des Indiens qui les attendent. La quantité d'esturgeons qui se prend en cet endroit est réellement prodigieuse; ils fournissent presque entièrement à la subsistance des Indiens qui font sécher et saurent ce qu'ils ne mangent pas tout de suite.

La digue consiste en jeunes arbres aiguisés à un bout, enfoncés dans le fond argileux de la rivière, inclinés dans le sens du courant, et soutenus par des pieux à crochets, le long desquels on place horizontalement de longues perches que l'on assujettit par des liens de hickory, de manière que l'on puisse aller d'une extrémité à l'autre, et s'asseoir partout. Les canots profitent de l'ouverture laissée au poisson. Une demi-douzaine de Chippeouas pêchoient quand nous avons passé;

nous nous sommes arrêtés quelque temps pour observer leur procédé, et nous avons eu le plaisir de leur voir prendre quelques esturgeons; ils nous en présentèrent un. Ces esturgeons ont ordinairement deux à quatre pieds de long; ils me parurent être de l'espèce nommée *acipenser oxirynchus*, qui se trouve aussi dans le Hudson.

Les bords de la rivière offrent un sol d'alluvion fertile, couvert d'une épaisse forêt d'érables, d'ormes et de noyers, entremêlés d'arbrisseaux et de vignes sauvages. A 10 ou 12 milles du lac, une chaîne de montagnes se rapproche de chaque côté, et termine le terrain qui s'est montré jusqu'alors. La rivière se rétrécit, on y rencontre plusieurs rapides. Le 28 juin, à sept heures du matin, nos guides firent arrêter les canots, disant que plus haut le lit de la rivière étoit rempli de rapides qu'il seroit-très difficile de remonter si tout le monde restoit dans les embarcations; et que si nous débarquions, nous pourrions, en traversant les bois, arriver plus tôt qu'en allant par eau. En conséquence, huit personnes dont je faisois partie prirent ce chemin, et M. Cass continua de remonter la rivière pour nous rejoindre aux mines. Nos deux Indiens nous firent traverser pendant quinze milles des hauteurs, des enfoncemens et des ravines couvertes de broussailles ou de débris de rochers. Arrivés à un sentier qui conduisoit aux mines, nous nous assîmes pour attendre l'arrivée

de M. Cass. Il étoit une heure après midi, le thermomètre se soutenoit à 90°(25°75') à l'ombre d'un arbre épais. La vîtesse avec laquelle les sauvages nous avoient fait marcher nous avoit fatigués. Bientôt le reste de notre troupe arriva, et l'on poursuivit la course; mais M. Cass se trouva si las d'avoir gravi sur les montagnes qui bordent la rivière, qu'il fut obligé de retourner aux canots; nous eûmes encore 6 milles à parcourir dans un canton non moins stérile, montueux et fatigant.

Parvenus au terme de notre course, nous fûmes deçus, dans l'espérance qu'avoient fait naître les récits exagérés des voyageurs qui ont parlé de la masse de cuivre. Elle est sur le bord de la rivière, vis-à-vis d'une île et au pied d'une colline argileuse escarpée, dont la partie antérieure paroît avoir glissé jadis dans l'eau, en entraînant des blocs détachés et de gros morceaux de masses de granite, d'amphibole, et d'autres roches roulées ainsi que la masse en question. Toutefois c'est un objet remarquable et digne de la visite d'un voyageur qui passe dans ces contrées. Le cuivre est pur et malléable, attaché à une serpentine qu'il recouvre presque entièrement; on le trouve aussi disséminé en morceaux et en grains dans la substance de la roche; il a un éclat métallique très-brillant. Le rocher, qui est de forme irrégulière, a trois pieds huit pouces de long sur trois pieds quatre pouces de large; il peut contenir onze

pieds cubes. Henry, qui le vit en 1766, estime son poids à cinq tonneaux; mais je ne crois pas qu'il renferme plus de 22 quintaux de métal. Des marques de coups de ciseau et de hache, ainsi que des outils brisés épars tout autour, prouvent qu'à différentes époques on en a enlevé des portions considérables. Malgré cette diminution, c'est encore un des plus grands et des plus intéressans blocs de cuivre natif qui existent sur la surface du globe. Son adhérence à une roche qui est étrangère à celles qui entourent le lieu où il se trouve, indiquent qn'il a été enlevé de son gisement primitif.

De chaque côté s'élèvent des falaises terreuses dont des portions se sont écroulées dans la rivière, en entraînant des arbres et les roches qu'elles contenoient, et qui forment des monceaux de ruines le long des rives. Ces falaises ont 150 pieds de hauteur perpendiculaire, et sont coiffées d'une forêt de pins, de sapins de Canada, de cèdres et de chênes. C'est à la rive droite et à moitié enfoncé dans l'eau, que gît la masse de cuivre. A gauche, la petite île aux cèdres sépare la rivière en deux canaux, où la rapidité du courant et les pointes de rochers qui percent la surface de l'eau font connoître son peu de profondeur. Les monceaux de terre éboulée, les arbres desséchés, étendus au pied de la falaise ou suspendus sur ses flancs et près de tomber, la hauteur des rives,

la rapidité et le fracas de la rivière, contribuent à donner à la vue de ce lieu un caractère d'âpreté, de ruine et de stérilité, qui le rend un des plus sauvages de la nature.

On éprouve un frémissement involontaire en jetant les yeux sur la scène de destruction dont on est entouré ; cependant il suffit de gravir les falaises pour apercevoir des montagnes plus hautes et plus scabreuses, de sombres forêts de sapins, des ravines plus stériles et plus affreuses. Tel est le pays que nous avons traversé aujourd'hui, pendant 21 milles, pour arriver dans ce coin reculé où l'on n'est dédommagé de ses fatigues que par son caractère géologique et ses productions minérales. La masse de cuivre et l'aspect du pays voisin donnent sujet de présumer que de vastes mines de ce métal existent dans le voisinage ; mais il faudroit consacrer à cette recherche le temps nécessaire pour réussir.

Retournés à nos canots dans la soirée, nous nous remîmes en route, le 29, à 5 heures du matin. Nos Indiens s'arrêtèrent 10 milles plus bas sur la rive droite de la rivière, pour examiner un piége préparé d'avance, et ils y trouvèrent un gros ours, on le tua; et, dès qu'il fut tombé, un Indien s'avança vers lui, l'appelant *mock-ouah*, le prit par la patte en souriant, comme s'il eût rencontré une vieille connoissance, et lui dit qu'il étoit fâché d'avoir eté obligé de le tuer,

et qu'il espéroit qu'il le lui pardonneroit, surtout puisqu'un des ché-mo--què-non (1) avoit tiré un des coups de fusil. Cet animal, qui avoit 5 pieds de long, et devoit peser 300 livres, est l'ours noir des naturalistes, commun dans les États-Unis. La joie que manifestèrent les Indiens en cette occasion, prouva qu'ils ne tuent pas souvent des ours; peut-être aussi leur contentement venoit-il de ce qu'ils regardent ce quadrupède comme l'objet le plus distingué de leur chasse.

Un des Indiens nous avoit promis qu'en descendant il nous montreroit une autre masse de cuivre près de la rivière; mais après s'être débarqué et avoir cherché quelque temps, il prétendit qu'il ne pouvoit pas la trouver. Un autre Indien nous apporta ensuite un morceau de cuivre qui pesoit 8 à 9 livres, et qu'il disoit avoir trouvé sur les bords de l'Ontonagon; il étoit couvert d'une croûte verdâtre. Quand nous parvînmes sur le bord du lac, le vent, absolument contraire, nous y retint le reste du jour et le lendemain. Nous n'avions rien pour nous distraire; le rivage n'offroit qu'une plage sablonneuse qui s'étend à perte de vue, et que le vent agite sans cesse et amasse en monceaux. On y trouve quelquefois des couches de sables ferrugineux très-noir et très-pur. Un Indien m'apporta plusieurs morceaux d'hématite rouge

(1) Nom donné aux Américains. Il signifie long couteau. Les Anglois ont le nom de Sag-ê-Noch.

et de pyrite ferrugineuse qui provenoient, disoit-il, de la pointe Kivina près du Portage. On dit que ces deux substances se trouvent abondamment sur les bords de l'Iron-River (rivière du Fer), qui se jette dans le lac à 15 milles à l'ouest de l'Ontonagon.

Nous avons tué une grande quantité de pigeons à coups de fusil, ainsi qu'avec des bâtons et des pierres. Les Indiens nous ont donné de l'esturgeon frais et séché, et un morceau de l'ours de la veille; mais c'étoit un mâle assez maigre qui n'avoit pas la saveur délicate des oursons tués dans la saison convenable.

Le vent, qui, le jour de notre arrivée, souffloit de l'est nord-est, passa le lendemain au nord. Le temps a été constamment serein et chaud, étouffant même vers le milieu du jour. L'élévation moyenne du thermomètre a été de 80° (21° 31'), celle de l'eau du lac de 66° (15° 10'), et celle de l'Ontonagon de 73° (18° 20').

Le vent s'étant appaisé pendant la nuit, nous partîmes, le 1er juillet, à quatre heures et demie du matin; le brouillard étoit si épais que l'on ne pouvoit rien distinguer à la distance de cinquante pas. Un vent favorable nous permit ensuite d'aller à la voile pendant une couple d'heures. Nous passâmes devant l'Iron-River, qui est très-rapide, et communique avec quelques-uns des tributaires de l'Ousconsing; cinq lieues plus loin, nous vîmes

le Cap-River, qui prend sa source dans les monts Porcupine (du Porc-Épic), et à 3 milles de son embouchure a une chute perpendiculaire de 40 pieds. La rivière de la Presqu'île, 6 milles au-delà, est aussi très-rapide, et peu fréquentée par les canots. La rivière Noire, que l'on trouve après avoir encore parcouru 2 milles, est de même rapide, et prend naissance dans le pays inégal au sud des monts Porcupine; on fit 8 milles de plus, et l'on campa.

Les rives du lac depuis l'Ontonagon jusque vis-à-vis les monts Porcupine, sont sablonneuses, à l'exception d'une berge de rochers de grès rouge qui s'élève à quelques pieds au-dessus de l'eau, à l'embouchure de l'Iron-River, et s'incline au nord-est sous un angle de 6 à 8 degrés; les mêmes rochers se prolongent ensuite parallèlement au rivage, mais presque verticalement; ils s'enfoncent dans le lac vers le nord, et les apparences semblent indiquer qu'ils ont été mis dans cette position par le soulèvement de la masse granitique des monts Porcupine, qui s'élève à une petite distance du lac. Ces montagnes ont un aspect âpre et imposant; elles sont très-hautes, puisque nous les aperçûmes du portage de Kivina, éloigné de 80 milles; leur élévation au-dessus du lac Superieur a été estimée à 1800 ou 2000 pieds.

« Quand il doit s'élever quelque tempête sur le

lac Supérieur, dit Charlevoix, on en est averti deux jours auparavant. D'abord on aperçoit un petit frémissement sur la surface de l'eau, et cela dure toute la journée, sans croître d'une manière sensible; le lendemain, le lac est couvert de lames assez grosses, mais elles ne se brisent pas de tout le jour; de sorte qu'on peut monter sans crainte, et qu'on fait même beaucoup de chemin si le vent est du bon côté; mais, le troisième jour, lorsqu'on y pense le moins, le lac est tout en feu; l'Océan, dans sa plus grande fureur, n'est pas plus agité, et il faut avoir à point nommé un asile pour se mettre en sûreté; c'est ce qu'on est assuré de trouver sur la côte du nord, au lieu que sur celle du sud il faut, dès le second jour, camper assez loin du rivage. » Nous avons aujourd'hui éprouvé quelque chose qui sembloit confirmer cette remarque; quoique le temps ait été calme, excepté durant deux heures de la matinée, que le vent souffla foiblement, le soir le lac a été extrêmement agité, et nous avons eu beaucoup de peine à débarquer. Dans ce moment, à peine sentoit-on le moindre souffle d'air, et l'atmosphère étoit très-claire.

Le 2 juillet, nous avons débarqué à 13 milles de notre dernier campement sur les bords du Montréal, rivière rapide qui communique avec les sources du Chippeoua et l'Ousconsing. A une

lieue de son embouchure elle se précipite d'une hauteur de 80 pieds par dessus des rochers scabreux, et forme plusieurs sauts successifs dont le dernier est de 40 pieds d'élévation perpendiculaire; cette cascade est très-pittoresque. Les eaux du Montréal sont rougeâtres; malgré sa rapidité et sa chute, les commerçans le remontent fréquemment. Un portage de 120 pauses commence à son embouchure. Entre le pied de la cataracte et le lac, les Indiens ont un barrage semblable à celui de l'Ontonagon pour prendre les esturgeons; et, à quelques milles à l'ouest, on trouve leur village.

A 12 milles au-delà du Montréal est la Mauvaise que l'on remonte en canots jusqu'à 100 milles, et qui sort du lac des Ottavas. On a ensuite un portage jusqu'aux branches de la Sainte-Croix et du Chippeoua, par une suite de petits lacs dont les principaux sont le Spear, le Clom, le Summer, le Pacquayahouan et et le Coutère. Les Indiens tirent des bords du lac des Ottavas une sorte de stéatite rouge dont ils font des pipes. A 6 milles de la Mauvaise, on rencontre la pointe de Ché-goi-mé-gon, jadis le grand rendez-vous des Chippeouas, mais on n'y voit plus que quelques cabanes. Trois milles à l'ouest, l'île Saint-Michel traverse la baie de Ché-goï-mé-gon. On y aperçoit encore les restes d'un établissement important, des maisons entourées de palissades,

et du terrain cultivé; nous y vîmes aussi des vaches et des chevaux que l'on y a transportés avec beancoup de peine. On trouva, il y a quelques années sur cette île deux monceaux de cuivre natif, dont l'un avoit un pied de long et pesoit 28 livres. On dit aussi qu'une mine de cuivre existe sur le continent au sud de l'île. Nous n'eûmes pas le temps de prendre des renseignemens positifs sur ce point. Les Indiens paroissent voir d'un œil jaloux toutes les tentatives pour explorer la minéralogie de leur pays, et montrent de la répugnance à donner des renseignemens qui pourroient conduire à une découverte. Nous avons campé sur le continent, 7 milles à l'ouest de l'île.

Les rives du lac nous ont offert un peu de variété; le grès rouge continue à se montrer; il s'élève brusquement hors de l'eau, et, en quelques endroits, jusqu'à une centaine de pieds, par exemple, entre la Rivière-Noire et le Montréal. Ses interstices sont remplis de galets de granite, d'amphibole et de quartz. Cette roche est recouverte d'nne couche d'argile d'une trentaine de pieds d'épaisseur, et où croissent des bouleaux et des peupliers qui tous sont jeunes. Ou ne voit sur toute cette partie de la côte aucun arbre grand ou vieux. A 4 milles au-delà du Montréal, le rivage rocailleux est remplacé par une plage sablonneuse, qui continue jusqu'à la pointe Ché-goï-

mé-gon. A l'ouest, on aperçoit un pays haut, scabreux, inégal; les montagnes sont généralement de serpentine, le rivage est sablonneux, et, à une distance d'un à cinq milles, s'élèvent les îles nommées les Douze-Apôtres, qui forment un groupe pittoresque.

Il plut toute la nuit jusqu'à six heures du matin le 3; alors on s'embarqua. Le vent contraire et l'approche d'une tempête forcèrent de s'arrêter sur les bords de la rivière de Sable. La pluie tomba si abondamment avant que nous pussions décharger nos canots ou dresser nos tentes, que nous fûmes mouillés comme si on nous eût trempés dans le lac. Quand la pluie eut cessé, le vent souffla du sud-ouest; il fallut rester sur place.

Le 4 juillet, nous célébrâmes le quarante-cinquième anniversaire de l'indépendance de l'Amérique. Le vent ne nous permit de partir qu'à deux heures après midi, cependant le lac étoit encore très-agité. Après avoir doublé la pointe du Détour, nous sommes arrivés à l'entrée du grand fond du lac ou de la baie de l'ouest; et nous avons changé la direction de notre route du nord-ouest au sud-sud-ouest. Nous l'avons suivie avec peu de variation jusqu'au Cranberry-River. La soirée fut claire et calme. Le crépuscule dura presque toute la nuit.

Nous étions déjà en route le 5 depuis une heure, lorsque le soleil se leva à trois heures

cinquante minutes. La matinée étoit claire et calme. A 5 lieues du Cranberry-River, nous avons passé devant l'embouchure de la rivière au Bois-Brûlé, qui se jette dans le lac au fond d'une petite baie. Elle est navigable jusqu'à 80 milles ; et, après un portage de deux pauses, on arrive à un petit lac où est la source de la rivière Sainte-Croix, qni tombe dans le Mississipi, entre le lac Saint-Pierre et le lac Pepim, et est navigable dans toutes les saisons. Nous avons débarqué pour quelques instans à 3 milles au-delà du Bois-Brûlé. Nous avons trouvé sur la plage une quantité immense de sable ferrugineux très-pur et très-noir, composant une couche épaisse d'un pied et s'étendant de chaque côté. Un vent frais de nord-est nous ayant permis d'aller à la voile, nous sommes entrés dans l'embouchure de la rivière Saint-Louis, qui est au commencement du fond du lac et à la distance de 490 milles de la pointe aux Iroquois : c'est la plus grande longeur du lac en ligne directe de l'est à l'ouest; en suivant la rive canadienne, cette longueur est de 1,200 milles : sa largeur de la baie de Kivina à l'embouchure du Nipegon est de 190 milles. Sa circonférence peut être estimée à 1,700 milles; sa profondeur a été évaluée à 900 pieds; il renferme plusieurs grandes îles bien boisées : les principales sont l'île Maurepas, l'île Phelipeaux, l'île des Sables-Jaunes et l'île Royale. La première est

renommée pour les métaux qu'on y trouve; elle étoit jadis visitée par l'agent de la compagnie de la mine de cuivre. L'île des Sables - Jaunes tire son principal intérêt des traditions des Indiens, relatives à ses trésors cachés et aux agens surnaturels qui les gardent. Ils disent que ses bords sont couverts d'un sable jaune brillant ; ils vouloient nous persuader que c'étoit du sable d'or, et ajoutoient que les esprits empêchoient qu'on en emportât la moindre qualité. Pour y parvenir, il y a rassemblé des myriades d'aigles, de faucons et d'autres oiseaux de proie, qui, par leurs cris, l'avertissent des tentatives des audacieux, et, de leurs serres et de leur bec, l'aident à les chasser. Il a aussi appelé du fond de l'abîme des serpens énormes et hideux qni, étendus sur le sable d'or, effraient quiconque auroit la fantaisie d'approcher. Les Chippeouas racontent qu'il y a bien long-temps quelques-uns des leurs, poussés par le mauvais temps sur cette île, et séduits par l'apparence brillante du sable, en emplirent leurs canots; mais, à l'instant où ils vouloient s'éloigner, un esprit gigantesque s'éleva du fond des eaux, et d'une voix de tonnerre leur ordonna de le rapporter. Ils obéirent; alors ils purent s'éloigner, et n'y revinrent plus.

Carver et Mackenzie offrent des renseignemens détaillés sur la rive septentrionale du lac Supérieur.

A la rive méridionale, il reçoit trente rivières ; les plus considérables sont l'Ontonagon, le Montréal, la Mauvaise, le Bois-Brûlé et le Saint-Louis, qui communiquent avec les eaux du Missisipi ; mais aucune n'a plus de 150 lieues de cours. J'ai décrit partiellement la nature de ses côtes, qui sont sablonneuses depuis la pointe aux Iroquois jusqu'aux Roches-Peintes, et ensuite jusqu'au commencement du fond du lac, rocailleuses, avec quelques plaines sablonneuses par intervalles. Les arbres que l'on y voit sont le pin jaune, blanc et de Canada, le sapin de Canada, le bouleau, le peuplier et le chêne ; avec un mélange d'ormes, d'érables et de frênes. La côte est très-haute, montueuse en quelques endroits, généralement stérile et dangereuse pour la navigation, étant sujette à des tempêtes, à des changemens soudains de température, à des brumes et à des brouillards quelquefois si épais, qu'ils obscurcissent les objets à peu de distance ; de sorte que les détachemens composés de plusieurs canots se séparent, et l'on est poussé sur les rochers et les bancs de sable. Nous avons trouvé la chaleur moyenne de 66° (15° 10′) pour le mois de juin, et de 64° (14° 21) pour le mois de juillet. Nous avons rencontré des fraises mûres à Kivina le 25 juin, et sur les bords de l'Ontonagon le 27 juin.

Les Indiens qui vivent sur les bords du lac Supérieur sont plus pêcheurs que chasseurs. Ils

y trouvent deux espèces de truites, dont l'une pèse cinquante livres ; l'esturgeon, le poisson blanc, le brochet, la carpe, le hareng, la perche y abondent. On y voit peu d'oiseaux aquatiques; il ne croît pas assez de plantes le long des rives pour les y attirer. J'ai parlé, à l'occasion, des minéraux de ce lac ; ils peuvent devenir très-importans pour l'Union.

Le port de Grande-Ile et celui de la baie de Che-goï-mé-gon sont vastes, profonds et sûrs. Les Indiens nomment ce lac *Missisâgaiegon* (grand lac). Ses eaux sont élevées de 51 pieds au-dessus du lac Huron, de 81 au-dessus du lac Erié, et de 641 au-dessus de l'Océan.

En doublant la pointe du Détour, on a la première vue des montagnes de la rive septentrionale du lac, éloignée de 40 milles. En arrivant à la rivière Saint-Louis ou du fond du lac, elles présentent une barrière dont on peut estimer l'élévation à 1,000 pieds au-dessus du lac, et qui se prolonge de l'est à l'ouest vers le Mississipi: il faut que nous la franchissions avec nos bagages et nos canots en remontant le Saint-Louis, qui s'est frayé un canal scabreux à travers ces montagnes pour arriver à l'extrémité du fond du lac. Son embouchure n'a pas plus de 450 pieds de largeur; mais, en dedans, elle s'étend à près d'un mille sur une longueur de 6 milles ; de sorte qu'elle ressemble à un lac plutôt qu'à une rivière;

son courant étant peu sensible, son lit peu profond, et en plusieurs endroits rempli de plantes aquatiques. Nous y avons vu en grande quantité la folle avoine ou riz sauvage, qui est si abondante dans toutes les contrées du nord-ouest, et remplace le blé pour les Indiens. Michaux et Eaton l'ont nommée *Zizania clavulosa*. Elle mûrit vers le commencement de septembre; les Indiens la récoltent, en faisant avancer leurs canots au milieu des endroits où elle est le plus touffue, brisent les sommités des tiges, les battent avec leurs pagayes et font tomber les graines sur une couverture étendue dans leur canot. Les femmes sont chargées de cette besogne; elles nettoyent ensuite les balles mêlées avec le grain qui pourtant n'est jamais bien net. Il a une forme cylindrique alongée, et, en séchant, durcit et prend une couleur foncée. Il est très-nourrissant; on le fait cuire dans l'eau où il prend la consistance d'une pâte et a une odeur agréable; les Indiens, qui n'ont pas de sel, l'assaisonnent avec du sucre d'érable. Ils ne savent pas en faire de la farine; cependant les squâs le broient quelquefois dans un sac de peau d'orignal pour en préparer de la panade aux malades.

Nous avons trouvé à 3 milles de l'embouchure du Saint-Louis, un village de Chippeouas, composé de 14 cabanes et renfermant à peu près soixante individus. Il y avoit parmi eux un nègre

marié à une squâ, dont il avoit quatre enfans aussi noirs que lui, et avec les cheveux crêpus. On rencontre ensuite, sur la rive opposée, les ruines d'un fort de la compagnie du Nord-Ouest, abandonné il y a près de soixante ans. L'établissement de la compagnie américaine est situé 18 milles plus haut, au commencement du premier portage; nous y sommes arrivés à sept heures du soir. Ce poste est composé de maisons en bois, formant les trois côtés d'un carré ouvert sur la rivière et bâties sur un tertre; on y emploie quatre acres de terre à la culture des pommes de terre; on a le projet d'y essayer celle du blé, on y a fait parvenir avec beaucoup de difficultés trois chevaux, deux bœufs, trois vaches et quatre taureaux.

Depuis que nous avons quitté l'Ontonagon, le temps a été très-variable; la chaleur moyenne de 64° (14° 21), et la température du lac de 61° (12° 88).

Nous sommes partis du poste le 6, à dix heures du matin. On remonte encore la rivière pendant 2 milles jusqu'au pied du Grand-Portage. On y débarque toutes les marchandises; mais les canots vides naviguent encore 2 milles plus haut, jusqu'à la Galère, où on les ôte aussi de l'eau pour les porter. La première partie du portage est extrêmement rude; la chaleur rendoit la fatigue presque insupportable. Seize Indiens qui nous avoient

suivis nous aidèrent à transporter notre bagage; nous campâmes à la fin du jour.

Le 7, malgré les torrens de pluie qui tomboient, nous avons continué notre voyage, et nous nous sommes arrêtés près d'un petit ruisseau. Les sentiers étoient remplis d'eau et de boue. Tout ce qui nous entoure offre l'aspect de la stérilité; l'âpreté du pays, la succession alternative de précipices rocailleux et de terrains marécageux, les sombres forêts de sapins et de pins, et le fracas de la rivière qui se fait entendre au loin, rendent le pays sombre et lugubre.

Nous avons atteint, le 8, les bords de la rivière à l'extrémité du portage qui a 9 milles de longueur, et se partage en dix-huit pauses; nous avons eu le temps de faire prendre l'air à notre bagage, de radouber nos canots, et de tout préparer pour le lendemain. Une pause est évaluée à un demi-mille, plus ou moins, suivant que le le pays est uni ou inégal. La pente du Saint-Louis, entre les deux extrémités de ce portage, est très-considérable; on peut l'estimer à 220 pieds. Cette rivière s'y ouvre un passage à travers une chaîne de petites montagnes très-scabreuses, composées de grès rouge en lits horizontaux au bas du portage; mais à son extrémité supérieure on rencontre du schiste argileux, posé verticalement et

traversé par des veines de serpentine et de quartz laiteux. Je ramassai au pied du portage des échantillons d'oxide fer micacé et des pyrites, Je découvris dans le schiste une veine de graphite de qualité médiocre. On remarque, le long de la rivière, de grands blocs détachés d'amphibole noire cristallisée ; le schiste est couvert d'un lit de terrain d'alluvion épais de trois pieds, où l'on trouve aussi de l'amphibole, du granite, du quartz, du schiste. Une couche mince de terre végétale recouvre le tout. Le pin est l'arbre le plus commun ; on y aperçoit aussi le sapin et le pin de Canada, le bouleau, le chêne et l'érable. J'ai trouvé, au milieu des rochers, le framboisier rouge à tige sans épine ; le fruit étoit mûr: le tamarack croît dans les endroits marécageux ; et le cèdre blanc, suspendu au-dessus des rochers escarpés, ajoute beaucoup à l'effet pittoresque du paysage.

Nous avions échangé au pied du Grand-Portage deux de nos grands canots contre quatre plus petits, qui sont plus commodes pour la navigation de la rivière au-dessus du portage; ainsi nous avions sept petits canots. Le 9, on remonta le Saint-Louis pendant 6 milles, jusqu'au Portage-aux-Couteaux, long d'un mille et demi, et nommé ainsi, parce que les lames du schiste vertical et nu coupent les mocassons et les pieds des voyageurs. Une pyramide schisteuse, haute de 90 pieds,

s'élève au pied du portage; ses crevasses soutiennent des cèdres et des pins chétifs. Nous avons campé de bonne heure à la tête du portage; la rivière y a une chute perpendiculaire de quatorze pieds. On trouve au bas une veine de chlorite argileuse.

Les difficultés qui accompagnoient notre voyage en remontant le Saint-Louis, engagèrent M. Cass à envoyer une partie de notre troupe par terre au lac du Sable; ce détachement étoit composé de treize Américains dont je faisois partie, deux guides et un Chippeoua. Nous quittâmes le camp, le 10, à six heures du matin; chacun portoit un paquet contenant des provisions pour cinq jours, un couteau, un bâton et une couverture; la plupart d'entre nous avoient laissé leurs armes. Nos guides se dirigeant d'après le soleil, nous avons traversé successivement une forêt touffue de pins et de sapins, et suivi pendant 2 milles un sentier indien, ensuite des marécages, des étangs bourbeux où nous enfoncions quelquefois dans la boue jusqu'à mi-jambe, des plaines sablonneuses où il ne croissoit que des arbustes et quelques pins, puis une forêt que coupoit un petit lac d'eau limpide. Nous en fîmes le tour au sud; je ramassai sur ses bords de beaux échantillons d'agate et de cornaline, ensuite un sentier indien nous fit parvenir à deux lacs de la grandeur du premier, mais dont les bords étoient marécageux, et l'eau

rougeâtre remplie d'herbe, de roseaux et de folle avoine. Le sentier a cessé ; nos guides n'ont pu le retrouver. Ils tuèrent une tortue verte que nous emportâmes ; nous sommes ensuite entrés dans le grand marais des Tamaracks, et nous avons fait halte à cinq heures, après avoir parcouru 20 milles. Nous eûmes de la pluie par intervalles pendant la plus grande partie du jour, et nous ne vîmes pas le soleil. Les principaux arbres ont été le tamarack, le pin jaune et de Canada, le cèdre, le bouleau. La pyrole étoit commune dans les endroits découverts, et l'aralie à tige nue dans les forêts.

Le 11 juillet, quand nous quittâmes notre campement, les Indiens firent, suivant leur usage, avec des morceaux d'écorce de bouleau à canot, des signes qui indiquoient la route que nous avions tenue ; ils y creusent des entailles avec leurs couteaux, ou bien y tracent des figures avec de la peinture, puis ils fixent ces marques au bout d'un bâton qu'ils fichent en terre, en l'inclinant du côté vers lequel ils sont allés. Partis à sept heures du matin, nous avons marché pendant neuf heures dans le marais des Tamaracks ; et, après avoir parcouru ainsi 14 milles, la fatigue éprouvée même par nos guides indiens nous a forcés de faire halte. Le triste pays que nous avions parcouru me rappela l'expression de La

Hontan qui appelle les pays du nord-ouest du Canada la fin du monde. Celui que nous avons traversé aujourd'hui, couvert durant neuf mois des frimas de l'hiver, ne peut, par sa nature, être ni cultivé ni coupé par des routes. Les Indiens n'y viennent jamais pendant l'hiver pour y chasser sur la glace. Les arbres, arrachés par la violence des vents et étendus par terre, font assez connoître à quelles épouvantables tempêtes il est quelquefois exposé ; ils sont généralement inclinés au sud-est. Ce sont des tamaracks, des cèdres blancs, des frênes, des bouleaux blancs, des pins et des sapins de Canada. Nous avons passé l'Akik-Sibi (rivière de la Chaudière), torrent boueux qui court au Sud. Il se jette dans le Missisâgaïegon, qui entre dans le Mississipi, un peu au-dessus du saut Saint-Antoine, après avoir traversé le lac du Grand-Esprit.

L'humidité du sol et les cousins nous empêchèrent de goûter le repos dont nous avions besoin. Nous étant mis en route, le 12, à cinq heures du matin, nous sortîmes du Grand-Marais après douze heures de marche, pour camper sur les bords de la Crique-aux-Bœufs, petite rivière tributaire du lac du Sable. Nos guides se trouvant alors dans un pays qu'ils reconnurent annoncèrent par leurs cris qu'ils en éprouvoient une joie égale à la nôtre. Ils nous montrèrent des arbres et des

buissons où ils avoient déjà fait des entailles ; ce qui nous rendit la confiance. Avant la nuit nous entrâmes dans un sentier des Indiens, où nous marchâmes avec beaucoup de facilité ; nous avions parcouru 20 milles dans cette journée. Le Cranberry, *oxicoccos macrocarpus*, étoit très-abondant sur toute la surface des terrains marécageux ; ce fruit fut un grand soulagement pour nous qui étions extrêmement las de marcher sur un sol élastique où il n'y avoit pas une goutte d'eau potable.

Le 13, nous sommes arrivés à midi, sur les bords du lac du Sable, après avoir traversé pendant 14 milles une suite de collines sablonneuses couvertes de pins blancs et jaunes ; il croissoit quelques peupliers et des broussailles dans les vallées, où je remarquai le thé du Labrador (*ledum latifolium*), le kinnikinik, la salsepareille, etc. Les terrains sablonneux d'alluvion de ces collines renferment des masses éparses d'amphibole, de granite, d'argilite, de grès, de quartz laiteux et ferrugineux, de jaspe et de cornaline. Le geai bleu, la grive brune, le pigeon et la tourterelle animoient de temps en temps la forêt. Le lac est borné au sud par une chaîne de hauteurs couvertes de pins ; les Indiens le nomment *Kom-tong-gog-o-mog ;* il a 5 milles de longueur sur 4 de largeur, sa forme est très-irrégulière, ses bords offrent une quantité de baies et de pointes

dont quelques-unes s'avancent jusqu'au milieu de sa largeur; il renferme beaucoup d'îles où s'élèvent des chênes; il a une issue par laquelle, à 2 milles de distance, il communique avec le Missisipi. Le voisinage est montueux et tapissé de pins; ses rives offrent des galets semblables à ceux que l'on rencontre dans la chaîne de collines. La compagnie américaine a un établissement sur ses rives, nous ne l'aperçûmes pas du haut de l'éminence qui le domine: c'est pourquoi, arrivés en bas, nous tirâmes des coups de fusil; ne voyant rien paroître, nous répétâmes la salve, et enfin nous découvrîmes un canot portant deux hommes qui s'approchèrent avec précaution. Ils avoient l'air de douter si nous étions des blancs ou des Indiens, des amis ou des ennemis. Nos soldats se rangèrent en ligne sur la plage, alors on nous reconnut pour Américains : nous remîmes à ces deux hommes, qui étoient des commis de la compagnie, des lettres de recommandation que nous avoit données M. Morisson, quand nous le rencontrâmes sur le lac Supérieur. Ils furent aussi surpris de nous voir, que nous étions joyeux de les trouver. Ils nous racontèrent, en traversant le lac, que, comme les Indiens de ce poste étoient en guerre avec les Sioux, ils avoient cru, au bruit de nos coups de fusil, qu'un détachement de cette nation attaquoit un village voisin; la consternation avoit été extrême. Quelques femmes prétendoient

que le cri de guerre avoit frappé leurs oreilles. Les Américains supposèrent bien que ce pouvoit être une troupe de chasseurs, mais ils ne se hasardèrent à la reconnoître que quand ils eurent mis leur bétail en sûreté dans les bois, et pris toutes les précautions dictées par la circonstance. Ce poste est un de ceux que M. Pike visita en 1806: plusieurs habitans se souviennent encore de ce voyageur; c'est un triste séjour, on n'y cultive que des pommes de terre.

Le 14, nous nous sommes embarqués sur le lac avec un des commis et seize Indiens, pour aller rejoindre notre troupe au portage de la Savane, et l'aider au transport du bagage. Au bout d'une lieue, nous avons débarqué dans une baie de la rive nord-est du lac, et à midi nous sommes arrivés par un vieux sentier à l'extrémité occidentale du portage. Une partie de notre bagage y étoit déjà parvenue; nous y trouvâmes M. Cass et une partie de notre monde, le reste y fut rendu à cinq heures du soir.

Voici le compte que le docteur Wolcott me rendit du voyage du détachement dont il avoit fait partie. Après le Portage-aux-Coteaux, on remonta pendant 20 milles le Saint-Louis contre un courant très-fort, et on franchit ainsi le grand rapide où la rivière a une chute de 90 pieds sur une longueur de 6 milles. Etant, au bout de 33 milles, parvenus au confluent de la rivière des

Savanes, on la remonta jusqu'à 2 milles de sa source, et on parcourut un portage de trois pauses, ayant souvent de la boue jusqu'à mi-cuisse; en dix autres pauses, on arriva à l'endroit où nous nous étions rencontrés. Les couches verticales de schiste avoient cessé à 2 milles au-delà du Portage-aux-Coteaux; il leur succéda des rochers d'amphibole jusqu'à l'extrémité supérieure des grands rapides; mais on ne les voyoit que dans le lit de la rivière, et ils étoient évidemment hors de place. Peu de temps après avoir quitté le Portage-aux-Coteaux, on voit les montagnes s'éloigner de la rivière dont ensuite les bords sont généralement bas et de terrain d'alluvion constamment couvert d'une forêt épaisse de bouleaux, d'ormes, d'érables à sucre, et de pins entremêlés de broussailles presque impénétrables; ensuite les peupliers deviennent les arbres les plus communs. On ne voit plus de rochers qu'aux rapides où ils ont été entraînés par la force du courant. La rivière des Savanes a à peu près soixante pieds de largeur à sa jonction avec le Saint-Louis; bientôt elle se rétrécit, et n'a plus que trente pieds jusqu'à l'endroit où elle se divise en deux branches, à 12 milles de son embouchure. Elle coule dans un pays bas et marécageux; le terrain boisé s'étend quelquefois jusqu'à ces bords, mais il en est généralement éloigné de 300 pieds de chaque côté. Le marécage est couvert de touffes de saule

et d'autres arbrisseaux qui croissent dans les lieux humides. La rivière des Savanes est si étroite à sa source, que les canots ne passent qu'avec la plus grande difficulté dans ses sinuosités.

La chute de Saint-Louis, depuis le Portage-aux-Coteaux jusqu'au portage de la rivière aux Savanes, est de 230 pieds, sur une longueur de 80 milles. Le dernier portage est de 6 milles; la boue, les flaques d'eau, les arbres renversés le rendent très-mauvais. Les vieux voyageurs racontent que cet espace étoit autrefois couvert d'une sorte de tourbe sur laquelle on marchoit sans peine; le feu y prit par accident, durant la saison sèche; alors toute la surface brûla, s'affaissa de trois pieds, et devint boueuse par les inondations de la rivière. Quand on a parcouru un mille et demi, le terrain change; on rencontre des collines sablonneuses d'une hauteur médiocre et disposées confusément. Le pays s'élève de trente pieds, en allant de la branche de l'est à celle de l'ouest de la rivière des Savanes. C'est le point de partage des eaux du lac Supérieur et du Mississipi. Le portage, en approchant des sources de la branche occidentale, descend dans une petite vallée couverte d'herbe grossière et de quelques touffes de saules. Sur la lisière de la vallée s'élèvent des aunes, des trembles, des noisetiers, etc. La rivière, à un mille de sa source, devient assez large pour qu'un canot y navigue;

elle coule en serpentant au nord-ouest jusqu'au lac du Sable, et a plusieurs rapides.

Le 15, à cinq heures du matin, on se mit à descendre la rivière; l'eau étant basse, deux hommes seulement s'embarquèrent dans chaque canot; le reste de la troupe suivit à pied le sentier par lequel nous avions gravi la veille. A 12 milles, la rivière reçoit au sud la Crique-aux-Bœufs; depuis ce confluent, on peut, en toute saison, faire par eau les 6 milles jusqu'a l'embouchure dans le lac du Sable. Le fort de la compagnie en est à une lieue de distance. Nous y fûmes reçus par une salve à la mode sauvage; les Indiens tirèrent à balles, elles tombèrent dans l'eau tout autour de nous. On auroit dit qu'ils essayoient jusqu'à quelle distance ils pouvoient atteindre sans nous faire courir des risques. La troupe d'Indiens de ce fort ne consiste aujourd'hui qu'en cent vingt personnes. Leur chef est Boukou-Sainghé-Gon ou Bras-Cassé. C'est aussi le lieu de la demeure de Debrèche, qui exerce une espèce d'autorité souveraine sur les troupes de Chippeouas des sources du Mississipi. Ils vivent de chasse; mais, dans leur territoire, qui s'étend du lac Supérieur au lac de la Pluie au ord, et jusqu'aux prairies des Sioux au sud, il n y a pas de grands quadrupèdes. Ils récoltent aux chutes de grandes quantités de folle avoine, seule ressource de ces régions. Comme toutes les

troupes errantes, ils parlent l'algonquin, et sont en guerre avec les Sioux. Quoiqu'ils fréquentent les Européens depuis très-long-temps, ils ont conservé leurs anciennes habitudes; ce sont encore les mêmes hommes dépeints par La Hontan, Hennepin et les anciens voyageurs. Ils sont généralement robustes; vivant dans un pays soumis pendant huit mois à l'influence d'un hiver rigoureux, leur corps est endurci aux injures de l'air; ils savent supporter également la faim, la fatigue et tous les maux. Le général Pike a estimé leur nombre total à plus de 11,000 individus, sur lesquels on compte 2,000 guerriers. Ils sont répartis en petites troupes éparses dans la région immense qui s'étend de Détroit aux sources du Mississipi et à la rivière rouge de la baie d'Hudson. Jamais on ne rencontre des troupes qui aient plus de trente à soixante guerriers; c'est ce qui les a mis en état de résister aux Sioux beaucoup plus puissans. Ils usent d'une adresse infinie, tandis que les Sioux se fient trop à la supériorité du nombre. Très-peu de Chippeouas ont des demeures fixes; cette humeur errante doit être attribuée en partie à la pauvreté de leur pays et à l'inclémence de leur climat. Cette intempérie du ciel les préserve de beaucoup de maladies auxquelles sont sujets leurs voisins du sud. Comme chez tous les sauvages de l'Amérique, les hommes sont passionnés pour la parure, ils recherchent ardemment les anneaux,

les bandes, les grains de métal fabriqués par les Européens ; quand ils ne peuvent se les procurer en argent, ils se contentent de les avoir en cuivre qu'ils trouvent dans leur pays et qu'ils façonnent grossièrement. Les femmes, chargées de tous les travaux fatigans, ont beaucoup moins d'occasion de se parer ; mais leur goût pour toutes sortes de babioles n'est pas moins vif que celui des hommes. On sait que tous ces peuples sauvages sont singulièrement adonnés aux jeux de hasard, et qu'il en résulte parmi eux, comme chez les peuples civilisés, les conséquences les plus fâcheuses.

Les Chippeouas et les Ottavas qni habitent la péninsnle du Michigan cultivent des grains ; mais ceux qui vivent an nord-ouest du Saut n'ont pour ressource que la folle avoine. Quand ils ont épuisé la provision que la nature leur en fournit et que les oiseaux aquatiques partagent avec eux, ils ont recours à la chasse ; cependant elle leur sert plutôt à se procurer des pelleteries pour commercer qu'un moyen de subsistance. Dans le temps de grande disette, ils mangent diverses racines. La principale est la pomme de terre indienne que les botanistes n'ont pas encore décrite ; je ne sais si elle a quelque analogie avec le *tockaho* des états du Sud. Quand elle leur manque, ils ramassent dans les bois des os blanchis de vétusté ; et, en les faisant long-temps bouillir dans l'eau, ils en

tirent une substance nutritive; enfin, dans les cas les plus désespérés, ils font cuire les moules des rivières et des lacs : c'est la nourriture qu'ils regardent comme la plus insipide. Ils mangent quelquefois une sorte de lichen auquel ils ont donné le nom d'*ouaac*, et les François celui de *tripe de roche;* il contient une matière mucilagineuse. Ce sont les seules peuplades américaines qui ne fassent pas usage de sel; leur pays ne renfermant pas de sources salines, et leur pauvreté ne leur permettant pas d'en acheter des blancs.

Ces sauvages n'ont pas perdu la coutume de se barbouiller le visage et le corps de diverses couleurs; ils y emploient l'ocre, l'argile, des oxydes de fer, des bolus et d'autres substances minérales indigènes. Les Sioux tirent des bords du Saint-Pierre une belle argile verte qui est très-estimée; ils en ont aussi une blanche et une rouge, et un oxyde rouge de fer; toutes ces teintes leur servent à se barioler admirablement d'après leur goût. Mais ces couleurs le cèdent au rouge de vermillon; c'est celle dont ils se peignent pour la guerre; les blancs la leur vendent huit dollards (42 francs) la livre. Comme chez nous, le noir est la couleur du deuil; ils la font avec du noir de fumée ou de la suie mêlée d'huile d'ours.

Le 16, on tint un conseil avec les Indiens, à leurs demandes. Ils adressèrent plusieurs dis-

cours à M. Cass, comme représentânt le président des États-Unis, qu'ils appellent *le grand-père.* Ces discours que l'on nous interpréta n'étoient pas remarquables par ce genre d'éloquence qui les caractérise. M. Cass leur ayant proposé de négocier la paix entre eux et les Sioux, ils y consentirent. Quelques-uns de leurs vieillards nous accompagneront, comme ambassadeurs, dans notre voyage aux sources du Mississipi.

La température moyenne, pendant notre séjour au fort du lac du Sable, a été de 67° (15° 54). Ce lac est élevé de 527 pieds au-dessus du lac Supérieur.

Nous partîmes le 17 dans trois canots conduits par dix-neuf rameurs canadiens et indiens, et approvisionnés pour huit jours. Indépendamment de ces rameurs, nous n'étions plus que six de notre troupe; nous laissâmes au fort le reste de notre monde et de notre bagage. A un mille du fort, nous entrâmes dans la rivière du lac du Sable qui, deux milles plus bas, se jette dans le Mississipi. Son cours est sinueux, et près de son embouchure se trouve un rapide dont la chute est de trois pieds sur une longueur de cent quatre-vingts. En entrant dans le Mississipi, nous en trouvâmes le courant très-fort: l'eau rougeâtre un peu trouble charriait des arbres; les plus communs sur les rives élevées de quatre à huit pieds, étoient l'orme, l'érable, le chêne; le

pin, le frêne, le peuplier, sont plus rares. La largeur du fleuve est à peu près de 200 pieds ; le long des bords croissent des joncs, de la folle avoine et des touffes de saule. Nous avons passé six rapides, et leur chute totale est de 29 pieds sur une longueur de deux milles. Nous avons campé à 120 milles au-dessus du sixième ; nous en avions parcouru 43 sur le fleuve qui, dans cet intervalle, ne reçoit aucune rivière ; nous n'avons pas rencontré d'îles, ni aperçu de collines. Le pays est bas et marécageux à peu de distance du fleuve. On aperçoit aux rapides des blocs d'amphibole, de grès et de granite détachés. Le temps a été couvert et variable. Les cousins nous ont singulièrement tourmentés.

Le 18, nous avons passé devant la rivière du Cygne qui se jette à la gauche du Mississipi par une embouchure large de 200 pieds, où l'on aperçoit quelques rochers détachés. Cette rivière, dont le cours est de 60 milles, prend sa source dans le lac des Cygnes, où l'on pêche des truites ; elle est rapide pendant quelque temps ; mais, vers sa source, elle se répand sur une vaste surface, où la folle avoine abonde. Après avoir passé un rapide dont la chute est de trois pieds sur une longueur de 450, nous avons rencontré successivement à la rive droite du Mississipi les embouchures de la rivière aux Truites et de la rivière de la Prairie ; la première sort d'un lac, et

communique avec celle du Cygne, près de sa source ; la seconde peut, malgré un rapide considérable, être remontée en canot jusqu'à 90 milles, à travers une prairie ouverte, et communique, par de petits portages, avec un des affluens occidentaux du Saint-Louis, et avec la rivière du Cygne. Nous avions parcouru 51 milles.

La vitesse du Mississipi a été calculée à 2 $\frac{2}{5}$ milles par heure ; nous avons passé devant des terrains couverts de pins et élevés de 20 à 30 pieds au-dessus de l'eau. Nous avons vu continuellement des canards et des pluviers, ainsi que des grives, des merles, des corneilles.

La nuit avoit été si froide, que, le 19, au point du jour, l'eau étoit gelée, au fond de nos canots, de l'épaisseur d'une lame de couteau. Au lever du soleil, le thermomètre étoit à 36° (1° 78). Il étoit tombé une rosée abondante pendant la nuit ; le matin, le brouillard étoit épais ; nous avons passé le huitième rapide où l'eau tombe de deux pieds sur une longueur de 30, et, un demi-mille plus haut, le neuvième qui est une suite de petits rapides, où l'eau tombe de seize pieds sur une étendue d'un mille. Quatre milles plus haut, nous avons campé au pied des chutes de Peckagoma, où l'eau tombe de 20 pieds sur une longueur de 300 ; ce qui interrompt la navigation, et occasionne un portage de 825 pieds. A cette chute, le Mississipi n'a que 80 pieds de largeur,

et se précipite obliquement par-dessus un lit scabreux de grès fortement incliné au nord-est. La vue de cette chute est agreste et pittoresque. Immédiatement au-dessus du Saut, se trouve la première île que nous ayons vue ; elle est petite, rocailleuse, couverte de sapins de Canada et de cèdres ; elle partage le lit du fleuve à peu près en deux parties égales.

Après que l'on a franchi le saut de Peckagama, l'aspect du pays change. La forêt qui ombrageoit les bords du fleuve disparoît. Il décrit de nombreuses sinuosités dans une prairie, large de trois milles, où s'élèvent des herbes très-hautes, de la folle avoine et des joncs, et bordée de collines de hauteur médiocre et sablonneuses, où croissent quelques pins jaunes. Nous avons navigué long-temps sans avancer beaucoup vers le point où nous allions. Il sembloit que nous étions arrivés au niveau supérieur des eaux. Le courant du fleuve n'étoit que d'un mille par heure. Nous n'apercevions que le ciel et les herbes au milieu desquelles nos canots se frayoient un passage ; elles cachoient tous les objets éloignés. Les oiseaux aquatiques étoient extrêmement nombreux; mais il n'y avoit pas de pluviers. Nous avons vu, à droite, l'embouchure de la rivière Vermillon ; à gauche, celle de la rivière au Chevreuil. Nous nous sommes arrêtés après une journée de 60 milles.

Un peu avant la nuit, nous aperçûmes, pour la première fois, des mouches luisantes.

Le 20, nous avons passé devant l'embouchure de la rivière de la Sangsue. Elle se joint au Missisipi à sa rive droite; on la remonte pendant cinquante milles jusqu'à un lac de même nom où M. Pike a placé la source principale du fleuve; la compagnie américaine y a un fort situé par 47° 10′ 13″ de latitude. Ce voyageur en a donné la description. La rivière aux Sangsues coule constamment dans une prairie; elle est très-sinueuse, et en beaucoup d'endroits n'a que 30 à 45 pieds de largeur, quoique sa profondeur soit de 12 à 15 pieds. Au-dessus de ce confluent, le courant du Mississipi est sensiblement plus fort, et son eau très-claire; ses détours sont plus brusques, et sa largeur est à peu près de 60 pieds. Sa chute moyenne, depuis la rivière du lac du Sable, au saut de Peckagama, peut être estimée à six pouces par mille, abstraction faite des rapides; de ce saut au confluent de la rivière de la Sangsue, à deux pouces par mille, et de là au lac Ouinnipec, à quatre pouces par mille.

A trente-cinq milles de la rivière de la Sangsue, nous sommes entrés dans le petit lac Ouinnipec, qui a cinq milles de long sur trois de large; son eau est claire; ses bords sont bas et marécageux, couverts de roseaux, de joncs et de folle avoine; ces

plantes, en quelques endroits, s'étendent sur toute sa largeur, et le font ressembler à un marais. Le fleuve, formant un canal long de dix milles, établit une communication entre le petit et le grand lac Ouinnipec ; nous sommes donc entrés dans ce dernier, et nous avons campé à l'embouchure de la rivière du portage de la Tortue. La longueur du grand lac est de 14 milles, sa largeur de 9 ; ses eaux sont profondes et transparentes ; ses bords offrent, indépendamment des plantes qui croissent sur les rives du petit lac, des forêts de chênes, d'érables, de peupliers, de bouleaux et de pins blancs. Il reçoit la rivière du portage de la Tortue, la rivière du lac Rond, la rivière des Epinettes. La première communique par plusieurs petits lacs intermédiaires avec le lac de la Pluie, où l'on arrive en huit jours, et avec le lac des Bois, où l'on parvient en dix jours de plus. La seconde rivière est le canal d'embouchure d'un lac qui, par des affluens, communique avec la précédente et le lac de la Pluie. La rivière des Epinettes est la plus petite ; on ne la remonte pas très-haut en canot ; elle sort aussi d'un lac. Enfin, l'Ouinnipec est traversé par le Mississipi.

Nous rencontrâmes sur ce lac un canot où se trouvoient deux femmes indiennes. C'étoient les premières sauvages que nous apercevions depuis notre entrée dans le fleuve. Nos interprètes les questionnèrent sur la direction et la nature du

pays au-dessus du lac. Elles n'eurent pas du tout l'air étonné; elles avoient descendu le fleuve pour observer en quel état se trouvoit la folle avoine, et les endroits où l'on pouvoit la recueillir avec le plus d'avantage. Ce grain n'étoit pas encore mûr; toutefois la précaution de ces femmes dénote un degré de soin et de prévoyance peu commun parmi les sauvages.

En côtoyant la rive septentrionale du lac le 21, nous aperçûmes, à quelque distance, une île d'une blancheur si éclatante, qu'elle sembloit défier toutes nos conjectures sur la roche qui la composoit. On reconnut, en s'en approchant, que c'étoit un amas confus de fragmens de granite, d'amphibole, de quartz, etc., roulés et recouverts d'une croûte calcaire épaisse, produite par les excrémens d'une troupe innombrable d'oiseaux aquatiques qui fréquentent ce rocher, et que notre approche fit envoler. Ayant trouvé sur l'île un pélican mort très-récemment, on lui donna le nom de cet oiseau.

Nous sommes ensuite entrés dans le Mississipi que nous avons remonté pendant 50 milles jusqu'à sa source dans le lac de Cassina (1), ou haut lac du Cèdre rouge. Le fleuve entre l'Ouinnipec

(1) Le nom de Cèdre rouge pouvant faire confondre ce lac avec un autre qui est situé 250 milles plus bas, j'ai proposé ce nom, pour celui de la source du Mississipi, en honneur de M. Cass.

et le Cassina traverse une prairie large d'un mille, et bornée par une rangée de collines sablonneuses, tapissées de pins jaunes et blancs ; il est très-sinueux, et ses rives sont couvertes de plantes aquatiques. Le lac Cassina a près de huit milles de long sur six de large ; son eau est transparente, ses bords sont ombragés d'ormes, d'érables et de pins. Le rivage est, en quelques endroits, rempli d'herbes aquatiques ; dans d'autres, ils offrent une plage graveleuse. On y pêche des truites, des carpes, des brochets ; vers son extrémité septentrionale, s'élève une île boisée qui lui a fait donner le nom de Cèdre rouge, mais aucun de ces arbres ne croît sur ses bords ; ses eaux lui viennent par la rivière de la Tortue et la rivière de Labiche. La première sort du lac de même nom, voisin de celui de la Pluie. Après un cours de 40 milles au sud, pendant lequel elle traverse plusieurs petits lacs, elle entre dans le Cassina par une bouche large de 45 pieds ; les canots qui vont au lac des Bois la remontent en s'arrêtant à trois petits portages.

La rivière Labiche vient du lac de même nom situé à six journées de route en canot au nord-ouest du Cassina ; il ne reçoit aucun ruisseau. A peu de distance de ses bords, les eaux coulent au nord dans la rivière Rouge de la baie d'Hudson. La rivière a plusieurs rapides et traverse plusieurs lacs dont les plus considérables sont le Traversé,

l'Oganga, et le Kiskahou ; elle reçoit aussi des affluens qui tous sortent de petits lacs. On ne peut la remonter en canot qu'au printemps et en automne quand les eaux sont hautes, et alors il y a plusieurs portages. Cette rivière est la plus considérable des branches qui forment le Mississipi et en conserve le nom parmi les voyageurs.

Sur la rive septentrionale du lac Cassina, se trouve un village de Chippeouas, composé de dix cabanes et renfermant soixante habitans ; leur chef est Oniscoup ou le Doux. Ils nous reçurent très-amicalement, nous présentèrent d'excellentes framboises rouges et du pemican qui est de la chair d'orignal broyée. Nous y avons aussi trouvé deux François qui ont été au service de la compagnie américaine et se sont établis dans cet endroit pour commercer avec les Indiens. L'un d'eux qui, conformément à l'usage du pays, avoit épousé une squâ et passé plusieurs hivers dans ce pays rigoureux, a eu, l'année dernière, ses deux pieds tellement gelés dans une tourmente de neige, qu'il les a perdus peu de temps après être revenu dans son vigvam. Sa femme le soigna pendant quelque temps ; elle pêchoit pour lui dans le lac ; enfin elle l'abondonna, et le malheureux n'avoit subsisté pendant plusieurs mois que de pois sauvages qui poussoient autour de sa hutte. Emu de sa misère, M. Cass lui envoya un présent de marchandises et de munitions pour qu'il pût faire

des échanges avec les Indiens, et chargea quelqu'un de l'amener au fort du lac du Sable, où ses maux seroient soulagés. Chacun de nous contribua pour sa part à augmenter le don du gouverneur à cet infortuné pour qu'il fût à même de se procurer des Indiens les choses dont il avoit besoin.

M. Pike a calculé la latitude de ce lac à 47° 42′ 40″. Le temps couvert nous empêcha de vérifier cette observation; mais, 58 milles plus bas, M. Douglas, un de nos compagnons, en fit une qui lui donna 47° 38′. La distance de ce lac à la rivière du lac du Sable est de 271 milles, à cause des sinuosités du fleuve, et au fond du lac Supérieur de 429. Il n'est qu'à 30 milles par terre au nord du lac de la Sangsue; chemin qu'on parcourt en hiver dans un jour quand les marais sont gelés. Il est à peu près à 100 milles à l'ouest-nord-ouest du lac Rouge, et à 120 milles au nord-ouest du lac des Bois, par les lacs du Portage de la Tortue et de la Pluie; par terre, la distance n'est que de 60 milles; il est à 17 degrés de latitude au nord de la Balise, à l'embouchure du fleuve, dans le golfe du Mexique, et à 2,978 milles du même point, en suivant le cours du fleuve. En estimant à 60 milles la distance du lac Labiche, source du Mississipi la plus éloignée, on aura, pour la longueur totale du cours de ce fleuve, 3,038 milles. L'année précédente, je

l'avois descendu depuis Saint-Louis dans un bateau à vapeur, et, le 10 juillet, j'avois passé son embouchure pour aller à New-York. Ainsi, un peu plus d'un an après, je me trouvois près de sa source assis dans un canot indien.

Sortant de la région des lacs situés sur le plateau qui envoie ses eaux au nord dans la baie d'Hudson, au sud dans le golfe du Mexique, à l'est dans le golfe Saint-Laurent, le Mississipi coule jusqu'au saut de Peckagama pendant 230 milles à travers une prairie basse couverte de joncs, de folle avoine, de glaïeuls et d'autres plantes aquatiques; tantôt il est très-large et remplit le bassin de divers petits lacs, tantôt il n'a que 240 pieds de largeur. Il n'en a que 60 à sa sortie du lac Cassina, sur une profondeur moyenne de deux pieds. Après sa jonction avec la branche du lac de la Sangsue, il prend 100 pieds de largeur et une profondeur correspondante. Sa vitesse est d'un mille et demi par heure, sa pente de trois pouces par mille.

J'ai décrit plus haut son aspect au saut de Peckagama et au-dessous. Les prairies cessent, on voit des bancs de roches; les forêts se montrent, ce qui dure pendant 685 milles jusqu'au saut Antoine. Le premier noyer noir paroît au-dessous de la rivière du lac du Sable, et le sycomore au-dessous de la rivière du Corbeau, qui est son plus grand affluent. Sa largeur moyenne étoit de 300 pieds, elle s'accroît jusqu'à 750 pieds. Son

cours est encore assez sinueux. Sa navigation est interrompue par trente-cinq rapides, dix-neuf petites cataractes et deux chutes; sa pente moyenne est de six pouces par mille, et sa vitesse de trois milles par heure. Quoiqu'il reçoive plusieurs petites rivières troubles et prenne une teinte brune, son eau continue à être transparente et bonne à boire. A quelques milles au-dessus de la rivière du Corbeau, l'on observe, à la rive orientale, les premières prairies sèches qui se prolongent jusqu'à Saint-Antoine, et que fréquentent les bisons, les orignals et les cerfs. On voit, à plusieurs rapides, du granite roulé et en place, qui forme quelquefois des rochers élevés de 100 à 200 pieds au-dessus du niveau du fleuve, mais ses rives offrent généralement un terrain d'alluvion.

Du saut Saint-Antoine, au confluent du Missouri, sur une étendue de 843 milles, les prairies cessent, les bords du Mississipi présentent des falaises calcaires qui ont de 100 à 400 pieds d'élévation, et montrent une suite de points de vue pittoresques. A 100 milles au-dessous du saut Saint-Antoine, le fleuve entre dans le lac Pepin; c'est après en être sorti que son cours offre les nombreux bancs de sables mobiles, les îles, les bois flottans ou fixés dans la vase que l'on y rencontre ensuite jusqu'à l'Océan. Ses sinuosités sont plus prolongées. Il coule plus directement; et, quoique ses eaux soient colorées par

celles de plusieurs rivières troubles, elles peuvent encore passer pour transparentes. Les principaux obstacles à la navigation sont le rapide des Moines et le rapide de la rivière aux Roches. Le dernier a six milles d'étendue ; les bateaux à vapeur ne peuvent le franchir, mais les canots et même de grands bateaux en viennent à bout. Le Mississipi reçoit dans cet intervalle un très-grand nombre de rivières, entre autres la Sainte-Croix, l'Ousconsing, la rivière aux Roches, l'Ilinois.

A son confluent avec le Missouri, le Mississipi prend le caractère de cet affluent auquel il cède par l'abondance des eaux, et dont il devroït prendre le nom. Il devient trouble et jaunâtre ; c'est surtout dans les temps du débordement qui arrive deux fois par an ; mais, vers la fin de l'été, époque des plus basses eaux, celles des deux fleuves ne s'unissent complétement que 30 milles plus bas ; j'ai même observé que, jusqu'à Herculanéum, ville située à 48 milles au-dessous du confluent, elles conservent chacune leur caractère en coulant le long des rives opposées. On ne peut plus, après sa jonction avec le Missouri, boire les eaux du Mississipi, que lorsqu'on les a laissées reposer pour que la vase se dépose. On compte 1,220 milles de l'embouchure du Missouri à l'Océan. Le chenal du fleuve change à chaque débordement. Sa largeur, vis-à-vis Saint-Louis, est d'un mille. A la Nouvelle-Orléans,

elle est un peu moindre; sa rapidité est telle, qu'il faut un vent fort pour qu'on puisse le remonter à la voile. Des navires de 400 à 800 tonneaux le remontent de la Balise à la Nouvelle-Orléans. Ils pourroient même aller plus haut; mais actuellement le commerce au-dessus de cette ville se fait principalement par des bateaux à vapeur. Une barre à son embouchure empêche de passer les navires qui tirent plus de dix-huit pieds d'eau. Le Mississipi, dans la dernière partie de son cours, reçoit à droite le Merrimack, le Saint-François, l'Arkansas, la rivière Rouge; à gauche, le Kaskaskia, l'Ohio, l'Yazou et une quantité d'autres. Quelques-uns sont plus considérables que de grands fleuves d'Europe.

On ne trouve pas la folle avoine sur les bords du Mississipi au-dessous des 41 degrés de latitude, ni la canne à sucre au-dessus du 38e degré. Mackenzie a observé que la première de ces plantes ne mûrit pas au nord du 50e parallèle. On ne commence à trouver des crocodiles qu'au-dessous du confluent de l'Arkansas; on a vu des perroquets jusqu'à celui de l'Ilinois, et des colibris jusqu'à Chicago.

Le nom du Mississipi vient de deux mots de la langue des Algonquins, *missi*, grand, et *sepe*, prononcé par corruption *sipi*, rivière. Les différentes tribus de Chippeouas parlent encore l'algonquin dans sa pureté primitive; les Knistenaux

et les Ottavas ou Ouatouas, moins purement; les Sioux ou Renards, les Saks ou Puans, les Potouatomis et d'autres peuplades, l'ont singulièrement altéré, et les idiomes des cinq nations des Iroquois de New-York en sont des dialectes.

On n'a pas encore essayé de déterminer le degré d'élévation au-dessus de l'océan du plateau où se trouvent les sources du Mississipi, et de la rivière rouge de la baie d'Hudson. Trop de difficultés accompagnent cette entreprise pour qu'on puisse espérer de la voir bientôt achevée. Je ne puis donc offrir qu'un calcul approximatif, fondé sur les observations faites durant le cours de notre voyage : il en résulte que le lac dans lequel le Mississipi prend sa source, est à 1350 pieds au-dessus de l'océan atlantique ; ce qui donne 30 pieds de plus que la hauteur des monts Alleghanny en Pensylvanie, et 250 pieds de moins que le New-Beacon, le pic plus haut des montagnes du New-York. En prenant la longueur du Mississipi au lac Cassina, on trouve que sa pente est d'un peu plus de 2 pieds par mille, en y comprenant les sauts.

Maintenant je reprends ma narration. Voyant l'impossibilité, dans cette saison, de remonter en canot jusqu'au lac Labiche, nous nous remîmes en route le 21 juillet, à cinq heures après midi, pour descendre le Mississipi. Le 22, nous traversâmes le lac Ouinnipec par un vent contraire et très-fort. Nous avons rencontré neuf canots in-

diens qui remontoient ; ils étoient chargés de rouleaux d'écorces de bouleau à canots, et de paquets de jonc à faire des nattes et des couvertures de vigvams. Quand les Indiens passent devant un canot où ils voient des blancs, ils leur adressent aussitôt le mot de *bonjour*, qu'ils ont emprunté des François. Le 24, ayant constamment continué notre voyage par eau, nous débarquâmes au fort du lac du Sable.

Dès le lendemain on se remit en route pour descendre jusqu'au saut Saint-Antoine. Nous avions trois canots et une grande barque ; un canot, qui portoit les ambassadeurs des Chippeouas aux Sioux, nous accompagnoit. Le 26, nous avons passé devant l'embouchure de la rivière aux Aunes et de plusieurs autres plus petites, et enfin devant celle de la rivière aux Pins, par laquelle les Indiens, en traversant des lacs et des portages, arrivent en quatre jours au lac de la Sangsue. Depuis la rivière aux Pins le terrain est sablonneux, couvert de ces arbres jusqu'au confluent de la rivière au Corbeau, que nous vîmes le 27 à midi. Les voyageurs la remontent et parviennent par des lacs et un portage au lac de la Queue-de-Loutre, qui est une des principales sources de la rivière Rouge. La rivière du Corbeau traverse une contrée fertile et bien boisée. Au-dessous commencent les prairies aux Buffles, élevées de 60 pieds au-dessus des basses eaux du

fleuve ; ses rives sont sablonneuses, escarpées ; nues, friables. Nos Indiens tuèrent un orignal et un bison ; ces derniers animaux étoient extrêmement nombreux. Ayant abordé dans un endroit où étoit un camp de Chippeouas, nous fûmes très-bien reçus. Ils manquoient de grains, nous leur en donnâmes, et nous reçûmes en échange du pemican et de la viande de bison sèche.

Le 28, nous avons franchi les petites chute du Mississipi, situées à 4 milles au-dessous de l'embouchure de la rivière de Lélan ; forçant son passage par un défilé étroit à travers des rochers qui s'élèvent de chaque côté à 20 et 40 pieds, et montrent leurs pointes au-dessus de la surface de l'eau, le fleuve coule avec une rapidité qui ne me permit pas d'observer la nature de la roche, mais elle me parut être du granite. On peut estimer la chute à 10 pieds sur une longueur de 450. Entre la rivière de Lélan et la chute, on voit à gauche la Roche peinte; c'est une masse de granite et d'amphibole snr laquelle les Indiens ont tracé toutes sortes de figures hiéroglyphiques et bizarres.

Nous trouvant dans la région des buffles, nous nous décidâmes à débarquer dans un endroit convenable pour aller à la chasse de ces animaux. Quand nous fûmes à terre, nous en aperçûmes deux troupeaux qui paissoient au

milieu d'une prairie immense. L'herbe étoit si haute que nous pûmes nous approcher sans être vus ; cependant notre premiere décharge ne fut pas heureuse, elle dispersa les bisons ; nous continuâmes un feu roulant ; en deux heures il y en eut trois de tués et un plus grand nombre de blessés qui échappèrent. Nous étant rembarqués avec le produit de notre chasse, nous avons navigué jusqu'à trois heures après midi ; alors on a débarqué de nouveau à la rive gauche, près d'un ancien camp d'Indiens. Le premier objet qui frappa notre attention fut un signal indien en bouleau fiché au bout d'une perche dressée au milieu du camp ; il avoit été laissé pour les Chippeouas par un parti nombreux de Sioux qui avoient remonté la rivière afin de rencontrer les premiers. Les députés des Chippeouas s'approchèrent avec empressement, et furent très-satisfaits du contenu de l'hiéroglyphe ; il leur annonçoit qu'à la sollicitation du commandant américain du fort Saint-Pierre, les Sioux étoient venus jusque-là pour traiter de la paix. Vis-à-vis de notre campement, une masse de granite, contenant une quantité considérable d'amphibole, s'élevoit à 250 pieds au milieu du terrain d'alluvion qui forme les deux rives du Mississipi ; je grimpai sur cette hauteur, d'où je jouis de la vue des sinuosités, des îles et des rapides du fleuve, ainsi que des vastes prairies qui le bordent, et qui

étoient couvertes de nombreux troupeaux de bisons.

La rosée tombe abondamment pendant l'été sur les bords du Mississipi, et augmente à mesure qu'on s'approche de son embouchure. On pense qu'il est malsain de s'y exposer, et on la regarde comme une des causes qui prédisposent à la fièvre maligne. Toutes les choses capables de s'imbiber d'humidité qu'on laisse exposées à l'air pendant la nuit, sont aussi mouillées le matin que si on les avoit mises à la pluie. Pendant la nuit du 29, on entendit le hurlement d'une troupe de loups sur la rive opposée du fleuve. Ces animaux ne sont pas dangereux dans les lieux déserts où ils trouvent une quantité de gibier suffisante pour satisfaire leur voracité. On trouve, sur les bords du Mississipi, deux espèces de loups ; le commun ou gros, et le loup des prairies qui comprend deux variétés, le jaune et le noir, qui sont très-féroces et très-fins. J'ai vu un loup noir que l'on venoit de tuer dans les prairies du Missouri ; il avoit trois pieds neuf pouces de long depuis le museau jusqu'à la naissance de la queue.

Le repos des voyageurs qui naviguent sur cette partie du Mississipi est de même fréquemment interrompu par le cri d'un grand hibou blanc qui habite les régions les plus septentrionales de l'Amérique, et se trouve rarement au sud du saut Saint-Antoine. Sa voix, demi-humaine, se fait principalement

entendre quelques momens avant que le jour paroisse. Ce fut à ce signal qu'on s'embarqua le 29. Nous avons traversé deux rapides considérables ; et, à quatre heures après midi, nous avons passé devant l'embouchure de la rivière Saint-François, qui, long-temps avant de se joindre au Mississipi, coule parallèlement à sa rive gauche, à laquelle elle porte ses eaux. C'est à ce point que Carver termina ses courses en 1765, et le père Hennepin en 1681.

Le 30, nous avons vu l'embouchure du Missisaougaïgon qui vient du lac de l'Esprit, éloigné de dix journés au nord, et situé à deux journées au sud du lac du Sable. Celui-ci reçoit au nord l'Akiksiba, qui prend sa source à quelques milles à l'ouest des grands rapides du Saint-Louis. A huit heures du matin, nous étions au commencement du portage du saut Saint-Antoine. Le fleuve tombe d'une hauteur de 40 pieds, avec des rapides formidables au-dessus et au-dessous de la chute. Une île la partage en deux parties, la plus considérable est à gauche. Le rapide inférieur est rempli de grands fragmens de rochers dans les interstices desquels s'est accumulé un sol d'alluvion où croissent des cèdres bien maigres. Ce rapide a une étendue d'un demi-mille, et, dans cet intervalle, la chute du fleuve est de 15 pieds. La chute du rapide supérieur est de 10 pieds sur une longueur d'un tiers de mille ;

par conséquent, la hauteur entière du Saut est de 65 pieds sur une longueur d'un peu moins de trois quarts de mille. La roche est un grès blanc recouvert de calcaire secondaire. Cette formation se montre, pour la première fois, un demi-mille au-dessus du Saut, où elle paroît brusquement sur les bords du fleuve. Ce Saut, dépourvu des grands traits qui rendent le Niagara si imposant, est néanmoins très-pittoresque et remarquable, parce qu'il offre le point précis de transition où les belles prairies du Haut-Mississipi commencent à être bordées par des falaises calcaires, et la vue embrasse à la fois des bois de chênes dans l'intérieur et des cèdres avec des pins sur la rive rocailleuse. Rien n'égale la beauté des prairies au-dessus du Saut; leur surface est diversifiée par des coteaux en pente douce et de petits ravins tapissés d'arbres touffus qu'entrecoupent des bocages de chênes; ce qui en rend l'aspect singulièrement pittoresque.

Il est probable que, durant les débordemens du Mississipi au printemps, cette cataracte doit être beaucoup plus belle par l'augmentation du volume des eaux qui roulent avec plus de fracas. On dit qu'alors un nuage de vapeur humide ôte à cette chute une apparence de sécheresse qui frappe les voyageurs dont les yeux ont auparavant contemplé le Niagara.

Les Indiens nomment ce saut *Ouah-minah*, ou

l'eau tombante. Ce fut le Père Hennepin, religieux récollet, qui lui donna le nom de Saint-Antoine quand il le découvrit en 1681.

Sur la rive orientale du fleuve, tout près de la plus grosse colonne d'eau, les Indiens ramassent une espèce d'argile de couleur brune dont ils se servent pour peindre leurs canots et leurs paniers. Il paroît que c'est une terre alumineuse fortement imprégnée de pyrite ferrugineuse en état de décomposition et imprégnée de sucs de végétaux.

La longueur du portage autour de la chute a été mesurée en 1805 par M. Pike, qui l'a trouvée de 260 perches. La largeur du fleuve, au commencement de la chute, est estimée à 681 pieds : un peu plus bas, resserré entre deux bancs de rochers, il se rétrécit et n'a plus que 627 pieds.

Le portage terminé, on se rembarqua; et, à trois heures après midi, nous arrivâmes au poste Saint-Pierre, occupé par une garnison américaine, et où nous jouîmes du plaisir d'être accueillis par nos compatriotes. Le point que l'on se propose de fortifier est un promontoire qui s'élève au confluent du Saint-Pierre et du Mississipi; la position commande la navigation des deux rivières, et peut être facilement rendue imprenable. M. Pike conclut l'achat du terrain le 23 septembre 1805. A cette époque, où il ne se trouvoit probablement qu'une centaine de familles américaines

dans la vaste région qui compose aujourd'hui les états d'Indiana, d'Ilinois et de Missouri, il étoit difficile de prévoir que, dans un espace de temps de treize ans, le progrès de nos établissemens auroit exigé un poste militaire dans cette partie si reculée de l'Union; mais, dans ce temps même, il étoit devenu nécessaire, pour protéger les colons de nos frontières du nord-ouest et du sud-ouest, et pour arrêter l'action de l'influence injuste que les commerçans anglois ont trop longtemps exercée sur les tribus indiennes habitant le territoire des Etats-Unis. Cédant à la voix publique, le gouvernement envoya, en 1819, un corps de 300 hommes d'infanterie pour tenir garnison à Saint-Pierre. Il est commandé par le colonel Léavenworth, qui s'est distingué dans la dernière guerre à la bataille de Chippeoua.

On a commencé à cultiver le terrain : nous avons, pour la première fois de cette année, mangé des petits pois, des féves, des concombres, des betteraves, de la laitue, des radis, etc. Le froment étoit complétement mûr; les melons approchoient de leur maturité: on avoit servi les premiers petits pois le 15 juin, et le premier maïs vert le 29 juillet. Saint-Pierre est situé par 45° de latitude nord. La chaleur y est tempérée par le courant d'air continuel que les deux rivières entretiennent, et par l'élévation du sol au-dessus du Mississipi; elle est de 150 pieds. L'atmosphère est

généralement claire et sereine en été. Les environs sont très-fertiles.

La rivière Saint-Pierre traverse le territoire des Sioux; c'est le plus grand et le moins connu des affluens du Haut-Mississipi; il se joint à sa rive droite; Carver, qui l'a remonté à 200 milles de son embouchure, dit qu'il coule dans un pays d'une fertilité prodigieuse, et conserve à cette distance une largeur de 300 pieds : sa branche méridionale prend sa source près des bords du Missouri, et la septentrionale dans un territoire nommé *les Montagnes-Brillantes*. Il reçoit à gauche, à 40 milles du Mississipi, une rivière à laquelle Carver donna son nom, et, 60 milles plus loin, à droite, la Terre-Bleue, remarquable par une argile de cette couleur que les Indiens se procurent sur ses bords et dont ils font usage; ils la ramassent au pied d'une colline de grès haute de 120 pieds, derrière le village des Sissitongs, à un mille au-dessus de Saint-Pierre; elle est entre deux lits de rochers, dans une veine épaisse de 15 pouces. Elle est à 20 pieds au-dessus des plus hautes eaux. Trois milles plus bas, au pied du Saint-Pierre, il y a une autre veine d'argile qui est verte, mais dont le gisement et l'épaisseur sont les mêmes. A peu près à motié de la hauteur d'une masse perpendiculaire de rochers, se présente une plate-forme large de 50 pieds, et d'où sort une source où l'on trouve

l'argile en abondance. Je me suis procuré des échantillons de ces deux variétés d'argile; elles sont mêlées de beaucoup de sable, et ne diffèrent que par la couleur, l'une étant d'un vert léger et l'autre ayant une teinte bleuâtre; la matière colorante paroît être du carbonate de cuivre. Les Indiens se procurent aussi de la peinture rouge le long du Saint-Pierre; c'est dans un endroit appelé *la Grande-Pierre*, à quelques milles au-delà d'une forte source qui sort d'une plaine sèche, et sur quelques points d'une prairie voisine. L'eau de la source est très-bonne. Cette peinture rouge est de l'oxide de fer natif très-pur, qui peut devenir un objet de commerce pour cette contrée.

On a découvert sur les bords du Saint-Pierre une terre blanche que l'on a jugée propre à la fabrication de la porcelaine : c'est une argile incolore et très-adhérente : elle offre quelques veines rouges. Le Saint-Pierre est fameux, depuis long-temps, pour la belle pierre rouge dont les Indiens font les têtes de leurs pipes : c'est une stéatite.

Carver parle d'une colline à l'embouchure du Saint-Pierre, qui est blanche comme la neige; c'est un grès blanc qui commence à se montrer au saut Saint-Antoine et qui est recouvert par un calcaire secondaire qui renferme des concholithes : ces deux roches forment une falaise de

200 pieds. On a découvert récemment sur son sommet, vis-à-vis du fort Saint-Pierre, de petits morceaux de cuivre natif épars au milieu de petit gravier; le tout recouvert d'un dépôt de terre semblable à de la cendre, épais d'un pied, et s'amincissant vers le bord de la colline; il lui succède un dépôt de sol d'alluvion ordinaire épais de six pieds, dans lequel on trouve de grands morceaux de pierre calcaire, de quartz, d'amphibole; enfin, un lit de terre végétale épais de 18 pouces forme la surface du pays.

Comme tous les affluens du Haut-Mississipi, le Saint-Pierre offre à son embouchure dans ce fleuve une île boisée. Les eaux de cette rivière sont très-limpides; ce qui l'a fait nommer par les Indiens *Oua-pâ-mene-Saouta*. L'érable à feuilles de frêne est commun sur ses bords.

A un mille au nord-ouest du cantonnement, une source minérale dépose abondamment une substance terreuse jaune; l'eau paroît imprégnée de fer et de soufre. Une autre source moins abondante coule sur la rive du Mississipi, près du cantonnement.

Parmi les plantes des prairies de Saint-Pierre, j'ai remarqué une herbe aromatique très-estimée des indigènes; elle répand une très-bonne odeur qu'elle conserve étant sèche. On la coupe au mois de juin, et jusqu'au moment où elle est trop sèche pour qu'on puisse la tresser. Les femmes

indiennes la façonnent de différentes manières, et la suspendent dans leurs cabanes comme une espèce de préservatif. J'ai vu, dans une occasion, qu'on en avoit, en y joignant diverses feuilles et fleurs, fait des guirlandes pour orner le front d'un guerrier revenant victorieux.

J'avois observé précédemment, dans les environs de l'Arkansas, les ravages causés par un petit animal qui sillonne des prairies entières ; on le nomme ici *Gopher*. Le commandant du fort nous en procura un : cet animal a dix pouces de long depuis le museau jusqu'à la naissance de la queue; son corps ressemble à celui d'un rat ; il est gris et a la queue longue et nue. Ses jambes sont courtes, ses pattes sont armées de cinq ongles aigus ; ses dents sont comme celles de l'écureuil ; il a à chaque mâchoire une poche intérieure formée par le doublement de la peau des joues. Comme il vit principalement sous terre, elles lui servent à transporter la terre hors de son trou. Il se nourrit de racines de plantes, et fait beaucoup de tort aux carottes, aux betteraves et autres racines que l'on cultive à Saint-Pierre. Il trace des sillons si profonds, que les chasseurs qui parcourent les prairies du Missouri et de l'Arkansas profitent souvent de son travail pour semer du maïs.

Le 1er août, un traité de paix fut conclu entre les Sioux et les Chippeouas; on fuma le calumet

de paix, et l'on se prit la main. Un grand nombre de Sioux assista au conseil, il en étoit venu de tous les villages voisins. Il n'y avoit de Chippeouas que les députés qui nous avoient accompagnés. Durant les premiers jours du voyage, ils marchoient tantôt à la tête, tantôt à la queue de notre troupe, et, la nuit, campoient au moins à cinq cents pieds de nos tentes; au contraire, dès que nous fûmes entrés sur le territoire des Sioux, ils se tenoient très-près de nous; quand nous approchâmes du saut Saint-Antoine, ils demandèrent à M. Cass un pavillon pour leur canot, ce qui leur fut accordé; et, pendant toute la journée, ils eurent un calumet de paix arboré à l'avant du canot. Arrivés au-dessus du saut, ils se mirent à battre du tambour, à chanter, à pousser des cris, à tirer de fréquens coups de fusil, et firent plus de bruit à mesure que nous avancions vers le fort, afin que les Sioux fussent avertis de leur arrivée; mais le principal objet de toutes ces démonstrations étoit de montrer à leurs ennemis qu'ils venoient sur leur territoire pour demander la paix ouvertement, hardiment, et qu'ils s'attendoient à être reçus avec des sentimens également francs et pacifiques. Ils furent accueillis conformément à leurs vœux; les Sioux, qui s'étoient rassemblés à notre débarquement au fort, les reçurent très-amicalement. Quelques chefs Sioux refusèrent, à la conclusion du traité,

de fumer le calumet de paix, quoiqu'ils eussent consenti à la cessation des hostilités ; de sorte qu'il est douteux que la paix dure plus long-temps que celle qui fut conclue en 1805 par M. Pike ; elle fut rompue à son départ. En 1818, un traité fut conclu à Saint-Louis entre les Osages et les Cherokis, sous les hospices du gouverneur Clark ; ces derniers recommencèrent les hostilités avant d'être revenus chez eux. L'on voit, par ces exemples, que les traités de paix entre les peuplades indiennes, de même qu'entre les nations civilisées, ne sont que des cessations momentanées d'hostilités, à moins que les limites des territoires et d'autres sujets de disputes ne soient soigneusement fixés et ajustés d'une manière satisfaisante.

M. Pike a estimé en 1805 la force numérique des Sioux à près de 22,000 individus, dont 3,800 sont guerriers, c'est la nation la plus puissante de l'Amérique septentrionale ; elle est composée de sept tribus : les Minokantongs, les Yenghetongs, les Sissitongs, les Ouahpétongs, les Titongs, les Mendeouacantongs et les Ouachpecontongs ; chacune est indépendante et a ses chefs particuliers, mais elles forment une confédération pour la défense du territoire, et envoient des députés aux conseils généraux que les circonstanees exigent. Ils habitent actuellement tout le pays compris entre le Missouri et le Mississipi depuis le 46e parallèle nord jusqu'au confluent de ces deux fleuves,

à l'exception de quelques bandes insignifiantes qui appartiennent à d'autres nations; ils s'étendent aussi au sud du Missouri et à l'est du Mississipi. Le grand chef de la nation est aujourd'hui Talangamané ou l'Aile-Rouge.

Les Sioux sont belliqueux, braves, vaillans, généreux, très-fiers de leur origine et de leur supériorité comme chasseurs et guerriers. Ils parlent le narcotah, idiome qui leur est particulier et paroît avoir peu d'affinité avec les autres langues indiennes; il est moins doux et moins sonore que l'algonquin, mais plus que l'ouinnebago. Entendu par un Anglois, il ressemble au chinois : les Sioux présentent d'ailleurs plusieurs points d'analogie avec les Chinois. Au reste, M. Pike a donné sur cette nation des détails auxquels les lecteurs pourront recourir.

Voici un trait qui montre le caractère généreux des Sioux. Le petit Corbeau, chef d'une petite bande voisine des Chippeouas, étant allé un matin visiter son piége à castors, trouva un Sauteur qui se préparoit à l'enlever. Il s'approcha tout doucement; et, son fusil chargé à la main, il regarda le Sauteur qui tiroit le piége hors de l'eau. Les deux nations étoient en guerre, le Sauteur, tournant la tête, se crut perdu; mais le Sioux, s'avançant vers lui : « Ne t'alarme pas, dit-il, je » ne suis venu que pour te faire cadeau du piége » dont il me paroît que tu as besoin; prends aussi

» ce fusil, car il me semble que tu n'en as pas,
» et va dans ton pays rejoindre tes compatriotes;
» ne diffère pas, de crainte que quelques-uns de
» mes jeunes gens qui aspirent après le sang de
» leurs ennemis, ne découvrent tes traces et ne
» t'attaquent. » Qu'auroit pu faire de mieux un homme civilisé?

Les rives du Saint-Pierre offrent des tertres antiques et des lignes de fortifications qui indiquent, dit-on, le travail d'une population industrieuse; ces ouvrages sont aujourd'hui cachés par les forêts qui les ombragent, je regrette beaucoup de n'avoir pas eu le temps de les aller examiner.

A peu près à 6 milles à l'ouest du cantonnement on trouve plusieurs jolis lacs au milieu des prairies; leur eau est extrêmement limpide; leurs rives sont de sable jaune mêlé de galets, parmi lesquels se rencontrent des cornalines et des agates rubannées: le plus grand, nommé lac Calhoun, a près de 4 milles de circonférence; on y pêche du poisson excellent.

Depuis notre départ du lac du Sable, la température moyenne a été de 69° (16° 43) et le temps variable.

Le 2 août, étant partis de Saint-Pierre à neuf heures du matin, nous nous sommes arrêtés à 12 milles plus bas pour examiner, à la rive orientale du Mississipi, une caverne nommée par les Sioux *Ottakan tibe* (demeure du grand esprit). Elle a

été découverte et décrite par Carver dont elle devroit porter le nom. Elle est dans un rocher de grès blanc au fond d'une petite vallée, éloignée de 1,200 pieds des bords du Mississipi ; son ouverture a une soixantaine de pieds de largeur, et vingt de hauteur : elle se rétrécit à mesure que l'on avance ; elle ne conserve que vingt pieds de longueur et sept de hauteur. A trois cents pieds de l'entrée il n'y a plus qu'un passage étroit où l'on ne pénètre qu'en rampant, et l'on parvient dans un vaste espace auquel succède une crevasse étroite. Quelques personnes de notre troupe s'y avancèrent à l'aide de flambeaux jusqu'à 1,200 pieds. Elle est très-humide et très-froide ; il en sort un courant d'eau pure. Sa température est de 54° (7° 77), celle de l'eau de 47° (6° 66), on n'y voit pas de stalactites. Quelques rochers de l'entrée sont colorés en vert. Le lit du ruisseau est formé de sable très-blanc provenant du grès, et mêlé de cailloux calcaires, granitiques et quartzeux que le suintement des eaux chargées d'acide gallique a noircis ; l'eau se sature de cet acide en passant par les couches de feuilles de chêne de la forêt qui croît au-dessus de la caverne. Elle a été visitée par la plupart des personnes qui ont remonté le fleuve, si l'on en juge par la quantité de noms qu'on lit sur ses parois. On nous dit que celui de Carver s'y trouvoit ; mais nous ne l'avons pas aperçu. Cette grotte,

depuis qu'il l'a décrite, a subi de grands changemens, qu'il faut sans doute attribuer à la nature friable du roc, qui cède au travail des eaux.

Quatre milles plus bas, nous descendîmes au village dont le Petit-Corbeau est le chef; les Sioux allumèrent un feu de joie en notre honneur; le Petit-Corbeau sortit le premier pour nous féliciter. C'est un homme de taille moyenne, mais robuste et bien proportionné; quoiqu'il ait près de cinquante ans, il conserve encore la vigueur d'un homme de quarante; il a les yeux noirs et vifs, le nez aquilin, la physionomie animée, l'air fin. Il nous mena dans sa cabane qui est grande, ayant près de 60 pieds de long sur 30 de large; elle est construite en troncs d'arbres et couverte en écorce. Tout le monde étant assis, il adressa un discours à M. Cass pour le remercier d'être venu le voir, et le félicita sur son voyage qui le mettoit à même de bien juger tout ce qui concernoit les Indiens. Il observa qu'il avoit assisté à plusieurs conseils à Saint-Pierre et donné plusieurs pipes, et n'avoit rien reçu en retour : il acquiesça au traité récemment conclu avec les Chippeouas, en témoignant sa joie de ce que l'on mettoit un terme à l'effusion du sang humain. Il parla d'une attaque des Otagamis ou Renards contre les Sioux, près des sources du Saint-Pierre, neuf personnes y avoient perdu la vie; il dit que c'étoit une action téméraire, et que si

cette petite tribu continuoit à infester le territoire des Sioux, elle le fâcheroit et le forceroit à faire une chose qu'il ne désiroit pas. Ce discours, prononcé d'un ton assuré, ne fut pas accompagné de ces gestes désordonnés si communs parmi les sauvages. Trois autres Sioux firent aussi des discours qui n'offrirent rien de remarquable. Pendant qu'on parloit, les femmes apportèrent des épis de maïs vert en si grande quantité, qu'on fut obligé de les prier de cesser. C'étoit un présent qu'on nous destinoit, nous emportâmes ce que nous pûmes placer dans nos canots.

Le son de la musique qui partoit d'une autre cabane peu éloignée, attira ensuite notre attention; les portes en étoient fermées. L'on nous dit qu'on célébroit une fête annuelle, à laquelle certaines personnes du village avoient seules le privilége d'assister, et que ce n'étoit pas l'usage d'y admettre les étrangers. Cependant, grâce à l'intercession de M. Cass, nous entrâmes. Les premiers objets qui frappèrent notre attention, furent deux grandes marmites pleines de maïs vert qu'on faisoit cuire; hommes et femmes étoient assis en cercle tout autour; ils chantoient d'un ton dolent, au son de leurs tambours et de leurs crecelles; ceux qui ne chantoient pas avoient l'air très-sèrieux; la musique étoit interrompue par des intervalles de silence qui duroient quelques secondes, et pendant lesquelles on faisoit des

signes comme pour indiquer qu'on étoit en communication avec des esprits invisibles. Tout-à-coup la musique s'arrêta, et les chants commencèrent. Durant ces cérémonies, un jeune homme et sa sœur s'étant pris par la main, s'avancèrent vers le milieu de la cabane; on nous dit qu'on alloit les admettre au privilége de prendre part à la fête; on recueillit les voix, toutes furent favorables. Cette formalité remplie, un des anciens versa le grain bouilli dans autant de plats séparés qu'il y avoit de chefs de famille présens, mettant le même nombre de cuillerées dans chaque plat. Ensuite, pendant que la musique continuoit, ils sortirent successivement, emportant leurs plats et marchant à reculons, de sorte qu'ils continuoient à être en face des marmites, et chacun se retira chez soi. On nous dit que notre présence avoit empêché plusieurs cérémonies d'avoir lieu. D'après ce que nous pûmes apprendre, c'étoit une fête en honneur de la déesse des moissons, elle se célèbre quand l'épi de grain est bon à cuire.

Le 3, nous avons passé devant l'embouchure de la rivière Sainte-Croix, qui se joint au Missisipi à sa rive orientale; elle communique, par un portage de deux pauses, avec le Bois-Brûlé, affluent du lac Supérieur; on dit qu'elle offre le moyen le plus facile et le plus prompt d'aller du fleuve à ce lac; elle traverse un lac de même nom qui a 36 milles de long sur un et demi de large.

Depuis ce confluent, les falaises des bords du fleuve deviennent plus hautes et ont un aspect plus imposant; quelquefois elles se rapprochent tellement, qu'il semble s'être frayé de force un passage en les séparant; quelquefois elles s'éloignent d'un côté et bornent une vaste prairie verdoyante; enfin, elles s'écartent de chaque rive; le fleuve prend une largeur prodigieuse, et son lit est entrecoupé d'îles innombrables, de sorte que l'on s'égare au milieu de ses canaux. Cette belle nature est animée par des cerfs qui broutent sur les rochers et dans les plaines, par des quantités d'oiseaux aquatiques et par des cabanes d'Indiens éparses de chaque côté.

A midi, nous sommes arrivés au village où réside Talangamané, chef principal des Sioux : c'est un homme de soixante ans. Presque tout son monde étoit parti pour la chasse et la pêche. Nous vîmes de beaux champs de maïs près du village; mais ces Indiens vivent peincipalement de la pêche de l'esturgeon et de la chasse du cerf. On ne trouve le bison qu'à deux journées de distance, à l'ouest.

A un demi-mille du village s'élève, sur le bord du fleuve, la Grange, montage isolée, haute de 800 pieds; elle est escarpée du côté du Mississipi, et s'abaisse en pente douce vers le sud; elle est tapissée d'herbe ; il y croît quelques chênes épars. Ses flancs sont parsemés de beaux cristaux de

quartz violet et radié, et de masses de minérai de fer cristallisé en cubes et en octaèdres. Un Indien nous montra aussi un échantillon de galène ou minérai de plomb ; on dit qu'il s'en trouve une mine dans le voisinage ; mais nous ne pûmes recueillir aucune observation précise sur ce sujet. En grimpant sur cette montagne, nous avons aperçu pour la première fois le serpent à sonnettes, quoiqu'on le rencontre jusqu'au saut Saint-Antoine.

A une heure, nous sommes entrés dans le lac Pepin, long de 24 milles et large de 2 à 4. Ses bords sont dentelés, et offrent des baies et des pointes qui ajoutent à la beauté de la perspective. Sur la rive orientale règne une rangée de falaises calcaires extrêmement déchirées; à gauche s'étend une prairie haute couverte d'herbe et de bois ; sur la surface s'élèvent des monticules coniques qui, de loin, semblent être l'ouvrage de l'art. Le lac est bordé partout d'une belle plage sablonneuse, sur laquelle, ainsi que sur toute l'étendue de celle que l'on rencontre le long du fleuve depuis sa source, on trouve des galets de granite et d'autres roches entremêlés à chaque pas de cornalines, d'agates et de chalcédoines ; quelques-unes sont de la grosseur d'un œuf de perdrix et très-transparentes. Le courant n'est pas sensible dans ce lac, dont l'eau est si pure qu'on distingue parfaitement les objets à la profondeur

de huit à dix pieds. Il est très-poissonneux et nourrit de très-grandes moules.

Le lac Pepin reçoit deux affluens du Mississipi, la rivière au Canot, à l'ouest, et la rivière du Porc-Epic, à l'est. En traversant ce lac, notre interprète nous montra sur sa rive orientale un précipice du haut duquel une jeune squâ, de la nation des Sioux, s'étoit précipitée dans un moment de désespoir amoureux.

La rivière des Chippeouas entre dans le Mississipi au point précis où il sort du lac Pepin; sa source communique par des portages avec le Montréal, qui tombe dans le lac Supérieur; la grande quantité de sable que le Chippeoua entraîne dans le Mississipi contribue beaucoup à la formation des barres sablonneuses qui rendent la navigation plus difficile.

A quelques milles à droite au-dessous du lac Pepin, on voit les restes d'une des plus grandes de ces anciennes fortifications, si fréquentes dans la vallée du Mississipi et de ses affluens. Carver en a parlé. Le 4 août, nous nous sommes arrêtés pendant quelques instans au village sioux d'Ouabachâ, qui est à 60 milles du lac Pepin. Un peu plus loin s'élève du milieu du fleuve, à près de 500 pieds de hauteur, une montagne qui se termine par un sommet déchiré. Les alluvions ont créé autour de sa base une grande île bien boisée, dont la verdure foncée forme un contraste

agréable avec la roche nue qui la domine. Cette singularité naturelle a depuis long-temps attiré l'admiration des voyageurs; ils l'ont appelée *la montagne qui trempe dans l'eau.* Cette montagne insulaire a 4 à 5 milles de circonférence; c'est le seul rocher qu'on rencontre dans le cours du fleuve depuis le saut de Peckagama jusqu'à l'Océan; il le partage en deux; de chaque côté arrivent des rivières affluentes. Nous avons campé au pied des falaises vis-à-vis de la rivière Noire; son cours est interrompu à une journée de navigation par des rapides dont on a profité récemment pour établir une scierie. Un instant avant de nous arrêter, nous vîmes un gros loup gris traverser la rivière devant nous; on eut beau tirer sur lui, crier, agiter l'eau avec les pagayes pour l'empêcher d'aborder, il en vint à bout, et disparut dans un hallier épais.

(*La suite à une prochaine livraison.*)

NOTICE

SUR

LA PROVINCE DE MATOGROSSO,

Extrait de *la Corografia Brasilica* ou *Relaçao historico-geografica do Reino do Brazil;*

PAR LE PÈRE MANOEL AYRES DO CAZAL.

Nous avons donné, dans le volume IX de ces *Nouvelles Annales des Voyages*, la traduction de la description du gouvernement de Para. Ce morceau et la description présente du gouvernement de Matogrosso embrassent la totalité de cette partie intérieure ou occidentale du Brésil, longtemps désignée sous le nom de *Terre des Amazones* ou *Amazonie*. Elle étoit presque entièrement inconnue, à l'exception de la ligne parcourue par La Condamine, qui, en 1743, descendit l'Amazone en bateau, et à l'exception des parties de Matogrosso visitées par Mawe il y a vingt ans. Voici qu'un membre distingué du clergé brésilien nous

la décrit pas à pas et d'une manière complète. Sa description pourroit être plus animée, plus intéressante ; mais, telle qu'elle est, c'est un document géographique qui auroit perdu toute sa valeur, si nous en eussions élagué des détails que le géographe de profession y cherche de préférence. Nous n'avons pas non plus hésité à conserver les détails historiques qui précèdent la description géographique proprement dite ; ils offrent un double intérêt, ils nous font connoître l'espèce de guerre continuelle que les Portugais ont faite aux Espagnols, à l'insu des deux gouvernemens, ou du moins à l'insu de l'Europe ; ils nous apprennent la méthode de colonisation portugaise, qui est tout bonnement de pousser en avant des bandes d'aventuriers, semblables aux *first-settler's* des États-Unis, seulement avec la différence que les Portugais cherchent l'or avant tout. La méthode de colonisation, employée par les missionnaires espagnols, venus du Pérou et du Paraguay, se trouve décrite dans les premiers volumes des anciennes *Annales des Voyages*, dans les articles extraits du *Mercurdo Pernano*. On doit comparer ces articles, ainsi que l'excellente *Relation historique du Voyage de M. de Humboldt*. (M. B.)

Détails sur la première occupation de Matogrosso.

Les Paulistes (ou colons de Saint-Paul), après avoir réduit les nations des Guanhanas et des Carijos, ne tardèrent pas à traverser le fleuve Paranna dans l'intention de subjuguer d'autres tribus peu nombreuses et aussi pusillanimes.

Aleyxo Garcia et son père ou son fils, qui, vers le milieu du seizième siècle, passèrent au-delà du Rio Paraguay avec une nombreuse suite d'Indiens, et pénétrèrent jusque dans le voisinage des Andes, peuvent être regardés comme les premiers explorateurs connus de la partie méridionale de la vaste province que nous allons décrire ; celle du nord ne fut découverte que beaucoup de temps après par Manuel Correa, autre Pauliste, qui passa au-delà de l'Araguaya. Nous ignorons les noms des différens *certanistes* ou *chefs de Bandeiras* (1) qui visitèrent le pays en allant à

(1) On donne au Brésil le nom de *Bandeira* à un nombre indéterminé d'individus qui, munis des armes, des munitions et des vivres nécessaires pour leur subsistance et leur défense, entrent sur les terres dont les indigènes sont encore les maîtres, dans l'intention de découvrir les mines, de reconnoître le pays ou de repousser quelques hostilités des sauvages. Les personnes qui font ces espèces de campagnes prennent le titre de *Bandeirantes*, et leurs chefs celui de *Certanistes*.

la recherche des indigènes jusqu'en l'année 1718, époque à laquelle le Pauliste Antonio Pirez de Campos remonta le Rio Guyaba dans l'intention de joindre les Indiens Cuchipos, qui avoient une aldée dans l'endroit où est établi aujourd'hui l'hermitage de Saint-Gonzallo.

Vers l'année suivante, Pascoal Moreira Cabral, voulant suivre ses traces, remonta par le fleuve Cuchipo-Mirim, à peu de distance duquel il trouva des pépites d'or. Après avoir laissé dans cet endroit une partie de sa suite pour en ramasser autant qu'il seroit possible de le faire, il continua sa navigation jusqu'au lieu appelé aujourd'hui *Torquilha*, où il prit quelques indigènes de basse stature ornés de petites feuilles d'or, ce qui lui fit présumer que le sol contenoit une grande quantité de ce précieux métal; il fit en effet des recherches et rassembla des richesses considérables.

Retournant ensuite vers l'endroit où il avoit laissé ses compagnons, il descendit avec eux le fleuve jusqu'à l'aldée qu'Antonio Pirez avoit visitée l'année précédente; ce fut là que chacun montra ce qu'il avoit trouvé. Il y en eut qui présentèrent jusqu'à cent octaves d'or; d'autres une demi-livre, et quelques-uns une quantité beaucoup moins considérable: malgré cela, ils avoient généralement lieu d'être satisfaits de leur excursion. Les plus riches étoient ceux qni avoient

suivi le capitaine Moreira, qui rapporta pour sa part une livre et demie de pépites. Ils regrettoient vivement d'être privés des instrumens nécessaires aux mineurs, car ils avoient été obligés de creuser le sable avec leurs mains; cependant ils bâtirent quelques cabanes sur les rives des fleuves, et se décidèrent à s'y arrêter tant qu'ils y trouveroient leur avantage.

Au bout de quelques semaines, il arriva au nouveau camp une autre troupe, qui s'étoit établie sur le fleuve Saint-Lourenço; ayant appris les avantages qu'on pouvoit tirer du pays, elle voulut en profiter et augmenta le village qui commençoit à se former. La colonie naissante ne tarda pas à tenir un conseil général, et il fut décidé qu'on enverroit à la ville de Saint-Paul *Joze-Gabriel Antunes*, qui annonceroit au gouverneur la nouvelle de la découverte, et lui présenteroit des échantillons de l'or qu'on avoit trouvé, en lui demandant les ordres nécessaires pour le bien commun et le service de sa majesté. On dressa, à cet effet, une requête qui fut signée par les vingt-deux personnes dont se composoit alors la colonie. Le jour de cette décision, qui eut lieu le 8 avril 1719, elle choisit aussi le capitaine Pascual Moreira Cabral pour son régent (*Guardamor*) jusqu'à l'arrivée des ordres du gouverneur de Saint-Paul, et elle le revêtit de toute autorité, en lui promettant entière obéissance; ce qui fut

rapporté dans un acte qui devoit avoir force de loi jusqu'au retour de Joze Gabriel. Celui-ci employa plusieurs mois pour parvenir jusqu'à la capitale; mais, lorsqu'il y fut enfin arrivé, et qu'on y apprit la richesse des lieux nouvellement découverts, beaucoup de personnes voulurent augmenter ce foible établissement, et commencèrent à partir l'année suivante, en se faisant accompagner par plusieurs convois dont aucun n'arriva à Guyaba sans dommages plus ou moins considérables. Un grand nombre d'individus périt en route, les uns par les fièvres, les autres par les accidens inévitables dans un semblable voyage. Ces fâcheux événemens continuèrent à avoir lieu chaque année; et ils étoient d'autant plus malheureux, que les convois devenoient plus considérables : une foule de circonstances concouroient à rendre les malheurs fréquens, telles que le manque de bons guides, l'oubli de suivre l'ordre prescrit pendant la marche, le défaut de vivres et l'imprudence de se mettre en route sans instrumens de pêche, et sans armes à feu pour se défendre contre les bêtes féroces et les sauvages.

La même année, la petite colonie vint s'établir à *Torquilha*, où Moreira avoit d'abord trouvé la plus grande quantité d'or : l'année suivante, un nommé *Miguel Sutil*, qui commençoit une habitation sur les rives du Guyaba, ayant envoyé deux Indiens-Carijos domestiques chercher du

miel dans la forêt, ils lui rapportèrent vingt-trois pépites d'or qui pesoient cent vingt octaves, en lui affirmant qu'il y en avoit encore davantage dans le bois d'où ils venoient. Le lendemain matin, Miguel Sutil, accompagné d'un Européen nommé *Jean-Francisco Barbado* et de tous ses domestiques, s'achemina vers la forêt, guidé par les deux Carijos. Ils arrivèrent enfin à l'endroit où est établi aujourd'hui le bourg de Guyaba; ils y restèrent la plus grande partie du jour, et ne furent occupés qu'à ramasser les paillettes qui se trouvoient à la surface de la terre ou en étoient à peine recouverts : de retour vers le soir à l'habitation, *Sutil* se trouva possesseur de seize livres d'or, et Barbado de plus de quatre cents octaves.

Cette aventure se répandit bientôt dans le village, et on le transporta aussitôt dans le lieu découvert par les Carijos. On calcule qu'on tira de cet endroit, dans l'espace d'un mois, plus de quatre cents *arrobas* (1) de paillettes d'or, sans que les excavations faites pour cela excédassent quatre brasses de profondeur.

La même année, Rodrigo Cezar de Menezès arriva à Saint-Paul, dont il étoit nommé gouverneur; et l'un de ses premiers soins fut de faire payer exactement l'arriéré du *quint* ou droits royaux de ces mines.

(1) L'arrobe vaut trente-deux livres.

Il nomma à cet effet deux Paulistes d'une naissance distinguée à des places de la plus grande importance. Ils étoient frères et possédoient une fortune considérable: le premier, *Lourenço Leme*, eut le titre de procureur du *quint*, et *Joam Leme*, celui de mestre-de-camp des mêmes mines. Ces deux hommes, qui, fiers de leurs richesses, étoient accoutumés depuis long-temps à mépriser les lois, se voyant soutenus par une autorité sans bornes, commencèrent à exercer dans la colonie toute espèce d'exaction pour les motifs les plus absurdes. Ils prétendirent chasser des mines tous ceux qui n'étoient point Paulistes, et voulurent faire assassiner le chapelain, qui déclamoit contre cette injustice; mais le coup de fusil, destiné à ce malheureux ecclésiastique, ne le toucha pas et alla frapper l'un de ses gens qui se trouvoit près de lui. Ayant aussi conçu quelque jalousie contre un certain Pedro, ils le firent insulter de la manière la plus honteuse pendant la messe. Toutes ces atrocités rappellèrent enfin d'autres crimes presque oubliés, et obligèrent le gouverneur général à envoyer des ordres pour qu'on lui livrât les deux frères prisonniers; ils furent malheureusement instruits de cette circonstance par un de leurs parens, et ne tardèrent pas à s'échapper. Lorsque le mestre-de-camp Ribeiro arriva pour exécuter les ordres du gouverneur, ils s'étoient déjà fortifiés avec leurs domestiques dans un lieu retiré,

où ils furent attaqués en vain, parce qu'après avoir tué et perdu quelques hommes, ils firent une sortie et s'enfuirent dans l'intérieur emmenant la plus grande partie des leurs.

On les poursuivit cependant avec acharnement; Lourenço fut tué d'un coup de feu, son frère fut fait prisonnier et conduit à Bahia, où il reçut enfin le prix dû à ses crimes, et porta sa tête sur l'échafaud en 1724.

La quantité considérable d'or provenue du *quint* qui arriva à Saint-Paul en 1723, en même temps que Joam Leme, et la certitude de la mort du frère de ce dernier, excitèrent des cris de joie dans la ville. Tout le monde vouloit aller à *Guyaba* malgré les difficultés et les fatigues du voyage : mais, sur trois cents personnes qui, en 1725, sortirent de Saint-Paul avec plus de vingt canots, il n'échappa que deux blancs et trois noirs; le reste fut massacré ou fait prisonnier sur le Rio Paraguay, en face de l'embouchure du *Harez*, par une flotte de sauvages, qu'on a cru long-temps être de la tribu des Payagoas.

Quoique les Paulistes reconnussent bien ces Indiens pour les plus grands navigateurs des fleuves voisins, ils n'avoient jamais pensé qu'ils possédassent un nombre aussi considérable d'embarcations.

On doit remarquer que les premiers habitans de Saint-Paul, lorsqu'ils commencèrent à explo-

rer les rives du Paraguay, trouvèrent le pays dominé par deux nations principales. Les *Payagoas* et les *Gayacourous* étoient également nombreux : les premiers se rendoient redoutables par leurs flottes innombrables ; ils étoient maîtres, depuis un temps immémorial, de la navigation du Paraguay et de ses confluens jusqu'à l'endroit où elle est facile ; les Guaycourous possédoient, à ce qu'il paroît, dès la plus haute antiquité, plus de cent lieues de terrain le long du même fleuve.

Comme il est certain qu'il ne commença à y avoir des chevaux dans l'Amérique méridionale que depuis que les deux nations conquérantes s'y furent établies, on peut facilement calculer l'époque à laquelle les Guaycourous commencèrent à posséder quelques-uns de ces animaux, dont ils se servent continuellement, même dans leurs plus courtes excursions, et qui les font craindre de toutes les nations voisines, sans en excepter les Européens. Il paroît vraisemblable qu'ils commencèrent à en obtenir quelques-uns des habitans d'Assumpçaon avant que d'en aller chercher au Pérou. S'ils s'occupèrent autrefois beaucoup de la navigation, il est possible qu'ils l'aient abandonnée après avoir remarqué qu'ils pouvoient tirer de plus grands avantages de l'éducation des chevaux pour les guerres qu'ils feroient à des peuplades éloignées. Ils ont cependant encore un nombre de canots suffisans pour passer les fleuves.

La nécessité faisant taire l'aversion que se portoient mutuellement ces deux nations rivales, elles formèrent une alliance en 1720, et les Guaycourous commencèrent à devenir puissans sur les deux élémens. Pour le malheur de la province, ils ne tardèrent point à posséder presque autant d'embarcations que les Payagoas, et cet état de choses dura depuis 1725 jusqu'en 1768, époque à laquelle ils cessèrent d'être unis. Les Payagoas descendirent dans le bas Paraguay, où ils s'allièrent ou plutôt s'assujettirent aux Espagnols de la province de Paranna; ils y sont établis, et ont fondé plusieurs villages un peu au-dessous d'Assumpçaon (1).

Les Guaycourous continuèrent leurs hostilités jusqu'en 1791; à cette époque, les deux principaux chefs de cette nation, dont le premier s'appeloit *Emavidi Channé*, et l'autre *Queyma*, vinrent à Villa-Bella de Matogrosso, accompagnés de dix-sept guerriers et d'une nègresse créole, qui étoit leur esclave, et leur servoit d'interprète; ils offrirent au gouverneur, en présence du conseil, de

(1) Deux causes motivèrent la séparation des Payagoas d'avec leurs alliés : la première est la diminution sensible qui s'étoit opérée parmi eux à la suite de leurs hostilités répétées contre les conquérans, et la seconde venoit de leur jalousie envers les Guaycourous, dont la puissance commençoit à s'étendre autant sur les fleuves que dans les campagnes.

faire alliance avec le Portugal, et de se regarder à perpétuité comme relevant de la couronne; en foi de quoi on leur remit des lettres-patentes qu'ils gardent avec le plus grand soin et dont nous ferons connoître la teneur en achevant de parler de cette nation. Emavidi Channé voulut prendre les noms de Paulo Joaquim Ferreira, et Queyma ceux de Joam Queyma d'Albuquerque.

Ce fut en 1727 que le gouverneur Rodrigo Cezar arriva à la nouvelle colonie; il donna au village le titre de bourg, et l'appela Villa-Real de Guyaba. Il partit l'année suivante, et remonta par le Taeoary, sur lequel on commença à naviguer en 1729, de préférence à l'Embotatiu, dans l'espérance d'éviter la rencontre des sauvages, avantage qu'on ne put pas obtenir à cause du peu de distance qui existe entre ces deux fleuves.

La première division qui sortit de Guyaba, en 1730, escortoit un trésor de plus de sept cents *arrobas* d'or, et étoit commandée probablement par le docteur Antonio Alves Peixoto, qui par la suite devint *ouvidor;* elle fut attaquée dans les *Pantanaes* par une flotte de quatre-vingts canots montés de plus de huit cents Payagoas; le combat dura très-long-temps, et l'on prétend qu'il n'échappa que dix-sept Portugais qui eurent le bonheur de se sauver à la nage. On calcule aussi que, de leur côté, les ennemis perdirent quatre cents guerriers. Ils firent un grand nombre de prisonniers et s'em-

parèrent de l'or qu'ils échangèrent ensuite à la ville d'Assumpçaon contre des objets d'une si foible valeur, qu'une femme, nommée *Quiteria de Banhos*, en obtint six livres pour un plat d'étain (1).

En 1730, le brigadier Antonio de Almeida envoya quelques-uns de ses domestiques dans des canots de guerre pour chercher des cannes à sucre, que quelques Certanistes avoient remarquées sur les bords du fleuve Saint-Lourenço : ils revinrent au bout de deux mois avec celles qu'ils avoient pu rapporter; on en forma une plantation, et elle ne tarda pas à prospérer en raison des besoins de la colonie. L'année suivante, tout le monde voulut s'occuper de la culture de ce végétal utile, et l'on commenca à en tirer du tafia, qui, dans le principe, fut vendu dix octaves d'or la bouteille. L'usage de cette liqueur eut les plus heureux effets ; les couleurs de la santé reparurent sur les visages pâles et amaigris des nouveaux planteurs, qui virent aussi les fièvres diminuer parmi eux et la mortalité des esclaves peu à peu cesser.

La même année, il sortit de Villa-Real une

(1) Il y avoit à cette époque une singulière branche de commerce à exploiter dans cet endroit. Les rats y étoient tellement nombreux, que les deux premiers chats qu'on y apporta furent achetés une livre d'or; leurs petits se vendirent trente octaves; mais ils ne tardèrent pas à se multiplier et à devenir moins chers, jusqu'à ce qu'enfin ils fussent aussi communs que dans d'autres pays.

flotte de trente canots de guerre, et cinquante de transport, montés de six cents hommes bien armés de fusils, et ayant même deux pièces de canon; elle vouloit attaquer une escadre ennemie qui étoit remontée jusqu'à l'embouchure du Guyaba, où elle avoit fait prisonniers quelques individus qui alloient jusque-là pour pêcher. En arrivant à l'embouchure de l'*Embotatiu*, les Portugais aperçurent un nombre considérable d'Indiens, qui leur firent de loin des signes menaçans, poussèrent des cris de guerre et disparurent aussitôt. Après plusieurs jours de voyage, ils avoient déjà passé l'endroit où le Rio Paraguay se rétrécit et court entre deux montagnes, quand ils virent à la pointe du jour la flotte ennemie paroître tout-à-coup devant eux. Les Indiens attaquèrent en poussant les cris d'usage, mais les armes à feu et l'artillerie les forcèrent bientôt à rétrograder; ils furent poursuivis jusqu'à l'aldée Tavatim, où l'on mit en pièces un grand nombre de canots qui se trouvoient encore dans le port.

En 1732, tous les canots du convoi passèrent sans empêchement; mais, l'année suivante, l'escorte qui se composoit de cinquante embarcations fut détruite, et il n'échappa qu'un petit nombre de personnes, qui retournèrent à Guyaba, d'où l'on expédia quelque temps après trente canots de guerre et soixante-dix de transport, avec deux baraques établies sur deux canots.

Cet armement fut confié au lieutenant général Manoel Rodriguez de Carvalho, et arriva dans le Rio Paraguay vers le milieu du mois d'août de l'an 1734. Il y avoit environ un mois qu'on naviguoit sans avoir encore aperçu les sauvages, quand un matin on vit plusieurs feux qui commençoient à s'éteindre dans le fond d'une baie; les nôtres s'y dirigèrent en gardant le plus profond silence: ils arrivèrent jusqu'à environ une portée de fusil sans être aperçus des Indiens qui, en se voyant bloqués, poussèrent des cris horribles auxquels on répondit par la décharge de quatre cents armes à feu. Le nombre des morts fut considérable, et les blessés, ainsi que les enfans qui ne purent point s'enfuir dans les bois, restèrent prisonniers; leur nombre montoit à 292, et ils reçurent tous le baptême.

En 1735, après le retour de l'expédition du Paraguay et l'arrivée de la flotte de Saint-Paul, qui se composoit de cent douze canots, on partagea entre plusieurs propriétaires les mines découvertes trois ans auparavant par Fernando de Barroz, à peu de distance de l'endroit où est aujourd'hui Villa-Bella. Mais des fièvres malines, causées par les émanations de marais voisins, firent périr un grand nombre de ces nouveaux colons.

L'année suivante, la nombreuse flotte de Saint-Paul fut attaquée vers les parages de Caranda,

le jour de la fête de Saint-Joseph par celle des Indiens, qui étoit encore plus considérable. Le combat dura plusieurs heures, et nous perdîmes le brave commandant Pedro Moraes, ainsi qu'un moine franciscain, nommé Frey Antonio Nascentes, auquel ses forces extraordinaires et son intrépidité avoient fait donner le surnom de *Tigre*. Plusieurs des nôtres se distinguèrent dans cette fatale occasion où nous fûmes vainqueurs; mais on remarqua surtout un mulâtre, appelé Manuel Rodriguez, et vulgairement Mandu-Assou ou le grand Manuel, en raison de sa haute stature et de la grosseur proportionnée de son corps. Ce géant, doué d'une force étonnante et d'un courage à toute epreuve, gouvernoit un canot dans lequel il étoit avec sa femme, de la même couleur que lui, et avec plusieurs esclaves. Il fut attaqué par deux embarcations ennemies; mais il se défendit avec tant de valeur et d'adresse, qu'elles ne purent jamais venir à l'abordage; tantôt il se servoit d'un fusil que sa femme lui rechargeoit avec promptitude, tantôt il saisissoit son aviron lorsque l'ennemi étoit à sa portée, et chacun de ses coups abattoit un sauvage. En arrivant à Guyaba, il reçut le grade de capitaine.

La même année, on ouvrit une route qui faisoit communiquer la province avec Goyaz; plus de quinze cents personnes y passèrent avec leurs chevaux et leurs bestiaux, outre celles qui s'em-

barquèrent sur le fleuve Saint-Lourenco ; tous se rendoient à Matogrosso avec l'espoir d'acquérir une prompte fortune dans les mines qui y avoient été découvertes. Il sortit, en effet, en 1731, de cette riche capitainerie, plus de huit cents arrobas d'or pour Saint-Paul ; on les transporta sur huit canots de guerre, montés chacun de seize hommes choisis, et commandés par le lieutenant général Manoel Rodriguez de Carvalho, qui arriva à bon port après avoir mis en fuite une flottille d'indigènes qui l'attaqua à l'entrée des Pantânos. Les noirs se payoient à cette époque cinquante *octaves* d'or, ce qui n'étoit absolument rien en raison du bénéfice énorme qu'on tiroit de leur travail.

En 1740, les indigènes furent battus à l'embouchure du Tacoary, par la flotte de Saint-Paul, commandée par le brave Jeronimo Gonzalvez, qui arriva à Matogrosso avec une quantité innombrable de lances prises à l'ennemi ; il avoit perdu seulement quatre canots chargés de marchandises. Peu de temps après son arrivée, quelques Indiens domestiques de la nation *Bororos* vinrent annoncer que les jésuites espagnols s'étoient établis vers les sources du Paraguay, s'occupant à rassembler en villages les *Guaraparez*. Comme on savoit fort bien qu'ils ne manquoient point d'idolâtres à convertir dans le voisinage de leur mission, on les fit avertir d'avoir à se retirer. Malgré ce message menaçant, ils ne voulurent d'abord en rien faire ;

mais l'inconstance de leurs catéchumènes les obligea à retourner vers les aldées de la province de Santa-Cruz de la Sierra, d'où ils étoient venus, avant qu'on eût pris les mesures nécessaires pour les y forcer.

En 1742, un certain Manuel de Lima descendit dans un canot avec cinq Indiens, trois mulâtres et un noir, jusqu'à la ville du Para, en passant par le Guaporé, la Madeira et le Maranhan. Pendant que celui-ci naviguoit sur la Madeira, un autre Portugais, nommé Ferreira, remontoit, avec quelques négocians, par le Mamoré, jusqu'à la mission *da Exaltaçam*. Les mêmes personnes voulurent entreprendre ce voyage l'année suivante; mais elles trouvèrent la mission de Santa-Rosa, nouvellement établie sur la rive orientale du Guaporé, presque en face de l'espèce de détroit par lequel elles étoient entrées à Saint-Miguel l'année d'auparavant, et le curé jésuite bien déterminé à les empêcher de continuer leur navigation sur le fleuve. On pense que ce fut pour mieux effectuer ce projet, que les jésuites changèrent peu de temps après la mission de Saint-Miguel, pour l'établir du même côté, et qu'ils fondèrent celle de Saint-Siméon plus au nord; nonobstant cette précaution, jamais ceux de Matogrosso ne cessèrent de naviguer sur le fleuve.

En 1743, les indigènes ayant remarqué, vers les bouches du *Tacoary*, des signes certains que

la flotte avoit passé plus en avant, ils remontèrent, pour la joindre, jusqu'au bourg du *Sappé*, dans le voisinage de Villa de Guyaba, où ils tuèrent quelques pêcheurs. Étonné de cette hardiesse et se rappelant avec effroi les calamités qui étoient autrefois résultées d'une attaque semblable, l'ouvidor Joam Gonzalvez, d'accord avec les notables du bourg, jugea à propos d'obvier à de nouvelles hostilités, en traitant plus amicalement que jamais les Guaycourous, réputés innocens de ce qui s'étoit passé, mais cependant alliés des Payagoas sur lesquels tomboit toute la haine des colons, qui les regardoient comme seuls coupables dans les derniers événemens. En conséquence, on confia au capitaine Antonio de Madeiros le commandement d'une escadre de six canots de guerre et d'un même nombre de bateaux de transport, chargés de divers objets estimés des Indiens, et destinés à leur être offerts en présens ou en échange contre des chevaux. En débarquant dans une île voisine d'une aldée de Guaycourous, le commandant expédia aussitôt au chef de la tribu un Indien versé dans la langue de cette nation, et accompagné de deux soldats portugais, pour le prier de venir recevoir quelques présens qu'il désiroit lui faire, et s'entendre avec lui sur plusieurs points relatifs au commerce.

Le lendemain, ce chef se présenta accompagné d'une suite nombreuse d'hommes et de femmes,

sur le rivage le plus voisin de l'île. Il envoya à Madeiros deux des siens avec les trois personnes qui étoient venues le trouver la veille, et il l'engagea par ce message à venir lui parler, tandis que les Guaycoureus resteroient en ôtage. Le commandant se rendit à cette invitation avec une grande partie de sa suite, en ayant le soin de se munir de divers objets qu'il vouloit offrir au chef et à plusieurs de ses parens. Il fut parfaitement accueilli, et l'on accéda promptement à la proposition de faire cesser les hostilités des Payagoas, et d'échanger des chevaux contre des marchandises d'Europe.

Se fiant malheureusement à la sincérité des démonstrations amicales des sauvages, quelques-uns des nôtres vinrent imprudemment dès le lendemain commercer avec eux sans se munir de leurs armes; mais, vers les neuf heures, Madeiros et ceux qui étoient restés dans les canots remarquèrent sur le rivage un tumulte et une agitation, qui ne leur permirent pas de douter que leurs malheureux compagnons ne fussent perdus. On braqua aussitôt une pièce de canon qui étoit toute prête, et les Indiens s'enfuirent précipitamment dès les premiers coups, laissant étendus morts sur le rivage cinquante Portugais. C'est ainsi qu'ils prouvoient le cas qu'on doit faire de leur apparente amitié.

En 1744, nos cruels ennemis furent mis en dé-

route par la flotte des Paulistes, et l'on ne perdit dans cette circonstance qu'un noir percé d'un coup de lance. Nonobstant cette défaite, ils osèrent remonter, la même année, par le Paraguay, jusqu'à l'endroit où l'on passe de Guyaba dans Matogrosso ; ils débarquèrent pendant la nuit près de l'habitation d'un certain Joam d'Oliveira, mirent le feu à sa maison et tuèrent une partie de ses gens.

Le 24 de septembre, vers midi, et par un temps très-clair, on entendit un bruit souterrain qui fut immédiatement suivi d'un tremblement de terre pendant lequel on sentit plusieurs secousses à intervalles égaux; la frayeur, comme on doit le penser, fut extrême dans les lieux habités de Guyaba et de Matogrosso. Toutes les forêts brûlèrent, et l'atmosphère étoit obscurcie par des nuées de fumée. Pour comble de malheur, il régnoit, dès cette époque, une sécheresse qui dura jusqu'en 1749. La famine, jointe à d'autres calamités, se fit sentir et enleva un grand nombre d'individus. Le tremblement de terre qui, en octobre 1746, bouleversa le Pérou et détruisit la ville de Lima, se fit aussi sentir d'une manière sensible dans cette capitainerie; mais ses habitans en furent quittes pour la peur.

Avant la fin de la même année, le capitaine Joam de Souza se rendit au Para, par les fleuves Arinos, Tapajoz et Maranham; il retourna la

suivante par la Madeira, avec plusieurs canots chargés de marchandises européennes. Après son arrivée, d'autres négocians suivirent la même route, qui a toujours été fréquentée jusqu'à présent, malgré les incommodités sans nombre que l'on éprouve dans un semblable voyage.

Il y avoit environ deux ans que les pluies commençoient à faire renaître la verdure dans le pays ; les fontaines desséchées couloient de nouveau, et les maladies avoient déjà diminué, quand, au commencement du mois de janvier de 1751, il arriva à Guyaba une flotte nombreuse, qui amenoit D. Antonio Rolin de Moura, gouverneur de la nouvelle province ; Theolomo de Sylva Guzmaõn, Juiz de Fora, deux jésuites et une compagnie de dragons.

Vers la fin de la même année, le gouverneur passa dans les mines de *Matogrosso*, avec le dessein de faire fréquenter davantage la nouvelle route par eau conduisant au Para et découverte par Manuel de Lima ; il avoit aussi l'intention de faire rétrograder les jésuites établis, comme nous l'avons dit, sur la rive droite du Guaporé ; il étoit en outre chargé de fonder un bourg dans l'endroit le plus éloigné, pour servir à effectuer ces différens projets. Il choisit, en conséquence, un lieu appelé *Pouzo-Alegre*, et commença à y bâtir le 19 mars 1752.

Lorsque l'on eut ouvert des routes pour Bahia et Rio Janeiro, et que la navigation pour se rendre au Gram Para fut plus connue, celle de Camapuan commença à être beaucoup moins fréquentée. Cependant les mineurs, qui trouvoient leur intérêt à aller à Saint-Paul par ce fatal chemin, ne cessèrent point d'y passer; mais ils avoient le soin de réunir un grand nombre de canots montés de gens déterminés et armés jusqu'aux dents : souvent même des embarcations de guerre les accompagnoient jusqu'à certains passages du Rio Tacoary, où ils attendoient la flotte de Saint-Paul, qui devoit les protéger dans le passage des Pantanaes.

Après la séparation des deux principales nations indiennes, une des principales attaques que l'on essuya de la part des Guaycourous fut celle qui eut lieu au mois de mai de l'année 1775. Ils remontèrent le Paraguay avec vingt canots jusques auprès de Villa-Maria, et massacrèrent seize personnes après en avoir fait quelques autres prisonnières (1).

(1) Il existe dans les archives du sénat de Guyaba un manuscrit où l'on rapporte très au long les événemens historiques de la conquête et de la colonisation de la province; cependant la partialité de l'écrivain, qui omet plusieurs circonstances importantes, et qui, comme s'il avoit été le chef des deux partis, en rapporte d'autres dont il n'a pu être témoin, et sur lesquelles il ne pouvoit point

L'établissement du *presidio* de Nova-Coimbra, qui eut lieu la même année sur la rive occidentale du Paraguay, ne contribua pas peu à la sûreté des navigateurs de Saint-Paul. Selon les ordres de l'habile général Louis d'Albuquerque, il devoit d'abord être fondé sur la rive orientale, quarante lieues plus au sud dans des parages appelés *Fechados-Morros;* l'auteur de l'histoire des Guaycourous (écrite dans ce même presidio par un de ses gouverneurs) dit qu'il peut à peine empêcher le passage des ennemis, et ne sert en aucune façon à arrêter nos déserteurs dans leur fuite. Il devoit ajouter que le fondateur avoit commis une erreur, dont résulta l'entrée des Espagnols sur les domaines de la couronne de Portugal, où ils bâtirent Villa-Real, Saint-Carlos et Saint-Jozé.

Le presidio de Nova Coimbra fut attaqué ensuite, le 1er septembre 1800, par les Espagnols qui vinrent de la ville de l'Assomption avec quatre goëlettes et vingt canots. Ce fut la première fois que l'on entendit l'artillerie tonner avec autant de force au centre de l'Amérique méridionale, et que les nations guerrières des Guaycourous et des Payagoas purent se former une idée de la manière dont s'attaquent et se défendent les Euro-

avoir d'informations certaines, nous empêche d'en donner tout ce que nous aurions pu en extraire.

péens. Nous rapportons ici deux lettres originales qui donnent des détails sur la manière dont les choses se passèrent :

« Hier soir, j'ai eu l'honneur d'essuyer le feu que votre seigneurie a fait de ce fort, et je n'ai pas pu m'empêcher de reconnoître que les forces avec lesquelles je compte l'attaquer immédiatement sont infiniment supérieures aux siennes. Je ne puis donc pas m'empêcher de lui prédire les derniers malheurs ; mais, comme les sujets de S. M. Catholique savent respecter les lois de l'humanité, même au milieu de la guerre, je requiers votre seigneurie de rendre les armes au roi mon maître. Dans le cas de son refus, le canon et l'épée décideront du sort de Coimbra, dont la malheureuse garnison doit s'attendre aux dernières infortunes que vous pourriez lui éviter en accédant à ma proposition. Veuillez me faire connoître vos intentions dans le délai d'une heure.

» A bord de la goëlette *N'Senhora de Carmo*, le 17 septembre 1801.

« D. Lazaro de Ribera. »

« J'ai l'honneur de répondre catégoriquement à V. E. que l'inégalité des forces a été de tout temps pour les Portugais une raison de ne point quitter leur poste, mais bien de s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité et de s'ensevelir sous

les ruines des forts qui leur sont confiés, quand ils ne peuvent point repousser l'ennemi. Tous les soldats du presidio, qui a l'honneur d'être attaqué par une personne aussi distinguée que V. E., sont dans cette résolution. Que Dieu vous garde!

« Coimbra, 17 septembre 1801.

« RICARDO FRANCO D'ALMEIDA. »

Les assiégeans furent obligés de se retirer avec perte de quelques hommes au bout de neuf jours d'efforts inutiles.

Les dernières hostilités des Guaycourous eurent lieu en janvier 1781; ils assassinèrent, devant Coimbra, cinquante soldats qui faisoient des échanges avec eux, se fiant encore aux démonstrations d'amitié de ces sauvages qui étoient déjà venus deux fois les visiter.

Description topographique.

La province de Matogrosso gît entre le parallèle de 7° de latitude australe qui la divise du Para, et celui de 24° 30′, où elle touche au district de Paranna. Elle occupe un espace de trois cent quinze lieues du nord au sud, et en a environ deux cent quinze dans sa plus grande largeur, ce qui forme un territoire plus considérable que celui de l'ancienne Germanie,

considérée dans sa plus grande étendue. A l'occident, elle confine aux possessions espagnoles dont elle est séparée par les fleuves Guaporé, Jauru et Paraguay; à l'orient, elle confine au Paranna, qui la sépare de la province de Saint-Paul, et à l'Araguaya, qui lui sert de limites avec la province de Goyat. Comme elle s'étend près de vingt lieues dans la zone tempérée, on y remarque presque quatre climats différens. Un pays aussi considérable doit nécessairement admettre une variété extraordinaire dans tous les genres. La nature nous le présente comme partagé en trois grands districts ou *comarcas*, dont deux sont subdivisés en six autres moins considérables, dont les limites naturelles seront quelque jour adoptées par la politique, quand la population, selon l'ordre des choses, aura nécessité un nombre égal d'*ouvidorics*.

Districts	septentrional.	Juruenna occidental.
		Arinos.
		Tapiraquia oriental.
	méridional ou	Camapuania.
	du milieu.	Matogrosso occidental.
		Guyaba.
		Borororonia oriental.

Les fleuves Tacoary, Cochin, Camapuan et Pardo, dont les sources sont voisines, et les cou-

rans opposés bornent le district méridional ou Camapuania au midi ; les limites septentrionales sont formées par une chaîne de montagnes qui, vers la latitude de 13° à peu près, court de l'est à l'ouest, et renferme les sources du Paraguay. Les premières branches de ce fleuve se dirigent vers le sud, et celles qui forment le Tapajoz et le Xingu vont au nord.

Camapuania.

Ce district tire son nom du Rio Camapuan ; il a, au couchant, le fleuve du Paraguay; au sud, le Chichuhi et l'Igurey ; au levant, le Paranna ; on lui donne environ cent lieues carrées. C'est un pays généralement bas, qui n'a guère de forêts que dans le voisinage des fleuves, presque tout le reste du territoire étant couvert de bruyères. Il est vrai qu'il est arrosé par un grand nombre de rivières, dont la plus considérable a ses sources dans la chaîne *Amambuhy*, qui est fort peu élevée, et divise ce canton en partie orientale et partie occidentale. Une vaste portion de cette dernière est annuellement submergée lors des inondations du Paraguay, dont les eaux couvrent, dans certains endroits, un espace de plus de vingt lieues.

Minéralogie. Or, diamans et pierres précieuses, pierre calcaire, granit, variété d'argiles.

Botanique. La plante sur laquelle se trouvent la cochenille et l'arbuste de *Matto* (1) sont très-répandus dans divers parages. Il y a une grande variété de palmiers, de petits Cajous, quatre espèces d'excellens Guabirobas, trois d'Uaspiriticas rouges, jaunes et panachés. Ce fruit, qui ressemble à un grain de raisin, vient sur une plante qui a l'apparence du fraisier; les Paraguayanos en font différentes boissons : on trouve aussi des jaracatias, espèce de papaye.

Principaux fleuves. Le Tacoary, le Pardo, le Mondego, l'Igatimy, le Correntes, l'Ipanne-Guaçu, le Miamaya, l'Ivinheima.

Le *Rio Pardo* (fleuve jaune) est ainsi appelé à cause de la couleur de ses eaux, il est formé par la Sanguexuga et le Vermelho. Cette dernière rivière, qui a ses sources au nord et dont les eaux sont rougeâtres à cause du terrain où elle a creusé son lit, ne peut être regardée que comme un ruisseau, puisqu'elle n'a guère plus d'une brasse de

(1) Le *matto*, connu aussi, je crois, sous le nom d'*herbe du Paraguay*, s'élève à une certaine hauteur; on cueille ses feuilles, assez semblables pour la forme à celles de l'oranger; on les fait sécher sur des cuirs entre deux brasiers, et on les emploie ensuite en infusion comme celles du thé; on leur attribue certaines vertus; les indigènes en font un usage habituel depuis l'époque la plus reculée; ce sont eux qui les ont fait connoître aux habitans de la ville de l'Assomption.

largeur, et très-peu de profondeur. La Sanguexuga (la sangsue) prend ce nom, parce qu'elle passe à travers un lac où il y en a d'excellentes; elle commence quelques milles au sud-est du petit port de Camapuan, et est navigable l'espace de quatre ou cinq lieues; ses eaux sont pures et excellentes jusqu'à son confluent avec l'autre rivière. Elles prennent le nom de Pardo, et se jettent dans le Paranna, par une embouchure large de deux portées de fusil. Ce Rio Pardo est très-profond; mais on y rencontre à chaque instant des courans et des cascades, qui rendent la navigation plus laborieuse que celles d'aucun des fleuves sur lesquels naviguent les habitans de Guaba; ils emploient environ deux mois pour se rendre dans les parages où il cesse d'être navigable, et ont alors fait à peu près quatre-vingts lieues par eau. Son cours est tortueux; il se dirige au sud-ouest en faisant quelques sinuosités dans des campagnes charmantes, où l'on voit errer continuellement des cerfs blancs, des tapirs, des tamanduas, des porcs sauvages, des loups, des *rapozas* et des autruches. Le voyageur, ami de la chasse, peut aussi se divertir à tirer des perdrix, des soriemas, des codormizes, des queroqueros et une foule d'autres oiseaux.

Ces plaines continuent jusqu'aux cascades de Cayuru-Guaçu et Cayuru-Mirim, qui se rencontrent, dans le milieu de l'étendue du fleuve, à

trois milles d'intervalles l'une de l'autre. A partir de ces parages jusques en bas, on remarque des bois plus abondans en miel qu'en fruits : on ne rencontre plus qu'une petite cascade, ou plutôt un courant, connu sous le nom de Capoeiras, à cinq lieues au-dessus de Cayuru-Mirim.

Les principales chutes du Pardo sont au nombre de vingt-cinq ; celle du Curao est la plus considérable et peut avoir cinquante palmes de hauteur. On est obligé, pour faire passer les canots, de les décharger de la moitié de leurs marchandises et de doubler le nombre d'hommes, ou bien de les transporter au-delà des cascades.

Il y a dans le voisinage de ce fleuve deux espèces de palmiers, qui, à ce que l'on prétend, ne se trouvent pas dans les autres endroits visités par les habitans de Guyaba ; l'un deux s'appelle Guacuman, et peut avoir six à sept pieds de hauteur, on en tire une excellente amadou ; l'autre est connu sous la dénomination de Brutiz ; il est d'une hauteur assez considérable et d'une grosseur proportionnée, les feuilles ont environ sept pieds de longueur.

Les Indiens font, de son fruit, de même que les anciens Certanistes, une espèce de vin, qui a la plus grande analogie avec celui de raisin, tant par le goût que par la couleur.

Les principales rivières tributaires du Pardo sont l'*Anhanduhy-Guaçu*, l'*Anhanduy-Mirim* et

le *Sucury;* toutes les trois s'unissent à lui par la rive droite; la dernière, qui est la plus petite, se décharge quinze lieues au-dessus du *Rio-Vermelho;* la première a ses sources dans le centre du pays, et son embouchure à vingt-lieues au-dessous de celle qui le reçoit; l'Anhanduhy-Mirim se montre douze lieues au-dessous de Sucury.

A douze ou quinze milles au-dessous de l'embouchure du Rio-Vermelho, on trouve le port de *Sanguexuga* sur la rive gauche du fleuve de ce nom, où les canots, qui remontent le Rio Pardo, sont déchargés et transportés sur des charrettes à quatre roues, traînées par six ou sept paires de bœufs, à travers un isthme de deux lieues et demie de largeur, jusqu'au port de Camapuan, sur la rive gauche du petit fleuve de ce nom. Là, ils sont mis à l'eau avec la moitié de leur charge, et l'on ne peut les manœuvrer qu'avec beaucoup de peine en raison des bas-fonds, et des rochers à fleur d'eau dont le fleuve est parsemé jusqu'au profond et poissonneux Rio Cochim, où on les dépose, sous la garde de quelques personnes, dans des cabanes faites exprès, jusqu'à ce qu'on ait eu le temps d'aller chercher les autres. On compte douze lieues du port, jusqu'à l'embouchure de ce fleuve, qui traverse des forêts dépeuplées de gibier et manquant de fruits.

La navigation du Camapuan exige que Sanguexuga, qui n'est qu'une simple habitation de-

vienne un bourg considérable, et certainement on ne peut pas désirer de situation plus avantageuse. Ses habitans possédant naturellement un plus grand nombre de bêtes de somme, de charrettes et de petits canots qu'un seul colon, les négocians qui emploient ordinairement vingt jours dans le transport de leurs embarcations et de leurs marchandises, jusqu'à Camapuan, pourroient avoir tout terminé en une seule journée. Quoique les embarcations ne puissent naviguer sur cette rivière qu'en prenant une demi-charge, ce qui les oblige à faire trois voyages, il seroit possible d'arriver à Cochim dans le même espace de temps, et de continuer, comme l'on voit, au bout de peu de jours, sa navigation, après avoir évité une foule d'accidens et de dépenses, et en se rendant utile à plusieurs familles. Le propriétaire de l'habitation, trouvant son avantage dans le séjour que font chez lui les voyageurs, a un soin tout particulier de le prolonger, en évitant de les munir du nombre de charrettes et de chevaux nécessaires pour le transport des canots, et il rançonne impitoyablement les hôtes que leur mauvaise étoile lui amène. Les énormes dépenses que l'on se voit obligé à faire dans ces parages, les travaux continuels nécessités par la navigation, et le bas prix des mulets, qui permet de conduire facilement les marchandises des ports de mer dans différentes capitaneries, toutes ces raisons

réunies font que la route par eau de Camapuan et du Cochim est très-peu fréquentée.

On passoit autrefois par le Rio Anhanduhy-Guassu et l'Embotatiu, autrement dit Aranhahy; mais nous n'avons pas pu nous procurer de journaux de route qui détaillassent le nombre de leurs cascades et celui de leurs ports : pour les canots, il paroît cependant vraisemblable que, puisque les premiers navigateurs leur avoient donné la préférence sur le Camapuan, ils offroient quelques avantages que celui-là n'a point. On prétend que l'on retournera à l'ancienne navigation, quand les ports de l'Anhanduhy et de l'Embotatiu présenteront des moyens de transport : ce seroit un moyen de donner de l'importance au *presidio* de *Miranda*, de diminuer les dépenses qu'il nécessite continuellement à la couronne, et de faciliter la colonisation de la province. De vastes plaines permettent aux bestiaux d'arriver jusqu'au Paranna, qui, en plusieurs endroits, se divise en différens canaux de peu de largeur, et divers fleuves permettent au cultivateur de faire descendre dans les ports les produits dont ils peuvent tirer quelque gain.

Le *Rio Cochim*, dont nous avons déjà parlé, et qui a ses sources près de celles du Sanguexuga, court avec violence entre deux espèces de murailles de rochers ; il est quelquefois réduit à quatre ou cinq brasses de largeur ; mais il devient

plus considérable quand il traverse certaines forêts peu abondantes en fruits, quoique très-peuplées de gibier, et où se trouvent en grand nombre les deux espèces de palmiers *guaccuriz* et *bocayuvas*. Les principales cascades du Cochim sont au nombre de vingt-deux.

On compte parmi les torrens les plus remarquables qui le grossissent, et dont les plus considérables ont douze à quinze brasses de largeur, le *Ribairaon do Inferno*, celui de *Sellada* et le *Jauru* qui se jette par la rive droite; le *Jurado*, l'*Orelha d'Anta*, le *Jaam Biendo* et le *Tacoari-mirim* s'unissent du même côté : le dernier se jette près de l'embouchure du fleuve qui le reçoit.

Le *Tacoary* a ses sources vers les frontières de la Cayaponia, beaucoup au nord de Camapuan. Quand il reçoit le Cochim, il est déjà large et profond. Tout près de ce confluent, il y a une grande cascade qui prend son nom, où les canots sont obligés de laisser la moitié de leur charge pour passer; et, un peu plus bas, on en rencontre une petite appelée *Belliago*, qui est la dernière de ce fleuve dont la largeur ordinaire est de soixante brasses. Cette cascade est la dernière des cent treize, que les navigateurs sont obligés de franchir depuis Porto Felix jusqu'à Guyaba. Le Tacoary traverse presque toujours des campagnes peu boisées, et il se divise en une foule de bras qui font croire au voyageur qu'il

est sur un lac rempli d'îles. Sa navigation est très-agréable, il abonde en poisson ; mais les eaux sont continuellement chargées d'un sable très-fin. Parmi les îles dont il baigne les bords, on remarque celle *dos Passaros* (des Oiseaux), ainsi appelée à cause du nombre infini de volatiles qui y font leur demeure, et qui couvrent les arbres.

Le Tacoary se perd dans le Paraguay, par différens canaux qui entourent plusieurs îles ordinairement submergées, pendant la durée des crues de l'un et de l'autre fleuve, qui ont lieu vers la même époque. Cette espèce d'archipel est désignée sous le nom de *Pantanaes*. Entre autres oiseaux rares que l'on y rencontre, celui qui s'appelle *Anhupocas* mérite d'être remarqué ; il est de la grosseur de l'Anhuma, mais plus joli que lui ; il a de même une corne sur la tête et des éperons aux ailes ; son chant commence vers minuit et ne cesse qu'au jour. On trouve aussi dans ces parages un nombre infini de canards. La nature semble y avoir fait croître pour leur nourriture exclusive une quantité prodigieuse de riz sauvage dont le grain est si gros, que d'autres oiseaux ne pourroient point l'avaler.

Parmi les arbres remarquables qui croissent sur les rives du Tacoary, on distingue une espèce de palmier particulière à certains endroits ; son tronc peut à peine être embrassé par un homme, et esl

forces d'une seule personne seroient insuffisantes pour porter tous ses cocos, qui sont à peu près de la grosseur d'un œuf d'autruche et servent à la nourriture des Indiens.

Le *Rio Mondego*, autrement *Embotatiu* et autrefois *Aranhahy*, est très-profond; on peut aller en canots jusque près de ses sources peu éloignées de celles de l'Anhanduhy-Guaçu; il se jette dans le Paraguay, cinq lieues au-dessous de Tacoary. Le plus grand de ses tributaires est le Rio Verde, qui s'unit à lui par la rive droite.

Le dernier confluent du Mondego par la rive méridionale est avec une rivière appelée *Zerere*, qui a ses sources près de la petite chaîne de Santa Barbara.

Le *Rio Jvinheima* entre dans le Paranira par trois bouches également considérables; il a ses sources dans l'intérieur de la province où sa navigation peut faciliter les communications. On remarque ensuite le Rio Negro, qui paroît être la Sambabaya des premiers Certanistes, le Miamaya ou Miamay, qui est assez important, et enfin l'Igatimy auquel on donne quarante-cinq lieues de cours, et qui est navigable presque jusqu'à ses sources, que l'on rencontre dans le voisinage de la chaîne Amambuhy. Vingt-six lieues en ligne droite au-dessus de son embouchure, on trouve le passage des Guaycourous, et six lieues au-dessous il reçoit par la rive gauche

le petit Rio *das Bogas* (1). Un peu plus de dix lieues en avant, il s'unit par le même côté au Rio Escopil, presque aussi considérable que lui et qui vient des mêmes montagnes. On donne à ce confluent le nom de *Forquilha*; c'est un point élevé extrêmement avantageux pour l'établissement d'un village. On compte onze lieues de ces parages jusqu'au Paranna, et l'on ne rencontre dans cet espace que deux cascades. Trois lieues et demie au-dessus, on trouve la première des vingt-une chutes qui existent dans l'espace

(1) Presque à une demi-lieue au-dessus de l'embouchure du Bogas, il a existé une petite place de guerre appelée *Prazeres* ou *Igatimy*. Elle étoit située dans un endroit élevé sur la rive septentrionale du fleuve qui lui donnoit son nom, et fut démolie par les Espagnols en 1777, dix ans après sa fondation. Lors des fouilles que l'on fit dans ses fondations, qui avoient à peu près douze pieds de profondeur, on trouva divers ustensiles de ménage. Les Espagnols étoient aussi maîtres d'un fort bâti en face, et qu'ils abandonnèrent à la même époque. Les fièvres malignes régnoient dans ces parages depuis le commencement de février jusqu'en avril, et enlevoient un nombre considérable d'individus. On remarque cependant que quelques personnes établies à une grande distance du fleuve n'étoient point atteintes par ce fléau. Le territoire est d'une fertilité vraiment extraordinaire; le riz produit au-dessus de deux cents pour un, et le maïs jusqu'à cent cinquante. Le cotonnier y vient très-bien et donne de fort beau coton.

de dix milles ; il n'y en a pas jusqu'un peu plus haut que le passage des Guaycurus. Le cours de l'Igatimy est tortueux, les terres riveraines basses et couvertes de bois.

Le *Rio Corentes* ou *Rio Branco* des Espagnols et l'*Ipanné-Guaçu* vont tous deux se jeter dans le Paraguay.

Du côté opposé à l'Igatimy, un peu au couchant, on trouve les sources de deux petites rivières, dont la septentrionale se nomme l'*Iguaray-Assu*, et la méridionale l'*Iguaray-Mirim ;* elles se réunissent et vont grossir le *Chichuhy* (1), qui se jette dans le Paraguay par le 24° 12'.

Près de quatre lieues au sud de l'Igatimy, on

(1) Le traité des limites de 1751, ni même celui de 1777, ne font mention de ce *Rio Chicuhi* comme ligne de division; mais il est dit, dans l'art. 9 du dernier, que l'intention des contractans est que la ligne commune de démarcation tirée de l'Igurey jusqu'à sa source principale, continue en ligne droite par le plus haut du terrain jusqu'à l'endroit où prend naissance le fleuve le plus voisin de ladite ligne qui se jette dans le Paraguay. Le Chichuhy, suivant le manuscrit qui nous sert de guide, se trouve parfaitement remplir les conditions voulues par le traité. En s'en rapportant à d'autres documens, ce fleuve, qui entre dans le Paraguay par les 24° 12', s'appelle *Jejuhy*, et est formé par une grande et une petite rivière de même nom, qui, réunies, se joignent par la rive gauche au Coruguatas.

voit sortir l'*Igurey*, qui forme une limite entre les deux couronnes depuis 1777.

Zoologie. — Tapirs de toutes les couleurs, loups, cerfs blancs, lapins, et une foule d'autres quadrupèdes connus dans les autres provinces.

Le centre de la partie septentrionale de ce district est désigné, dans certaines cartes et dans les itinéraires des Certanistes, sous le nom de *vaccaria*, à cause de la quantité considérable de gros bétail qui s'y dispersa lorsque les Paulistes forcèrent les habitans de *Xérès* à quitter cette ville et les aldées voisines, qui formoient une espèce de petite province, dont elle étoit considérée comme la capitale. Le nombre des vaches et des taureaux qui s'enfuit à cette époque daus les campagnes, fut réduit à fort peu de chose par la guerre continuelle que leur faisoit les bêtes féroces; mais il ne tarda pas à s'augmenter de ceux qui échappèrent aux Guaycourous, quand, après avoir pillé le bourg espagnol de Coruguaty, ils furent poursuivis par les habitans, réunis au nombre de cinq cents, et forcés d'abandonner une partie de leur butin (1).

(1) La *Corografia* contient ici des détails curieux sur la nation Guaycourous que nous ne donnerons pas, parce qu'ils se trouvent réunis avec une foule d'autres dans la *Notice* de M. François Alvez do Prado, commandant du

Tribus indiennes.—Les terres arrosées par l'Igatimy, l'Escopil et le Miammaya, sont habitées par les *Indiens Cahans* (1) ou gens des bois. Ils vivent dans les forêts à cause de la crainte que leur inspirent les Guaycourous que l'on ne rencontre guère que dans les campagnes où leurs chevaux peuvent marcher facilement, et ils se réunissent en aldées plus ou moins considérables. Leur corps est peint d'urucu (*roucou*) ; ils se percent la lèvre inférieure, et y introduisent un morceau de résine transparente comme du cristal, et ayant la forme d'un petit cylindre, fixé à l'extrémité supérieure au moyen d'une cheville. Leurs arcs et leurs flèches sont fabriqués avec des instrumens tranchans de pierre et des dents de porcs affilées ; ils cultivent, entre autre sortes de végétaux, une excellente espèce de pistache terrestre, et possèdent plusieurs plantations de cotonniers, dont les femmes récoltent le produit qu'elles savent lisser d'une manière particulière. Le vêtement de cette nation consiste en une espèce de robe presque traînante,

presidio de Nuova-Coimbra, que les lecteurs des *Nouvelles Annales des Voyages* trouvent déjà dans la 2e partie du Tome III de cette collection. Nous pouvons affirmer que ces documens sont parfaitement en rapport avec ceux que nous avons sous les yeux. (*Note du traducteur.*)

(1) Les Cahans sont probablement les mêmes Indiens appelés *Cayabaras* par les Guaycourous; ils avoient plus de quinze *aldées* ou villages il n'y a pas trente ans.

ayant à peu près la forme d'un sac, et faite d'une seule pièce de coton fort large et doublée; ils laissent une grande ouverture à l'extrémité pour passer la tête, et deux autres sur les côtés pour les bras. Cette robe forme deux espèces de tabliers qu'ils relèvent quand bon leur semble, et attachent autour de leurs reins au moyen d'un cordon. Ils sont aussi dans l'habitude de se couper les cheveux à la manière des moines. Tous les matins ils adressent des hymnes au Créateur, en faisant les gestes les plus extravagans. L'un d'eux courbe son corps, et fait tourner pendant un assez long espace de temps ses mains fermées autour l'une de l'autre: leurs prêtres font, comme chez plusieurs nations sauvages, l'office de médecins et de devins; ils ont l'habitude de porter quelquefois à la main une croix, et tiennent probablement cet usage des premiers missionnaires jésuites, qui vinrent dans le pays, et qui se servoient habituellement d'un bourdon en forme de crucifix.

Les terres des Cahans sont couvertes de bosquets d'orangers sauvages. On y trouve une quantité prodigieuse d'abeilles qui ne donnent point à la vérité de bon miel, mais fournissent une qualité de cire supérieure à celle des provinces septentrionales.

Vers le milieu du siècle dernier, lorsque les plénipotentiaires allèrent placer la borne de dé-

marcation du Jaurée, ils trouvèrent, dans le voisinage du *Fecho dos Morros*, une nation d'Indiens appelés *Bayas*, dont on n'a plus entendu parler. Cette peuplade se servoit d'une massue assez courte, appelée *macânna*.

Les Portugais n'ont dans ce district que fort peu d'établissemens; on trouve d'abord l'habitation de Camapuan par les 19° 36′ de latitude australe, et ensuite le *presidio* de Miranda, fondé, en 1797, à environ un demi-quart de lieue de la rive droite du Rio Aranhahy, près d'une montagne, dans un endroit très-abondant en gibier. Sur le chemin de Camapuan on rencontre un grand lac.

Lors de la fondation du *Nova-Combra*, les Espagnols bâtirent Villa-Real; ce bourg, situé presque sous le tropique, est indigne du nom qu'il porte. Ils élevèrent aussi le *presidio* de San Carlos, sur la rive du Rio Appa, et celui de Saint-Jozé, que les Portugais démolirent en 1800.

On peut encore voir les ruines de la ville de Xérès, près des sources de l'Aranhahy.

Matogrosso.

Ce district, auquel on donne soixante lieues du nord au sud et quatre-vingts de l'est à l'ouest, est borné au nord par le Juruenna, au couchant par le Rio Guaporé, au sud par les possessions

espagnoles, et à l'orient par le Rio Paraguay. Il est entre les 13° et les 16° et 1′ de latitude australe. Le pays offre l'aspect le plus varié; il est couvert de chaînes de montagnes peu élevées qui charment les regards par leur belle végétation. Des vallées plus ou moins étendues, des forêts qui attestent dans plusieurs endroits la bonne qualité du terrain, une foule de rivières tributaires des eaux des plus grands fleuves de l'Amérique méridionale, l'arrosent et y facilitent les communications.

Montagnes.—Les plus élevées se trouvent dans la partie septentrionale, et peuvent être considérées comme des branches de la chaîne des Paricys.

Minéralogie.—Or, diamans, cristaux, granit, fer, pierre calcaire.

Botanique.—L'opuntia est commun dans différens parages, de même que l'ipécacuanha et le jalap. L'anis croît spontanément dans les terrains humides, et l'on trouve en abondance la vanille; on rencontre aussi les arbres qui donnent le copahu, la gomme élémi, la manne et le sang-de-dragon; il y a une foule de beaux bois de construction. Plusieurs arbres fruitiers y réussissent très-bien, tels que l'oranger, le goyavier, le mangavier et le bananier; on y cultive avec succès le maïs, le manioc, les racines nourrissantes, le riz, le tabac, le coton, les cannes à sucre, les

ananas et les melons d'eau; mais l'on ne récolte de ces différens produits, que ce qui est nécessaire à la consommation de la population.

Les marchandises européennes, telles que le vin, l'huile, les instrumens en fer, les tissus et quelques comestibles, sont dans ces parages d'un prix vraiment exorbitant, parce qu'elles sont recherchées par une foule de personnes qui les achètent au poids de l'or.

Zoologie. — On trouve en abondance toutes les espèces de quadrupèdes communes aux provinces maritimes. Le gros bétail est nombreux, mais les chèvres sont extrêmement rares, et l'on ne s'occupe point encore de l'éducation des bêtes de somme.

Ornithologie. — Autruches, *seriemas*, *hoceo*, *jacus*, loucans, perroquets, perdrix, *gairopongas*, herons, *jaburus*.

Fleuves. — Le *Guaporé* prend ses sources à vingt-huit lieues au nord-est de Villa-Bella; après en avoir fait vingt-quatre vers le sud et presque autant vers le couchant, il court au nord-ouest, et ensuite à l'ouest-nord-ouest. Une demi-lieue au-dessus du bourg dont nous venons de parler, il reçoit par sa rive gauche le *Rio Alegre*, qui vient de l'est, prend naissance dans la chaîne Aguapehy, et joint le *Rio dos Barbados*, aussi par la rive gauche, à trois lieues au-dessus de son embouchure. A trois lieues aussi au-dessus de Villa-Bella,

le Guaporé reçoit par la rive droite le *Sarere*, et quatorze lieues plus bas, du même côté, le *Galera*. Vingt-quatre milles plus loin, il reçoit le grand *Rio Verde;* environ trente lieues au-dessous il s'unit au Paraguay; soixante plus loin, le *Baurùs* ou *Bauré*, et ensuite le *Tunama* viennent s'y jeter tous les quatre du côté de la rive gauche. Seize lieues plus bas est le conflent de l'*Ubahy*, que les Espagnols appellent le *Rio dos Chiquitos*, parce qu'il arrose un pays habité par des Indiens de ce nom; il se nommoit aussi *Rio de Magdalena* ou de *Saint-Miguel*, depuis que l'on avoit bâti dans son voisinage des chapelles sous ces deux invocations. Les habitans de Matogrosso lui donnent le nom de *Mamoré* à cause de sa profondeur, et ils le lui conservent jusqu'à sa jonction avec une rivière plus considérable, appelée par eux *Rio Madeira*, et par les Espagnols *Mamoré*, dont le confluent est trente-trois lieues plus bas par terre, et quarante par eau.

Les Espagnols désignent ordinairement le *Guaporé* par le nom d'*Itenez*, et le lui conservent jusqu'à son confluent avec le véritable Mamoré, où tous deux perdent leur nom, et forment le majestueux Rio Madeira, qui court au nord pour se perdre dans l'Amazone.

Les rives du Guaporé ou Itenez sont presque partout marécageuses, de même que celles des

rivières qui le grossissent, et il y règne des maladies extrêmement fatales aux Européens. Les différens tributaires qui se jettent par la gauche, n'ont pas plus de trente lieues de cours dans leur plus grande longueur; ils viennent tous de la partie occidentale d'une continuation de la chaîne des Paricys, qui se prolonge avec le même Mamoré, qu'on voit encore se grossir de six rivières, et dont le cours, depuis l'embouchure de l'Ubahy jusqu'à l'endroit où il perd son nom, est interrompu par quatre cascades.

Le *Rio Jauru* prend ses sources dans les campagnes des Paricys, environ quatre-vingts lieues à l'est du Guaporé. Après avoir parcouru seul un vaste espace de terrain, il reçoit par la rive droite le Bahia ou Aquapehy, un peu à l'est-sud-ouest, et se joint au Paraguay par la latitude de 16° 24′; il est navigable pendant un espace considérable, et arrose presque toujours un terrain plat, couvert de forêts. A quelque distance de ses rives, on remarque un lac dont on tire du sel en abondance.

Vers le confluent du Jauru, qui est à cinquante lieues au sud-est de Villa-Bella, on a placé, en 1754, un superbe pilastre de marbre d'Europe, avec les armes d'Espagne et de Portugal, tournées vers les possessions de ces deux couronnes. Sur ce monument qui excite l'admiration des Indiens, on lit l'inscription suivante répétée des deux côtés:

Sub Joanne Quinto Lusitanorum
Rege Fidelissimo
Sub Ferdinando Sexto Hispaniæ
Rege Catholico
Justitia et pax osculatæ sunt.
Ex pactis finium regendorum
Conventis Madriti idib. januar.
M. DCC. L.

Le Rio *Sepetiva*, le *Cabacal*, le *Preto*, le *Barbados* et le *Pary*, qui prend son nom d'une nation déjà éteinte, se jettent tous dans le Paraguay après avoir reçu eux-mêmes le tribut de quelques petites rivières.

Le Rio Preto est le seul remarquable; il est formé par le Santa Anna et le San Francisco Xavier, qui sortent de la partie orientale de la chaîne Tapiraguian, s'unissent à la base d'une montagne, et forment chacun une chute d'eau sous laquelle on trouve du poisson en quantité vraiment extraordinaire.

Les eaux des rivières dont nous venons de donner le nom sont en général très-fraîches et très-limpides.

Villa-Bella, quoiqu'assez célèbre, n'est point un bourg très-considérable; il est situé près des rives de Guaporé, dans un terrain plat où il éprouve des inondations, lors des crues de fleuve. On le regarde comme la capitale de la province; ses

rues sont assez belles; les maisons n'ont qu'un seul étage, mais elles sont toutes blanchies avec du *tabatinga*. On y remarque plusieurs églises et un bâtiment destiné à la fonte de l'or; le gouverneur et l'ouvidor qui est aussi procureur des absens et juge de la couronne y font leur résidence. Il y a un sénat présidé par un juge de l'intérieur, qui est en même temps conservateur du bien des orphelins, procureur de la couronne, inspecteur de la fonte et juge de l'administration de la Fazenda Real (des finances) et de la justice.

Villa-Bella n'a point de fontaines, on y boit de l'eau du fleuve qui est excellente. On trouve sur son vaste territoire plusieurs hameaux desservis par des curés.

L'arrayal Diamantin (lavage des diamans), considéré comme faisant partie de ce district, est situé avantageusement à l'angle du confluent de la rivière de ce nom avec le Rio d'Oiro, trois lieues au-dessus de l'embouchure par laquelle il se jette dans le Paraguay. L'or et les diamans trouvés dans cet endroit ont engagé à y former, il y a peu d'années, un établissement. Ses habitans s'occupent du lavage de l'or, de l'éducation du gros bétail et de l'agriculture.

A trois lieues au-delà, on trouve dans la chaîne *da Mangabeira* plusieurs cultivateurs de manioc, de maïs et de différens légumes.

La portion la plus septentrionale de ce district

est encore dominée par différentes nations indigènes, telles que les *Cabyxis* et les *Cautaros* qui ont donné leur nom à deux tributaires du Guaporé. Les *Ababas*, les *Lambys* et les *Urucunys*, ainsi que d'autres, vivent près de la chaîne des Paricys.

Guyaba.

Ce district, qui a pris son nom du fleuve qui le traverse du nord au sud, est borné au nord par celui d'Arinos; au couchant, par Matogrosso; au levant, par la Bororonia dont il est séparé par le Rio San Laurenço qui lui sert de limites au sud, où il se termine par un angle formé par le confluent de cette rivière avec le Paraguay. On calcule qu'il peut avoir cent lieues du nord au sud, et un peu moins de soixante-dix dans la plus grande largeur de l'est à l'ouest. Ce pays est en général d'un aspect extrêmement agréable; les bois sont superbes, et ses vastes plaines arrosées d'une foule de fleuves présentent aussi à l'œil du voyageur des collines et des montagnes couvertes d'une brillante végétation.

Les orages formant la saison qu'on est convenu d'appeler l'hiver commencent en septembre et finissent en avril.

Minéralogie.---On trouve les mêmes métaux qui se rencontrent dans le district de Matogrosso.

Botanique.---Il y a une quantité considérable

d'excellens bois de charpente, et les forêts donnent en abondance le véritable quinquina, ainsi que plusieurs fruits, tels que le coing, le *jabulichaa*, l'*ambuzeiro*, la gouyave, et une foule d'autres. Le coton, le sucre, le maïs, le manioc et le riz sont les principaux objets dont s'occupe l'agriculture; mais ils doivent entièrement servir à la consommation du pays, car l'exportation n'offriroit absolument aucun avantage en raison de l'éloignement du district.

Zoologie. — On élève des chevaux, des mulets, des porcs, des brebis et quelques chèvres, qui sont à peu près inutiles.

Fleuves. — Le plus considérable est le *Paraguay;* il prend naissance dans la montagne du *Pary*, autrement dit du *Lage*, faisant partie de la chaîne des Paricys, vers un endroit où il y a sept lacs qui, réunis, donnent leur nom au pays environnant, quoique peu considérables et se communiquant par des canaux naturels. Un peu au-dessous du dernier, le fleuve court dans un terrain marécageux, en inclinant, pendant un court espace de terrain, vers le nord, et quittant ensuite le couchant pour tourner vers le sud. Le premier tributaire qu'il reçoit est le *Rio Diamantino*, qui vient de fort loin, et apporte avec lui les eaux du *Corrego-Rico* ou *Rio d'Oiro;* le second est le *Jauru*. Le long de la rive orientale et dans toute

cette vaste étendue de terrain, l'on voit courir une chaîne de montagnes qui continue encore pendant l'espace de sept lieues, et se termine à la pointe Escalvada, où les deux rivages commencent à devenir plats et marécageux.

Vingt lieues au-dessus de la pointe dont nous venons de parler, la rive occidentale est bordée par une autre chaîne de montagnes à peu près aussi considérable que la première, mais plus étroite, et coupée en divers endroits pour donner passage aux eaux de trois lacs, qui se trouvent derrière elles, et dont les bras paroissent autant de fleuves profonds, quand le Paraguay, pendant ses crues, les emplit du superflu de ses eaux. La portion septentrionale de cette chaîne s'appelle *Insua;* la plus méridionale prend le nom de *Chaynez*, et le centre est désigné sous celui d'*Oirados.* Le premier lac peut avoir trois lieues de diamètre; on le nomme *Oberaba*, et son cours est contigu à l'extrémité de la montagne Insua, derrière laquelle il se joint avec le *Gayba*, qui est éloigné d'environ trois lieues au sud, et que l'on regarde comme plus considérable. Les eaux de celui-ci coulent entre le mont d'Oirados et de l'Insua. Le troisième lac prend le nom de *Mandioré*, il a quinze milles de longueur et plusieurs bras; le plus septentrional sépare le mont d'Oirados d'avec le Chaynez, à six lieues au midi du

Gayba, en face duquel se décharge par la rive orientale le Rio San Laurenço, qui se perd dans le Paraguay vers les 18° 45′ de latitude.

Au mont Chaynez, habité autrefois par les Indiens *Guanans*, vient se joindre la chaîne d'Albuquerque, qui forme un carré présentant de chaque côté dix à onze lieues de face. C'est vers le côté méridional qu'est situé le presidio qui lui donne son nom. Le Tacoary se décharge en face cette montagne par les 19° $\frac{1}{4}$.

A cinq lieues au midi, on trouve les bouches du *Mondego*. Dans ces parages, le Paraguay se divise en deux canaux formés par une île étroite et boisée, ayant à peu près vingt lieues de longueur. Le bras oriental se nomme *Paraguay-Mirim*.

A onze lieues au sud du Mondego, on remarque deux hautes montagnes situées en face l'une de l'autre sur les rives du Paraguay, qui, dans cet endroit, devient assez large. On voit au bas du mont occidental le fort de Coimbra.

A onze lieues au-dessus de Coimbra, sur la même rive, on rencontre l'embouchure du canal de Bahia-Negra (la baie noire), qui est à six lieues dans l'intérieur, peut en avoir cinq de longueur, et reçoit les eaux des lacs et des marécages, qui sont au sud et au couchant des montagnes d'Albuquerque. C'est à dix-sept lieues plus haut que se jette, par le côté oriental, le *Rio-Queyma*,

qui est peut-être le Terery des premiers Certanistes.

Huit milles au-dessus, par la latitude de 21°, on voit le morne que les anciens Paulistes ont appelé *mont de Miguel Jozé*, au bas duquel se trouve le *fort Bourbon*.

A huit lieues au sud du mont de Miguel Jozé, une chaîne de petites montagnes se croise avec le Paraguay par la latitude de 21° $\frac{1}{3}$; le fleuve, qui, dans cet endroit, se rétrécit beaucoup, est divisé en deux bras par une île de rochers d'une longueur assez considérable.

C'est dans cet endroit désigné sous le nom de *Fecho dos Morros*, et formant la limite du bas et du haut Paraguay, que se terminent les marécages qui commencent à cent lieues au nord, à la pointe Escalrada. Lors des crues qui commencent en avril et finissent en septembre, la largeur du fleuve peut être évaluée, pendant l'espace de terrain que nous avons désigné, à trente ou quarante lieues; il offre absolument l'aspect d'une mer, et les anciens Paulistes l'appeloient autrefois en cet endroit lac *Xarays*, à cause d'une nation qui existoit alors et qui s'est éteinte. Pendant ce temps de débordement, une partie des eaux du San Laurenço, du Tacoary, du Mondego et une foule d'autres fleuves du côté oriental, forment, avec les lacs dont nous avons déjà parlé, une

Méditerranée périodique. Les lieux élevés deviennent alors des îles couvertes d'oiseaux et d'animaux sauvages (1).

C'est, comme nous l'avons dit, à partir de Fecho dos Morros, que les rives du Paraguay commencent à s'affermir. La rive orientale jouit particulièrement de cet avantage, et c'est de ce côté que l'on voit se perdre le *Tipoty*, le *Correntes*, le *Rio Branco*, l'*Appa*, l'*Ipannes-Guassou* et *Mirim*, et le *Chichuhy*, où commence le rivage rocailleux d'Huguruguita, qui se prolonge l'espace de dix lieues jusqu'à l'embouchure du petit Suobogo, d'où part la côte de Pataque, qu'on voit se terminer à l'embouchure du Tabixu.

La ville de l'*Assomption* est située par les 25° 2′ de latitude, et c'est à dix-huit milles au sud que se décharge le premier bras du profond Pilco-Mayo, qui prend naissance dans la Cordillère des Andes, vers le district de Potosi, où l'on peut parvenir en remontant ce fleuve, auquel on donne deux cents lieues de cours. Douze lieues plus bas, on en trouve une autre branche, et, quatre lieues après celle-ci, est la plus méridionale.

Le *Piruju*, le *Cannabé*, le *Tibicoary* et le *Rio*

(1) *Voyez* la description du lac Aquilunda dans le volume précédent des *Nouvelles Annales des Voyages*.

L'Afrique renferme probablement plus d'un lac de ce genre. (*Note du traducteur.*)

Verde viennent également le joindre au grand fleuve; mais c'est à environ douze lieues au sud du dernier tributaire, que se trouve le confluent du Paranna, qui est peu inférieur au Paraguay pour la largeur. Environ trente lieues plus bas, on peut voir le bras septentrional du Salado, et, à cinquante au sud, le plus méridional connu sous le nom de *Xalupoy*. C'est à l'angle méridional de ce confluent qu'est située la ville de Santa-Fe par la latitude de 31° 35′.

A quelques lieues plus haut, le *Terceiro* ou *Carcapal* vient également apporter le tribut de ses eaux, après un cours de plus de cent lieues.

Le Paraguay, qui, à partir du parallèle de 20°, va toujours en inclinant légèrement vers le sud-sud-ouest, change ici de direction pour aller à l'est-sud-est l'espace de quarante lieues, en recueillant toujours quelques rivières généralement peu considérables jusqu'à la latitude de 34°, où il s'unit par la rive gauche à l'Uruguay, son dernier tributaire considérable.

Ce fleuve, que les Espagnols appellent ordinairement *Rio de la Plata*, à partir de l'endroit où il reçoit le Pilcomayo, est souvent large de plusieurs lieues, et baigne quelques îles de différentes grandeurs ordinairement plates et boisées, connues sous le nom de *Parannas*. La rive gauche court alors à l'est jusqu'au cap de Sainte-Marie, et la droite au sud - est pendant plus de trente

lieues jusqu'à la pointe das Carretas, où le Rio de la Plata peut avoir près de quinze lieues de largeur. Sa navigation n'est interrompue par aucune cascade depuis le confluent du Sipotuba.

Le *Rio Guyaba* pend son origine vers la même latitude que le Paraguay; le premier torrent qui s'unit à lui par la rive occidentale est le Guyaba-Mirim; il est suivi par une foule d'autres qui le rendent navigable, à vingt lieues au-dessus de la capitale, quoique avec beaucoup de travail, à cause de certaines cascades qu'on ne trouve pas en descendant plus bas, où le fleuve devient très-large et court avec rapidité dans des plaines presque entièrement inondées. Lors des crues, il est extrêmement poissonneux, et ses eaux sont excellentes. C'est sur ses rives que l'on trouve particulièrement en abondance cette espèce d'arbre que les Portugais appellent *bois d'ail* (*pau dalho*). On le voit s'unir au San Laurenço par la latitude de 17° $\frac{1}{3}$. On préfère ordinairement naviguer dans les endroits inondés, où le courant n'est point aussi rapide que dans le lit proprement dit du fleuve. L'on parcourt ainsi de vastes champs de riz qui se reproduisent annuellement sans le secours des hommes, et ne paroissent point souffrir de leur séjour prolongé sous les eaux, que les gerbes dépassent toujours de cinq ou six palmes, poussant en proportion des crues. On fait la récolte de ces rizières en y pénétrant avec

des canots, dans lesquels on secoue les épis, qui souvent rendent une quantité considérable de grains. Deux espèces de poissons se font également craindre dans ces parages : le *piranha* et l'*arragaya* sont redoutés, l'un à cause de ses dents qui l'ont fait surnommer le *ciseau*, l'autre en raison d'une espèce de pointe solide dont sa queue est armée.

Villa Real de Guyaba, capitale de la Comarca, est un bourg considérable, bien peuplé, où l'on trouve en abondance du bétail, du gibier, du fruit et du poisson. Un prélat, évêque *in partibus*, y fait sa résidence ordinaire. On y trouve des professeurs destinés par le gouvernement à enseigner les belles-lettres et la philosophie. Il est situé près d'une rivière, à un mille environ de la rive orientale du fleuve, qui lui donne son nom. Tous les édifices sont bâtis en *taipa* comme à Saint-Paul, c'est-à-dire avec des espèces de briques non cuites, faites entre deux planches et blanchies ensuite avec une sorte de craie. Les maisons n'ont qu'un étage, et les rues principales sont bien pavées.

Les orangers sont tellement multipliés et prospèrent à un tel point dans les terrains avoisinans, que l'on mange des oranges toute l'année. Les melons d'eau, les melons ordinaires et les ananas sont aussi généralement répandus. On s'occupe de la culture du manioc, du maïs, des haricots

et du coton. Les cannes à sucre que l'on récolte sont destinées à faire de l'eau-de-vie.

A environ dix lieues à l'est de Guyaba, on rencontre le petit *Arrayal* de *Santa Anna*, qui forme aussi une paroisse. Il est situé dans un endroit très-élevé sur la montagne de San Jeronimo, et promet un accroissement rapide: par quelque route que l'on veuille s'y rendre, il faut monter une côte très-étendue. Ses habitans cultivent les mêmes végétaux qui viennent aux environs du Guyaba; mais leurs cotonniers souffrent fréquemment du froid qu'on sent assez vivement dans les nuits du mois de juillet. On a fait des expériences tendant à prouver que le sol est propre à la culture du froment.

A quinze lieues au sud-est de la capitale, on voit s'élever, sur un vaste rocher plat, le joli *Arrayal* de *San Pedro del Rey*, qui est éloigné d'une lieue des marécages immenses connus sous le nom de *Pirannema*. Ces plaines fangeuses sèchent pendant l'été, mais n'offrent point de pâturages propres à la nourriture des bestiaux. San Pedro del Rey est bâti en briques; le terrain de ses environs est fort rouge et contient de l'or; aussi les habitans s'occupent-ils autant du lavage que de l'agriculture et de l'éducation des bestiaux. Ils font aussi du sel en filtrant de l'eau mêlée à une certaine quantité de terre, renfermée dans des

sacs de cuir; cette même eau est soumise ensuite à l'ébullition.

Villa-Maria est un village situé sur la rive orientale du Paraguay, à sept lieues au-dessus du confluent du Jaurù, dans un terrain plat et fertile. On y trouve en abondance de la viande et du poisson. Plusieurs circonstances lui promettent pour l'avenir un accroissement et une importance qui surpasseront ce que peuvent attendre les autres bourgs de l'intérieur de l'Amérique méridionale. Ses habitans se composent pour la plupart d'Indiens de différentes nations, qui cultivent le maïs, le manioc, le riz, le coton, et s'occupent de l'éducation du bétail. On y remarque déjà un *engenho* (moulin) à sucre. Tout le monde s'éclaire avec de l'huile de ricin, et l'on emploie également celle de piquira, espèce de petit poisson très-multiplié et facile à se procurer. Le paraputanga et le pacu y sont regardés comme les meilleurs poissons du Paraguay et de ses premiers confluens.

En face de Villa-Maria, on peut voir la ferme royale de *Cahyssara*, où l'on élève une quantité considérable de gros bétail et de chevaux. On y rencontre un grand nombre de tigres.

Les hermitages de *N. D. do Livramento*, sur la route de Matogrosso et de *N. D. dos Prazeres*, près des sources du Guyaba, sont regardés, avec

quelques autres, comme les paroisses des habitans des districts voisins.

C'est près de la rive gauche du Rio Iatuba, branche du San Laurenço, sur la route de Goyarès, que se trouve l'aldée de *Boavista* (Bellevue), ainsi nommée à cause de sa charmante situation sur une éminence. Ses habitans ont construit un pont sur la rivière, et s'occupent de la culture de différentes denrées du pays.

Il existe encore différentes hordes d'indigènes, faisant toutes partie, à ce que l'on prétend, de la nation *Bororo;* elles sont dispersées sur le terrain qui forme les limites entre cette Comarca et la précédente. On en désigne une sous le nom de *Coroados*, il en existe une autre connue sous celui de *Barbados*, à cause de l'habitude où sont les Indiens de se former des moustaches avec de la teinture.

De toutes les nations rencontrées par les conquérans à leur entrée dans ce pays, la seule digne d'être connue étoit celle des *Paricys;* ces Indiens avoient la peau blanche, étoient d'une figure agréable, et se faisoient surtout remarquer par la bonté de leur caractère. Ils s'attachèrent promptement aux Européens, et c'est de leur mélange avec les blancs et les Africains que sont descendus en grande partie les *Mamelouks* et les *Curibocas,* qui forment maintenant la portion la plus consi-

dérable de la population du pays. Les Paricys, proprement dits, deviennent extrêmement rares, et même ceux que le hasard fait encore rencontrer sont très-vieux. Ce sont de fort bonnes gens auxquels on porte beaucoup d'affection.

Bororonia.

Ce district auquel les Bororos ont donné leur nom, et qu'ils possèdent encore en grande partie, est borné au nord, par la Tapiraquia; au couchant, par le Guyaba; au sud, par la Camapuania, et au levant par la province de Goyarès, dont le Rio Araquaya le sépare. Il y a cent vingt lieues de longueur nord-sud; sa largeur est proportionnée, quoique très-irrégulière.

Les *Bororos*, les *Guatos* et les *Baccahyris* sont les principaux habitans de cette Comarca; on regarde les premiers comme les plus nombreux, quoiqu'ils aient beaucoup diminué en comparaison de ce qu'ils étoient vers le commencement de la conquête. Ils se divisent en tribus désignées par différens noms.

Les *Guatos* qui dominent la partie méridionale sont les alliés des Portugais; ils nagent avec beaucoup d'habileté, savent percer le poisson avec leurs flèches, et possèdent un grand nombre de canots avec lesquels ils remontent jusqu'à nos habitations; l'arc, la flèche et une espèce de

lance sont leurs armes principales. Une large ceinture, tissue avec les fils de *ticum*, forme le vêtement commun aux deux sexes. Les femmes cependant y attachent une espèce de tablier qui leur descend jusqu'à la moitié des cuisses. Elles se couchent ordinairement, ainsi que les hommes, sur des peaux d'onces ; c'est une nation très-indolente dont la principale nourriture se compose de miel et de gibier.

Les *Baccahirys* occupent les terres voisines du Rio das Mortes; ils font une guerre continuelle aux quadrupèdes et aux oiseaux de toute espèce dont ils tirent presque entièrement leur subsistance: ils ont été jusqu'à présent en paix avec nous. Comme ils sont blancs et que leur caractère est en général assez doux, on est porté à croire qu'ils forment une tribu de Paricys.

Fleuves et lacs. Le Rio *San Laurenço*, qui prend naissance par les 15° de latitude, est déjà considérable quand il traverse la route de Goyarès; il reçoit, par la gauche, à quelque distance de cet endroit, le *Parannahyba*, qui amène le *Sucuri* dont l'origine est fort loin. Au nord de la route que nous venons de nommer, un peu au-dessus de ce confluent, le San Laurenço qui est devenu profond forme sa dernière cascade, court au sud-ouest dans des terrains plats, et augmente le volume de ses eaux, jusqu'à ce qu'il se jette par deux bouches dans le Paraguay, auquel il n'est

pas inférieur en largeur. La branche orientale est désignée sous le nom de *Chaynez*.

Environ dix à douze lieues au-dessus de l'embouchure du Guyaba, le San Laurenço reçoit encore une foule de petites rivières; mais son dernier tributaire remarquable est le *Rio Claro*, qui se jette quatre lieues au-dessous de ce confluent.

Le *Rio das Mortes* a pris son nom de la grande quantité de personnes composant la première *Bandeira*, qui moururent des fièvres sur ses rives. Il a ses nombreuses sources au sud de la route de Guyaba, court au nord, et va se perdre enfin dans le bras occidental de l'Araguaya. Le Roncadoret, les deux Sangradores sont les origines éloignées de cette rivière. Entre les Sangradores on remarque un lac considérable, connu sous le nom de *Lagoa-Grande*.

Vient ensuite le *Rio Peixe*, formé par le *Raizama* et le *Tacoaral*, qui traversent aussi la route de Guyaba.

A sept lieues de l'Araguaya, près d'une rivière et de la route dont nous venons de parler, on trouve l'aldée de *Insua*, où est établi le lieu d'enregistrement. Il y a dans son voisinage des sources d'eau chaude.

Sur la rive gauche du Rio das Mortes, il a existé une aldée connue sous le nom d'*Amaro Leite* son fondateur; mais elle a disparu depuis que l'on a dirigé la route plus vers le sud.

Juruenna.

Cette Comarca est bornée au nord par la Mundrucania, à l'occident par les Rios Guaporé et Madeira, au sud par Matogrosso, et à l'orient par la rivière qui lui donne son nom. Elle a cent dix lieues à peu près du nord au sud, et beaucoup plus de l'est à l'ouest. C'est un pays fort peu connu des Européens, et dominé par différentes nations d'Indiens encore sauvages. Les *Pammas*, qui possèdent une portion considérable de terrain arrosé par la Madeira, ont la peau blanche. Les *Tamares* habitent dans le voisinage du Rio Juyna, les *Paccahas* vivent au nord de ces derniers, et les *Sarummas* se trouvent encore plus au nord sur les bords du Juruenna. C'est plus bas qu'on rencontre les *Uhayhas*.

Le *Rio Juruenna* qui, dit-on, a adopté le nom d'une nation, prend ses sources un peu au nord de celle du Jauru, se dirige encore au nord, et s'unit par deux embouchures à l'Arinos, entre les parallèles de 9 et 10° de latitude australe. Ce tributaire, plus considérable que le fleuve dans lequel il va se jeter, indique assez, par le volume de ses eaux, qu'il reçoit un grand nombre de rivières ; on ignore encore entièrement si la navigation est facile, car personne ne l'a remonté. Ceux qui ont observé son embouchure disent

que ses eaux y sont extrêmement limpides et entourent plusieurs îles de différentes grandeurs; il se perd dans l'Arinos entre deux collines de peu d'élévation. L'île qui le partage en deux canaux est assez grande et assez élevée.

Le *Rio Jamary* et le *Giparanna* sont les deux plus grandes rivières qui sortent de cette Comarca pour se rendre dans la Madeira : le premier commence dans les Parycis, arrose les terres des Camararès, et traverse, dit-on, un terrain aurifère.

Le *Giparanna*, ou *Rio do Machado*, a ses sources à l'est du Jamary dans les mêmes montagnes, se grossit de plusieurs rivières qui arrosent le territoire de différentes nations sauvages, et va se jeter dans la Madeira, huit lieues au-dessus de l'autre. On prétend qu'il croît sur ses bords de la salsepareille.

Le *Soterio* et le *Paca Nova* sortent aussi du pays des Parycis, et se perdent dans l'Itener.

Le long de la Madeira et de l'Itener, seul endroit où le district est bien connu, on trouve du gibier en abondance.

Parmi les arbres remarquables que l'on rencontre dans les grandes forêts dont les dernières rivières sont environnées, on distingue surtout une espèce de palmier appelé *Ubussu*, de la fleur duquel on tire une sorte d'enveloppe fibreuse et élastique qu'on pourroit croire fabriquée à la trame, et dont les Indiens se font des bonnets.

Le caragirù donne une excellente teinture du plus bel incarnat. Il y a une foule de bois de construction magnifique qui sont parfaitement inutiles à cause du manque de population.

C'est dans cette Comarca que se trouve *le fort du prince de Beira;* il est revêtu en pierres de taille et défendu par quatre bastions; on le rencontre sur la rive droite du Guaporé, une lieue au-dessus de l'embouchure du Tunama, par les $12° \frac{1}{3}$ de latitude australe, et un mille au-dessus de l'endroit où le premier gouverneur de la province avoit fait bâtir celui de la Conception; il fut commencé en 1776. Le terrain n'est jamais inondé par le fleuve, quoique dans ses grandes crues il monte jusqu'à trente pieds et baigne une grande portion du pays environnant; ce qui donne même fréquemment des fièvres à la garnison. On compte 110 lieues de ce fort jusqu'à la capitale, et, par le fleuve, il y en a 190, tant les sinuosités sont nombreuses.

On voit tout auprès une aldée dont la population nombreuse se compose d'Indiens civilisés; et, à quelque distance au-dessus, il y en a une autre connue sous le nom de *Leonil*, peuplée aussi d'indigènes qui fabriquent une excellente espèce de poterie, et s'occupent en outre de chasse, de pêche et d'agriculture.

Environ cinq mille au-dessous du confluent du Mamoré avec le Guaporé, on rencontre, sur la

rive du Madeira, près de la cascade du Ribeiraon, la nouvelle paroisse de *Saint-Jozé.* Ses habitans se composent d'Indiens de diverses nations et de quelques blancs qui vivent de chasse, de pêche et des produits de l'agriculture. On peut se procurer dans cet endroit quelques productions propres au commerce.

Arinos.

Cette Comarca, qui prend son nom du fleuve qui l'arrose et la divise en deux portions de grandeur assez inégale, confine au nord avec la Tapajonia, au couchant avec le district de Juruenna, et est borné au midi par celui de Guyaba, ainsi que par la Tappiraquia au levant. Sa longueur, du nord au sud, est égale à celle de la Juruenna; sa largeur, de l'est à l'ouest, est de 80 à 90 lieues. On désigne vulgairement une portion de la partie la plus méridionale sous le nom de *Vargès* ou *Vargeria.* Il y a déjà fort long-temps qu'une colonie d'aventuriers vint s'y établir; mais elle n'y fit point un long séjour, et le voisinage des indigènes ou le médiocre produit des lavages l'engagèrent à quitter le pays.

Cette contrée est fort peu connue; on sait cependant qu'il y a de l'or, et qu'elle est arrosée par un nombre considérable de rivières, d'après les détails fournis par ceux qui ont navigué sur l'Ari-

nos et le Tapajoz, où elles vont toutes se perdre. L'on n'ignore point non plus qu'il y existe quelques montagnes et des forêts magnifiques.

De toutes les nations qui la dominent, on ne connoît bien que les *Baccurys*, possesseurs du premier territoire arrosé par l'Arinos, et les Mambarès, errant dans le pays que traverse le Taburahyna, premier confluent considérable du Juruenna. Par la rive orientale, on a aussi des relations avec les Appiacas, qui occupent le centre du district, et possèdent, sur la rive droite de l'Arinos, une aldée dont les cabanes sont très-élevées. Ces indigènes sont farouches, et font toute leur occupation de la chasse et de la pêche. C'est avec une hache de pierre qu'ils préparent les charpentes nécessaires à la construction de leurs chaumières. Ils font aussi leurs canots au moyen du même outil.

Au nord de ceux-ci vivent encore les *Cubahybas* qui parlent la même langue. On espère que ces différentes nations, en apprenant à connoître les avantages inappréciables des instrumens en fer qu'ils ne peuvent obtenir que des Portugais voyageant sur le fleuve, non seulement faciliteront la navigation, mais concourront à l'établir, surtout si l'on met de la bonne foi dans les relations qu'on aura avec eux. On pourroit, dans ce cas, échanger quelques bagatelles d'Europe contre des productions utiles du pays.

Le *Rio des Arinos*, qui a pris son nom d'une nation inconnue aujourd'hui, a ses sources près de celles du Paraguay, et se décharge dans l'Amazone sous le nom de *Tapajoz*. En 1805, notre compatriote Joam Viegas fit, en naviguant sur cette grande rivière, presque le même voyage que le premier explorateur Joam de Souza et Avezedo. En 1812, Antonio Thomè de França la descendit également; mais il la remonta l'année suivante avec sa flotte, qu'il avait chargée de différentes marchandises à la ville de Para. Ce voyageur indiqua ainsi, le premier, une route infiniment plus courte, et d'une navigation beaucoup plus facile que celle du Rio Madeira.

La première rivière un peu considérable qui s'unisse à l'Arinos par la rive droite, est le *Rio Preto*, qui naît entre le Paraguay et le Guyaba; vient ensuite le *Sumidor*, auquel on a donné ce nom, parce qu'au bout de plusieurs lieues de cours, il se cache sous un rocher, et reparoît à quelque distance. Un canot, lancé non loin de l'endroit où il s'engloutit, a reparu de l'autre côté. Le capitaine Joam de Souza est descendu par le Sumidor, et d'autres personnes se sont embarquées sur le Rio Preto, dans un endroit distant de trois lieues de l'Arrayal Diamantin. Nous ignorons pourquoi aucun de ces navigateurs n'est descendu par l'Arinos, qui est plus considérable que le Rio Preto, à l'endroit où il le reçoit. Tous

les canots dont on s'est servi pour ce voyage ont été creusés dans les troncs d'arbres qui croissent sur les bords de ces différens fleuves ; l'on peut juger par-là de la fertilité du terrain, et combien il est propre à l'agriculture.

Pendant vingt-huit lieues de navigation, faites en quatre jours de la Barre du Rio Preto à celle du Sumidor, Viegas a remarqué dix-neuf torrens dont les noms sont inconnus, et qui se jettent presque tous par la rive droite.

Après avoir parcouru un vaste espace de terrain, l'Arinos perd son nom pour prendre celui de Tapajoz en mêlant ses eaux à celles du Juruenna. Ces deux rivières réunies doivent véritablement s'appeler le Tapayo du nom d'une certaine nation qui habitoit ses rives plus au nord.

La première rivière considérable qui s'unisse au Tapajoz par la rive droite est l'*Azevedo*, ainsi appelée à cause de celui qui l'a découverte ; il reçoit encore plusieurs tributaires, et est interrompu d'abord par une île qui le divise en deux canaux rapides, et ensuite par une grande cascade, dont le bruit et les vapeurs indiquent le voisinage. Après avoir été resserré par deux montagnes qui ne lui permettent point de s'étendre à plus de cent brasses de largeur, il devient plus imposant que jamais jusqu'à son embouchure. On trouve sur ses rives une grande quantité de tortues *Bracajas*.

On voit s'élever sur les rives du Rio Preto, dans l'endroit où les canots débarquent, un village qui, par sa position, sera de la plus grande utilité aux navigateurs.

Tappiraquia.

Cette Comarca a adopté le nom d'une des nations qui la dominent; elle est bornée au nord par la Xingutania; au couchant par le Rio Xingu, qui la sépare de celle des Arinos; au sud, la Bororonia forme ses limites, et elle a à l'orient le Rio Araguaya qui la divise de la Nova Beyra. On calcule que sa longueur est la même que celle du district des Arinos; elle peut avoir 60 à 70 lieues de largeur de l'est à l'ouest.

A l'exception de la lisière orientale, le long du Rio Araguaya, le reste du pays nous est inconnu, faute d'avoir les relations écrites de ceux qui y sont entrés autrefois. Parmi les nations qui l'habitent, on distingue les Guapindayas, les Tappiraques ou Tappirapes, les Ximbiuas et les Aracis.

La portion méridionale est arrosée par différentes rivières, dont les plus connues sont les Rios *Boys*, *Barahu*, *Trahyras* et *Xanacy* qu'on considère tous comme tributaires du *Xingu*, mais dont on ne connoît pas les sources principales; ceux qui commencent plus à l'est forment le Rio de Saint-Joze, qui se décharge dans l'Araguaya, 16 lieues

au nord du Rio das Mortes. Au sud de son embouchure, il y a un grand lac avec lequel il communique, c'est à quelque distance de ses sources que se trouve le célèbre emplacement des *Martyrios*, découvert, à ce que l'on raconte, par le fameux Barthélemi Buenno, quand il entra, pour la première fois, sur les terres des Indiens *Aracys*, et qu'il vit quelques-uns des instrumens de la passion de Jésus-Christ, grossièrement sculptés sur un rocher qu'on a cherché depuis bien des fois, mais toujours en vain (1).

Un peu plus de vingt lieues au-dessous du Rio Saint-Joam, on voit sortir celui *das Vertenses*, qui vient de fort loin, et passe tout auprès d'une montagne creusée en grande partie.

Un peu au nord de la réunion des deux bras de l'Araguaya, qui forment la grande île de Sancta-Anna, on trouve l'embouchure du petit Rio da Ponta, et un peu au-dessous celle du Tappiraques,

(1) Qui peut nous assurer que le célèbre chef de Bandeira, Buenno, n'a point eu l'intention de tromper ses compatriotes, comme il abusa une fois les Indiens sauvages qui l'entouroient, en brûlant devant eux un peu d'eau-de-vie et en leur persuadant qu'il avoit le secret de dessécher ainsi les plus grands fleuves? Ces bonnes gens lui donnèrent depuis le surnom d'*Anhanguera*, c'est-à-dire *Vieux Diable*; et, certes, ce n'étoit pas sans raison. (Cette note est dans le texte portugais; il est bon de le dire, on ne le croiroit pas.)

appelé ainsi parce qu'il a ses sources dans le territoire des Indiens de ce nom.

Au nord de cette dernière, on trouve, sur les rives de l'Araguaya, dans l'espace de 24 lieues, trois aldées connues sous les noms de *Lappa*, *Almeida* et *Semancelhe;* elles ont été fondées pour réunir différentes familles de la nation Ximbiua, qu'on força à demander la paix vers l'an 1775. Les Indiens, composant ces tribus, sont retournés depuis long-temps à leur ancienne manie de vivre, et font consister leur principale occupation dans la chasse et la pêche.

Les premiers *Certanistes* qui entrèrent dans ces parages, trouvèrent des paillettes d'or dans l'estomac de plusieurs perdrix qu'ils avaient tuées, et c'est sans doute une preuve bien évidente que ce métal précieux s'y trouve en plus ou moins grande quantité. Les mêmes voyageurs rencontrèrent aussi des cerfs blancs et une foule d'autres animaux propres à la subsistance de l'homme.

Au premier abord il sembleroit que cette Comarca ne peut se peupler, ainsi que les deux dernières, que dans le cas où il y existeroit des mines d'or et d'argent, et qu'autrement elles doivent toutes trois rester plusieurs siècles dans le même état, en raison de leur position géographique. Cependant la fertilité du territoire et la facilité de transporter les produits par les grands fleuves qui l'arrosent, pourront un jour attirer les colons. Ils y trou-

veront le quinquina, découvert il y a peu d'années vers les sources du Guyaba, et que l'on rencontre probablement sur les rives des fleuves qui courent au nord; ils pourront recueillir les fruits du pucheris et du pechurim, qui font la richesse des provinces limitrophes du nord, et enfin le cotonnier, dont les produits sont incalculables, pourra à lui seul les récompenser des peines et des frais qu'exigera leur entreprise.

APERÇUS

SUR

LA GRANDEUR ET LA DÉCADENCE DE L'EMPIRE OTTOMAN;

PAR M. MALTE-BRUN.

Il y a cent cinquante ans que les Turcs assiégeoient Vienne, menaçoient l'Italie, humilioient les czars, protégeoient la Pologne et partageoient avec Louis XIV l'honneur d'exciter les craintes et les haines de l'Europe jalouse.

Aujourd'hui, quel changement! ... Je ne parle pas de cette foule de gazetiers qui chassent les Turcs de l'Europe avec une facilité admirable; mais de véritables hommes d'état semblent admettre la possibilité d'un partage de la Turquie, ou du moins d'une intervention des puissances chrétiennes dans les révolutions qui agitent cet empire, intervention qui, selon les opinions les plus modérées, aura pour résultat le démembrement de quelques provinces, telles que la Vala-

chie, la Moldavie, là Servie, le Péloponnèse, la Crète, l'Archipel et l'Égypte.

Nous-mêmes nous avons, dans ces Annales, proposé de former un nouvel empire byzantin chrétien, composé de la Turquie d'Europe au sud du Danube et de l'Asie-Mineure. Nous sommes donc atteints et convaincus de ne pas être dans l'intérêt de la Porte-Ottomane, et de ne pas la croire invincible. Mais nous n'en pensons pas moins que l'on se forme généralement les idées les plus fausses sur les côtés forts et foibles de l'empire turc, ainsi que sur les véritables causes de sa grandeur passée et de sa décadence, réelle sur quelques points, quoique, sur d'autres, elle soit imaginaire.

1. *Les mœurs des Turcs ont-elles dégénéré?*

Les Turcs, dit-on, énervés par un climat doux, par les richesses de leur empire, n'ont conservé de leur ancien caractère que l'insolence, la cruauté et le mépris des hommes. Tyrans amollis, ils vont à leur tour porter les chaînes qu'ils avoient imposées à tant de nations. On ajoute, pour embellir cette opinion, des détails amusans sur l'indolence des Turcs, sur leur avarice et son cortége d'injustice, sur la polygamie et ses effets démoralisans; tout enfin, jusqu'à l'usage de l'opium, est cité pour prouver que les mœurs

dégénérées des Turcs doivent amener la chute prochaine de leur empire.

D'abord, c'est une question fort délicate que celle du rapport entre les mœurs et la durée des états. Les Romains, si avilis sous Tibère et Néron, ne périrent que lentement à travers des alternatives de réconvalescence et de rechutes.

Distinguons d'ailleurs les Turcs de la capitale de la masse du peuple, répandus dans les campagnes et dans les villes de province.

Les mœurs des Turcs en général n'ont guère changé ; nous les retrouvons dans les auteurs du quinzième siècle avec les mêmes vertus et les mêmes vices qu'à présent, sanguinaires lorsqu'on les irrite, indolens si on les laisse en paix, avares et pourtant incorruptibles envers l'étranger, ramassant des trésors teints de larmes et de sang, mais les sacrifiant sans peine à la patrie et à la religion, brûlant des villages et fondant des hospices, fidèles au serment mais dédaignant notre droit de gens, pleins d'honneur et inaccessibles à la pitié, toujours dévoués au trône et toujours rebelles au sultan, à la fois grossiers et tempérés dans leurs plaisirs, échangeant sans effort les jouissances contre les privations et les austérités, bons pères de famille, époux chéris et respectés malgré l'ostentation vaniteuse de leur polygamie, d'ailleurs tant exagérée, susceptibles d'amitiés héroïques, capables de vengeances bar-

bares, poussant leur courage tantôt à la témérité la plus chevaleresque, tantôt à l'apathie la plus stoïque, se laissant égorger, la pipe à la bouche, ou traversant les rangs ennemis et provoquant seuls une armée, passant, avec le calme le moins affecté, du palais à l'exil, du trône à l'échafaud, s'immolant eux-mêmes et immolant tout autour d'eux avec le même sang froid, parce qu'ils se croient à la fois les humbles esclaves et les ministres redoutables d'une fatalité à qui rien ne résiste. Tels sont les Turcs, tels ils paroissent à chaque page de leur histoire ancienne.

Qu'est-ce qu'il y a de méprisable dans ce caractère, sous le point de vue politique? C'est avec ce mélange de vertus et de vices qu'ils ont conquis la plus belle moitié de l'empire romain.

Ils n'ont pas changé; mais tout a changé autour d'eux, et ils n'ont su ni remédier aux inconvéniens ni profiter des avantages qui en résultoient. Ils paroissent manquer éminemment de flexibilité et d'imagination; ne voulant pas se plier aux circonstances, et ne sachant pas inventer des moyens pour y résister; aimant, en quelque sorte, à périr par amour de leurs habitudes, de leurs institutions, plutôt que de rien apprendre d'ennemis qu'ils méprisent.

Mais il existe sans doute parmi les Turcs une classe aussi dégénérée qu'elle est profondément corrompue. C'est la cour du sultan, dont toutes

les cours des pachas sont, pour ainsi dire, des colonies et en même temps des pépinières. A tous les vices, inséparables d'un despotisme avide, féroce et sanguinaire, à tous les genres de corruption morale et civile, cette classe joint encore le défaut essentiel d'être amollie, abatardie et peu susceptible de braver les dangers personnels de la guerre. La chasse, cet exercice favori des anciens sultans, est abandonnée au peuple, et plusieurs de ces grands et puissans de la Turquie aimeroient à quitter également le coursier belliqueux pour le voluptueux palanquin.

Il ne seroit peut-être pas difficile d'exécuter un coup de main sur Constantinople, de disperser tous les élémens du gouvernement ottoman, ou d'arracher au sultan effrayé les cessions les plus importantes. Mais la nation turque ne seroit ni vaincue ni seulement étourdie par un coup semblable. Les intrépides Bosniaques, les sauvages Yourouks qui gardent la Macédoine, l'Albanois, guerrier de son métier, les hordes innombrables de l'Asie, tout se ranimeroit d'une nouvelle énergie, tout se défendroit contre le conquérant étranger. Ignore-t-on donc que les janissaires sont actuellement une sorte de garde nationale, possédant en propre les maisons, les champs, les terres qu'elle est chargée de défendre ?

L'existence continuée de ce foyer de corruption qui infecte le siége du gouvernement, seroit au

contraire une cause lente mais sûre de destruction et de dissolution, en provoquant les révoltes partielles.

2. *De la religion des Turcs.*

« Le fanatisme d'une religion ennemie des lumières, étrangère aux grandes idées morales, a été indiqué comme une cause qui empêche les Musulmans de marcher d'un pas égal avec nous dans la route du perfectionnement social. Mais la religion mahométane empêcha-t-elle jadis les cours des califes à Bagdad et à Cordoue de devenir le séjour des sciences et des arts, un foyer de lumière pour l'Europe barbare? La religion mahométane ne contient aucun dogme qui dégrade nécessairement la raison humaine; elle prêche la morale de l'évangile. Et puis, aucune nation n'a plus que les Turcs subordonné les lois religieuses aux institutions politiques; aucune n'a montré, à plusieurs époques, plus de tiédeur pour la propagation et la domination absolue de l'islamisme; aucune n'a, comme eux, laissé subsister au milieu de ses états des peuples entiers de chrétiens, grecs et latins, avec le libre exercice de leur culte.

On pourroit même voir une grande faute politique dans cette tolérance; car, si les Turcs ont pu engager les Bosniaques, peuple slavon, fier

et belliqueux, à devenir des Musulmans ardens, pourquoi n'auroient-ils pas pu obtenir le même résultat en Servie, en Valachie, en Moldavie? Ces trois provinces, converties à l'islamisme, auroient formé, comme la Bosnie, des boulevards de l'empire. Mais les Turcs tiennent consciencieusement les capitulations avec les peuples vaincus sous le rapport du culte ; les preuves en sont manifestes : la Grèce même n'est-elle pas couverte d'églises, de chapelles, de monastères? La capitale ne voyoit-elle pas une escorte de janissaires protéger les processions grecques?

Il est vrai qu'à la moindre accusation de révolte, les Turcs font tomber le poids de leur courroux sur le clergé chrétien qu'ils regardent comme la magistrature des peuples conquis. Il est également vrai que la source de cette tolérance a été la politique des sultans, qui faisoit ces concessions pour accélérer leurs conquêtes et pour augmenter le nombre de ceux qui payent la capitation.

Mais une semblable politique prouve que le fanatisme religieux des Turcs n'est que de la tiédeur en comparaison des autres Mahométans.

Le véritable vice du gouvernement ottoman, à l'égard de la religion, c'est de ne jamais avoir été assez pénétré de l'esprit du Koran, et d'avoir méconnu plusieurs bases de liberté civile que renferme la doctrine du grand prophète des Arabes.

Ne connoissant que le gouvernement patriarcal des tribus arabes, Mahomet n'avoit aucune idée des constitutions artificielles de la Grèce; mais son ame élevée, son puissant génie s'ouvroient aux nobles sentimens de la liberté; seulement il la concevoit sous l'idée d'une théocratie universelle dans laquelle il ne devoit exister qu'un seul et unique pouvoir, celui de Dieu et de sa loi, exposée dans le Koran, code universel, politique, moral et religieux. Assurer à tous les croyans l'égale jouissance de leurs droits naturels, assigner aux docteurs de la loi, aux *Foukaha*, aux *Oulema* un ascendant uniquement fondé sur leur connoissance particulière de cette loi divine; donner ainsi aux plus sages, aux plus vertueux une influence prépondérante dans les affaires publiques; composer de cette élite de chaque tribu un conseil d'hommes vénérables, devant lequel l'orgueil des guerriers devoit s'humilier; faire discuter les intérêts nationaux, faire promulguer les édits et rendre la justice en public par cette aristocratie de sagesse et de vertu : telles sont les simples et grandes institutions que le prophète conserva plutôt qu'il ne les établit parmi ses compatriotes.

Mais, vicaire de Dieu, il s'attribua personnellement un pouvoir illimité en tout sens; et ce pouvoir divin, qui devoit conserver l'unité de l'empire des *vrais croyans*, passa, sans que le fonda-

teur en eût rien ordonné, de calife à calife, en prenant toutes les formes que l'ambition, la politique lui imprimèrent.

Les Arabes, qui, après la chute du califat véritable, n'ont conservé que la mobile aristocratie des *seheichs* et des *mollahs*, avec l'autorité toute intellectuelle des *fakihs*, sont encore le peuple le plus indépendant de la terre, le plus ennemi de toute contrainte inutile, le moins disposé à tolérer un pouvoir despotique.

Les Turcs, au contraire, organisés en nation long-temps avant leur translation dans l'empire des califes, n'ont pris des principes politiques de Mahomet que ceux qui pouvoient se concilier avec le système de *féodalité militaire*, qu'ils avoient apporté du plateau de la Tartarie.

Et comment aussi une grande nation conquérante auroit-elle pu se constituer sur le modèle d'une tribu arabe?

Ainsi les assemblées populaires, les conseils publics n'eurent jamais chez les Turcs autant de liberté, autant de pouvoir que chez les Arabes. Ce n'est que dans le système municipal des Turcs qu'on aperçoit une aristocratie et une démocratie quelquefois assez puissantes à l'égard des affaires publiques. Mais il n'existe d'autre organe des libertés nationales que la révolte. Le corps des oulemahs à Constantinople n'a jamais possédé ni les talens, ni la considération, ni même les attri-

butions que devoient avoir, d'après l'esprit du Koran, les docteurs de la loi, comme étant à la fois les théologiens, les jurisconsultes et les hommes d'état de l'empire. Ce corps s'est trop livré à des méditations abstraites, puériles même, pour ne pas avoir perdu jusqu'à la faculté de ressaisir un ascendant quelconque sur la partie militaire de la nation.

Les *rououka's*, ou gens de guerre, qui devoient être subordonnés au pouvoir politico-religieux, se sont emparés du premier rang. Le talent, le savoir, la piété n'ont plus été rien que dans les *souras* du Koran. Le sabre est devenu le seul moyen de parvenir. Bientôt on a manqué d'hommes habiles. On s'est vu forcé de se servir de Grecs, de Juifs dans les négociations les plus importantes où souvent ces mercenaires ont vendu les intérêts de l'état.

L'absence des droits et priviléges héréditaires rend cette aristocratie éphémère des soldats parvenus indifférente pour l'éducation des enfans. C'est là la vraie cause pourquoi il ne se forme pas en Turquie une classe supérieure en lumières et en talens.

Mais, dans cette féodalité militaire, le principe d'égalité, admis par le Koran, est encore venu s'introduire sous la forme la plus funeste. Il est devenu la pierre fondamentale du despotisme. Les sultans, ayant pris, avec l'Égypte et Bagdad,

le titre de califes, regardèrent leur pouvoir absolu comme consacré par la religion ; ils durent, dès-lors, insister sur un principe d'égalité absolue, comme sur un dogme religieux. Être égaux, entre Musulmans, devoit dénoter la jouissance égale des libertés publiques ; entre Turcs, ce mot signifioit désormais soumission égale aux ordres du calife. Les Arabes, les Maures sont égaux devant Dieu, les Turcs sont égaux devant le sultan et devant le bourreau.

Par une conséquence naturelle de cette tendance ultra-monarchique, le *mufti*, qui ne devoit être que le président des jurisconsultes, interprètes de la loi dans les cas difficiles, a été investi (dans la capitale) d'un pouvoir immense, qui remplace en quelque sorte celui des oulemahs, mais naturellement foible comme tout grand pouvoir qui n'est pas appuyé sur une force physique correspondante ou sur une masse d'intérêts unis. Le mufti a quelquefois décrété la déposition du sultan, mais seulement lorsque les janissaires le vouloient.

On peut broyer un mufti récalcitrant dans un mortier. Le sultan n'auroit pas assez de mortiers pour un corps d'oulemahs puissant et patriotique.

Aujourd'hui, les Turcs seroient-ils capables de se donner des institutions politiques quelconques, fondées sur les principes du Koran ? . . . . Nous reviendrons sur cette question ; mais il est évi-

dent, au premier coup d'œil, que cette régénération du véritable esprit de l'islamisme ne peut jamais avoir lieu tant que les Turcs formeront une nation riche, sédentaire et dominante ; en un mot, tant que leur empire subsistera. Les mêmes causes qui ont corrompu chez eux les principes politico-religieux du Koran agiront, pour les empêcher d'y revenir, avec toute la force irrésistible d'une ancienne habitude nationale.

Un réformateur religieux, un chef des Wahabis ne naîtra pas parmi ces hommes sans imagination.

Mais, comme ce vice fondamental de l'empire ottoman est aussi ancien que l'existence de cet état, il seroit fort hasardeux de prédire l'époque précise où il produira des catastrophes intérieures qui pourroient avoir pour résultat la chute du trône, la dissolution du corps politique, et la dispersion de la nation turque en petites tribus, peut-être plus susceptibles d'être civilisées *à l'arabe* que ne l'est la vaste masse actuelle de ce peuple.

Tous les empires portent dans leur sein un germe de mort ; et ceux qui se flattent d'assister à l'enterrement de la Turquie, descendront aussi un jour dans la tombe où sont descendus Rome et Carthage.

3. *Du despotisme en Turquie.*

Les notions, généralement reçues, sur le despotisme des sultans, n'ont pas une justesse parfaite, surtout dans leur rapport avec la question spéciale de la décadence de l'empire.

« Mais, ne venez-vous pas vous-mêmes, me dira-t-on, de reconnoître que l'extinction des principes religieux de liberté est un des vices essentiels de l'empire ottoman? »

Oui, nous ne rétractons pas cette assertion; mais nous y ajoutons une nouvelle observation. Les Turcs, une fois sortis de la route de la civilisation politique, conçue si libéralement par le grand prophète de la Mecque, avoient besoin d'un pouvoir absolu.

N'oublions jamais que l'époque de la plus grande puissance des Ottomans fut précisément celle où ils eurent pour chefs des souverains très-absolus et d'un caractère extrêmement despotique, tandis que la force de leur empire a décru à mesure que le pouvoir central, en s'adoucissant, s'est soumis aux caprices du peuple et de l'armée.

Les Mahomet II, les Soliman I, les Amurath, ces fondateurs de la grandeur ottomane, étoient en réalité des despotes, investis de tout le pouvoir divin que l'islamisme accorde aux califes; c'est à eux qu'on pouvoit sans exagération donner le

titre de *Fil-Allah*, ombre de Dieu, et pourtant ces monarques absolus faisoient régner la justice parmi tous ceux d'entre leurs sujets qui n'opposoient pas à leur volonté toute-puissante des révoltes ou des trahisons. Tout trembloit devant les sultans à la tête de l'armée invincible des vrais croyans; mais les peuples ne trembloient pas en pleine paix devant un pacha, devant un moutselim, devant le plus petit voyvode, bravant les lois et les ordres du souverain pour s'approprier les propriétés et les revenus des habitans au moyen d'impôts illégaux et d'extorsions violentes. Le sultan, dans sa qualité de *Hun-Kiar*, ou tueur du genre humain, avoit le droit de faire tomber chaque jour quatorze têtes sans en rendre compte à personne; mais ce droit ne menaçoit que les grands, et aucun pacha n'en étoit encore investi par abus ou par connivence; les beys qui à présent se font guerre entre eux, et les brigands qui la font à tout le monde, étoient alors comprimés par une police plus sévère; il en résultoit une plus grande sûreté des propriétés et des personnes.

Les forces militaires de l'empire n'étoient pas plus considérables qu'à présent; mais elles étoient plus directement soumises à un pouvoir central. Aujourd'hui, les pachas entretiennent en leur nom et à leurs frais des corps d'armée nombreux, en partie bien équipés, et aguerris par des combats continuels. Les Turcs ne voient dans cet ordre

de choses qu'un soulagement pour la caisse impériale ; ils n'y voient rien qui compromette la sûreté du trône, puisque, en définitive, ces pachas si puissans n'ont nulle part fondé des souverainetés indépendantes héréditaires, et n'ont jamais refusé de marcher sous le drapeau du prophète contre les ennemis de l'empire. Mais ces armées, attachées chacune au nom et à la fortune de son chef, quelquefois à des intérêts de province ou de peuplade, n'offrent plus, dans une guerre offensive surtout, cette unité nécessaire pour les grandes entreprises.

Le plus grand avantage du despotisme est la facilité de tenir secrètes les résolutions. Lorsqu'un grand homme étoit assis sur le trône, tout le divan étoit dans sa seule tête ; au défaut d'un sultan d'une capacité éminente, on avoit quelquefois un grand-visir d'un talent supérieur, tel que Kuprogli ; il n'avoit pas plus que son maître dont il avoit les pleins pouvoirs, l'obligation de divulguer ses projets dans un nombreux conseil. Six visirs formoient d'ordinaire tout le divan. A présent, depuis les innovations de Selim, vingt à trente fonctionnaires civils et militaires assistent au divan ; les *oulemahs* cherchent à y faire entendre leur voix, et les janissaires viennent d'y faire admettre leurs mandataires. Cette déviation, sans produire le moindre des avantages inhérens aux gouvernemens libres, fait disparoître ceux qui appartiennent aux gouvernemens absolus. Aucun secret

n'est désormais inviolable. Les *drogmans* grecs, accoutumés à trahir leurs maîtres, ont autant de chances à découvrir les projets du divan qu'il y a de membres de cette assemblée. Les pachas rebelles ou intrigans ont plus d'aboutissans, et en même temps plus de protecteurs à soudoyer.

Ce n'est pas le tout : derrière le divan ou le conseil des ministres, il s'est formé un pouvoir invisible, plus tenace, plus actif que le divan; c'est ce qu'on appelle à Constantinople le parti du sérail, divisé lui-même en plusieurs factions, mais souvent uni contre le ministère. Favoris du sultan, agens de la sultane mère, affidés d'une odalisque, eunuques noirs ou blancs, tout se mêle d'intrigues politiques, comme jadis à la cour des Césars et à celle de Byzance. C'est ce parti, toujours renaissant sous mille formes, qui réduit le pouvoir des grands-visirs à une ombre de leur ancienne puissance, qui soutient sous la main des hommes tels qu'un Paswan-Oglou, un Ali-Tepeleny, et qui même se permet des négociations secrètes avec les cabinets étrangers.

Quel est le diplomate européen qui nous démentira, lorsque nous affirmons que, dans les négociations avec la Porte, ce qu'on craint le plus, c'est le défaut de stabilité, suite du conflit des partis? Constantinople a quelques ressemblances avec les républiques anarchiques.

Dans tout ce qu'on peut dire sur la Turquie,

il n'est pas de vérité plus incontestable que celle-ci : L'empire, une fois hors d'état de recevoir des institutions nationales, ne peut être sauvé que par un monarque absolu, guerrier courageux et administrateur habile; un Pierre I[er], un Frédéric II.

Le caractère personnel du sultan régnant ne s'est pas encore fait connoître sous tous les rapports; s'il ne ressaisissoit pas la plénitude du pouvoir absolu, les embarras de l'empire continueroient à s'accroître; et, comme il n'a pas d'héritier en âge de lui succéder, ces embarras pourroient devenir des périls.

4. *Des finances de l'empire.*

Ce qu'on sait de plus certain sur les finances de la Porte-Ottomane, c'est qu'elle ne peut en avoir elle-même des notions tant soit peu exactes.

Le *miri* ou la contribution générale des provinces est la seule espèce d'impôt dont on ait à Constantinople un registre permanent et précis. Elle se divise en trois branches; la dîme sur les terres, qui est levée sur le même pied dans les bonnes et les mauvaises années; le *karadch* ou la capitation qui, une fois fixée pour une province, n'est diminuée qu'à la dernière extrémité, quel que soit le décroissement de la population; enfin, les douanes dont le produit réel varie avec l'état

de commerce, mais qui, la plupart du temps, sont affermées aux pachas pour une somme fixe.

Toutes les autres sources de revenu sont incertaines, mais en même temps elles sont immenses. D'abord, les fournitures en nature ou l'*istira* sont d'un produit incalculable, puisque même, dans les temps ordinaires où la Porte s'en tient à la quotité fixée par l'usage, l'*istiradchi* ou directeur général des fournitures peut disputer sur la qualité des objets, sur le taux auquel il veut bien les recevoir, sur le temps et le mode de les fournir. On peut se figurer quelle carrière s'ouvre ici à l'arbitraire, en se rappelant que la Porte se fait livrer du blé, du beurre, des bestiaux, de la laine, du suif, du fromage, du bois de construction, du fer, du cuivre, du goudron, du mastic, de l'émeril, du sel, de la *terre sigillée;* enfin tous les objets qu'il soit possible de trouver dans les domaines de l'empire et d'employer d'une manière quelconque au service de l'état.

Il est impossible de calculer la valeur de tant d'objets, livrés aux arsenaux et aux magasins du grand-seigneur, souvent avec si peu d'ordre, que ceux qui les reçoivent n'en connoissent pas le montant.

Les monopoles, que la Porte crée à son bon plaisir, frappent principalement sur le pain et les monnoies. Tantôt on oblige les boulangers à recevoir des farines, gonflées d'eau, pour en faire

du mauvais pain; tantôt on leur ordonne de vendre au-dessous du poids. La détérioration des monnoies, qui est quelquefois l'ouvrage des monnoyeurs juifs ou arméniens, est souvent une mesure de finances du gouvernement, un appel de fonds indirect.

Je ne parle pas des successions confisquées dont le montant seul, dans une année, est quelquefois immense, de même qu'il peut être dans une autre. Bekir, eunuque favori de Mahomet IV, laissa, au bout de six années de prospérité, une succession de 36 millions de piastres turques, qui alors valoient de 2 à 3 fr. Si la Porte eût eu la patience d'attendre la mort naturelle d'Ali-Pacha, elle en eût été l'héritière pour 200 millions.

Si maintenant nous ajoutons que la Porte gouverne vingt à vingt-quatre millions de sujets, habitant un sol naturellement si fertile qu'aucun degré de barbarie ne sauroit le rendre inproductif; que plusieurs de ces nombreuses provinces sont bien cultivées, et que la Turquie gagne annuellement sur l'Europe dans le bilan du commerce; que tout le produit de ce vaste et beau territoire est censé appartenir en définitive au sultan pour peu qu'il lui plaise d'y insister; si nous faisons attention au peu de dépenses de la Porte-Ottomane, à la presque nullité des soldes civiles ou militaires, et à l'existence d'un *khaznéh* ou caisse domaniale qui défraie les dépenses de la

cour, nous sentirons que les finances turques seroient inépuisables, dès qu'une autorité centrale absolue y introduiroit une perception tant soit peu régulière et une comptabilité tant soit peu sévère.

Le divan, malgré l'anarchie qui règne dans l'état, est encore bien plus riche que la Russie, l'Autriche ou la Prusse.

Un sultan absolu, comme Mahomet II, se trouveroit encore, dès qu'il le voudroit, le souverain le plus riche de l'Europe.

La puissance de l'or n'est pas celle qui manquera la première aux Turcs.

5. *Moyens militaires.*

La position de la Porte-Ottomane, comme puissance militaire, est changée; elle s'est mise entièrement sur la défensive; elle a renoncé à toute espèce de conquête, du moins en Europe; depuis qu'elle avoit repris le Péloponèse et Belgrade, sur les Vénitiens et les Autrichiens, ses limites paroissoient fixées à l'occident d'une manière à peu près conforme aux intérêts respectifs; mais, du côté du nord, le système pacifique de la Porte n'a pu l'empêcher d'être dépouillée en pleine paix de deux territoires considérables, la Crimée et la Bukowine (ou Moldavie autrichienne), et deux envahissemens semblables durent lui an-

noncer qu'on n'avoit pas, à son égard, le système qu'elle suivit à l'égard des autres.

Deux guerres défensives contre la Russie lui ont depuis fait perdre Oczakof et la Bessarabie. La Porte n'a pas voulu profiter d'aucune occasion pour prendre l'offensive ; elle avoit pu, en 1800, par quelques démonstrations énergiques, obtenir la Dalmatie et les îles Ioniennes (ou du moins le protectorat sur ces provinces ex-vénitiennes), elle auroit pu, en 1812, par un peu de persévérance, forcer la Russie à rendre Oczakof, ou du moins à renoncer à la Bessarabie. Son système défensif lui a fait négliger ces momens précieux.

L'invasion du bannat de Temesvar en 1789 semble pourtant prouver que les Ottomans peuvent encore prendre l'offensive contre l'Autriche.

Mais admettons, d'après l'opinion générale, que la Turquie doive rester sur la défensive, et examinons quels sont ses moyens pour résister à l'attaque d'un conquérant.

La nature a beaucoup fait pour le maître de Constantinople. Deux grandes mers baignent l'empire dans plus de la moitié de son étendue ; ces mers, unies par des canaux étroits et d'une défense sûre, facilitent le transport des troupes, des vivres, des munitions, et s'opposent aux approches de toute puissance qui n'a pas une marine respectable. Du côté de la terre, le Danube, si dangereux à passer, et surtout à laisser sur ses

arrière, est suivi d'une grande chaîne de montagnes, hérissée de défilés peu accessibles. Ce boulevard naturel est rendu plus fort par les ouvrages des ingénieurs européens au service de la Porte. Même au sud du mont Hémus, d'autres positions très-fortes couvrent Constantinople. Toutes les provinces sont remplies de montagnes, de forêts, de mille obstacles naturels qui empêchent les développemens d'une grande armée conquérante.

La chaleur du climat, l'air malsain de plusieurs districts incultes, et la facilité avec laquelle un gouvernement despotique enlève ou détruit les moyens de subsistance, accroîtroient encore les dangers d'une marche sur Constantinople en venant du nord.

On ne compte que 23 journées d'Ismaïl à Constantinople; mais, dans la dernière guerre, les Russes ont employé quatre ans à faire ces 23 journées sans achever la moitié de leur tâche.

Le débarquement d'une armée, soit dans le golfe de Bourgas pour tourner le mont Hémus (1), soit dans le Bosphore, est rendu extrêmement périlleux par les travaux qu'ont exécutés des ingénieurs françois sur ces deux points vulnérables.

(1) *Voyez* l'excellent plan du golfe de Bourgas, avec un mémoire, dans les anciennes *Annales des Voyages*, Tome VI.

Du côté de l'Asie, une expédition partie des bords du Phasis (en supposant qu'il fût possible d'y réunir une armée considérable) auroit à marcher continuellement par monts et par vaux à travers des pays sans chemins, et en partie sans culture.

Les meilleures chances s'offriroient à une grande puissance maritime qui attaqueroit l'empire par la Méditerranée.

Depuis la révolte des Grecs, la marine turque doit manquer de matelots. Il est difficile pour le sultan d'équiper dix vaisseaux de ligne; la situation naturelle de l'empire exigeroit des forces maritimes trois fois plus considérables.

C'est là vraiment le côté foible de la Turquie; car, s'emparer des îles de l'Archipel, débarquer une armée dans le *Chersonèse* ou la péninsule des Dardanelles, s'établir sur les deux rives du détroit, bloquer Constantinople, et, après avoir harcelé les Turcs par des manœuvres, profiter d'un moment favorable pour exécuter un coup de main sur la capitale, tout cela n'est pas une entreprise au-dessus des forces d'une puissance maritime européenne de la Méditerranée, même secondaire, pourvu seulement que les autres puissances voulussent rester neutres.

Mais cette même entreprise seroit extrêmement hasardée de la part d'une puissance maritime très-éloignée de la Méditerranée.

Les forteresses de Rhodes, de Candie, de la Morée et des Dardanelles, défendues avec la persévérance turque, arrêteroient une armée navale qui ne pourroit pas recevoir de prompts renforts.

Je n'examine pas le plus ou moins de facilité que diverses puissances auroient de s'emparer de quelques provinces particulières, telles que la Valachie, l'Égypte, Bagdad. Il y a d'autres provinces qui opposeroient isolément une résistance vigoureuse à des armées chrétiennes; de ce nombre est la belliqueuse Bosnie, capable d'occuper longtemps une armée de 100,000 Autrichiens, et peut-être de la repousser.

C'est l'organisation militaire de l'empire qu'il s'agit d'apprécier. Fondé sur la féodalité, incompatible avec l'art de la guerre moderne, nul pour l'offensive, le système militaire des Turcs présenteroit encore à un général habile, à un Yousouf, à un Paswan-Ouglou, d'immenses ressources pour la défensive.

A mesure que les Ottomans chassoient les empereurs grecs de l'Asie-Mineure et de l'Europe, et s'établissoient sur leur territoire, ils créoient une sorte de féodalité semblable à celle que les Francs et les Normands établirent dans les Gaules et dans la Sicile. Maîtres, suivant leurs principes, de la fortune, de la liberté et de la vie des peuples vaincus, les sultans disposèrent à leur gré, après la victoire, des terres qu'ils venoient de réunir

à leur empire ; ils en concédèrent à perpétuité, sans redevance, quelques portions auprès des villes et dans leur enceinte aux officiers et aux soldats dont ils vouloient récompenser le zèle et la bravoure. Ils en destinèrent un assez grand nombre au culte religieux; ils en réservèrent d'autres, comme apanage, pour les grands emplois administratifs et judiciaires; ils érigèrent le reste en seigneuries, sous les noms de *Zaïm* et de *Timar*, pour être donnés à vie, comme récompenses et encouragemens militaires.

Les Ottomans agirent à cet égard comme Clovis, comme Guillaume-le-Conquérant, comme Roger et Tancrède. Mais la différence de religion et la longue durée des guerres de conquête rendirent ici plus dure la condition de la nation vaincue.

Presque tous les riches grecs furent dépossédés de leurs propriétés; beaucoup d'hommes opulens furent massacrés, et leurs biens confisqués. Quant aux terres divisées en petites portions, quelques-unes furent la proie du vainqueur; les autres restèrent entre les mains de leurs anciens propriétaires, avec la faculté pour tous de les transmettre à leurs héritiers, de les vendre et de les échanger ; mais elles furent grevées d'une redevance annuelle; savoir, d'un cinquième des produits pour les *rayas* ou infidèles, et d'un septième seulement pour celles des *Musulmans*.

La première frayeur passée, un grand nombre

de familles grecques adoptèrent le mahométisme et restèrent par conséquent en pleine puissance de leurs propriétés. Les Turcs de l'île de Candie sont, pour la plupart des Crétois, du temps de l'empire byzantin, c'est-à-dire un mélange d'Arabes et d'anciens Grecs. D'autre part, des nations entières se sont soumises aux Ottomans, et ont conservé leur organisation avec plus ou moins d'avantage. La Valachie et la Servie ne renferment aucun timar ni zaïm; mais elles furent désarmées, et placées sous le canon des forteresses turques; ce n'est que depuis vingt ans que les Serviens ont acquis le droit de porter des armes et de faire la police chez eux. Les Bosniaques, s'étant faits musulmans, gardèrent tout ce qu'ils possédoient, en devenant vassaux du sultan. La plupart des Albanois sont dans le même cas. La force militaire de ces deux nations est une troupe auxiliaire comme les Saxons et les Bavarois de l'empire napoléonien.

Les Musulmans (Turcs, Bosniaques ou Albanois), qui possèdent un *zaïm* ou un *timar*, sont honorés du titre d'*aga;* ils sont tenus à un service militaire personnel, et obligés d'emmener avec eux à la guerre un ou plusieurs *gébelis*, cavaliers ou fantassins, armés et équipés suivant le revenu et l'étendue de la seigneurie. Le timar ne diffère du zaïm qu'en ce qu'il est de moindre valeur, et que l'aga qui le possède n'arme pas autant de cavaliers

et de fantassins que l'autre. Le nombre des zaïms dans la Turquie européenne est de 914, et celui des timars est de 8,356. On en compte à peu près un pareil nombre en Asie, où les Turcs Osmanlis sont mêlés avec d'autres tribus, surtout avec les Turcomans; ce qui fournit, avec les *gébelis*, une milice de plus de 60,000 hommes, plus robuste, plus brave, plus aguerrie même que les spahis et les janissaires de bien des villes; car, vivant à la campagne, ils sont souvent aux prises avec les brigands, les loups et les chacals. Cette milice a fait pendant long-temps la principale force de l'empire ottoman; c'est à elle principalement que les premiers sultans ont dû les succès étonnans de leurs armées, et les progrès rapides qu'ils ont faits en peu de temps en Asie, en Europe, et même en Afrique.

A la mort d'un ziamet ou d'un timariot, le sultan doit retirer une année de revenu de la seigneurie, et la céder néanmoius de nouveau au fils d'un aga, d'un spahis ou de tout autre militaire, à celui surtout qui, par quelque action d'éclat, s'est signalé dans une bataille; qui le premier a pénétré dans les retranchemens ennemis, tué un grand nombre d'infidèles, ou contribué à les mettre en déroute. Mais cette institution fondamentale a dégénéré par une conséquence naturelle de la corruption du gouvernement et de la cour. Depuis que les sultans ont

échangé la vie des camps contre la tranquillité de leur sérail, contre les plaisirs de leur harem ; depuis qu'une basse cupidité a fait mettre à l'enchère les places destinées autrefois à la valeur et au mérite, les seigneuries sont devenues le patrimoine des riches et des intrigans. Le courage du guerrier n'est plus stimulé que par l'espoir du pillage, par celui de faire des prisonniers ou d'obtenir quelques pièces de monnoie que le général fait quelquefois distribuer, après la bataille, à ceux qui ont apporté des têtes ennemies. Misérables récompenses qui ne peuvent agir que sur la populace ! De là, l'extrême tiédeur que montre aujourd'hui la milice féodale pour le service de la Porte. Beaucoup d'agas se dispensent depuis long-temps, sous divers prétextes, de service militaire : ils trouvent toujours les pachas et les sangiaks ou beys disposés à recevoir un présent de leur part et à leur accorder l'exemption qu'ils demandent ; ils se font souvent remplacer par quelques volontaires, ou, s'ils rejoignent eux-mêmes leurs drapeaux, ils ne manquent pas de prétextes, pour les quitter avant la fin de la campagne et retourner dans leurs foyers.

Toutefois l'aga obtient encore aujourd'hui, de son vivant, avec assez de facilité, la concession de la seigneurie dont il jouit en faveur d'un ou de plusieurs de ses fils, moyennant une somme d'argent inférieure à celle qui se paie lorsqu'elle

est à l'enchère ; mais, s'il néglige cette précaution, son fils à sa mort est évincé, à moins qu'il ne couvre l'enchère des concurrens, ou que, fortement protégé, il ne paie au moins le prix offert par un autre.

Il existe d'ailleurs à cet égard de grandes différences de province à province. Ce n'est guère parmi les fiers et belliqueux Arnautes et Bosniaques, ni parmi les braves et sauvages Turcomans, qu'un eunuque du sérail oseroit disposer d'une seigneurie au détriment du fils du possesseur et en faveur d'un protégé. Malheureusement les voyageurs ont peu observé ces faits importans. Un homme très-judicieux (1) nous a assuré que, dans l'intérieur de l'Asie-Mineure, tous les fiefs militaires étoient héréditaires par la loi et la coutume. Il paroît en être de même en Bosnie.

La milice des *zaïms* et des *timars* offre probablement une force défensive incalculable ; car c'est la force d'une nation, ou, si l'on veut, d'une caste nombreuse, combattant pour ses foyers domestiques. Les détails suivans le prouveront.

L'*aga* est le seigneur suzerain de ses domaines. Les cultivateurs sont légalement libres et indépendans, moyennant la redevance à laquelle ils sont soumis. Ils peuvent établir telle culture qu'ils

(1) Feu M. *Fourende*, dont on trouve un mémoire dans les anciennes *Annales*.

jugent la plus convenable à leurs intérêts, sans que l'aga ait le droit de les inquiéter; mais trop souvent celui-ci abuse de son crédit, de ses richesses, et surtout du pouvoir de police qu'il exerce dans son village. Il exige, la canne ou le fouet à la main, le travail gratuit des cultivateurs, pour les terrains particuliers qu'il possède, et en cela il est autorisé par une coutume passée en loi; de plus, il se fait vendre les denrées, le vin excepté, au prix qu'il détermine lui-même; il fait les avances du *karateh* ou de la capitation à un intérêt extrêmement usuraire; il tourmente, en un mot, de mille manières les Grecs, les Arméniens et les Juifs de son village; mais il est plus réservé vis-à-vis les Musulmans, parce qu'il seroit infailliblement dépossédé et même plus sévèrement puni, si tous les Musulmans du village, protégés ou soutenus par quelque ennemi puissant de l'aga, se soulevoient à la fois et demandoient justice. Mais beaucoup d'agas ne profitent pas du pouvoir arbitraire que la coutume leur donne; maîtres sévères, mais justes et équitables, ils protègent leurs villages contre les pachas et les brigands; ceux des Turcomans sont de véritables patriarches, capables de faire marcher au combat des tribus entières de bergers et de paysans. Tout conquérant étranger auroit donc à soutenir une lutte terrible contre la milice féodale de l'empire ottoman; plus d'un village seroit un camp fortifié,

et les Musulmans auroient aussi leurs Thermopyles.

Il y a dans tout l'empire deux sortes de troupes organisées, l'une de cavalerie et l'autre d'infanterie, les *spahis* et les *janissaires*. Ces deux corps, jadis si redoutés, sont certainement dégénérés; nous croyons pouvoir les caractériser, en disant qu'ils tiennent le milieu entre une garde nationale et une gendarmerie, mais leur force défensive n'est peut-être pas à dédaigner.

Les spahis sont répandus dans les villes, et plus particulièrement dans les campagnes : ils sont presque tous mariés et domiciliés; ils exercent divers états ou se livrent quelquefois à la culture des terres; ils reçoivent une paye journalière, et se réunissent au premier ordre, armés, équipés, sous les drapeaux de leur arrondissement. Les spahis sont plus anciens que les janissaires : ils ont une paye plus forte, et sont censés être des fils de Musulmans dans une certaine aisance; ils combattent sous les mêmes enseignes que les ziamets et les timariots, et devroient leur succéder dans la possession de leurs fiefs, si l'on respectoit davantage les réglemens des premiers sultans, ou si l'on consultoit un peu plus l'intérêt national.

Sous les premiers sultans, les spahis formoient la partie la plus agissante des armées ottomanes. Presque toujours sous les drapeaux, familiarisés

aux exercices militaires, endurcis aux fatigues, stimulés par l'intérêt, la gloire, le fanatisme religieux et par l'exemple du sultan, ils durent, sans beaucoup de peine, triompher de la tactique des Grecs-Byzantins, tactique qui n'étoit plus appuyée par le courage et la force physique. Les spahis ne sont à présent, vis-à-vis des Européens, qu'une cavalerie légère, utile seulement dans les escarmouches et les démonstations; mais on sent que, dans leur pays natal, ils embarrasseroient beaucoup une armée d'invasion.

L'institution des janissaires fut une grande idée politique et militaire. Ce fut sous le règne d'Amurat Ier, que l'on commença à prélever un cinquième de tous les prisonniers, pour en former un nouveau corps de troupes d'infanterie, sous le nom de *Yenitcheri*, janissaire, ou *nouvelle milice.* Les besoins de la guerre firent naître une autre loi qui incorporoit à ce corps un dixième des enfans des chrétiens, et qui fut en vigueur jusqu'au règne d'Amurat IV. Sous celui de Soliman Ier, il y avoit déjà cent soixante-une *odas* de janissaires à Constantinople, dont chacune contenoit depuis trois jusqu'à cinq cents personnes. Ainsi la conquête nourrissoit la conquête; la fleur de la jeunesse, enlevée aux peuples vaincus, alloit renforcer et rajeunir le peuple vainqueur. L'éducation, purement militaire de ces jeunes guerriers, en faisoit des hommes enivrés

du fanatisme de la gloire. Les camps étoient leur patrie, et un sultan guerrier étoit leur dieu.

On ne reçoit à présent, dans cette milice, que des Musulmans. La grande majorité se compose d'hommes domiciliés, mariés, qui exercent un métier, et qui y joignent volontairement celui de janissaire, en se contentant d'une solde très-légère. Beaucoup de personnes riches, dans les villes, s'enrôlent parmi les janissaires, dans la vue seulement d'être plus efficacement protégé, et de jouir de tous les priviléges attachés à ce corps. C'est la partie la plus turbulente de la nation ; mais, en cas d'invasion, elle se battroit pour ses foyers. Il est d'autres corps de janissaires qui reçoivent la solde complète et la nourriture; divisés par chambrées, ils font un service régulier et marchent quand le sultan l'ordonne. Les janissaires de garnison dans les forteresses, défendent très-bien une position ou un camp fortifié. L'élite de tous les *odas* forment les 40 à 60,000 *Kouroudehi* de Constantinople, de Brousse et d'Andrinople. Cette garde impériale à pied ne manque ni de courage ni de discipline, mais elle ne veut pas se soumettre aux manœuvres modernes.

La Porte a senti l'importance d'avoir quelques régimens d'infanterie de ligne ; elle a essayé d'en former parmi les janissaires, sous le nom de *Nizamy-Djedid*, c'est-à-dire « *nouveau réglement*: »

mais la masse des janissaires, se retranchant dans leurs prétendus priviléges, n'a pas souffert ces rivaux. Selim III périt victime de la tentative de créer ce corps nouveau; mais le sultan régnant a réussi à former des régimens, nommés étrangers, et qui exercent à l'européenne.

Il existe encore un corps d'infanterie de plus de trente mille hommes, sous le nom de *Topchi* ou canonniers. C'est une troupe régulière et soldée; ceux de Constantinople et des environs ont profité des leçons que les artilleurs françois leur ont données.

Parmi d'autres corps de troupes tant à pied qu'à cheval, qu'on lève en temps de guerre, ou que les pachas gardent à leur service, on distingue les *sélictars*, troupe de cavalerie pesante, moins nombreuse, moins répandue que celle des spahis, et les *délis* ou *délibaches*, volontaires à cheval, au service des pachas. Ces délis sont braves, déterminés, entreprenans, toujours prêts à exécuter les ordres de leurs maîtres, dans les expéditions qu'il commande, dans les extorsions qu'il ordonne Ils le suivent à la guerre, font l'office de troupe légère, combattent sans ordre, sans discipline, arrêtent et ramènent au combat les fuyards, et se précipitent dans les rangs ennemis avec une audace qui étonne et qui déroute quelquefois les européens. Mais, lorsqu'un pacha est disgracié ou qu'il renvoie, pour quelque motif,

ses délibaches, ces hommes, se trouvant sans paye et sans ressources, se livrent au brigandage, se répandent dans les champs, dans les villages, et même dans les villes, volent indistinctement, mettent tout à contribution, arrêtent et dépouillent les caravanes, jusqu'à ce qu'ils soient appelés auprès de quelque autre pacha ou qu'une force imposante les ait mis en fuite et dispersés.

Toute cette masse de corps hétérogènes prête sans doute à rire aux yeux d'un caporal prussien ou d'un sergent russe. Comment ne pas trouver plaisans ces janissaires qui mettent tout l'honneur à ne pas se laisser enlever la marmite du régiment? Cette marmite sacrée est sous la garde d'un major-cuisinier (1), affublé d'un costume de cérémonie si pesant qu'il a besoin d'être soutenu par deux aides. Derrière lui marche le capitaine cuisinier avec une immense cuiller; tout cela forme un spectacle très-singulier. Mais qu'importe quel soit le signe auquel se rallie un régiment? les Romains avoient, avant les aigles, une botte de foin ou une louve pour enseigne; les Huns suivoient un dragon ou serpent de papier; nous suivons une enseigne de drap ou de soie. L'essentiel est de marcher en avant. Mais cette marmite rappelle aux janissaires un usage vraiment militaire. Toute l'*oda* ou la cohorte mange ensemble à la gamelle;

(1) *Effedgi-Bachi.*

les portions des absens appartiennent aux présens. Le sultan ne dédaigne pas de venir quelquefois prendre sa soupe, et il se présente tous les mois pour toucher sa paye. Qu'on ne se figure pas que ce sont là de vaines coutumes; l'égalité militaire et même civile est très-réelle en Turquie; avec un bon sabre et du courage, on peut s'élever du rang de simple soldat à celui de pacha et de visir.

L'égalité, si dangereuse dans une république ou dans une monarchie constitutionnelle, est un principe vital des états militaires et despotiques. Où il n'y a pas d'autre mérite reconnu que de savoir se battre, il faut qu'en bravant la mort, on puisse parvenir à tout, le trône seul excepté.

La Turquie, sous ce point, surpasse les autres états militaires et despotiques de nos temps. Un sultan, assez éclairé pour apprécier sa position, pourroit encore, en peu d'années, rendre les armées turques très-formidables. Les armées, ce n'est pas le mot propre; il n'y a pas d'armée, dans notre sens, il n'y a qu'une nation armée.

Il existe toutefois un moyen infaillible d'affoiblir et même d'annuller les moyens militaires de l'empire ottoman, c'est de le laisser en paix pendant vingt ans. Les Turcs perdroient l'habitude des armes et des exercices guerriers.

5. *De la diplomatie turque.*

Les Turcs ont naturellement de la défiance et de la persévérance; ils ont eu pour *drogmans* ou secrétaires-interprètes les Grecs les plus féconds en ruses, les moins scrupuleux sur les sermens, les plus indifférens à la justice et à l'équité. De ce mélange des qualités les plus propres à former des Machiavels, il est né un ensemble de traditions diplomatiques qui guide le divan dans ses négociations. Il connoît très-bien les jalousies qui existent entre les puissances chrétiennes, et qui, selon Montesquieu, les empêcheront toujours de se réunir contre le Croissant.

Toutefois la corruption, la trahison habituelle des drogmans, la difficulté de contenir le fanatisme du peuple, déroutent la marche politique du divan. Mais le plus grand ennemi de l'état, sous ce rapport, c'est le *gouvernement occulte*, le parti des eunuques et des femmes.

Malgré ces causes d'aberrations, le système de politique extérieure, suivi par le divan, est fondé sur des vues sages et justes, quoique trop timides; il professe une neutralité absolue, une indifférence complète pour les affaires de la chrétienté, en demandant en échange les mêmes sentimens de la part des puissances chrétiennes à l'égard des affaires du monde mahométan. C'est d'après ce principe,

poussé trop loin, qu'ils se sont bornés à *protester* contre le partage de la Pologne, et même à garder le silence sur celui des états vénitiens.

On a dit que l'ignorance géographique paralysoit les idées politiques du divan ; que, les puissances amies ayant averti la Porte du projet de la Russie d'envoyer une flotte dans la Méditerranée par le détroit de Gibraltar, les Turcs leur répondirent « *qu'il n'existoit pas de détroit semblable.* » C'est un conte, sottement imaginé par un européen ignare ; lisez donc les géographies turques, vous y verrez le détroit de Gibraltar très-bien décrit ; les capitaines ou *reis* turcs d'Alger et d'Alexandrie y passent et repassent. Ce que les Turcs regardoient comme impossible, c'étoit peut-être le passage d'une flotte russe par le Sund.

6. *De la dissolution de l'empire par les pachas.*

C'est un préjugé général que l'empire ottoman doit, à une époque prochaine, être partagé entre des pachas rebelles.

Il est vrai que les Paswan-Oglou, les Ali-Pacha, les Dgiezzar-Pacha, les Méhémet-Ali, se sont élevés à une sorte d'indépendance et ont pris des airs de souverains ; mais est-ce leur propre autorité que les peuples respectent en eux ? Non, c'est l'autorité du sultan ou la majesté de l'empire dont

ces habiles vice-rois se couvrent, même en combattant les armées envoyées pour les détrôner, ou en faisant couper la tête au *capidgi-bachi*, chargé de chercher la leur; jamais Ali-Pacha lui-même, tout dégagé qu'il est du joug des idées religieuses, n'a osé parler à ses soldats musulmans de la fondation d'un royaume séparé, c'étoit un fantôme qu'il montroit à quelques aventuriers grecs, italiens et autres. Le célèbre visir de l'Égypte a récemment fait démentir solennellement un article d'un journal italien où on avoit l'air de parler de lui comme d'un souverain.

Des raisons militaires et géographiques obligent la Porte à ne pas diviser les deux grands pachaliks d'Egypte et de Bagdad. Ce sont deux masses solides qui flanquent l'empire. Les partager entre plusieurs pachas, seroit les livrer à l'invasion étrangère. Mais pourquoi, lorsqu'on discutoit dernièrement cette question dans le divan, n'eut-on pas l'idée de diviser les pouvoirs au lieu des territoires, et de placer à côté de ces pachas trop puissans un intendant civil et un divan provincial ?

On a vu, au surplus, tous ces grands satrapes abandonnés par leurs troupes, leurs amis et leurs fils même, dès que la Porte leur retiroit les fonctions de pacha, qui ne sont qu'annuelles.

La source de la puissance d'Ali étoit sa qualité

de *bey*, ou seigneur féodal et de chef de *Kleptes*.

Celle de Paswan-Oglou venoit de sa qualité d'*ayam* ou élu du peuple.

Mais toutes ces puissances viagères n'ont point d'avenir. L'idée d'une dynastie héréditaire nationale leur manque ; le peuple musulman ne s'attache qu'au sang des Ottomans. Certes l'extinction de la famille régnante seroit le signal d'une grande commotion. C'est alors qu'un pacha puissant et considéré pourroit, à l'instar des généraux romains, se faire proclamer empereur par son armée : il est possible qu'une semblable entreprise rencontre de vives oppositions et fasse naître des guerres intestines ; mais n'existe-t-il pas aussi une autre chance ? ne peut-il pas sortir des rangs de ces soldats parvenus un Aurélien, un Dioclétien, un homme enfin qui rajeunisse momentanément l'empire vieilli ? ne se peut-il pas même qu'une nouvelle dynastie, comme celle des Romanow en Russie, commence une ère tout-à-fait nouvelle ?

L'Asie-Mineure a vu les Kara-Osman-Oglou, beys héréditaires de quelques tribus turcomanes, gouverner les anciens royaumes de Pergame et de Sardes avec plus de justice et de douceur que n'en montrèrent jamais les Attalus ou les Crésus. D'autres beys ou seigneurs héréditaires sont encore cités comme administrateurs paternels. La

famille des anciens khans de Crimée, qui a des droits reconnus à la succession au trône, se fait aimer, dit-on, dans les domaines solitaires qui lui servent de refuge au pied du Mont-Hémus. Il peut sortir de la tente des nomades, ou de quelque château ignoré, un homme qui deviendra l'égal des Ottomans et des Solimans.

Nous ne voyons pas pourquoi la lutte des pachas et des visirs, après l'extinction de la famille des Ottomans, dut nécessairement marquer le terme fatal de l'empire. Mais il y a dans la Turquie autre chose que des pachas, des visirs et des sultans; il y a des nations : seront-elles un jour maîtresses de leur sort?

7. *L'empire se dissoudra-t-il par nations?*

La Turquie est une réunion fortuite des nations placées sous le même joug, mais qui, après des siècles d'association, se craignent, se haïssent, se détestent les unes les autres.

Qui ne connoît pas, au moins d'une manière générale, ce trait caractéristique de l'empire ottoman? Qui n'a pas entendu nommer le Copte laborieux et soumis, l'Arabe indompté et vagabond, le Druse, le Maronite et tant d'autres montagnards du Liban, les durs Kurdes, les sauvages Yézidis, les rustiques tribus des Turco-

mans, le rusé Grec, l'Albanois non moins rusé et plus belliqueux, les simples et braves Yourouks ou Turcomans de la Macédoine, les grands et petits Valaques, le Bosniaque et le Servien, l'un et l'autre esclavon d'origine, et pourtant séparés autant que le peuvent être un chrétien et un musulman? Nous sommes loin d'avoir tout énuméré.

Toutes ces nations conservent leur esprit, leurs usages et surtout leurs intérêts à part.

Si la nation dominante, en perdant, pour un long espace de temps, le centre d'unité que lui présente le gouvernement de la Porte, tout mauvais qu'il est, tomboit dans une anarchie complète et dans un véritable anéantissement politique, nul doute que les vingt nations soumises ne se soulevassent d'un accord unanime pour reprendre leur existence propre, selon le degré de civilisation de chacune d'elles.

Quel beau spectacle pour l'observateur de la nature humaine! car ces grands empires sont les tombeaux de tout ce que les peuples offrent de plus noble dans leurs sentimens, de plus original dans leurs idées, de plus poétique dans leurs mœurs.

Mais qu'on ne se flatte pas de voir des insurrections nationales opérer une facile et prompte dissolution de l'empire ottoman, tant que les Turcs, même dégénérés, ont pour centre d'unité le divan de Constantinople. Ils ont, comme les Ro-

mains, l'instinct grossier, mais ferme et sûr, instinct de la domination : diviser pour régner est une maxime que le plus ignare pacha sait mettre en pratique. Excepté la nation dominante, tout n'est en Turquie que désunion, défiance et jalousie. L'Arabe dévalise les Coptes, le Grec pille les Valaques, le Juif trahit le Grec, et les Arméniens aspirent aux dépouilles de l'un et de l'autre. Si les Péloponésiens se révoltent, on lâche sur eux une bande d'Albanois ; si l'Arnaute désobéit, le Péloponésien marche contre lui dans les rangs même des Turcs. Souvent le Kurde, en dévastant le pachalick de Bagdad, se voit applaudi par le sultan, et certes le divan n'empêche pas la Bosnie et la Servie de se battre pour leurs troupeaux, pourvu que l'une et l'autre province paie le *miry*. La religion fournit encore sujet de désunion au sein même des peuples tributaires. L'Albanois, selon qu'il est catholique, grec ou musulman, repousse son propre compatriote. Les *Popes* grecs damnent les missionnaires latins, l'*Imam* damne à la fois Grecs et catholiques, tandis que le Druse damne tout le monde, en faisant semblant d'adopter tous les dogmes et tous les rites.

Cette guerre de tous contre tous fait la sûreté du maître. Garantie affreuse, mais qui n'est que trop réelle !

La dissolution de l'empire ottoman par nations

est donc un événement possible, probable même, mais placé dans un avenir incertain.

Nous avons examiné les grands points de vue sous lesquels on peut considérer la question de la chute et du partage de l'empire ottoman, question devenue aujourd'hui un lieu commun que les plus ignorans prétendent décider, sans se douter seulement de tout ce qu'elle renferme.

Nous regardons toujours comme praticable le projet de croisade que nous examinions l'année passée, mais nous voyons que deux grandes puissances, l'Autriche et l'Angleterre, le repoussent. Il n'en est donc plus question entre hommes qui raisonnent.

Concluons que l'empire ottoman, avec des institutions dépravées, avec un gouvernement corrompu, portant dans son sein mille germes de destruction, est pourtant susceptible encore d'une existence très-longue et même très-imposante.

BULLETIN

I.

ANALYSES CRITIQUES.

Exposé de l'état actuel des missions évangéliques chez les peuples infidèles.—Genève, 1821. Un vol. in-8°.

Le zèle des missionnaires, en répandant parmi des peuples barbares les lumières du christianisme, propage aussi les bienfaits de la civilisation. Quel plus touchant sujet pour les *Annales de l'Histoire !* Les voyages de ces nouveaux apôtres nous ont ouvert plus d'une contrée inconnue, et méritent bien certainement une place distinguée dans les *Annales de la Géographie.* Personne ne sera donc étonné de nous voir consacrer quelques pages à l'analyse d'un ouvrage qui fait connoître l'état actuel des missions protestantes dans toutes les parties du monde. C'est véritablement le voyage d'un chrétien autour du globe; il ne fournira pas moins d'émotions aux cœurs religieux, que d'instruction aux esprits observateurs.

Il existe depuis six ans à Bâle un *Institut des missions évangéliques*, dont l'activité, quoique très-grande, n'avoit pas encore excité l'attention générale. La *Société des missions* qui vient de se former à Genève, invitée à coopérer au même but, a cru avec raison qu'il falloit faire un appel aussi public que possible à tous les amis du christianisme

et de l'humanité, surtout en France. Elle a pensé qu'avant d'inviter les chrétiens à soutenir cette entreprise par leurs dons, il étoit auparavant nécessaire de leur faire connoître l'état actuel et trop ignoré des missions évangéliques, leur but, l'esprit qui les dirige, les résultats qu'elles ont obtenus et les succès ultérieurs qu'elles font espérer. A cet effet, elle se hâta de préparer et de mettre sous presse un exposé général de l'état actuel des missions évangéliques chez les peuples infidèles. Elle estimoit qu'en consacrant une somme considérable à l'impression de cet ouvrage, elle serviroit plus efficacement et dans un cercle plus étendu la grande cause des Missions, que si elle eût fait passer immédiatement à la société de Bâle ces premiers fruits de son existence. Cette vue nous paroît très-sage.

On a affecté de contester l'efficacité des missions; le livre présent dissipera ce doute, par le tableau des changemens heureux opérés par la prédication de l'évangile, dans les contrées où régnoient la superstition la plus dégoûtante et les plus honteuses coutumes. Les succès obtenus depuis vingt-cinq ans par les missions, les admirables résultats de leurs travaux, montrent avec évidence que la bénédiction divine repose sur cette œuvre; ses progrès toujours croissans garantissent, sous la protection de la providence, les promesses de l'avenir. Mais la moisson est grande, et le nombre des ouvriers est comparativement petit; les trois quarts des habitans de la terre sont encore dans les ténèbres, et, quelque étonnant que soit le nombre des hommes qui se consacrent à faire entendre la parole de vie; quelque admirables que soient leur dévouement et leur zèle, ils ne suffisent pas à l'immensité de la tâche, et leur voix appelle à grands cris de nouveaux collaborateurs.

Cette voix a été entendue, et de toutes parts on voit se

former des associations pour soutenir les établissemens de missions.

Voici le tableau des 23 *sociétés* de ce genre, existantes parmi les protestans.

Date de leur fondation.	DÉNOMINATION.	LEURS REVENUS en liv. sterling. 1818.	1819.
1647.	Société angloise pour la propagation de l'évangile	13,817	43,000*
1691.	Société angloise pour les nègres des Antilles	55,687	52,684**
1698.	Société angloise pour l'avancement de la connoissance du christianisme		
Id.	Société pour la Nouvelle-Angleterre		
1701.	Société d'Ecosse pour la propagation du christianisme		
1706.	Société de Danemarck et de Halle		
1732.	Missions allemandes des Frères-Unis	6,511	
1741.	Société de Londres des Frères-Unis		
1750.	Société des missions Wesleyennes	18,434	22,913
1792.	Société angloise des missions Baptistes		
1795.	Société des missions de Londres	23,000	25,409
1796.	Société des missions d'Ecosse	7,365	
1797.	Société des missions hollandoises		
1801.	Société des missions de l'église anglicane	28,000	30,000
1808.	Société de Londres pour les Juifs	9,205	11,201
1810.	Société américaine	7,612	
1814.	Société des Baptistes américains		
1815.	Société de Bâle		
1819.	Société d'Edimbourg pour les Juifs		3,24
Id.	Société de New-Yorck		
1817.	Société des Américains-Unis	3,16	
1820.	Société épiscopale de l'Amérique		
Id.	Société de Genève		

* C'est à une lettre de recommandation du roi d'Angleterre que cette société doit l'accroissement subit de ses revenus.

** Cette société, occupée à distribuer des Bibles, ne consacre qu'une partie de ses revenus aux missions.

C'est par l'Afrique occidentale que les auteurs de cet *Etat* commencent leur tournée.

L'établissement anglois de *Bathurst*, dans la rivière de Gambie, est visité par les missionnaires de l'église anglicane. Cet établissement doit son origine à la restitution faite aux François, du Sénégal et de la Gorée. Un grand nombre de sujets britanniques se sont retirés à cette occasion dans l'île de Sainte-Marie. Cette île est de quelque étendue, mais elle est basse et réputée malsaine ; cependant les forêts s'éclaircissent, et l'air y devient chaque jour plus salubre. La population est d'un millier d'individus. Les indigènes sont tous mahométans ; la Terre-Ferme, dont l'île est séparée par une rivière peu profonde et large d'un demi-mille, est habitée par des Mandingues. On remarque, chez plusieurs des indigènes, un désir sérieux de s'éclairer. Cet établissement est maintenant une dépendance de la colonie de *Sierra-Leone*. Il a sur celle-ci l'avantage d'être cinq degrés plus au nord, et par conséquent moins exposé aux pluies des tropiques. Le gouverneur Mac-Carthy veille avec sollicitude sur cette colonie naissante.

La colonie de *Sierra-Leone* paroît s'être beaucoup accrue, malgré son climat décrié. La population en 1819 étoit, sans le militaire, de 9,555 individus, dont 2,104 recevoient dans les écoles une éducation religieuse. *Freetown* compte 4,430 habitans. On forme un village après l'autre des nègres délivrés des mains des marchands d'esclaves. L'endroit le plus attrayant est *Régents-Town*, avec 1177 habitans, parmi lesquels 500 élèves des missionnaires.

« Rien n'est plus romantique, dit un missionnaire, que notre site à Régents-Town. Un amphithéâtre de huit montagnes nous environne de toutes parts ; elles élèvent leurs cimes les unes au-dessus des autres, et leurs croupes sont

couvertes de forêts dont la verdure se renouvelle sans interruption. Des torrens en descendent avec impétuosité dans toutes les directions, et viennent se réunir pour former la rivière qui traverse notre ville. Les troupeaux de nos gens paissent sur les coteaux, où les prairies conservent toute l'année leur verdure et leur fraîcheur. »

« Notre maison, notre église et nos écoles, pour les garçons et pour les jeunes filles, sont réunies sur une même colline, dans une vaste enceinte, et nos enfans ont déjà mis tout le reste de la colline dans un état de culture. En face de notre maison, et sur un coteau voisin, s'étend la ville de Régents-Town. Derrière nous, sur une hauteur qui domine notre établissement, le gouvernement vient de faire construire une chaumière. »

« Au moment même où nous eûmes atteint le sommet de la dernière montagne qui sépare Régents-Town, cette première ville s'offrit tout-à-coup à notre vue; il faisoit un clair de lune magnifique. En descendant, nous entendîmes une musique délicieuse, et nous aperçûmes dans le lointain plusieurs maisons toutes éclairées. M. Johnson (il étoit venu à notre rencontre), à qui je demandai la cause de ce bruit et de ces illuminations, me dit, en me montrant une église située au-delà d'un ruisseau qui couloit à nos pieds, que les nègres étoient rassemblés pour la prière du soir, et qu'ils louoient le Seigneur en joignant leur voix au son des instrumens. Les échos des montagnes voisines retentissoient de leurs cantiques. Au bout de quelques instans, nous fûmes dans l'église, où cinq cents hommes au visage noir étoient alors prosternés. Quand le service fut achevé, plus de deux cents d'entre eux se pressèrent autour de nous pour nous serrer la main, et nous témoigner la joie que leur causoit notre arrivée. »

Quel est le Français (à moins qu'il ne soit marchand

d'esclaves), qui ne fasse pas des vœux pour voir toutes les côtes de l'Afrique couvertes d'établissemens semblables !

Hélas ! les apôtres de la parole de paix sont obligés d'éviter les rives inhospitalières de la Guinée et de Congo, où retentissent encore les cris des victimes africaines, que de soi-disant chrétiens entraînent dans l'esclavage. C'est au cap de Bonne-Espérance que nous voyons reparoître les missions, elles y fleurissent et se répandent rapidement dans l'intérieur.

Gnadenthal, le plus important des établissemens des Frères Moraves, est situé à 130 milles du Cap. En 1817, on a vu 102 personnes, presque toutes renvoyées du service militaire, venir s'établir à Guadenthal. Il y est né 31 garçons et 21 filles; 60 adultes et 59 enfans y ont reçu le saint baptême ; 40 personnes ont été admises à la sainte cène ; 32 habitans baptisés et 5 qui ne l'étoient pas ont quitté la vie. A la fin de l'année, le nombre des habitans, sans compter les missionnaires et leurs enfans, étoit de 1377, celui des maisons de 261, et celui des communians de 465.

En 1818, les Hottentots ont dû lutter contre des circonstances très-difficiles à cause du haut prix des objets nécessaires à la vie; mais cette détresse même leur a fait faire d'heureux progrès dans la culture des terres.

Pour se conformer aux désirs du respectable M. Latrobe, venu pour inspecter l'établissement, on a planté à Gnadenthal et à Grœnekloef un nombre considérable de chênes, de peupliers et d'autres arbres. La sécheresse extraordinaire de l'année 1818 a nui d'une manière considérable à ces plantations; mais l'ouvrage a été repris l'année dernière avec un nouveau zèle.

Dans une lettre à M. Latrobe, sous la date du 12 oc-

tobre 1818, M. Halbeck, missionnaire, fait une peinture fort agréable de cette contrée au retour du printemps.

« Vous avez beaucoup perdu, lui dit-il, en ne voyant « pas Gnadenthal dans la saison des fleurs. C'est vraiment « un spectacle enchanteur que celui du *Kraal* (ou village) « depuis la colline qui s'élève derrière notre jardin. Une « multitude de pêchers, de poiriers et d'autres arbres, « tous en fleurs, présentent le plus délicieux coup d'œil « à côté de la fraîche verdure des haies et de la sombre « couleur des jardins cultivés. Au milieu de tout cela, les « maisons sont déjà si bien abritées qu'on peut à peine dé- « couvrir çà et là quelques petites parties de leurs toits « blanchâtres. »

Les effets de la guerre des Caffres se sont fait péniblement sentir à Gnadenthal aussi bien qu'à Grœnekloef. « Nous avons eu aussi notre part de la misère publique « (écrit M. Halbeck en date du 25 mars 1819); 99 de nos « hommes les plus capables ont été requis pour le service « militaire, et bien des femmes et des enfans sont ainsi « laissés sans protecteurs. Il y a à Gnadenthal 1033 femmes « et enfans, et au moins 100 hommes incapables d'un travail « pénible; et, depuis le départ de nos 99 jeunes hommes, « à peine nous reste-t-il 250 personnes en état de travailler « pour le reste de la population. »

« Au milieu de ces pénibles circonstances, les intérêts « spirituels de cet établissement prospèrent; l'amour fra- « ternel des missionaires s'en est accru, et la grâce du Sei- « gneur a puissamment abondé dans la congrégation. La « semaine de la Passion et la Pâque de l'année dernière ont « été pour Gnadenthal des époques de bénédictions.

« On vit alors des étrangers de toute condition accourir « à cette *vallée de grâce* (c'est là le sens de son nom) pour « célébrer la mémoire de ces grands événemens de l'église

« chrétienne. Cependant il faut avouer que la joie des frères
« a été troublée par la chute de quelques hommes qui se
« sont laissés entraîner au péché dans les fermes où ils
« étoient allés chercher de l'occupation. »

Le vénérable père de la mission, Henri Marsveld, écrit à M. Latrobe d'une manière bien touchante :

« Mes forces déclinent de jour en jour; mais je me
« trouve heureux dans l'état où je suis. Le reste de ma
« vie est pour ainsi dire un repos sabbatique. Je jouis de
« la présence de la paix et de mon sauveur. Souvent je
« réfléchis sur mes premières années et sur les jours du
« vieux temps, et alors je bénis mille fois mon sauveur
« et mon Dieu de ce qu'il a daigné se révéler à moi,
« attirer à lui un pécheur tel que moi, et m'accorder de
« connoître son amour et le pouvoir de sa grâce. Il a fait
« bien plus encore, puisqu'il a daigné me prendre à son
« service, tout inutile que je suis, et bénir le foible témoi-
« gnage que j'ai rendu à ses souffrances et à sa mort. Il
« m'a même accordé la faveur de baptiser 415 Hottentots.
« Ah! puissent-ils tous suivre fidèlement l'agneau !

« Il y a maintenant vingt-cinq ans que nous commen-
« çâmes, en foiblesse et en pauvreté d'esprit, à prêcher à
« ce peuple. Presque aussitôt le Seigneur, dans sa misé-
« ricorde, daigna nous faire éprouver qu'il nous recon-
« noissoit pour ses serviteurs, et qu'il vouloit bénir nos
« travaux; car il ouvrit le cœur de nos Hottentots à notre
« prédication, et y fit manifestement pénétrer son évangile
« de grâce. Un grand nombre d'entre eux ont quitté cette
« vie avec joie et dans une pleine confiance en ses mérites ;
« 477 sont maintenant couchés dans notre cimetière. Oh !
« quelle ne sera pas ma joie quand je les verrai tous as-
« semblés autour du trône ! »

Parmi les missions de la société de Londres, nous distinguerons *Pacaltsdorf*, près la ville *Georgetown*, à 300 milles à l'est du cap.

« Il n'y a, disent les missionnaires, que six ans que notre frère Pacalt arriva chez les Hottentots. On n'y voyoit alors ni champs ni jardins, et les habitans logés sous un petit nombre de misérables huttes n'étoient vêtus que de mauvais lambeaux de peaux de mouton. Tout offroit alors l'aspect de la plus profonde misère. Maintenant, leur kraal est environné d'une forte muraille, haute de six pieds, épaisse de cinq à sa base, et de deux à son sommet, dont le contour n'a pas moins de 6767 pieds. Outre cela, l'enclos de leur bétail a 938 pieds de circonférence, et celui qui renferme leur jardin est de 3396 pieds. Ils ont creusé, non sans beaucoup de peine, deux grands étangs pour abreuver leur bétail.... Ils ont une église qui peut contenir deux cents personnes, et qui sert d'école durant la semaine; d'excellens jardins pour chaque famille de l'établissement, et, au-delà de la muraille, des champs très-étendus que l'on se propose d'enclore aussi d'un grand mur après la saison des labours; ce sont, à la lettre, des travaux publics, car ils ont été faits par le peuple en masse; hommes, femmes, vieillards, enfans, tous y travaillent, dès que le missionnaire, qui juge du temps le plus convenable, les convoque à l'ouvrage; et ce travail, fait en commun, devient pour eux un plaisir plutôt qu'une corvée pénible, nous les avons vus élever ainsi 330 pieds de mur dans un jour. C'étoit un des spectacles les plus doux que j'aie vus de ma vie.

« Quand la mission commença, il n'y avoit pas au kraal une aune de coton sur le corps de nos Hottentots; maintenant vous verriez, au service divin, le jour du Seigneur,

presque toutes leurs femmes aussi bien vêtues que peuvent l'être les femmes en Angleterre dans une de nos églises de campagne. Ils assistent au service divin avec une décence peu commune ; ils se retirent ensuite en silence et dans le plus grand ordre, les femmes d'abord, puis les hommes, puis enfin les enfans. »

Suivons maintenant les missionnaires au-delà des limites de la colonie, parmi les peuplades libres. Nous distinguerons l'importante mission chez les Bouschouanas, fondée par la *Société de Londres*.

Malibe, roi de *Lattakou* (ou Litakou), dans la vaste contrée des *Bouschouanas*, et une partie de son peuple, s'étant rendu avec les missionnaires sur la rivière Krouman, y a bâti une ville que l'on nomme la *Nouvelle-Lattakou.* » Les missionnaires y jouissent de toute la confiance de leur roi et de ses chefs.

M. Hamilton écrit :

« Dieu a fait pour nous deux grandes choses. Il nous a « dégagés, d'un côté, de toute crainte des hommes; et, de « l'autre, de toute inquiétude sur nos besoins futurs; car « il a daigné nous accorder non seulement toutes les « choses nécessaires à la vie, mais encore plusieurs de ses « consolations. »

Les Bouschouanas demandent en différens quartiers des maîtres d'écoles. Quatre chefs du vieux Lattakou, deux du bas Krouman, et plusieurs habitans du pays des Maroulzes, à dix journées de distance, demandent avec instance qu'on leur envoie des missionnaires, « afin, di- « saient les hommes de Lattakou, qu'ils nous apprennent « comment on peut être délivré de la colère de Dieu contre « le péché. »

« Il s'ouvre devant nous de bien vastes champs, écrit

« M. Hamilton, et plusieurs villes, au nord-ouest de
« notre établissement, sont toutes prêtes pour la moisson.
« Dites aux jeunes gens qui seroient disposés à partir, que
« les difficultés qni pourroient effrayer d'abord, disparois-
« sent à mesure qu'on approche. »

Tous les mercredis il se tient une assemblée pour des conférences religieuses, et les indigènes y décrivent souvent leurs sentimens d'une manière bien naïve et bien touchante. Un vieux Bouschouana disoit : « Le monde
« est comme une enveloppe sur mon cœur : oh, que je
« voudrais que dieu le soulevât! mais elle est si pesante,
« lorsque je veux prier, que je ne puis dire à Dieu tout ce
« qui est dans mon cœur. »

Un vieillard, nommé Clautre, disoit : « Je ne sais pas
« quelle sorte de cœur ont les autres hommes, mais je
« sais trop que j'en ai un bien mauvais. Quand la maison
« n est pas propre, on prend un balai et on la nettoie;
« eh bien ! je prie aussi mon Dieu qu'il fasse de sa parole
« un balai pour nettoyer mon cœur de toutes ses souil-
« lures. »

Les travaux mécaniques prennent beaucoup de temps à M. Hamilton. On manque de bibles; mais, dit-on, M. Helm se rendra probablement ici de Grique - Town pour travailler à procurer les saintes écritures aux Bouschouanas dont il connoît déjà la langue.

M. Moffat écrit à la suite d'une visite qu'il a faite à Lattakou, en septembre 1818 :

« Les frères ont fait de grands travaux, ils ont cons-
« truit une église en bois et en roseaux recouverts d'ar-
« gile ; ils construisent maintenant des maisons pour eux-
« mêmes ; ils ont établi de bons jardins, et même ils ont
« fait faire un détour de près de trois milles à la rivière de

« Krouman pour l'amener à l'établissement. Le roi Ma-« libe professe un grand attachement pour les mission-« naires. Le service public est passablement suivi ; mais « il n'y a point encore de fruits apparens. »

Ces premiers obstacles ne doivent pas refroidir le zèle des missionnaires. Il n'est aucune partie de l'Afrique qui leur présente une plus belle carrière. Les Bouschouanas et toutes les tribus qui habitent au nord de ceux-ci, vers le tropique, possèdent déjà plusieurs arts et ont pris le premier essor vers la civilisation. La traite d'esclaves, avec toutes ses conséquences immorales, leur est inconnue. Ils fabriquent des ustensiles en métal et d'autres objets. La conquête spirituelle des nations semblables donneroit au christianisme une base solide dans l'Afrique australe. Mais on devroit y envoyer des missionnaires très-instruits et très-habiles dans les affaires de ce monde; ils devroient être en état de diriger l'agriculture, l'exploitation des mines, et l'emploi du fer et du cuivre dans les fabriques; ils devroient, en un mot, être en état de donner des conseils et des leçons à ces peuples dans tout ce qui peut améliorer leur situation. Alors on pourra espérer de voir naître ici un *Paraguay* évangélique.

Les missionnaires qui se portent sur la côte occidentale ont à combattre toutes les horreurs d'un climat brûlant et d'un sol stérile. *Jérusalem*, établissement formé parmi les Namaquas, lutte contre de grands obstacles; écoutons le rapport suivant :

« Les habitans de *Jérusalem* désirent se fixer dans un lieu plus favorable, non seulement pour la jouissance des objets de première nécessité, mais pour l'établissement d'une industrie régulière, sans laquelle aucune mission ne sauroit long-temps subsister. Dans la vue de trouver un lieu convenable, M. Moffat partit le 21 juin, accompagné

du nommé *Africaner* et d'un assez grand nombre d'autres Namaquois; mais après avoir parcouru, pendant cinquante-cinq jours, un pays immense, ils revinrent sans avoir rempli leur objet. » Ce voyage a servi cependant à les convaincre encore mieux de la déplorable condition des païens.

Au milieu d'une contrée absolument déserte, ils rencontrèrent une vieille femme que ses compagnons, parmi lesquels étoient ses propres enfans, avaient abandonnée à la mort, à cause des inconvéniens qui résultoient pour eux à cause des infirmités de son grand âge. Elle refusa de se laisser conduire dans un kraal voisin, assurant que les habitans de ce lieu ne la traiteraient pas mieux que n'avoient fait ses amis et ses enfans.

Les lions sont très-nombreux et très-féroces dans les contrées que M. Moffat a parcourues; et comme on attribue tous les ravages qu'exerce cet animal aux sorciers, qui peuvent se loger dans le corps du lion, l'on pousse des cris affreux aussitôt qu'il paroît : « Quel mal t'avons-nous fait pour que tu viennes ainsi contre nous et que tu enlèves notre bétail ? » Aussi prennent-ils bien garde de causer la moindre offense à leurs sorciers, dans la crainte que ceux-ci ne viennent ensuite leur faire une visite, sous la peau d'un lion. M. Moffat désiroit fort rencontrer quelqu'un de ces imposteurs; mais ils eurent soin de se soustraire à ses recherches, et c'est ainsi qu'ils retiennent ce peuple dans le plus misérable esclavage.

L'immense côte de Mozambique, de Zanguebar et d'Ajan n'offre aucun établissement de missionnaires. Les tentatives qu'on a faites sur Madagascar sont encore bien foibles ; mais, pendant l'impression du livre que nous analysons, l'arrivée d'un prince madecasse à Londres a fait naître de grandes espérances. Nous avons parlé de ce prince, qui se nomme *Radama*, et qui paroît être l'hé-

ritier du royaume des Ancoves. Il a promis de protéger les missionnaires qui l'ont suivi et que le roi d'Angleterre lui a recommandés avec instance. Ces missionnaires ne sont pas de l'église anglicane; ils sont de la communion des Baptistes : comme cette circonstance frappoit Radama, le roi d'Angleterre, avec le sentiment le plus chrétien et le plus généreux, lui dit : « Prince, quelques légères dif-
« férences d'opinion n'empêchent pas les vrais chrétiens
« d'être d'accord sur tout ce qui est essentiel. Recevez ces
« bons missionnaires comme mes amis. Je regarderai le
» bien que vous leur ferez comme s'il étoit fait à moi-
« même. »

L'*empire Abyssin*, malgré le nom de chrétien, qu'il n'a cessé de porter, n'a guère moins besoin de missionnaires que les nations mahométanes dont il est environné. Il n'est bien connu des européens que depuis le voyage de Bruce, et surtout depuis les deux missions politiques que M. Salt y a remplies en dernier lieu, d'abord comme secrétaire et député de lord Valentia, et ensuite comme député du roi d'Angleterre auprès du gouvernement abyssin. On aime à croire que ce royaume, affoibli par de longues divisions et pressé de toutes parts par les peuples mahométans qui l'avoisinent, n'a été comme découvert par les relations nouvelles où il vient d'entrer avec les Anglois, que pour être préservé de la ruine totale dont il sembloit menacé, et que pour revenir, par son réveil, un des instrumens que le Seigneur emploiera pour répandre dans le continent africain la connoissance de son nom. M. Salt pourra, depuis le Grand-Caire, rendre encore de grands services à cette intéressante contrée. Il y a quelque temps qu'il avoit fait parvenir au roi d'Abyssinie quelques exemplaires de psaumes en éthiopien (c'est-à-dire dans la langue éclésiastique ou langue savante de ce pays); l'extrait

suivant de la réponse qu'il en a reçu, pourra donner la mesure du christianisme des Abyssins.

« Puisse cette lettre parvenir jusqu'à Salt, le prince des « nobles et des prêtres ! Quel est l'état de ta santé, mon- « seigneur et mon ami, toi qui es élevé comme le ciel au- « dessus de la terre ? Que le Seigneur rafraîchisse tes « jours. Amen et amen. »

« Le livre des psaumes de David est très-bon, disent « les Ethiopiens, mais c'est la coutume de mettre les « psaumes avec les méditations des prophètes, le cantique « de Salomon et les sept hymnes à Notre-Dame Marie, « écrites avec des vignettes enluminées ; écris donc avec « les psaumes de David tout ce qu'il faut écrire.

« Quant au livre des psaumes que tu m'as envoyé « avant celui-ci, il n'y a point de ces lettres rouges dont « on embellit tous les livres de l'ancien et du nouveau « Testament. Imprime donc ainsi les quatre évangiles en « encre rouge et noire, afin que les hommes d'Ethiopie « les admirent, et que tu puisses, avec Elie et Enoch, « obtenir aux siècles des siècles le salut de Dieu vivant. « Amen.

« Que le Seigneur te préserve dans ton entrée et dans « ta sortie, dès ce moment et à jamais ! Amen.

« Moi *Waha*, quoique éloigné de toi, je prierai pour « ta prospérité. »

La société biblique de Calcutta vient de faire de vains efforts pour obtenir qu'on lui confiât quelques jeunes Abyssins, qu'elle auroit fait élever dans l'Inde, et qu'elle auroit ainsi mis en état de procurer les écritures à leurs compatriotes. Cependant la société biblique de Malte et la société des missions de l'église anglicane ayant pris en sérieuse considération l'état spirituel de cette contrée, M. Jowet, missionnaire de l'église anglicane en Egypte,

s'occupoit, l'année dernière, des moyens de procurer aux Abyssins les écritures en leur langue vulgaire, lorsqu'il fit, contre toute attente, une rencontre si favorable à ses vues, qu'il n'a pu s'empêcher d'y reconnoître une direction toute particulière de la Providence. Nous le laisserons parler :

« Je viens d'apprendre, écrit-il du Caire le 2 février « 1819, que M Salt revient de la Nubie, et qu'il est ar- « rivé à Philæ. J'espère le rencontrer à Thèbes. En at- « tendant, un incident bien remarquable et le concours « le plus heureux des circonstances inattendues semble « me montrer que Dieu conduit mes pas. Attendons ce- « pendant encore avant de nous livrer trop vivement à « un premier sentiment de joie ; mais comme les signes « des temps se développent d'eux-mêmes, sachons remar- « quer et suivre avec une humble gratitude tous les té- « moignages par lesquels notre bon père céleste daigne « nous montrer qu'il agrée nos travaux et qu'il veut les « bénir. Voici le fait :

« Samedi au soir, à cinq heures, pendant que nous « étions à table, à l'hôtel du Consulat britannique, notre « domestique italien ouvre la porte, et nous voyons un « homme de haute stature et revêtu d'une peau de mou- « ton, entrer vivement auprès de nous, demandant si « nous sommes Anglois, et si nous ne le reconnoissons pas « lui-même pour un compatriote. En effet, le domestique « ne pouvant croire qu'il fût Anglois, comme il prétendoit « l'être, n'avoit pas d'abord voulu l'introduire, et l'avoit « laissé quelque temps devant la porte du Consulat avec « ses chameaux et son équipage. Je le reconnus immédia- « tement, pensant bien qu'il ne pouvoit être que le fameux « Péarce que M. Salt avoit laissé en Abyssinie. En un mot, « voilà précisément l'homme au monde qui pouvoit nous

« être le plus utile. Les dissensions intestines de l'Abys-
« sinie et la jalousie des grands du royaume l'ont forcé
« de fuir cette contrée. Il est accompagné d'une jeune
« Ethiopienne, qui est sa femme.

« Son voyage a duré quatre-vingt-neuf jours; il lui
« sembloit qu'il n'atteindroit jamais le Grand-Caire......»

« Ce Péarce, écrit encore M. Jowet (4 février), est un
« homme bien extraordinaire. Après avoir parcouru le
« monde, traversé la Russie, visité la Chine et d'autres
« contrées lointaines; après avoir été quelque temps
« musulman en Arabie, et puis ensuite chrétien et guer-
« rier pendant quatorze ans en Abyssinie; après avoir
« échappé dernièrement au plus grand danger, le voici
« maintenant logé dans l'hôtel du consulat britannique.
« Son génie est vraiment grand, et son éducation est celle
« que nous pourrions lui désirer. Il a trente-neuf ans, et
« ne peut supporter le repos; si ses peines et ses longues fa-
« tigues n'avaient pas altéré sa constitution, nous devrions
« craindre qu'il ne nous échappât bientôt pour se jeter
« encore en de nouvelles aventures; mais Dieu l'a comme
« rompu, non dans sa colère, espérons-le, mais dans sa mi-
« séricorde; dans sa miséricorde surtout envers les Abys-
« siens auxquels Péarce peut procurer le plus grand des
« bienfaits en se consacrant à la traduction des écritures. »

On s'est assuré, d'après les relations de M. Jowet, que les peuples de l'Abyssinie parlent deux langues distinctes. l'amharie et le tigre; et, quoique M. Péarce connoisse l'une et l'autre, il n'a été chargé que de la version dans le dernier dialecte, parce qu'on vient de découvrir qu'une version amharique avait éte faite dernièrement avec beaucoup de soins. L'on a pris les mesures nécessaires pour en acquérir la propriété. La société biblique angloise et étrangère semble disposée à de très-grands sacrifices pour procurer les

écritures à cette intéressante nation, non seulement dans les langues vulgaires d'amhara et de tigre, mais aussi dans la langue ecclésiastique ou savante (l'ancien éthiopien).

M. Salt, à la rencontre de qui MM. Jowet et Péarce allèrent jusqu'à l'île de Philæ près de la première cataracte, entra volontiers dans les vues de M. Jowet, et prit dans ce but M. Péarce à son service.

Les travaux évangéliques dans l'Abyssinie ne paroissent pas devoir trouver des obstacles de la part de l'illustre visir d'Egypte, Mehemet-Ali; il ne peut guère refuser le passage aux missionnaires, protégés par l'Angletérre, et il doit lui être indifférent quelle croyance règne dans un pays aussi éloigné de ses frontières que l'empire de Gondar; toutefois, il est prudent de ne pas étaler en Egypte un appareil trop frappant, et surtout de ne pas faire des démarches pour convertir les Arabes. Cela choqueroit certainement les docteurs musulmans de *Kahira-la-Victorieuse* et forceroit le gouvernement à ne plus fermer les yeux.

Une grande prudence est également nécessaire à l'égard des *Coptes*, sur lesquels il paroît que les missionnaires évangéliques ont fixé leurs regards. Identifiés par leur nom même avec l'Egypte, les Coptes peuvent être considérés comme l'église chrétienne dominante de ce pays. Il y a aussi un assez grand nombre de Grecs dont le patriarche réside au Caire. Leur influence s'exerce même sur une partie de l'Abyssinie, quoiqu'ils n'aient pas l'église au midi du Caire; leur juridiction s'étend à Alexandrie, Rosette, Damiette, Suez, Candie, aussi bien qu'à Tunis et à Tripoli. Les Latins ont au moins huit couvens, dont quatre sont au midi du Caire. Les Arméniens ont un évêque dans cette capitale, et les individus de cette nation sont établis dans presque toutes les villes du midi de l'Egypte, comme banquiers du gouvernement.

« Les Coptes, nous disent les missionnaires, loin de s'opposer à la distribution des Bibles arabes, se montrent tout disposés à la favoriser.

« Il y a à Boosch une école préparatoire où l'on élève environ vingt jeunes gens pour le service de l'église. On les envoie ensuite au couvent de *Mar-Antonius* (Saint-Antoine), situé dant les montagnes, à trois journées à l'est du Nil. Mais il n'est que trop évident que, bien que, dans les études préparatoires, on donne une grande attention à la récitation des prières et des offices lithurgiques, le laps du temps a amené la plus grande négligence dans ce qui concerne la parole de Dieu; on ne l'étudie point avec ce soin, cette persévérance qu'elle exige. Les saintes écritures, dans leur entier, ne se trouvent qu'en un petit nombre d'endroits, tandis qu'on regarderoit comme inexcusable un prêtre qui ne posséderoit pas les prières de l'église. »

Après avoir ainsi fait le tour de l'Afrique, nos missionnaires jettent un coup d'œil sur la *Turquie d'Europe* et *d'Asie;* ils ne forment pas le vœu téméraire de réunir l'église grecque aux églises évangéliques; mais, en distribuant des bibles, ils cherchent à réveiller chez les Grecs le sentiment religieux. Il paroît que le clergé grec même le seconde.

M. *Connor*, qui voyage pour les sociétés bibliques, écrit « qu'il a trouvé, dans les îles de Candie, de Rhodes et de Chypre, un clergé tout prêt à seconder ses vues et à répandre la parole de Dieu. Il a instruit les prêtres grecs des desseins de la société biblique; et tout ce qu'ils ont appris de ses succès inouis les a remplis de joie et d'admiration. A Candie, les évêques doivent exhorter les pasteurs de leurs diocèses respectifs à déterminer exactement ce qu'il faut de Testamens dans chaque paroisse, pour que toute famille en soit pourvue. — M. Connor se loue

beaucoup de l'accueil que lui a faît l'archevêque de *Chypre.* Il a laissé dans cette île une provision considérable de nouveaux Testamens et de Bibles, et quelques traités religieux en grec et en d'autres langues, pour les distribuer aux Francs (aux Européens) qui résident en grand nombre à Larnaca, et pour les répandre dans les vaisseaux qui visitent ce port de mer. Il veut faire la tentative d'établir les dépôts de Bibles arabes, syriaques et turques, en Syrie, en Mésopotamie et dans les quartiers limitrophes. Il visitera peut-être aussi le patriarche de tous les Arméniens au monastère d'Ekmiasin; et si, après avoir parcouru la Terre-Sainte, de retour à Alep, il ne se trouve pas trop incommodé, il gagnera les bords de l'Euphrate et du Tigre, et descendra jusqu'à Bagdad, où la société possède un ami zélé dans la personne du résident anglois. Il ne désespère point de pouvoir former un jour une ligne de communication entre le golfe persan et la mer Noire, par le moyen de Trébisonde et Bagdad, et d'unir ainsi par une chaîne de sociétés bibliques le monde chrétien de l'Orient et celui de l'Occident. On sent tout ce que le christianisme gagneroit à la réussite d'un pareil projet.

Nous pensons que c'est surtout dans l'*Arménie* et dans le *Kurdistan* qu'on peut espérer de gagner les cœurs simples des peuples nomades et montagnards; mais il faut là tout le zèle du martyr, combiné avec de l'habilité politique. Si ces peuples pouvoient comprendre qu'en devenant chrétiens, ils deviendroient très-puissans, très-importans dans le monde politique, leurs intérêts temporels aideroient à leur régénération religieuse.

Les détails suivans sont tirés de la correspondance de M. Connor, « Les Grecs de Candie sont beaucoup plus nombreux que les Turcs (c'est ce que nous n'aurions pas cru; nous sommes très-satisfaits de l'apprendre); quant

aux Francs, on auroit de la peine à en compter plus de 40 dans toute l'île. Le seul ecclésiastique romain de Candie est un capucin qui habite seul le monastère de la Canée. Cette ville renferme environ une centaine de juifs. M. Connor leur a fait voir le nouveau Testament en hébreu, mais sans pouvoir trouver d'acheteurs.

« L'île de *Chypre*, dit M. Connor, contient 40,000 Grecs et 14,000 Turcs; elle a 40 monastères grecs habités par 300 moines, et six couvens catholiques qui servent de demeure à six pères. »

« On y compte aussi environ 500 Maronites qui résiden principalement dans le voisinage de Nosocou et de Larmaca, où ils ont un monastère et trois moines.—Ils n'ont point d'école en Chypre. Ceux qui peuvent en supporter la dépense, envoient leurs enfans au Mont-Liban, en Syrie. L'arabe que les Maronites parlent dans leurs familles est très-corrompu; on dit qu'il a beaucoup de rapport avec le maltais. Il n'y a point de juifs dans cette île. »

« L'archevêque est le chef temporel et spirituel des Grecs qui demeurent dans l'île. C'est lui qui est chargé de recueillir les tributs; ses occupations sont très-multipliées, il passe la plus grande partie de la matinée à régler les affaires politiques avec le gouverneur turc. L'archevêque de Chypre ne relève d'aucun patriarche; il est le seul de tous les dignitaires ecclésiastiques qui ait le droit de porter le sceptre et la robe de pourpre, et de signer avec de l'encre rouge. Assisté des principaux grecs de l'île, lui-même se nomme souvent son successeur; mais cette nomination doit être confirmée par la Porte. »

Les établissemens que la *société de Bâle* et la *société écossoise* ont formés dans la *Crimée* deviendront très-importans; ce sont des seminaires pour fournir des prédicateurs tartares aux missions qu'on se propose d'établir

parmi les diverses nations tartares, nations que nous croyons très-susceptibles de recevoir les lumières du christianisme. C'est un prince tartare, le sultan *Kattigheray*, qui en a tracé le plan, approuvé par l'empereur Alexandre.

En applaudissant au zèle des Frères Moraves qui, de leur bel établissement de *Sarepta*, sur le Volga, agissent avec un succès constant sur les Kalmouks, en félicitant les sociétés bibliques d'avoir fait de la ville d'*Astrakhan* comme un camp avancé pour inonder la Perse et la Tartarie d'exemplaires du Livre de la Vie, nous devons nous étonner qu'on oublie la peuplade de Tartares, établie autour de *Kasan*, et qui, à quelques égards, est plus civilisée que les paysans russes leurs voisins.

Orenbourg étoit, il y a trois ans, la station la plus avancée des missionnaires; mais ils ont maintenant pénétré au fond de la Sibérie orientale, jusqu'à peu de distance des lieux où étoit *Karakorum*, cette fameuse capitale des successeurs de Gengis-Kan, visitée au treizième siècle par des missionnaires catholiques, qui même un instant se flattèrent d'avoir converti les Mongols.

M. Stallibrass de Londres, et M. Rahmen de Gottembourg, s'étant rendus à Saint-Pétersbourg au commencement de l'année 1818, dans le but de commencer une mission dans la Sibérie orientale, quittèrent cette capitale le 17 janvier, et arrivèrent à Moscou le 27. Deux jours après ils eurent l'honneur d'une entrevue avec l'empereur Alexandre, qui daigna converser avec eux sur l'objet de leur mission, et qui leur assura sa faveur impériale, non seulement pendant leur long voyage, mais encore pendant leur séjour à Irkoutsk, où ils avoient compté s'établir. Sa Majesté daigna leur apprendre que deux savans d'Irkoutsk, récemment arrivés à Pétersbourg dans l'intention d'apprendre le russe et de connoître la Bible, avoient déjà

traduit du calmouck en mogol l'évangile de Saint-Mathieu, et qu'ils alloient le livrer à la presse. « Ainsi, « ajouta-t-il, tandis que les Buriates songeoient en Sibé« rie à venir en Europe, vous, en Angleterre, vous songiez « à venir chez eux. » Enfin, Sa Majesté leur témoigna de la manière la plus vive ses vœux pour leur bien-être et pour le succès de leurs travaux, et finit par leur assurer que ses prières s'éleveroient en leur faveur vers le trône de la grâce.

« Le gouverneur de la Sibérie, écrivent les mission« naires, est un chrétien zélé à qui l'on doit les sociétés « bibliques de Irkoutsk et de Kiakhta, et l'on peut dire « de lui qu'il va de lieu en lieu faisant du bien. » C'est, je crois, de M. de Speranski qu'il est question. Voici l'extrait d'une lettre que son excellence écrivit à M. Stallybras :

« L'objet de vos efforts, dit son excellence, est si bien « fait pour intéresser tous les esprits religieux, que je me « féliciterai de toutes les occasions qui se présenteront de « vous servir. Sans doute, bien des peines et des privations « vous attendent dans la carrière où vous êtes entré, et je « n'ignore pas tout ce que votre tâche a de difficile; mais « vous puiserez des forces et des consolations auprès de « celui qui a dit : Voilà, je suis toujours avec vous jusqu'à « la fin des siècles. C'est lui qui est la vigueur des foibles, « et la puissance de ceux qui n'aspirent qu'à glorifier son « saint nom. »

Deux nouveaux missionnaires, MM. Swan et Juille, se sont acheminés vers la Sibérie le 27 novembre 1819, après avoir reçu du gouvernement impérial des lettres de protection pour toutes les autorités locales. L'ordre a été donné de leur fournir tout l'argent dont ils auroient besoin sur leur route. Ces messieurs ont pour compagnon de voyage

le plus âgé des nobles Buriates qui ont résidé à Saint-Pétersbourg, où ils traduisoient la sainte Bible en langue mongole.

On a reçu des nouvelles récentes de MM. Juille et Swan ; elles sont du mois de mars 1820 ; ils se félicitent de ce que la grande fête qui se célèbre annuellement dans les temples de Lama, leur offrira bientôt la meilleure occasion de distribuer des évangiles et des traités, en langue mongole, à un peuple nombreux accouru de toutes les contrées voisines.

Les missionnaires ont peu d'espoir de pénétrer dans la Chine proprement dite ; mais ils y envoient en grand nombre les Bibles, « ces missionnaires muets et irrésistibles. » Nous les voyons avec regret jeter des doutes sur la véracité des relations récentes sur les progrès des missions catholiques: nous craignons bien que ces doutes soient fondés; mais les convenances auroient dû en interdire l'exposé aux auteurs de cet écrit, ou du moins, si nous avions eu à exposer de semblables doutes, nous les aurions fait suivre de ces expressions d'un tendre respect et d'une profonde admiration que les chrétiens de toutes les communions doivent mutuellement aux héros religieux et au sang des martyrs.

Les pays, compris sous le nom d'*Indo-Chine*, ou la péninsule au-delà du Gange, n'ont pas encore offert une riche moisson aux missionnaires évangéliques. Voici la notice sur la station établie dans l'île du prince de Galles dans le détroit de Malacca.

M. Indhurst avoit préparé les voies à MM. Beighton et Ince, dans un voyage qu'il avoit fait à *Pulo-Penang* au commencement de l'année. Il y avoit, en peu de temps, distribué des traités, et fondé deux écoles, l'une pour les Chinois de Fokien, et l'autre pour ceux du canton. Déjà,

plus de quarante garçons y avoient été admis ; les Chinois avoient même cédé avec empressement un de leurs temples pour la salle d'école. Les maîtres seront payés par le gouvernement, qui désire donner toute sorte d'encouragement à l'instruction des Malais et des Chinois du Pulo-Penang. Le nombre des Chinois est ici probablement double de ce qu'il est à Malacca, sans compter ceux qui vivent dans les districts populeux de Queda et d'Achyn. Madame Beighton, frappée du spectacle qu'elle a sous les yeux, fait un appel pressant à la charité des femmes chrétiennes.

« Les Chinois, écrit-elle, ont peu d'affection pour les en-« fans du sexe féminin ; ils les regardent comme indignes « d'aucune instruction ; et même, lorsqu'elles sont plus « âgées, ils ne les traitent pas avec plus d'égards que des « brutes. Lorsqu'un homme parle de sa femme, il l'ap-« pelle *mon chien*, ou bien *ma femme qui ne vaut rien* « *en dedans*. Que les femmes chrétiennes se rappellent « donc à qui elles sont redevables des avantages qu'elles « possèdent, et alors sans doute aucun sacrifice ne leur « paroîtra trop grand pour l'avancement du règne de « leur sauveur. »

Ces idées sont justes, mais elles auroient dû être exprimées d'une manière plus grave pour trouver place dans un écrit religieux.

L'*Inde propre*, ou en deçà du Gange, est un des pays où, sous la protection d'un gouvernement protestant, les missions évangéliques doivent prospérer.

« Tout y annonce, dit-on, une grande et bienheureuse révolution, et les signes qui la présagent se multiplient de jour en jour aux regards de l'observateur chrétien. Les obstacles nombreux qui jusqu'ici retardoient et prévenoient les succès des missionnaires, s'éloignent et disparoissent ;

de nouveaux combattans, plein de zèle et de lumières, accourant de toutes les parties du monde protestant, traversent les mers, et chaque jour viennent occuper de nouveaux postes sur ce vaste champ de bataille : les préjugés se dissipent; les gouvernemens, les chefs de province, les officiers de l'armée, si long-temps opposés aux progrès de l'évangile dans les Indes, en sont aujourd'hui les propagateurs les plus zélés. Les colons européens apprécient aujourd'hui pour les Indous l'importance d'une éducation qu'ils redoutoient naguère, et les Indous eux-mêmes commencent à la désirer presque généralement. Des écoles dirigées d'après les méthodes de Bell et de Lancaster s'élèvent dans toutes les parties de l'Inde. Le gouverneur général, l'évêque de Calcutta, les chapelains, les missionnaires, les officiers de l'armée, les dames angloises, et même un grand nombre de riches Indous, ont formé des associations et se sont unis pour avancer l'éducation de toute la jeunesse des Indes. Déjà l'on comptoit, en 1818, près de 40,000 enfans dans les écoles, et ce nombre croissoit rapidement tous les jours. La seule société des Baptistes entretenoit déjà 103 écoles, où plus de 10,000 enfans étoient instruits; et dans la seule île de Ceylan, les missionnaires de diverses dénominations avoient établi 75 écoles, où l'on instruisoit 4,484 enfans. Ajoutez encore à ces détails que l'idolâtrie et que le système des Bramines viennent d'être exposés au mépris public dans les écrits même de plusieurs Indous; qu'un esprit de recherche et de discussion se répand en tous lieux; que les terribles préjugés des castes perdent journellement de leur influence sur l'esprit des peuples et des grands; que les saintes écritures circulent dans les principaux dialectes de l'Orient; que les missionnaires

évangéliques ont obtenu déjà de très-grands succès dans toutes les parties de l'Inde; que les chapelains européens sont redevenus pour la plupart ce qu'ils n'auroient jamais dû cesser d'être, et que le rétablissement de l'ordre et de la discipline ecclésiastique parmi les colons anglois rend, chaque jour, aux yeux des Indous, leur conduite plus conforme avec la profession qu'ils font du nom chrétien.

Un homme plus capable que personne de juger de l'état actuel des Indes (où il a long-temps exercé des emplois importans), sir Alexandre Johnston, assure qu'il y a vu, dans le cours de ses dernières années, une si complète révolution, soit dans les dispositions des naturels à recevoir l'instruction, soit dans celle des européens à la leur communiquer, que ceux qui ont quitté les Indes avant les années qui viennent de s'écouler, sont dans l'entière impossibilité de se représenter fidèlement leur état actuel.

« Tout a tellement pris une face nouvelle et meilleure, pendant mon absence, » écrivoit dernièrement, à son retour dans les Indes, une personne respectable, qui vient de passer quelques années en Angleterre; « tout a tellement pris une face nouvelle, que je ne sais par où commencer pour vous décrire ce que je vois. — La société « des livres d'école, le collége indou, le comité diocésain, « les sociétés de la Bible, l'asile européen des orphelines, « et bien d'autres choses encore; tout cela existe, chemine, « réussit, et tout cela cependant est nouveau pour moi! « — Le gouverneur général, dans un discours de circonstances, recommande l'éducation des Indous; l'évêque de « Calcutta, du haut de la chaire, prêche le même devoir. « — Et maintenant on n'entend plus d'opposition, on ne « voit plus un seul adversaire qui ose élever la tête! — Oh, « certainement, c'est ici l'œuvre de Dieu! — Combien de

« pareilles circonstances ne rendent-elles pas plus impor-
« tant l'envoi des nouveaux missionnaires; car, sans la pré-
« dication du christianisme, on ne feroit rien en éclairant
« les Indous ; ceux même qui sembloient autrefois éprou-
» ver le plus d'appréhension à cet égard, en conviennent
» tous aujourd'hui. On a rarement pu voir un aussi remar-
« quable changement s'effectuer en aussi peu de temps.»

L'espace nous manque pour analyser tout ce que cette partie de l'*Exposé* offre de curieux. Nous dirons seulement que, parmi les sectes indoues, celle des *Saads* et celle de *Seyks* montrent des dispositions à adopter les principes généraux du christianisme. Il est un autre objet important, mais qui malheureusement amène une dispute avec l'église catholique ; c'est l'espoir des missionnaires évangéliques de réunir à l'église anglicane les *Chrétiens de Saint-Thomas*. On ne sauroit nier que cette communion, appelée aussi *l'église syrienne de Malabar*, n'ait été soumise au siége de Rome, dont elle ignoroit presque l'existence, par des moyens violens et très-blâmables ; aussi la réunion n'a-t-elle jamais été bien cimentée. Les missionnaires prétendent que la distribution des Bibles et les conversations des Anglois avec le clergé du Malabar, ont inspiré à celui-ci le désir d'une réforme ; il veut d'abord rétablir le culte syrien tel qu'il étoit avant l'arrivée des Portugais et des légats du pape ; de là, pensent les missionnaires, il n'y a qu'un pas pour s'unir avec les protestans. Nous ne partageons pas entièrement cette espérance ; il est plus probable que l'église de Malabar se détachera de Rome sans devenir anglicane.

L'*Océanie* présente peut-être le champ le plus vaste et le plus avantageux aux travaux des missionnaires ; il commence seulement d'être cultivé, mais il s'y trouve déjà des laboureurs habiles.

M. *Bruckner*, missionnaire baptiste à Samarang, dans l'île de Java, travaille à une traduction des saintes écritures en langue javanoise ; mais il a reconnu que tous les dictionnaires de cette langue sont très-incomplets ; il en a déjà recueilli *vingt-cinq mille mots*, et il en trouve encore de nouveaux dans tous les livres qu'il lit.

Voici un trait qui ne fait pas infiniment d'honneur à la charité chrétienne des Hollandois : il y a dans les *îles Moluques* 35 à 40,000 chrétiens indigènes privés de ministres de la parole divine.

A Amboyne, une Bible coûtoit naguère *huit livres sterling*.

Dans le vaste continent de la *Nouvelle-Hollande*, il n'existe encore que peu de missions. Nous ne regardons pas la colonie angloise comme le point de départ le plus convenable. Les mœurs affreuses qui y règnent encore, étendent nécessairement leur contagion aux tribus sauvages du voisinage ; ces mœurs corrompues détruiront le bien que les prédications peuvent faire. Il nous semble qu'une mission au milieu des tribus de la côte méridionale ou occidentale, loin du contact avec les européens, seroit une bien salutaire entreprise, digne d'une société riche et puissante, telle que celle de Londres pour l'avancement de la connoissance du christianisme. Le *port Lincoln*, ou bien *King-Georges-Sund*, nous paroîtroient les points de départ les plus avantageux.

Les missions de la *Nouvelle-Zélande* présentent un intérêt d'autant plus vif, que nous sommes accoutumés à nous former l'idée la plus effrayante des habitans de cette terre. Il paroît que ces *antropophages* (car ils le sont sans contredit) possèdent plusieurs bonnes et grandes qualités.

Dès ses premières relations avec les habitans de la Nouvelle-Zélande, M. Marsden a conçu pour eux une

estime toute particulière et des espérances toujours croissantes. « Les Zélandois, écrit-il en date du 4 mai 1817, « les Zélandois ont été considérés comme les plus féroces « antropophages et comme les sauvages les plus belliqueux « du monde connu. Pour antropophages, ils le sont, et « ils en conviennent sans peine. Ils sont aussi très-belliqueux sans doute ; mais il n'en est pas moins vrai « que c'est une des races les plus nobles de la terre ; qu'ils « sont naturellement doux et disposés aux affections les « plus vraies, et qu'à beaucoup d'égards leurs qualités « morales pourraient faire honte aux peuples qui pren- « nent le nom de chrétiens. »

Les missions s'étendent et se consolident dans la Nouvelle-Zélande. On a pénétré fort avant dans l'intérieur. «Partout, dit un missionnaire, nous avons trouvé une population aussi nombreuse que florissante, un peuple bon, affable, industrieux, désireux de former des relations avec les européens, mais ennemi de tout joug étranger, et décidé à repousser, les armes à la main, quiconque oseroit empiéter sur son territoire.—Le sol est très-fertile ; tout ce qui n'est pas cultivé est couvert de lin ou d'une espèce de fougère dont la racine remplace le pain.—Le lin y réussit dans tous les terrains, même dans les plus ingrats. Il est d'une grande utilité aux naturels qui en font des nattes, des vêtemens, des corbeilles et d'autres objets.

« Avant de quitter cette île, j'achetai autant de terrain qu'il en falloit pour l'établissement commencé. Je donnai douze haches contre deux cents arpens ; et le chef traça sur l'acte de vente un dessin tout pareil à celui qui étoit tatoué sur son visage. »

On a introduit plusieurs arts et métiers à la Nouvelle-Zélande. Les indigènes les apprennent avec une singulière facilité. On a établi trois forges. Le blé suffit à la

nourriture des colons. M. Kendall s'occupe à fixer le langage et à former le dictionnaire ; il tient une école florissante.

« Dans l'origine, écrit M. Kendall, lorsqu'un enfant « répétoit sa leçon, un autre se jouoit avec mes pieds ; ce-« lui-ci m'ôtoit mon chapeau, celui-là me prenoit le livre « des mains ; et toutes ces espiégleries avoient quelque « chose de si aimable et de si affectueux, qu'on ne pou-« voit s'en fâcher. Pendant les premiers mois, ce n'étoit « que sauts, que chansons, et l'on pouvoit à peine enten-« dre ceux que nous faisions lire. Ce ne fut qu'au bout d'un « mois que nous réussîmes à leur faire exactement répéter « leurs leçons ; mais bientôt il fallut courir après eux dans « les bois ; nous n'avions plus alors de vivres à leur distri-« buer pour récompense : quel ascendant pouvions-nous « conserver sur eux ? Cependant, nous reçûmes bientôt de « nouvelles provisions, et nous voilà revêtus de notre pre-« mière autorité. »

Nous avons quelquefois parlé des progrès du christianisme à *Otahiti* et dans les *îles de la Société* ; ils paroissent maintenant décisifs, et bientôt cet archipel tout entier sera une contrée chrétienne.

Voici le sommaire des résultats de cette mission, tel que la société de Londres le présentoit déjà dans son rapport à l'assemblée générale du 13 mai 1819.

1° Subversion totale de l'idolâtrie, des sacrifices humains, et de plusieurs autres rits abominables chez les habitans d'Otahiti et de huit autres îles, dans lesquelles le christianisme vient d'être introduit ;

2° Abolition de l'infanticide, de l'usage d'abandonner les infirmes, et de l'association nommée *Arréoy*, qui se distinguoit par sa barbarie ;

3° Abolition de la coutume d'égorger les prisonniers

faits dans les batailles, et grande espérance de voir éteint pour toujours le fléau même de la guerre ;

4° Accroissement de la population qui diminuoit depuis plusieurs années avec une grande rapidité ;

5° Réforme générale dans les mœurs et dans les habitudes sociales ; les scènes scandaleuses, par exemple, qui jadis se renouveloient au débarquement de chaque navire européen ont aujourd'hui complétement cessé ;

6° Etablissement des rapports domestiques, autrefois inconnus ; les femmes, naguère les esclaves de leurs maris, sont maintenant leurs compagnes ;

7° Profession universelle de la religion chrétienne, profession qui paroît sincère de la part du plus grand nombre ;

8° Erection, dès la fin de 1817, de 67 édifices consacrés au culte public dans la seule île d'Otahiti.—De 20 autres dans l'île d'Eimeo, et d'un grand nombre d'autres dans le reste de cet archipel ;

9° Introduction d'un culte domestique dans la plupart des familles.

10° Habitude presque générale d'observer le jour du sabbat, et de suivre les exercices du culte public, non seulement en ce jour-là, mais aussi d'avance dans le cours de la semaine.

On comptoit déjà, vers le commencement de 1818, plus de 5,000 de ces insulaires qui savent lire dans leur propre langue « les choses magnifiques de Dieu. » Le dernier rapport en compte 6,000, et l'on estime qu'avant peu ce nombre même aura doublé.

Les habitans des îles *Paumotu*, dont la férocité et les coutumes abominables étoient passées en proverbe, viennent d'abjurer le paganisme, et professent aujourd'hui la

religion chrétienne. — Ces îles, situées à 30 lieues à l'est d'Otahiti, étant livrées aux horreurs d'une guerre civile, un grand nombre des habitans vinrent aux îles de George, pour y chercher un asile, et participèrent à la révolution qui venoit de s'opérer dans les sentimens religieux des Otahitiens.—A leur retour dans leurs foyers, plusieurs d'entre eux, et surtout *Mourea*, jeune homme très-pieux, qui savoit lire l'otahitien, s'efforcèrent de communiquer à leurs compatriotes la connoissance du vrai Dieu. Leurs succès ont été si grand, que tous les districts ont abjuré le paganisme, à l'exception cependant de celui où *Mouréa* est né : d'ailleurs, on rapporte que trois ratiras (ou chefs de province) otahitiens, tous les trois distingués par leur piété, travaillent à se construire de larges pirogues, pour aller proclamer *la bonne nouvelle* dans quelques îles voisines.

Les habitans de l'île *Rayatéa*, jaloux de montrer leur foi par leurs œuvres, ont organisé de leur propre mouvement une *société de missions*. — Deux mille insulaires, naguère idolâtres, chantant d'une même voix les louanges de Jésus-Christ, présentoient aux missionnaires un spectacle délicieux. M. Orsmond ouvrit la séance par un petit discours, dans lequel il rappela les horribles assemblées qui se tenoient autrefois sous l'influence des faux dieux. Après lui, Tapa, le plus puissant des chefs de cette île, et l'un de ses chrétiens les plus zélés, prononça lui-même un discours d'une véritable éloquence : « N'oubliez « pas, s'écrioit-il, ce que nous faisions autrefois en faveur « de nos idoles... Instruisez donc aussi d'autres peuples; « offrez avec joie ce que vous possédez... ; mais souvenez-« vous en même temps que nombre de ceux qui travaillè-« rent à l'arche de Noé n'y furent point admis, et périrent

« par le déluge. Prenez donc bien garde à vous-même, « de peur que vous aussi, vous ne mouriez dans vos péchés « après avoir fait porter la bonne nouvelle du salut à des « îles lointaines. »

Les importantes *îles Sandwich* avoient été fréquentées par des marins américains qui ne sont pas les meilleurs propagateurs de la morale chrétienne; mais la *société des missions américaines* y a envoyé, en 1819 ou 1820, une colonie de vingt-deux personnes, parmi lesquelles il y a des missionnaires, des agriculteurs, des médecins, des maîtres d'école, un imprimeur. Cette expédition a ramené dans sa patrie le jeune prince *Tamory*, héritier présomptif de deux des îles Sandwich, et dont les aventures inspirent beaucoup d'intérêt.

Ce jeune homme est né dans l'île d'*Atoui*. Tamory, son père, roi de deux îles et qui régnoit sur les autres, frère du feu roi *Tamahamaah*, est un homme d'une grande capacité, et qui a pour les Américains une affection particulière. Ce prince, désirant donner à son fils une éducation complète, le remit, à l'âge de six ans, entre les mains d'un capitaine américain qui s'étoit acquis toute sa confiance; mais celui-ci, par une suite de circonstances funestes, perdit, avec sa propre fortune, la somme que Tamoury lui avoit confiée pour subvenir aux dépenses de son fils. Le jeune prince, laissé sans ressources, se vit alors obligé de gagner sa vie, et devint tour à tour menuisier, domestique d'un fermier, et matelot dans la marine américaine. Dans le combat de l'*Entreprise* et du *Boxeur*, il fut blessé d'un coup de lance au moment où il alloit à l'abordage. Il prit part aussi sur la Méditerranée à l'engagement du commodore Décatur avec une frégate algérienne.

Cependant la Providence permit que des personnes pieuses qui faisoient depuis long-temps des perquisitions

infructueuses pour découvrir sa retraite, apprirent fort à propos, à son retour de la Méditerranée, qu'on l'avoit vu dans le chantier de Charleston. On fit aussitôt les démarches nécessaires pour obtenir son congé ; et quand on l'eut préparé pendant quelque temps à son nouveau genre de vie, on le plaça dans l'école des missions au printemps de l'année 1817.—Le prince écrivit alors à son père une lettre longue et intéressante, pour lui réciter la suite de ses traverses, et pour lui faire part de la perspective qui venoit de s'ouvrir pour lui et qui le retenoit encore en Amérique.

Le capitaine Edès raconte qu'en 1816, ayant touché Atoui, il fut bien affligé dé n'avoir rien à répondre au roi Tamory, lorsque ce prince lui demanda s'il savoit ce qu'étoit devenu son fils ; et, comme un particulier de Boston représentoit à Tamory l'excellence de la religion chrétienne : « Quoi ! répondit-il, vous me recommandez votre « religion, quand je vous ai confié mon fils avec une « somme d'argent, et que vous en avez fait un esclave ? »

Le prince *George* a environ vingt-deux ans ; il est d'une taille moyenne et d'une figure agréable ; il est doué de talens et d'une activité peu commune. Malgré la douceur naturelle de son caractère, il avoit donné d'abord de l'inquiétude à ses protecteurs par son indocilité pendant les premiers mois de son séjour à Cornwall ; mais il s'étoit ensuite montré obéissant et respectueux envers ses maîtres. « Quand nous considérons, disoient dans leur rapport de « 1817 les commissaires américains, quand nous consi- « dérons l'intérêt que le public chrétien prend à ce jeune « homme, et le grand nombre de prières qui s'élèvent « chaque jour au ciel pour sa conversion, nous nous ré- » jouissons alors dans l'espérance qu'il est un vaisseau que

« le seigneur Jésus a choisi pour porter son nom devant « les gentils et les rois.

« Si jamais je dois revoir mon pays, écrivoit-il dans le « même temps, j'espère que mon retour sera pour mon « père une bénédiction; j'espère que Dieu disposera si « bien les choses, que je pourrai regagner Atoui; mais « c'est Dieu que je dois chercher avant tout; il m'aidera « lui-même à traverser ce monde; j'espère qu'il me pré- « parera pour un autre. J'espère qu'à l'avenir je pourrai « entreprendre quelque chose pour Dieu. »

Tamory est l'unique frère de Tamahamaah; d'ailleurs il n'a pas d'autre fils que George, si ce n'est un jeune homme dont la raison est aliénée.—Tamahamaah lui-même n'avoit qu'un fils, *Riorio*, qui manque entièrement de talens. Il est donc probable que le prince George doit régner un jour sur toutes les îles Sandwich.

Il nous reste à considérer les missions d'*Amérique*. La domination espagnole et portugaise exclut les missionnaires protestans de ces vastes régions du Paraguay et de l'Amazonie où les jésuites et les capucins avoient formé de si beaux établissemens dont quelques-uns fleurissent encore. Faisons des vœux au nom de la philosophie et de la religion pour le rétablissement de ces admirables missions, sous leurs anciens directeurs. Pourquoi les missions de New-York chercheroient-elles à y pénétrer, en profitant de l'anarchie qui règne à Buenos-Ayres? C'est un projet que nous ne pouvons pas approuver; il feroit passer au milieu des peuplades innocentes les discordes qui séparent les chrétiens d'Europe. Que les missionnaires des diverses communions s'abstiennent de se troubler réciproquement dans leurs saints travaux! Le christianisme, sous toutes les formes que la Providence lui a permis de prendre, est la voie du salut pour tous les peuples de la terre.

Les méthodistes ont fait de grands progrès dans la Guyane angloise et hollandoise.

Dans les grandes et petites Antilles, les Frères Moraves ont agrégé à leur communion 25,000 nègres ; les méthodistes-*wesleyens* en ont converti 19.000. Ces derniers ont été chassés de Saint-Domingue par les nègres républicains.

On apprend avec douleur que l'immoralité des Américains empêche les missions de se réunir parmi les nombreuses tribus qui errent sur les bords du Mississipi, de l'Ohio, de l'Arkansa et autour des grands lacs. La *société des missions américaines* vient de réunir de grands moyens pour répandre le christianisme dans ces contrées et pour effacer ainsi une tache qui souille la gloire nationale des Etats-Unis. Le président, M. Monroe, seconde ces plans. Il est temps que cette nation de spéculateurs prouve qu'elle est capable d'un autre sentiment que celui de la cupidité.

Combien diffère de cet esprit mercantile le zèle généreux et le dévouement héroïque du danois *Egédé*, qui courut chercher parmi les glaces du *Groënland* les ruines de cette ancienne église chrétienne qui y florissoit au dixième siècle ! Les ruines même avoient disparu ; mais une nouvelle église s'est élevée au milieu de ces régions inhospitalières.

Les Frères Moraves ont marché sur les traces de la mission danoise. Le plus méridional de leurs établissemens est *Lichtenau* qui, en 1818, comptoit 487 fidèles. Ils ont récemment beaucoup agrandi et embelli celui de la *Nouvelle-Herrenhut*, situé presque sous le cercle polaire ; en voici la description : « Cette station est située au sud-ouest de la presqu'île de Balls'river, à trois milles de la mer. La côte resserrée entre deux havres, monte insensiblement, et présente trois plate-formes séparées par

deux lignes de rochers qui s'avancent dans la mer. Sur la plate-forme du milieu, et à quelques pas d'un ruisseau, qui n'est qu'un chemin de glace pendant la plus grande partie de l'année, s'élève la maison de la mission ou de la congrégation; son grand corps de logis, flanqué de deux ailes, lui donne l'air d'un palais. C'en est un du moins pour le Groënland, quoique ce bâtiment de 70 pieds de long sur 30 pieds de large soit d'un seul étage, construit en bois, enduit de pois et recouvert de planches et de joncs. Au milieu du faîte s'élève une petite tourelle qui renferme une cloche. Dans les souterrains on a bâti la cuisine, la boulangerie et le four. Sur le devant de la maison, vers l'ouest, on a fait un jardin qui ne peut fournir que des laitues, des raves, des choux, des porreaux.

«Les vieillards et les infirmes des deux sexes ont un asile ouvert à la Nouvelle-Hernhut. Les mères de famille ont entre elles une émulation secrète pour secourir les malades sans aucune ostentation. Ce n'est qu'à la fin de l'hiver qu'on sait, par les indigènes, comment et par quelles mains ils ont été soutenus. Un diacre groënlandois est chargé de s'informer des besoins cachés, et de partager entre les familles les mieux pourvues celles qui sont sans ressources.»

« Lichtenau est vraiment un beau climat, quand on le compare à la Nouvelle-Hernhut », écrivoit de cette station M. Grillich, au mois de juin 1817 : « Après avoir longtemps habité Lichtenau, nous sommes très-sensibles à la rigueur des hivers que nous avons ici. Le dernier a été des plus sévères. Nous n'avons point vu de différence entre Noël, Pâque et Pentecôte, et nous sommes encore ensevelis dans les neiges. La température semble être devenue ici de plus en plus rigoureuse et toujours moins favorable à la végétation. Rien ne pousse encore dans notre jardin.

« Les hivers se sont alongés, les étés se sont raccourcis, et le bois flottant semble être devenu beaucoup moins abondant qu'il ne l'étoit lorsque cette mission fut établie. Nous habitons, en vérité, une région bien inhospitalière.

« Vous insistez, avec raison, sur la nécessité d'étudier avec soin la langue groënlandoise : c'est un dialecte de l'esquimau ; elle est très-difficile, et ses constructions sont extraordinaires. »

Nous avons achevé notre voyage religieux autour du monde, et nous nous flattons que tout ami de l'humanité nous y aura suivi avec intérêt. L'*Exposé de l'état des missions évangéliques* est un livre qui doit figurer dans la bibliothèque de tout homme éclairé. Sa lecture excitera le désir de concourir à ces pieuses entreprises, qui semblent aujourd'hui devoir prendre une nouvelle vigueur. Dans les circonstances de tout genre qui ont été réunies dans ces temps, remarquables à tant d'égards, pour favoriser la propagation de l'évangile, il est impossible à tout homme attentif de ne pas reconnoître un dessein de la Providence. Quelle œuvre en effet fut jamais plus digne que nous la regardions avec respect comme inspirée et protégée du ciel ! Quel beau spectacle de voir les nations les plus civilisées et les plus éclairées employer aujourd'hui leur supériorité à retirer de la superstition et de la barbarie les peuples qui y sont plongés ; les mers traversées, non plus uniquement par l'ambition ou la cupidité, mais par le zèle de l'humanité ; des bienfaiteurs désintéressés apportant à des peuplades encore grossières et sauvages, ou à des peuples vieillis dans l'erreur, l'industrie, les lois, les mœurs, avec les lumières de la religion ; car ces biens inestimables ne peuvent être séparés les uns des autres, ils avancent du même pas ! La religion et la

vraie philosophie se sont donné la main, et leurs clartés unies dissiperont toutes les ténèbres. M. B.

Notes on Africa, etc., etc.—*Observations sur l'Afrique, particulièrement sur les côtes comprises entre le cap Vert et le cap Lopez, avec des aperçus sur la civilisation et le commerce de ce continent;* par M. Robertson.—Londres, 1819.

(PREMIER EXTRAIT.)

Cet ouvrage a été reçu avec une sorte de prévention défavorable par des hommes instruits, qui s'attachoient avant tout à la carte jointe au texte, et qui, dans cette carte, apercevoient un système téméraire, appuyé sur de vagues ouï-dire et sur une seule allégation positive, mais reconnue fausse; savoir la confusion de *Sokko*, connu d'Oldendorp, et placé par M. Bowdich à 2 ou 3 degrés au nord de Koumassie, avec *Sego* de Mungo-Park, sur les bords du Joliba. Mais d'abord la carte est probablement l'ouvrage de quelque fabricant de géographie à Londres, qui a grossièrement rassemblé les conjectures de M. Robertson sur l'intérieur; il faut donc être juste envers celui-ci, qui déclare expressément qu'il répond uniquement de ce qu'il a vu: « *quæ vidit nauta, scripsit,* » dit-il sur le frontispice même. Ensuite, si M. Robertson s'est trompé, en plaçant sur le Niger plusieurs peuples et pays situés sur les rivières *Mory* et *Nakor*, cette confusion, expliquée par M. Mac-Queen, et en partie par nous (1), n'ôte rien à sa crédibilité sur les objets qu'il a vus de près et par lui-même, et qui sont

(1) *Voyez* Vol. X, p. 365.

de nature à être bien jugés par un marin et un marchand; car c'est en ces deux qualités que M. Robertson a passé *vingt ans* sur la côte de Guinée.

Ayant ainsi écarté les préventions élevées contre ce livre, nous ferons voir, par une suite d'extraits, combien il est riche en notions intéressantes sur les peuples de la côte de Guinée, et que même, avec les précautions d'une saine critique, on peut en tirer des lumières sur les peuples éloignés de la côte.

Premier chapitre. — *Sierra-Léona.* — Le climat de cette colonie a été décrié pour son insalubrité. Les causes de la mortalité qui règne ici parmi les européens, tiennent en partie à leur intempérance et à l'ignorance où ils sont des précautions qu'ils devroient prendre. C'est l'humidité et le froid des nuits, suivi de toutes les chaleurs d'un soleil vertical, qui rend ce climat si dangereux aux européens. La rosée est si forte, que les oiseaux se contentent, pour leur boisson habituelle, de l'eau qui reste sur les feuilles.

L'auteur expose la nécessité politique pour l'Angleterre d'occuper en toute souveraineté les côtes au nord et au sud de Sierra-Léona, dans une étendue de 300 milles au moins.

Ce chapitre, simplement préliminaire, laisse entrevoir de grands obstacles naturels à la colonisation de cette partie de la côte.

Deuxième chapitre. — Le *royaume* du *Çape-Mount* (selon le langage des commerçans) répond au royaume de *Quoya*, de l'excellente carte de Danville, qui en marque déjà la capitale *Couscea*. Cet état s'étend de la rivière des *Galhinas* jusqu'à *Grand-Bassam*, dans un espace de 160 milles le long des côtes; la largeur dans l'intérieur est de 100 milles, et paie tribut au vice-roi de Cotché, nommé par

le roi des Aschantis. La ville de *Consua,* éloignée d'environ 60 milles de la côte, est environnée d'un rempart en poutres et en terre ; les entrées de quatre rues principales sont garnies de pièces de canon qui paroissent en assez bon état. Elle renferme 15 à 20,000 habitans, qui fabriquent quelques toiles. La rivière *Half-Cape-Mount*, qui, par sa longueur, sa largeur et sa direction, paroît répondre à celle de Mesurado, est plus éloignée du cap du même nom que sur nos cartes ; au contraire, la rivière qui s'écoule près ce cap est peu considérable. Les terres du royaume du *Cape-Mount* présentent l'aspect d'une fertilité considérable ; de grands arbres ornent les collines, où le coton croît spontanément ; on n'aperçoit aucune montagne, pas même dans le lointain. Le roi a souvent invité les européens à s'établir dans ses états ; il a plusieurs fois offert l'île située à l'embouchure de la rivière du Cape-Mount, à qui voudroit y fonder un établissement. On pourroit, au défaut des indigènes, qui paroissent peu actifs, louer autant d'ouvriers qu'on désireroit chez la nation voisine des *Courous* ou *Krous*. Le capitaine Brinton, anglois, trouva la capitale assez bien policée ; les procès sont plaidés en public et jugés à la majorité des voix dans l'assemblée publique ; le roi peut prononcer à lui seul des jugemens dictés par la faveur. L'adultère est puni par des amendes, d'ordinaire d'autant plus considérables, que les juges en reçoivent une quote-part pour leur peine.

Le *royaume de Sanguin*, jadis puissant, est maintenant dissous en petites communes indépendantes, gouvernées chacune par un conseil et un chef. Les malfaiteurs ne font que se sauver de l'un de ces petits états dans l'autre. La côte offre beaucoup de rochers sous l'eau ; le commerce a abandonné cette partie de la Guinée. Cependant les *Corous* ou *Krous*, peuplade divisée en *clans* ou grande famille, et

qui ignore la servitude, ont des relations fréquentes avec les Anglois, auxquels ils louent leurs bras, et dont quelques-uns d'entre eux parlent le langage. Il y en a qui ont fait des voyages en Angleterre. C'est un peuple dont on pourroit tirer grand parti pour pénétrer dans l'intérieur de l'Afrique. On pourroit facilement en réunir un grand nombre à Sierra-Léona, où ils servent comme laboureurs. Ils ne connoissent actuellement que peu des pays de l'intérieur; cependant ils parlent d'une contrée, nommée *Banang-Coro*, où il y a de grandes maisons et abondance de bestiaux, de chevaux et même de *chameaux;* or les chameaux ne paroissent guère exister au sud du Sénégal et du Niger.

Troisième chapitre. — Le port du cap *Palmas*, qui n'est pas décrit avec détail dans aucun des ouvrages connus, pas même dans les *Instructions nautiques* de Dalzel, étoit jusqu'ici peu visité par les navigateurs, et passoit pour dangereux. M. Robertson l'a examiné, et il déclare que, depuis Sherbro jusqu'au fleuve Volta, sur une ligne de 700 milles, il n'y a pas de port aussi bien abrité, si ce n'est Tacoradée, qui appartient aux Hollandois. L'entrée de ce port est facile et on y est à l'abri de tous les vents; on peut, dans la plus grande partie de l'année, en sortir également pour tenter un voyage à l'est ou à l'ouest le long des côtes. La position du cap Palmas domine la route des vaisseaux qui se rendent ou Brésil et aux Indes orientales.

Les mœurs de toutes les tribus depuis le eap Sainte-Anne jusqu'au cap Palmas, se ressemblent. Les chefs aiment à prendre des noms européens, ou plutôt anglois; on y nomme un *King-John*, un *King-Georges*, et ainsi de suite. Le fils hérite ici de toutes les femmes de son père, même de sa propre mère, si elle survit à son époux; mais, quoiqu'il acquière sur elle tous les droits du défunt, il garde

toujours le même respect envers sa mère. Toutes les propriétés de la famille passent à l'aîné; il hérite de toute l'autorité patriarcale sur ses frères qui, même, jusqu'à ce qu'ils deviennent pères de famille, doivent travailler à son profit. Dès qu'une fille est nubile, les autres femmes la parent et la conduisent par tout le village, en annonçant, par leurs cris et leurs chants, cette heureuse nouvelle. Les mariages se font par convention entre les parens et le futur époux; celui-ci donne quelques présens aux premiers. La seule cérémonie nuptiale, ou du moins la seule remarquable, est la présentation publique de la chemise ou du pagne portant des preuves visibles de la chasteté virginale de la mariée. On connoît peu leurs idées religieuses; ils redoutent le pouvoir des magiciens, dont les chefs résident à *Cavally*, à l'est du cap Palmas; ce sont là leurs prêtres qui paroissent former une corporation puissante.

L'adultère étant puni par des amendes envers l'époux trompé, on voit quelques habitans de cette côte tirer parti des foibles charmes de leurs femmes, qu'ils envoient auprès des étrangers pour les séduire et les attirer dans quelques piéges où l'on peut les surprendre en flagrant délit.

La saison pluvieuse, qui dure du commencement du mois de mai vers la fin d'octobre, présente de grands inconvéniens aux européens non acclimatés. Les vents alisés du *sud-est* et du *nord-est* prévalent alternativement, et semblent même se croiser. De là des changemens de température qui incommodent même les indigènes, et qui causent aux européens des obstructions dans les intestins.

Le sol produisant presque de lui-même de quoi nourrir la foible population, les travaux de l'agriculture se bornent

à quelques soins légers qu'on donne aux plantations de riz. Mais l'industrie et l'audace de ces peuples dans la pêche maritime mérite toute notre attention. Leurs canots sont creusés dans le tronc de gros arbres ; ils ont le devant et la poupe très-élevés en forme circulaire, pour se garantir des lames ; un canot de 15 à 20 pieds porte 3 à 4 personnes, qui y sont assis sur les genoux, appuyant leur corps sur leurs talons; et, quoique des matelots européens y chavireroient, ils y sont à leur aise, et vont à la rame 6 à 7 milles par heure. Si, en allant en pleine mer jusqu'aux vaisseaux européens, une lame emplit leur canot, ils sautent dans la mer, se soutiennent à la nage, secouent le bateau pour en faire sortir l'eau, et ramassent encore adroitement les objets flottans à l'entour qu'ils avoient apportés ave ceux pour les vendre. Ils ne sont pas moins excellens plongeurs; ils peuvent rester très-long-temps sous l'eau, et rapportent tous les objets qu'on y jette.

Quatrième chapitre.—La ville de *Cavally*, à l'est du cap Palmas, peut avoir 10,000 habitans; ce sont des gens de formes athlétiques, excellens plongeurs et rameurs. Ils ont des grains d'une substance semblable au corail, mais tout-à-fait blanche; dix grains valent cinq shellings (six francs), et on s'en sert pour menue monnoie. Le culte idolâtre est pompeux; il remplit souvent les nègres d'un enthousiasme inconcevable; mais on ne connoît pas leurs croyances; ces objets n'intéressent guère M. Robertson. Le gouvernement est une espèce d'oligarchie.

A *Saint-André*, une civilisation plus avancée commence à se montrer : les maisons plus propres, les champs cultivés avec plus de soin, la parure des femmes, les ornemens en or que portent même les hommes, la douceur des

manières, tout annonce le voisinage des établissemens européens d'un côté, et du puissant empire d'Assianthé de l'autre.

Cinquième chapitre. Le cap *Lahou* est une place commerciale très-importante; la quantité d'or et d'ivoire qu'on y vend surpasse celle qu'on exporte d'aucun établissement européen, à l'exception du *Cap-Coast* et d'*Aura*. On estime la valeur de l'or et de l'ivoire exporté à 15,000 liv. sterl., et celle de l'huile de palme, de gomme, de poivre et des bestiaux de 3 à 5,000 livres sterling, faisant en tout une valeur de 20,000 liv. st. ou 500,000 francs. La rivière Elmina ou Lahou, qui fournit beaucoup de facilités au commerce, a neuf pieds d'eau à son embouchure; on croit que ce n'est que la branche occidentale d'un fleuve dont les deux autres embouchures seroient à Grand-Bassam et à Assinée. Les indigènes disent que leur commerce principal se fait avec deux pays nommés *Weesaw* et *Cotchey*; ce dernier est gouverné par une princesse qui exige un tribut de tous les états voisins. Il se pourroit que ce ne fût qu'une princesse apanagée de la famille régnante de l'empire d'Assianthé, car on affirme géneralement que Lahou dépend de cet empire. Les habitans de ce pays ont la singulière coutume de regarder chaque *sixième* jour comme sacré; ils s'attendroient aux plus grands malheurs s'ils travailloient ce jour. Au surplus, on n'a pas des idées nettes sur leur système religieux; ils semblent, selon M. Robertson, n'en avoir aucun; mais nous recommandons aux voyageurs futurs d'en faire l'objet de leurs recherches. Une semaine de *six* jours est un trait fort curieux et semble indiquer des croyances particulières.

(La suite à une prochaine livraison.)

II.

MÉLANGES HISTORIQUES ET GÉOGRAPHIQUES.

Notice sur la ville de Kydoniais *ou* Aiwali, *et sur les îles* Mosconisi.

Nous croyons qu'on lira peut-être avec quelque intérêt la notice suivante qui a été rédigée en 1818, et qui donne des détails sur une ville remarquable sous plus d'un rapport, et qui n'est presque point connue; qui, à la fin du siècle dernier, n'étoit encore qu'un village, et qui, de nos jours, promettoit d'être une des premières villes de l'Asie-Mineure, mais qui maintenant n'offre qu'un monceau de ruines; malheur terrible; l'ouvrage d'un jour et le fruit d'une démarche irréfléchie !

On a voulu faire dériver le nom turc d'*Aiwali*, du mot grec *Kidonia;* c'est, dans les deux langues, le nom d'un coquillage qu'on trouve en grand nombre dans le port de cette ville. D'autres prétendent qu'on lui a donné le nom de *Kydonies* (1) qui répond au nom turc Aiwali, à cause d'une grande quantité de cognassiers qui avoient existé antérieurement à cette place. Aiwali est située à 28 lieues au nord-ouest de Smyrne et à 10 de Pergamum.

Le port d'Aiwali a une certaine apparence; cependant il n'y a que les petits bâtimens qui puissent y entrer; et même à cause du peu de profondeur du port à son entrée,

(1) La vraie orthographe, en grec moderne, est *Kydoniais.* (*Note du rédacteur.*)

ils ne doivent pas être fortement chargés. Il seroit facile de remédier à cet inconvénient, et de faire entrer aussi les grands bâtimens dans l'intérieur du port, qui est assez profond pour les recevoir. Mais des motifs politiques s'y opposent, parce que les Aiwaliotes ont intérêt à tenir les vaisseaux turcs à une certaine distance.

Le port d'Aiwali forme un bassin oval, à l'ouest de la grande île Mosconisi, et au nord de la presqu'île Cromidonisi, ci-devant Pordo-Selene, que le mettent à l'abri de tous côtés. Il n'y a rien de plus pittoresque que la vue de ces îles. Une ancienne chaussée qu'on a réparée à neuf, de 470 mètres de longueur sur 4 de largeur, lie du côté du nord-est la terre ferme d'Aiwali avec la petite île de Cromidonisi, d'où l'on passe, au moyen d'une espèce de pont volant, un bras de mer étroit, et l'on arrive à la grande île Mosconisi, ci-devant Hécatonisi ou île de Diane, où se trouvoit un temple célèbre. On trouve encore aujourd'hui une quantité de ruines dans un endroit près de la mer, où croissent maintenant beaucoup d'arbres fruitiers. C'est avec les pierres de ces ruines qu'on a rétabli la chaussée.

La grande île de Mosconisi ou île à musc, île parfumée, est bien cultivée et fertile en toutes espèces de productions; l'on y jouit d'un très-bon air, et on y a de l'eau excellente. La ville est bâtie sur la côte. Mosconisi est, comme les autres îles voisines, sous la juridiction de l'archevêque de Smyrne, et elle a six beaux couvens.

Il y a encore différentes autres *îles parfumées*, qui sont ainsi nommées à cause des odeurs qu'exhalent les plantes aromatiques qui y croissent. La petite île de la chaussée, qui est vis-à-vis, se nomme Cappano. Plus loin sont Descalia, Codon, Pera, Mosco, Lio, Anghestri, Pirgos.

Aiwali est sur une langue de terre au pied et sur le dé-

clin de plusieurs collines, au sommet desquelles il y a une grande quantité de moulins à vent. Sur la hauteur, l'air est pur; il l'est moins dans le bas de la ville, à cause des immondices qu'on laisse s'y accumuler et à cause du défaut de bonne eau courante.

Aiwali, déjà maintenant une assez grande ville, prend tous les ans de l'accroissement, et sa population augmente par l'émigration des grecs de Mitylène, de la Morée et de différentes îles de l'Archipel. Le nombre de ses maisons monte déjà à 3,000; elles sont toutes bâties en pierres, à deux et trois étages, couvertes en tuiles et pourvues d'une terrasse. Presque toutes les rues sont pavées, mais pour la majeure partie sales et étroites; cependant il y en a quelques-unes plus larges avec des trottoirs des deux côtés, et dans lesquelles coule un ruisseau, mais qui entraîne toutes les immondices des maisons, et surtout l'eau puante des moulins à huile et des fabriques de savon, et qui répand une odeur très-malsaine et très-désagréable.

On compte à Aiwali environ 28 a 30,000 habitans établis, et 7 à 8,000 étrangers qui ont des habitations et vont et viennent. Tous professent la religion grecque, on n'y trouve ni Turcs, ni Arméniens, ni Juifs.

Il y a environ 50 ou 60 ans, Aiwali n'étoit qu'un misérable village de 3 à 400 maisons, habité par des Turcs et des Grecs, qui étoient constamment en discorde entre eux et avec leurs voisins, qui les haïssoient et les opprimoient. Aiwali, jusque-là, pour ainsi dire inconnue, dut soudainement son agrandissement, sa prospérité, son existence politique à un homme simple, mais doué d'un grand caractère, de qualités brillantes et de talens distingués.

Un ecclésiastique, nommé Jean Oikonomos, né en 1740, d'une famille ancienne et assez aisée du pays, a été le fondateur de cette ville. Il la quitta à l'âge de vingt-cinq ans, lors-

qu'elle n'étoit encore qu'un village, pour parcourir différentes provinces de Turquie, et se perfectionner dans la langue turque, qu'il parvint à posséder à un haut degré. Aiwali étoit alors habité par un nombre à peu près égal de Grecs et de Turcs ; mais les principaux parmi ces derniers opprimoient le peuple. Oikonomos prit la noble résolution de délivrer sa patrie du joug de l'oppression. Il se rendit à Constantinople, porta des plaintes contre les chefs d'Aiwali, et, par son éloquence, sa constance, ses présens et l'assistance du banquier Petraqui, il obtint de la Porte, non seulement que le gouvernement de sa patrie lui fût confié, mais même un firman d'après lequel aucun Turc puissant ne pourroit à l'avenir s'établir à Aiwali.

Cette faveur inattendue de la fortune excita la jalousie de ses voisins, qui l'attaquèrent souvent et le forcèrent à être toujours sur ses gardes ; mais il réussit toutes les fois à les vaincre. Après être parvenu à s'attirer l'estime et à faire respecter son territoire, il appela les Grecs des îles voisines, les accueillit amicalement dans son village, qui devint en peu de temps une ville très-peuplée, de manière que l'on peut dire, avec justice, qu'il en a été le créateur, le libérateur, le père, le défenseur, le législateur et le chef. Cet homme, inconnu au monde, et à qui il ne manquoit peut-être qu'un plus grand théâtre pour fixer les yeux de l'univers, mourut en 1791 ; ses cendres reposent dans l'église des orphelins, et aucun monument ne désigne la place où elles sont. Sur les derniers temps de son administration, on lui fit des reproches d'abuser de son pouvoir et de s'être permis des actes arbitraires, qui excitèrent le mécontentement de ses concitoyens, et alimentèrent la haine de ses envieux. Il vit avec douleur son influence à Constantinople s'éclipser par la mort de son puissant protecteur Petraqui, et la considé-

dération dont il jouissoit parmi ses compatriotes diminuer. Il mourut, suivant les uns, de poison; suivant d'autres, de chagrin.

Le collége bâti à Aiwali, en 1803, fait le plus grand honneur à ses fondateurs, tant par le but qu'ils se proposèrent, que par la munificence avec laquelle ils exécutèrent cette entreprise. La beauté de cet édifice, son étendue, la régularité de sa distribution dans l'intérieur, son jardin, son heureuse situation sur les bords de la mer, dans la partie la plus saine de la ville, font l'admiration de tous les étrangers. Il y a maintenant dans ce collége environ 300 élèves de différens âges, d'Aiwali et des îles de l'Archipel.

Les Aiwaliotes forment absolument une petite république qui est gouvernée d'après leurs propres lois, sous la suprématie de la Porte. Au commencement de chaque année, les principaux habitans des trois quartiers dans lesquels la ville est divisée, se rassemblent dans une église pour élire leurs chefs ou *gérontes*, dont les fonctions durent un an; à l'expiration de ce terme, si l'on est content de leur administration, ils sont confirmés; dans le cas contraire, on procède à une nouvelle élection pour les remplacer.

Ces trois chefs, qui ne reçoivent aucun traitement pour leurs fonctions, lèvent, d'après leur propre jugement, les impôts sur le peuple, et ils en font l'emploi que dans leur conscience ils jugent convenable, sans être soumis à aucune responsabilité; ils font et publient tous les réglemens pour le commerce, le maintien de l'ordre, la police et l'expédition des affaires courantes, et aplanissent les différends entre les habitans. Ils forment avec neuf *prestoi* ou notables, et deux *grammatikoi* ou secrétaires, le conseil de la commune. Dans les cas extraordinaires qui concernent la

prospérité générale et la sûreté de la commune, on convoque les principaux habitans et les chefs des familles les plus distinguées; dans ces délibérations, les résolutions sont prises à la majorité des voix.

Le peuple d'Aiwali est affable, doux et laborieux. Dans d'autres classes, on remarque beaucoup de dissimulation, un grand penchant à l'ivrognerie et à d'autres excès, et à une basse jalousie qui les porte à se nuire le plus qu'ils peuvent, soit en secret, soit ouvertement. Les femmes d'Aiwali sont laborieuses et bonnes économes; elles réunissent à une grande modestie beaucoup d'affabilité dans la société. Les jours de fêtes, elles se parent avec une richesse et un luxe étonnans; les voiles dont elles se couvrent sont brodés avec une habileté unique et avec une grande magnificence.

Le pays fournit abondamment des bêtes à corne, et la mer sur ces côtes est riche en poissons de toute espèce. Le prix de tous les vivres est fixé par les chefs, et cette taxe est maintenue strictement par le cadi, seule autorité turque importante qui se trouve dans la ville; le pays est très-bien cultivé, et surtout très-fertile pour les oliviers dont on voit des bois entiers; leur culture est d'un grand produit pour les habitans.

L'on compte à Aiwali 36 moulins à huile, 24 fabriques de savon, beaucoup de tanneries et d'ateliers, où l'on fait des sacs de crin de cheval. Cette ville a encore deux beaux et vastes hôpitaux qui sont hors de la ville, à peu de distance l'un de l'autre, sur le déclin d'une colline, dans une situation très-saine sur les bords de la mer, et qui ont chacun leur église. On a acheté, dans le voisinage de ces hôpitaux, une grande place, où l'on doit construire un lazareth et un hôpital pour les pestiférés.

Tel étoit le spectacle remarquable qu'offroit sur les frontières de l'Asie, sous un gouvernement despotique, une ville de 35 à 40,000 habitans, tous grecs, jouissant d'un gouvernement libre et républicain. Cette ville qui, sous un beau climat, réunissoit tous les élémens de prospérité et de bonheur, dont la population, la richesse s'accroissoient de jour en jour, n'existe plus aujourd'hui, parce qu'un désir insensé d'indépendance l'a portée à sacrifier ses véritables avantages, les seuls auxquels pût prétendre dans sa position à une amélioration idéale et pour obtenir une liberté dont la jouissance durable paroît beaucoup moins convenir aux Grecs actuels qu'à toute autre nation (1)? (*Le Spectateur oriental de Smyrne.*)

De la langue turque; par M. Jaubert, *professeur à l'école des langues orientales.*

Cette langue est un dialecte du tartare, apportée par les ottomans à Constantinople en 1453. Avant et depuis cette époque, elle s'est accrue d'un grand nombre d'expressions tirées de l'arabe et du persan que la religion musulmane, les besoins du commerce et les guerres fréquentes des Turcs en Asie, y ont introduites; mais à la différence de ce qui se passa d'analogue dans nos idiomes européens, lorsqu'ils s'enrichirent, en se les appropriant, de cette

(1) Nous ne partageons pas cette opinion trop tranchante sur les Grecs modernes. Mais il est certain que le soulèvement d'Aiwali fut une entreprise folle. La ville est ruinée, mais les habitans se sont en partie sauvés dans les îles voisines.

(*Note du rédacteur.*)

foule d'expressions grecques et latines qu'on y retrouve à chaque instant avec les modifications plus ou moins grandes, la langue turque a reçu, sans les dénaturer, tous les mots étrangers destinés à représenter des idées nouvelles.

Par une conséquence naturelle des causes qui la produisirent, cette heureuse altération du langage national est plus sensible parmi les personnes lettrées que chez le bas-peuple, et plus dans l'écriture que dans le discours; d'où il suit que, pour parler et surtout pour écrire correctement le turc, il est à peu près indispensable d'avoir d'abord pris quelque teinture de persan, et particulièrement de l'arabe. En effet, c'est des Arabes que les Turcs ont emprunté leurs caractères d'écriture, leur système de numération, tous les mots qui expriment des idées morales ou religieuses, et tous ceux qui sont relatifs aux sciences, aux lettres et aux arts, nomenclature très-étendue.

Considérée en elle-même, et d'après l'origine septentrionale des peuples nomades qui la parlèrent les premiers, il est certain que cette langue n'a, dans son génie, ses constructions et le tour de ses phrases, pas plus de rapport avec les deux autres, que l'allemand n'en a, par exemple, avec le françois; mais il convient de dire que si la langue turque écrite est à quelques égards inférieure à celle de Mohammed, à laquelle elle doit la plupart des expressions qui la relèvent et l'ennoblissent, la langue turque parlée égale et surpasse peut-être le persan, sous le rapport du nombre, de l'harmonie et de l'élégance, et qu'elle est l'une des plus belles et sans contredit la plus majestueuse de toutes celles de l'Orient.

Il faut néanmoins l'avouer, soit que le peu de temps qui s'est écoulé depuis le perfectionnement de cette

langue jusqu'à nos jours n'ait pas permis qu'elle prît un caractère classique, soit que les mœurs et les habitudes des Turcs les aient portés à dédaigner toute espèce d'étude autre que celle de leur religion, tout genre de gloire autre que celui des armes, ils comptent à peine quelques écrivains distingués; ils n'ont aucun poète comparable (sinon en mérite, du moins en célébrité) à Ferdoussy, à Saady, à Hafez; aucun philosophe à mettre à côté d'Averroës et d'Avicenne; ils ne peuvent se vanter d'aucune découverte ni même d'aucune observation un peu importante dans les sciences exactes; et leur littérature ne se compose que d'un assez grand nombre d'ouvrages de théologie, d'histoire ottomane, de géographie, de médecine, et de quelques romans en prose ou en vers, traduits ou imités en grande partie du persan.

Mais si la langue turque est à peine susceptible d'intéresser les philologues et les savans qui s'occupent de l'histoire des temps modernes, elle offre, sous d'autres rapports, des avantages très-précieux, puisqu'elle est la seule langue diplomatique usitée dans le levant, la seule écrite et parlée, dans les parties les plus reculées de l'empire, par les personnes revêtues d'un caractère public; la plus utile aux personnes qui naviguent dans la mer Egée, la Propontide et l'Euxin; à celles qui, dans le but d'assurer le succès de spéculations commerciales ou de préparer de nouveaux progrès à notre industrie, voyagent dans toute la Turquie, soit européenne, soit asiatique, dans les provinces occidentales de la Perse, sur les bords de la mer Caspienne, et même à la cour de Téhéran, où le roi, plusieurs ministres et agens du gouvernement de Perse ne parlent guère que le turc; enfin, et ceci n'est point une exagération orientale, il n'est pas douteux qu'avec le secours de cette langue on peut se faire entendre depuis

Alger jusqu'au Candahar, presque sur les frontières de l'Inde.

Il seroit absurde de supposer qu'une langue répandue sur un aussi grand espace n'éprouvât pas, selon la diversité des lieux, de nombreuses variations d'idiomes; aussi le turc qu'on parle dans la Romélie, par exemple, diffère beaucoup de celui de l'Anatolie, et surtout de celui du turc parlé dans les pays qu'arrose l'Alys, dans ceux que traverse l'Araxes, et dans les lieux où l'Euphrate et le Tigre prennent leur source. Néanmoins nous pouvons affirmer, d'après notre propre expérience, que cette différence n'est pas comparable à celle qui existe entre les dialectes du françois dans quelques-unes de nos provinces. Il faut observer d'ailleurs qu'en Turquie comme partout où des conquérans peu éclairés ont porté leurs mœurs et leurs lois, la langue primitive des habitans ne s'est point perdue. Ainsi le peuple parle l'arabe à Alger, à Tunis, en Egypte et en Syrie; divers dialectes du slave en Bosnie, en Illyrie, en Bulgarie, en Servie; le valaque au-delà du Danube; le grec en Morée, dans l'Archipel, à Constantinople et à Smyrne; enfin l'arménien et le barde en Asie; et néanmoins dans toutes ces contrées on ne remarque pas un homme tant soit peu instruit qui n'entende et ne parle le turc. Mais c'est à Constantinople, centre des affaires de ce vaste empire, et surtout parmi les personnes de la cour et les dames turques de cette capitale, qu'il faut chercher la pureté, la douceur et l'élégance du langage.

(*Extrait d'une* Grammaire de la langue turque *qui est sous presse.*)

État actuel de Varsovie.

Il a paru, en 1820, un *Guide des voyageurs en Pologne*, ouvrage plein de renseignemens intéressans et attribués à un Polonois aussi distingué par ses lumières que par sa naissance. Nous en tirerons quelques notes sur l'état actuel de Varsovie dont les plus beaux édifices sont représentés dans les charmantes gravures qui accompagnent ce volume.

Varsovie, capitale du royaume de Pologne, et depuis Sigismond III, résidence ordinaire des rois, est située sur une colline très-élevée de la rive gauche de la Vistule, et se compose de la vieille et nouvelle ville, de faubourgs qui sont les plus beaux quartiers de cette capitale, et de quatre petites villes attenantes, qui ont leurs droits et leurs priviléges exclusifs ainsi que leurs maisons de ville. Leurs noms sont : *Grzybow*, *Leszno*, *Szola*, et *Prague*. Cette dernière, grande autrefois, fut totalement détruite pendant la guerre de 1794; rebâtie depuis, elle subit encore, durant la guerre de 1816, un nouveau changement; ses maisons firent en partie place à des fortifications et à une tête de pont qu'on y éleva. Le gouvernement actuel s'occupe avec activité de sa reconstruction sur un beau plan général. Elle est séparée de Varsovie par la Vistule, et y communique par un pont volant de 263 toises de longueur. On est sur le point d'en construire un autre en maçonnerie et en chaînes de fer, d'après un nouveau modèle de l'invention de M. Metzel, directeur des ponts et chaussées.

Le château royal (*Zameck*) est surtout remarquable par la position importante qu'il occupe, sur une grande occupation qui domine la Vistule et ses bords opposés. Il fut en partie construit par le roi Sigismond III,

grandi par Auguste II, et ensuite achevé par Stanislas-Auguste Poniatowski.

On y admire les deux salles des diètes, dont l'une sert aux nonces et l'autre au sénat; la grande salle du bal, en marbre, est ornée de tout ce que l'architecture et le bronze doré offrent de plus beau. Tout à côté est la salle des présentations, ornée de six grands tableaux peints par Bacciarelli, représentant les faits les plus remarquables de l'histoire de Pologne, ainsi que de vingt-deux bustes en marbre noir des personnages les plus illustres du pays. Dans un salon de marbre noir et rouge, sont les portraits des rois de Pologne, et, dans un autre attenant, les vues de Varsovie, peintes par le fameux Canaletti. La salle du trône et plusieurs autres pièces méritent d'être visitées, ainsi que les archives du royaume, situées au rez-de-chaussée, qui sont très-riches en vieux manuscrits. On travaille actuellement à joindre le château à la Vistule au moyen d'un vaste jardin qui descendra en pente douce jusqu'aux bords de ce fleuve; et comme une rue de la ville basse traverse cet emplacement, on s'occupe à la couvrir d'une voûte très-hardie d'environ 200 toises de longueur, ayant sur toute son étendue une rangée d'arcades donnant sur la rivière, pour en éclairer l'intérieur.

Parmi les jolis édifices dont la représentation orne ce volume, nous nommerons *Lazienki*, ou les Bains. C'étoit autrefois la campagne de Stanislas-Auguste, roi de Pologne. S. M. l'empereur et roi vient d'en faire l'acquisition. Ce lieu, dont la position est charmante, est ombragé par de très-vieux arbres et entrecoupé de pieces d'eau et de verdure: le château d'été, en style italien, mérite d'être vu, surtout dans son intérieur; la grande salle de bal, ornée de statues en marbre blanc de grandeur colossale, une autre

décorée de beaux tableaux d'histoire peints par Bacciarelli; la rotonde du milieu, où sont placés les bustes en marbre blanc des rois de Pologne; la chapelle avec de superbes tableaux en mosaïque, et beaucoup d'autres pièces vraiment royales, sont dignes d'admiration; de même que deux théâtres, l'un d'hiver et l'autre d'été, en plein air, ayant un amphithéâtre en forme de ruines; et enfin le pavillon chinois, le palais blanc, ainsi que beaucoup d'autres bâtimens. Le pont de pierre, sur lequel est la statue équestre de Jean Sobieski, forme l'entrée du parc du côté des allées; on y arrive par une pente douce. La vue s'étend de là jusque sur les bords rians de la grande île de *Kepa Saska*, site pittoresque, fréquenté par les amateurs de la promenade sur l'eau.

Varsovie possède non seulement de très-beaux édifices, mais elle ne le cède à aucune autre capitale pour la propreté des rues, l'entretien du pavé, l'éclairage; l'auteur du *Guide* assure qu'on peut, sans crainte, mettre cette ville en comparaison avec les capitales les mieux policées.

Les environs offrent quelques endroits remarquables dont le *Guide* donne des descriptions soignées.

Villanov (Villanova), à un mille de la ville, étoit la demeure du roi Jean Sobieski; ce château, appartenant actuellement à la famille Potocki, est en style françois du siècle de Louis XIV. Il a été construit par les prisonniers de guerre turcs.

Le jardin qui s'étend jusqu'à l'un des bras de la Vistule, a une très-riche végétation; on y voit des arbres très-anciens, en partie plantés par Jean Sobieski; d'autres qui, remarquables déjà du temps de ce roi par leur grandeur, ont été soigneusement conservés. Le jardin a été considérablement agrandi et embelli par de vastes plantations et de beaux bâtimens qui attestent le goût du propriétaire actuel. Dans l'une des salles du château est le lit dans lequel mourut ce vaillant roi en 1696.

Deux mausolées méritent d'être vus à Villanov, l'un élevé à la mémoire du comte Ignace Potocki, homme connu dans la littérature, et célèbre dans les fastes de la révolution de Pologne, par son amour et son dévouement pour sa patrie, et l'autre à celle des braves qui succombè-

rent en 1809 à la fameuse bataille de Raszyn; leurs noms sont gravés sur ce monument de leur gloire.

Bielany, sorte de parc très-vaste, charmante promenade, à une lieue de Varsovie, sur les bords de la Vistule. Les Camaldules, espèce de chartreux, ou moines ermites, qui cultivent eux-mêmes la terre, y ont un couvent, une église et des jardins dont la fondation est l'accomplissement d'un vœu que fit, dans la guerre, Ladislas IV ; ce roi ayant fait construire l'église et une maison auprès, s'y rendoit à de certaines époques pour prier et méditer en silence : à son exemple, les grands du royaume y firent élever, sur un plan régulier, une vingtaine de maisonnettes séparées les unes des autres; mais ce ne fut que plus tard que cet établissement fut cédé à de véritables ermites. L'aspect de ce lieu est enchanteur, surtout le lendemain de la Pentecôte, jour où la solennité de cette fête y attire la ville entière et ses environs. Bielany, ce jour-là, ne le cède en rien à Longchamp; plus de deux mille équipages s'y font admirer par leur diversité et leur élégance.

Le fleuve est un spectacle mouvant de bateaux et de nacelles de toutes dimensions, joliment ornées de banderoles et qui arrivent et retournent en ville.

Varsovie avoit 99,000 habitans lors de l'impression de cet ouvrage ; mais nous trouvons, dans les journaux de Hambourg, que, d'après un recensement récent, la population est de 104,000 ; sans y comprendre le militaire.

Observations d'un marin sur le courant du golfe du Mexique.

Un des plus singuliers phènomenes en hydrographie, c'est ce courant perpétuel qui coule du golfe du Mexique le long des côtes de la Floride dans l'Océan Atlantique du Nord. On a essayé d'expliquer les causes de ce célèbre courant. Voici celles qui paroissent les plus naturelles :

On sait que les marées, dans l'Océan, sont produites par

l'action combinée du soleil et de la lune, qui fait prendre aux eaux en général une direction occidentale, quand leur cours n'est pas arrêté par des continens, des îles, etc. Les vents dans les climats des tropiques soufflent généralement du même côté, par la même raison à peu près. Les navigateurs ont aussi observé que, quand un vent souffle pendant un certain temps dans une direction quelconque, les eaux de la mer prennent cette direction, et forment au moins à la surface) un courant plus ou moins constant, selon les circonstances.

Toute la masse des eaux de l'Atlantique doit avoir une tendance générale à se mouvoir des côtes d'Europe et d'Afrique vers les rivages de l'Amérique ; mais cette tendance doit être modifiée dans ses effets, par les différentes conformations des côtes, combinées avec d'autres circonstances. En examinant les côtes de l'Amérique Nord, on trouve que leur direction est presque celle du méridien, ou du nord au sud, au moins, depuis New-York jusqu'au cap Sable, dans la Floride orientale. Cependant la masse des eaux venant de l'est les frappera à angle droit; et, après la haute mer, elles se retireront graduellement dans l'Océan vers l'est, sans avoir produit de courant considérable le long de la côte, ni d'accumulation d'eau dans un point particulier. Il en seroit arrivé autrement, si cette côte eût été dans une direction moins perpendiculaire au flux ; cependant les îles Bahama et les bas-fonds doivent mettre un obstacle considérable à ce que le reflux tende directement à l'ouest auprès de la Floride, et à ce qu'il puisse avoir quelque tendance à porter le flot plus au nord.

Maintenant, si nous examinons la côte-nord de l'Amérique méridionale, nous voyons qu'elle suit presque la direction de l'est à l'ouest, et par consequent elle est presque parallèle à la marée venant de l'est. Il est donc naturel de supposer qu'elle doit produire un courant à l'ouest, depuis le cap Saint-Roch, le long des côtes de la Guinée, Cumana, la Terre-Ferme, les rivages du Musquito, etc. vers le cap Catouche dans l'Yucatan. C'est ce qui est vérifie par l'observation. Car on trouve que la marée, combinée avec le courant, court le long de ces côtes, gé-

néralement à raison de deux ou trois milles par heure. Le courant établi le long de la mer des Caraïbes, entrera par le golfe du Mexique entre le cap Antonio de Cuba et le cap Catouche de l'Yucatan; il doit par conséquent élever les eaux de ce golfe à une hauteur considérable au-dessus du niveau général de l'Océan. Une partie de ces eaux, après le temps de la haute mer, retombera dans la mer des Caraïbes; on a observé un courant du cap Antonio, se dirigeant de ce cap à l'est, le long de la côte méridionale de Cuba. Le capitaine Henderson de la marine royale affirme, dans ses observations sur le courant du golfe, que les eaux « vers le cap Antonio » se meuvent tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, et sont quelquefois stationnaires. Il en devoit être ainsi, puisque c'est le résultat du flux et du reflux.

D'après ce que nous avons déjà dit, il est clair que les eaux entre Cuba et Yucatan doivent être plus élevées que celles entre Cuba et la Floride; et par conséquent la masse des eaux, arrivant dans le golfe du Mexique, doit s'écouler entre Cuba et l'est de la Floride. Si nous faisons entrer aussi en considération les grands fleuves qui s'écoulent dans le golfe du Mexique, mer comparativement petite, on concevra que ces eaux doivent chercher à s'étendre dans une mer plus grande; et, comme l'accumulation des eaux qui viennent de la mer Caraïbe empêchent celles du Mississipi et des fleuves qui se rendent dans le golfe du Mexique de s'y étendre vers le sud, il faut nécessairement qu'elles refluent à l'est le long des côtes du nord. Il est facile de prouver que les eaux des grands fleuves continuent à couler à une distance considérable dans l'Océan. Dans le premier voyage de Colomb en Amérique, son vaisseau se trouva en eau douce à l'embouchure de l'Orénoque avant qu'il eût découvert la terre. Il en avoit inféré qu'il étoit près de quelque grand continent, qui seul avoit pu produire un tel courant. Dans le voyage de Maxwell à la Chine, il trouva un courant d'eau douce à une distance considérable des côtes de Java; la flotte angloise qui bloquoit Toulon se trouva en eau douce à l'embouchure du Rhône, à une distance très-grande de la terre. Le Mississipi et d'autres grands fleuves, qui affluent dans le golfe du Mexique, doivent produire

le même effet dans une direction quelconque. Mais, comme il existe un courant qui se rend dans le golfe en passant entre Yucatan et Cuba, les eaux du Mississipi ne peuvent s'écouler dans cette direction : il faut donc qu'avec plus ou moins de vitesse, elles se fraient un passage entre Cuba et la Floride. Toutes ces causes combinées avec la surabondance des eaux de l'Océan qui, arrivant dans le golfe, et s'écoulant entre Cuba et le cap Sable, sont forcées, par les côtes nord-ouest de Cuba, les îles Bahama et les bas-fonds, de tourner autour des côtes de l'est de la Floride, il en résulte qu'elles se répandent au nord et le long des côtes de l'est de l'Amérique avec une vélocité considérable, qui constitue le courant dont nous nous occupons. Ce qui confirme cette explication, c'est que les eaux courantes du golfe, dans une grande partie de leur cours jusqu'au nord des îles de Bahama, sont, d'après des expériences faites au thermomètre, plus chaudes que les mers qui bordent immédiatement ces îles ; sans doute, c'est parce qu'elles viennent d'un climat plus chaud. Quand on les analyse chimiquement, on trouve qu'elles contiennent moins de sel, et par conséquent qu'elles se composent principalement d'eau douce. Ce sont donc ces deux causes; savoir, le courant formé par la marée, qui se répand entre Cuba et Yucatan, et la masse des eaux du Mississipi et des autres grands fleuves qui affluent dans le golfe du Mexique ; ce sont, disons-nous, ces deux causes combinées et modifiées de la manière que nous l'avons établi, et non pas une d'elles séparément, comme on l'a quelquefois affirmé, qui font que les eaux s'échappent au nord le long de la côte orientale de l'Amérique. Il nous paroît évident que c'est la véritable cause du courant du golfe. On trouve aussi dans cette solution une explication satisfaisante du mouvement circulaire des eaux au nord de l'Atlantique, qu'on avoit en vain cherché à expliquer.

(*Edimburg Philosophical Journal.*)

Introduction du Christianisme en Russie, d'après l'annaliste Nestor (1).

Dans l'année 986, des Bulgares musulmans vinrent trouver Volodimir, et lui dirent : Quoique tu sois un bon et sage prince; tu ne connois pas cependant la loi ou la religion, crois donc en la nôtre et honore Mahomet. « —Volodimir répondit : » En quoi consiste votre religion? « Ils dirent : Nous croyons en Dieu, et voici ce que Mahomet nous enseigne.—Fais-toi circoncire, ne mange point de cochon, ne bois point de vin, et, après la mort, tu t'amuseras avec les femmes ; car Dieu présentera à chacun 70 belles femmes, dont tu pourras en choisir une, et, dans celle que tu auras choisie, Dieu réunira toutes les beautés, et te la donnera pour épouse; mais celui qui aura été pauvre dans ce monde le sera aussi dans l'autre. »

Ils dirent encore beaucoup d'autres choses insidieuses de ce genre, que l'on ne peut répéter à cause de leur infamie. Volodimir les écouta, parce que lui-même aimoit les femmes ; mais ce qui ne lui plaisoit nullement, c'étoit que l'on dût se faire circoncire, s'abstenir de viande de porc, et ne point boire de vin. Il dit : « Le Russe aime à boire, c'est un plaisir dont nous ne saurions nous passer. »

Ensuite vinrent des Latins de Rome qui dirent : « Nous venons en qualité d'envoyés du Pape qui te fait dire : Ton pays est comme le nôtre; mais ta religion n'est point comme la nôtre, car notre religion est la lumière. — Nous honorons Dieu, créateur du ciel et de la terre, et des étoiles et de la lune, et de toute créature vivante; mais vos dieux sont de bois. « Volodimir leur dit : » En quoi consiste votre loi? «—Et ils répondirent : Nous jeûnons autant que nous le pouvons; mais si quelqu'un boit ou mange, il le fait en l'honneur de Dieu, comme notre saint Paul l'enseigne. — Volodimir dit alors aux Romains : « Retournez-vous-en chez vous, car nos ancêtres n'ont point adopté ces règles-là. »

Les Juifs, ayant entendu ce qui se passoit, vinrent aussi, et dirent : « Nous avons appris que les Bulgares et les Ro-

(1) Traduction allemande de *Nestor*, par *Scherer*, p. 99 et suiv.

mains sont venus chez toi, et que les uns et les autres ont voulu te faire adopter leur foi. Les Chrétiens croient en celui que nous avons crucifié; mais nous, nous croyons à un seul dieu, le dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. » Et Volodimir leur dit : En quoi consiste votre loi ? « Et ils répondirent : » Elle nous commande de nous faire circoncire, de ne point manger de porc ni de lièvre, et de garder religieusement le sabbat. « Et il leur dit : » Où est situé votre pays. — « A Jérusalem. » — Où est Jérusalem? « Et ils répondirent : » Dieu étoit courroucé contre nos ancêtres, et il nous a dispersés, à cause de nos péchés, dans tous les pays, et les chrétiens se sont emparés du nôtre. »

Alors il leur dit : « Comment pouvez-vous prétendre d'enseigner les autres, vous qui êtes rejetés de Dieu et dispersés sur la terre. Si Dieu vous aimoit, vous et votre loi, alors vous ne seriez pas éparpillés dans les pays étrangers ! Vous voudriez peut-être qu'il nous en arrivât autant qu'à vous?... »

Après cela, les Grecs envoyèrent un philosophe à Volodimir, lequel dit : « Nous avons appris que les Bulgares t'ont envoyé des gens pour te persuader d'embrasser leur religion; mais cette religion est infâme devant le ciel et devant la terre. Ils sont maudits plus que les autres hommes, parce qu'ils ressemblent à ceux de Sodôme et de Gomorrhe, sur qui des pierres brûlantes tombèrent du ciel, les précipitèrent dans l'abîme, et les engloutirent dans la terre. De même un jour terrible attend ces malheureux quand Dieu viendra du Ciel sur la terre, au jour du jugement, pour perdre tous ceux qui ont vécu aussi abominablement. Car ceux-là commettent toutes sortes d'infamies et appellent Mahomet un prophète. « Volodimir ayant entendu ces paroles, il cracha à terre et dit : Fi ! cela est abominable. » — Et le philosophe reprit : « Nous avons aussi appris que des gens sont venus de Rome pour t'enseigner leur foi. La religion de ces gens-là est peu différente de la nôtre; ils disent la messe avec du pain sans levain qu'ils nomment *oublie*, ce que Dieu n'a point commandé ; au contraire, il a commandé de se servir pour la messe du pain avec du levain, et il a donné de ce pain aux apôtres » Ceci est mon corps qui est sacrifié pour vous. » Il prit aussi le calice,

et dit : « Ceci est le sang du nouveau Testament. » Or, ceux de Rome ne font point ainsi ; donc ils ne sont point de la vraie religion. »

Alors Volodimir lui dit : Les Juifs ont aussi été chez moi, et ont dit : Les Grecs et les Romains croient en celui que nous avons crucifié. — A quoi le philosophe répliqua : « Il est vrai que nous croyons en celui qu'ils ont crucifié ; car les prophètes ont prédit que Dieu naîtroit, et d'autres ont prédit qu'il seroit crucifié et enterré, qu'au troisième jour il ressusciteroit et ensuite monteroit au ciel. Mais les Juifs firent mourir ces prophètes, et en martyrisèrent d'autres cruellement. Mais la prédiction de ces prophètes ayant été accomplie, après que Dieu fut venu au monde, eut été crucifié, fut ressuscité et fut monté au ciel, alors il leur donna 46 ans pour faire pénitence ; mais ils ne firent point pénitence : alors Dieu envoya les Romains contre eux ; les Romains détruisirent leurs villes, les dispersèrent par toute la terre, et depuis ce temps ils servent dans les différens pays ». Là-dessus, Volodimir dit : Mais pourquoi Dieu vint-il du ciel pour essuyer tant de souffrances ? A quoi le philosophe répondit : « Si tu veux m'écouter, je raconterai tout depuis le commencement ». Volontiers, dit Volodimir : Et le philosophe commença à raconter toutes les actions de Dieu depuis le commencement du monde jusqu'au septième concile général. Il lui parla de la vraie foi, de la récompense future des justes et de la punition des impies ; en disant cela, il fit voir à Volodimir une peinture qui représentoit le jugement dernier, lui faisant remarquer à droite les justes qui, pleins de joie, montoient au paradis, et, à gauche, les méchans qui étoient précipités dans l'enfer pour leur punition. Volodimir soupira, et dit : Salut à ceux qui sont à la droite ! malheur à ceux qui sont à la gauche ! Et le philosophe dit : « Si tu veux être à la droite, fais-toi baptiser ». Volodimir fit grande attention à ces paroles, et dit : « J'attendrai encore un peu. » — Il vouloit auparavant être instruit de toutes les religions, et fit de grands présens au philosophe, et le renvoya chargé d'honneurs.

En l'an 987, Volodimir fit venir ses Boyards (magnats) et les anciens de la ville, et dit : « Voyez, les Bulgares sont venus me trouver et m'ont dit : Embrasse notre foi ; ensuite

les Latins sont venus aussi, qui m'ont également vanté leur religion; les Juifs de même; les Grecs sont venus les derniers, et ont blâmé toutes les autres religions, louant beaucoup la leur, et ont dit et raconté beaucoup de choses et ce qui s'est passé depuis le commencement du monde. Leurs discours étoient très-raisonnables, et chacun les entendoit avec plaisir et admiration. Ils annoncent qu'il y aura un autre monde, et que celui qui aura embrassé leur foi ressuscitera et ne mourra plus, mais que celui qui suivra une autre religion, sera brûlé éternellement. Que pensez-vous de tout cela ? » — Les Boyards et les anciens dirent : « Prince, tu sais que personne ne blâme ce qui lui appartient, mais qu'au contraire il le prise et le loue. Mais si tu veux connoître la vérité, tu as des serviteurs habiles, envoie-les avec la commission d'éprouver la foi de chacun et de voir comment ils servent Dieu. Cette réponse plut au prince et à tout le monde. Il choisit donc des gens sages et réfléchis, au nombre de dix, et leur dit : « Allez en premier lieu chez les Bulgares, et recherchez quelle est leur foi, » Ils allèrent; et, étant arrivés, comme ils virent que ces gens faisoient quantité d'actions honteuses, qu'ils prioient la tête couverte, ils revinrent dans leur pays, et alors Volodimir leur dit : « Allez maintenant chez les Romains et ensuite chez les Grecs, et voyez ce qui s'y passe ». Ils allèrent chez les Romains; et, ayant vu le culte divin, ils se rendirent à la ville du czar (Zaragorod ou Constantinople). Le czar ou l'empereur leur demanda pourquoi ils étoient venus, et ils rapportèrent la cause de leur voyage. L'empereur les écouta avec plaisir et les traita ce jour-là avec beaucoup de distinction. Le lendemain il envoya chez le patriarche et lui fit dire : « Les Russes sont arrivés pour étudier notre foi; arrangez donc tout dans l'église et au chœur, et toi-même revêts-toi de tes habits pontificaux, afin qu'ils voient la gloire de notre Dieu. »

Alors le patriarche assembla le clergé, ordonna le service divin comme aux jours de fêtes, fit brûler les encensoirs, et entonna les hymnes et les cantiques. On accompagna les Russes à l'église, et on les plaça dans une place commode; on leur fit voir tous les ornemens et toutes les beautés de l'église, les habits pontificaux, l'ordre des cérémonies, la manière dont les diacres s'avançoient

vers l'autel et y faisoient leurs prières. On leur fit entendre la musique des chœurs. Les Russes furent ravis et en extase, et ne pouvoient assez louer la pompe du culte grec. Les empereurs Basile et Constantin les firent venir, et leur dirent: « Retournez dans votre pays; » ils les congédièrent, en les chargeant de présens et d'honneurs. Ils revinrent donc, et Volodimir fit assembler les Boyards et les anciens, et leur dit : « Nos envoyés sont revenus, sachons ce qu'ils ont vu, et il leur commanda de faire leur rapport devant l'assemblée. Alors ils dirent : « Nous avons été chez les Bulgares, et nous avons vu comme ils célèbrent les offices divins dans leurs temples, priant la tête couverte et sans ceinture; après avoir fait une salutation, ils s'asseoient et regardent de tous les côtés comme des insensés, et il n'y a nul plaisir à être avec eux, mais au contraire force désagrémens et une puanteur insupportable, et leur religion n'est pas polie du tout. Nous avons été aussi chez les Romains et vu comme ils célèbrent l'office dans leurs églises, mais nous n'y avons remarqué ni pompe ni beauté. Enfin nous avons été chez les Grecs. On nous a conduits dans le temple divin, et nous crûmes être dans le ciel, car sur la terre il n'existe point d'éclat et de magnificence pareille.... Il nous est impossible de le décrire ; mais ce que nous savons, c'est que Dieu est sûrement présent parmi eux, et que leur culte l'emporte sur celui des autres pays. Nous ne pouvons pas oublier cette magnificence : quiconque a goûté quelque chose de doux ne peut pas prendre quelque chose d'amer ; c'est pourquoi nous ne voulons plus rester ici ». Les Boyards répondirent : « Si la religion grecque avoit été mauvaise, ta grand'mère Olga ne l'auroit point embrassée, elle qui étoit la personne la plus sage du monde ». Volodimir dit: « Où recevrons-nous donc le baptême? » Et les Boyards répondirent: « Où il te plaira. »(*Ici finit le récit de Nestor*).

Cette ambassade n'empêcha pas Volodimir d'aller l'année d'après attaquer Chersonèse, qu'il prit par trahison. Alors il fit dire aux czars Basile et Constantin qu'il avoit pris leur fameuse ville de Chersonèse, mais qu'ils avoient une sœur non mariée, qu'il la demandoit pour femme, sinon qu'il traiteroit toutes leurs villes comme il avoit fait celle-là. Les empereurs répondirent qu'ils ne pou-

voient marier leur sœur qu'à un chrétien, qu'il devoit se faire baptiser, et qu'il l'obtiendroit. Volodimir le promit, et alors les empereurs envoyèrent leur sœur Anne à Volodimir. La princesse pleura amèrement en partant, et ils eurent bien de la peine à la déterminer ; l'intérêt de la religion la décida. Au moment où elle arriva à Chersonèse, Volodimir souffroit tellement des yeux, qu'il avoit presque perdu la vue ; mais, dès qu'il eut reçu le baptême, il fut guéri et crut sincèrement au vrai Dieu. Il épousa la princesse Anne, et partit ensuite pour Kiew, où il fit jeter ses anciennes idoles, et notamment Percun, dans le Dnieper. Il construisit de nombreuses églises, et fit baptiser tout son peuple. Les Russes entrèrent en foule dans la rivière jusqu'à la poitrine et reçurent ainsi le baptême.

Arcadie en Pologne.

Sur la route de Varsovie à Kalisch, à une demi-lieue de Sochaczew, est le château de Nieborow, résidence principale de la puissante et illustre famille de Radziwill. Les voyageurs y trouvent à admirer de beaux et nombreux appartemens, sa riche galerie de tableaux, une bibliothèque composée de plus de 20,000 volumes, un jardin d'une ordonnance et d'une culture rare, avec une orangerie qui le dispute à plus d'une orangerie royale, tant par la beauté et la grandeur de ses arbres que par leur nombre.

Arcadie, campagne de la princesse Radziwill, est à une demi-lieue de Nieborow ; c'est au goût exquis de cette dame que ce lieu est redevable de sa magnificence ; tout ce que les arts et la belle nature des pays les plus éloignés ont de rare et de précieux s'y trouve réuni, et il semble qu'ils y ont à l'envi épuisé leurs trésors.

On y entre par une maison dont l'aspect extérieur est celui d'une métairie hollandoise ; à peine a-t-on franchi le seuil de la porte pour entrer dans un palais de cristal, qu'on se croit transporté dans un lieu enchanté. Le porphyre, le bronze, les glaces, les cristaux et le marbre, distribués avec art dans son intérieur complètent entière-

ment l'illusion. Au sortir de là, un chemin agréablement ombragé se présente et mène à la grotte, où l'on ne parvient qu'à l'aide de degrés pratiqués dans les masses énormes du rocher dont elle est formée; elle sert d'entrée à un bâtiment dont l'aspect est celui d'un château gothique qui, orné d'armures et de tous les attributs de la chevalerie, semble avoir été habité par un ancien preux. On en sort par une galerie ouverte d'arcades pour arriver à un arc hardi de style grec, qui forme le cadre à un charmant tableau composé des bosquets toujours verts qui entourent le *temple*. Les portes de celui-ci sont en acajou et s'ouvrent avec une clef d'or enrichi de diamans. Le vestibule, en forme de rotonde, est éclairé par une coupole, et un Amour dans une niche l'éclaire la nuit de son flambeau; pénétrant plus loin, on est surpris de voir la rotonde changer en une suite d'appartemens.

Le premier est un musée renfermant beaucoup d'objets curieux encadrés, vases étrusques, lampes, fragmens d'inscriptions, bas-reliefs, trépieds, candelabres, etc. Quand on entre dans l'intérieur du temple, l'aspect imposant qu'il présente, imprime un respect religieux et transporte l'imagination au temps des oracles.

La grandeur de la nef et de la coupole charme et séduit la vue qui se repose avec délices sur les belles proportions des colonnes en marbre blanc, d'ordre corinthien, et des statues de vestales gardant le feu sacré qui brûle sur l'autel. Les sons harmonieux d'une orgue ajoutent encore à l'illusion, et ce n'est qu'au milieu des plus douces sensations que l'ame puisse éprouver, qu'on s'aperçoit être arrivé, comme par enchantement, à la sortie du sanctuaire.

Tout-à-coup la vue plonge sur un lac, à travers lequel une rivière se fraie un passage encore toute écumante de sa chute, près des ruines d'un bel aquéduc qui servent de pont pour faciliter le tour du lac et voir le temple du côté de sa belle façade. En suivant les bords fleuris de cette rivière, on arrive à une île où est un monument de marbre noir, dans lequel une figure de marbre blanc est couchée dans l'attitude du repos de la sainte Cécile du Bernin, à Rome. Au lieu de la fameuse inscription: *Et in Arcadia ego*, on lit sur ce tombeau: *J'ai créé Arcadie, et j'y repose.*

Contemplons les belles ruines de l'habitation du grand-prêtre du dieu Pan ; le sacrifice à Esculape, entouré de tous ses attributs ; l'île des offrandes, où l'on parvient au moyen d'un pont volant, retenu au bord par des cordages; enfin le cirque, construit à l'instar de ceux des Grecs, de grandeur naturelle, et rempli de monumens de marbres et de granits d'orient de l'antiquité la plus reculée. Une chapelle, nouvellement construite à la sortie du parc et au milieu d'une vaste prairie émaillée de fleurs, est surtout remarquable; son extérieur massif lui donne la majestueuse apparence d'un sarcophage, elle est élevée sur quatre voûtes qui lui servent d'appui; son intérieur est décoré des meilleures copies à la sepia de *Seydelman*, artiste unique par son art de rendre le talent des plus grands peintres; parmi celle-ci, la Vierge, par Raphaël; le sacrifice d'Emanuel, par Rembrand; le repos en Egypte, par Fernand Boll; la Madeleine par Batoni, et plusieurs autres se font admirer.

Delille a consacré ce lieu enchanteur par la description qu'il en a faite dans son immortel poème des Jardins.

(Extrait du *Guide en Arcadie*. Berlin, 1820.)

Population de la Turquie.

Les nouvellistes et les raisonneurs politiques veulent absolument savoir quelle est la population de la Turquie. Ils oublient sans doute qu'il n'y a en Turquie ni registres de naissance, ni recensemens d'habitans, ni tableaux de consommation, par conséquent aucun des moyens employés en Europe pour connoître le montant de la population. On a cherché à compter les maisons et les familles, moyen approximatif; mais il s'en faut bien qu'on ait pu étendre ces recherches à toutes les provinces.

De là ces énormes différences dans l'évaluation de la population de l'empire ottoman. On l'a porté à 36 millions, à 22, à 19 et à 11; il y a de quoi choisir pour les amateurs. Les détails sur les villes et les provinces offrent des

variantes encore plus amusantes; en voici quelques exemples:

Samos (île de).........	12,000, selon toutes les géographies.
	50,000, selon M. Galt, voyageur anglois.
Jassy (la ville de).......	40,000, selon M. Wilkinson.
	14,763, selon la géographie de M. Stein.
Philippopoli (la ville de).	120,000, selon Stein.
	30,000, selon Palma.

Il seroit à peu près inutile de discuter des données qui n'ont aucun fondement authentique. Ce qu'on a de mieux, est sans doute le tableau de la population des provinces soumises à Ali-Pacha, par le scrupuleux et savant M. Pouqueville. Le voici :

Epire.............	373,000 habitans	339 par lieue carrée.
Thessalie..........	275,000	533
Acarnanie.........	8,635	94
Etolie et Locride....	45,000	216
Phocide avec Livadie.	30,180	290
Illyrie Macédonienne et Macédoine Cisaxienne	436,000	258
TOTAL des provinces d'Ali-Pacha...........	1,167,815 habitans	315 par lieue carrée

Essayons maintenant d'évaluer les autres provinces de la Turquie, d'après la proportion moyenne de 300 à 500 habitans par lieue carrée, et d'après quelques autres données probables.

La Thrace ou la Romanie propre......... (4560 lieues carrées.)	2,280,000 habitans,	500 par lieue carrée.
La Bulgarie........ (4800 lieues carrées).	1,440,000	300

La Valachie et la Modavie................ (4600 lieues carrées.)	1,840,000 hab.	400 par l. c.
La Servie.......... (2550 lieues carrées).	970,000	380
La Bosnie (avec la Croatie, etc.)......... (2030 lieues carrées.)	710,500	350
Le Pachalick de Scodra (760 lieues carrées.)	228,000	300
Macédoine Transaxienne. (1)......... (1280 lieues carrées.)	512,000	400
Athènes .... (80 lieues carrées.)	20,000	250
La Morée.......... (980 lieues carrées.)	340,000	338
L'Archipel européen (800 lieues carrées.)	521,000 (1)	651
Turquie d'Europe. (26152 lieues carrées.)	10,029,315 habitans,	383 par l. c.

Les provinces d'Asie sont très-inégales en culture ; il y en a de désertes, mais il y en a aussi de très-peuplées. La surface totale paroît être de 70,000 lieues carrées; en n'adoptant que la proportion moyenne de 200 habitans par lieu carrée, on auroit 14 millions pour total.

L'Egypte est généralement estimée à 3 millions d'habitans. Ainsi l'empire ottoman pourroit, par un calcul assez vraisemblable, être porté à 27 millions d'habitans ; mais en poussant très-loin la sévérité, en diminuant l'Egypte d'un million, en réduisant les provinces asiatiques à la proportion de 180 ames par lieues carrées, et en ôtant à la Romanie, la Bulgarie et la Valaquie de 4 à 600,000 habitans, on pourroit ramener la population totale de la Turquie à 24 millions, terme que nous avons habituellement

(1) D'après Wilkinson.
(2) Salonique et Seres sont des villes très-peuplées.
(3) Estimation de divers voyageurs.

adopté, et qui est, ce nous semble, le *minimum* des estimations raisonnables.

En divisant ces 24 millions par nations, on trouvera 12 millions de Turcs (dont 4 en Europe,) 3 de Grecs, 2 de Valaques, 2 de Turcomans, 1,500,000 d'Arméniens, 1 d'Albanois, 1 d'Arabes, etc. etc.

Sous le rapport de la religion, il y a environ 18 millions de musulmans.

Force numérique des armées turques.

Le voyageur Griffith en donne le tableau le plus détaillé. En voici le résumé avec des observations :

Infanterie régulière.

Janissaires, 196 *Odas*	113,400 hommes
Topchis ou canonniers	15,000 (1)
Koumbaradgis ou bombardiers	2,000
Bostandgis ou gardes du sérail	12,000
	142,400 hom. (2)

Infanterie irrégulière.

Misserlis ou Egyptiens, mêlés de cavalerie	3,000
Valaques et Moldaves	6,000
Janissaires bourgeois ou de garnison	150,000
	159,000 hom. (3)

Cavalerie.

Spahis	10,000
Zaïms et Timariotes	132,000 (4)
Volontaires (5)	10,000
	152,000 hommes.

(1) Selon Olivier et Thornton, 30,000.

(2) Il faut ajouter les régimens d'étrangers et de déserteurs, au moins 15,000 hommes.

(3) Marsigli comptoit en outre 10,000 Tartares; à présent, il n'y en a guère que 2 à 3000.

(4) Selon Marsigli, 126,292.

(5) Ce sont sans doute les *délibachis* ou têtes folles.

Train de l'armée.

Mechtergis ou poseurs de tentes.	6,000	hommes.
Miklagis ou valets à cheval des Spahis.	6,000	
Gebedgis ou armuriers à cheval.	13,000	
Segbans ou gardes du bagage.	4,000	
Serragis ou gens du charroi.	6,000	
	35,000	hom. (1)

Levantis ou soldats de marine. . . . . . 50,000 hommes.

M. Griffiths, d'accord avec Eton, estime le montant effectif des armées turques en campagne, à 186,000 combattans.

Etat de l'armée de Perse.

M. Amédée Jaubert, dans son intéressant *Voyage en Arménie et en Perse,* qui vient de paroître, donne les renseignemens suivans sur les forces militaires de Feth Ali-Schah, souverain de la Perse occidentale, dont il estime les sujets à 7 millions.

Les troupes persanes, lorsqu'elles sont en marche, vivent presque toujours aux dépens du pays qu'elles traversent; les *nazirs* (intendans de l'armée) se contentent de donner aux *kelanters* ou *kelkhodas* (maires) de chaque village une reconnoissance des denrées qui ont été consommées, et de la valeur desquelles il doit être tenu compte sur le montant des contributions; mais comme la déduction se fait rarement, les provinces qui se trouvent sur le passage des troupes n'ont guère moins à souffrir que si elles étoient occupées par l'ennemi. Lorsqu'un khan ou général arrive, on lui désigne un ou plusieurs vergers pour y dresser ses tentes. Des esclaves, munis de pieux et de haches, ne se font aucun scrupule de renverser une partie des murs de clôture qui sont ordinairement de terre, et les troupes entrent par la brèche, comme dans une ville prise d'assaut. En Turquie, les Arméniens ont soin

(1) Tous ces hommes du train, à l'exception des Mechtergis, servent comme cavalerie de réserve.

de ne pratiquer dans leurs demeures que des ouvertures très-basses, afin que les Turcs ne puissent y entrer à cheval. En Perse, les enclos sont entièrement dépourvus de portes, à cause de la rareté du bois, et les jardiniers s'y introduisent la moitié du temps, à l'aide d'échelles; mais toutes les clôtures sont à peu près inutiles, rien ne pouvant résister à l'indiscipline du soldat, ni à la violence des chefs. Cependant Feth-Ali-Schah ne voit qu'avec peine les vexations qu'on fait éprouver à ses sujets; il ne souffre pas qu'on enlève rien de vive force pour son service particulier, persuadé de la vérité de cette maxime de Nouchirvan : que, lorsque le prince cueille un fruit, l'esclave arrache l'arbre. En 1805, il ordonna que tous les villages par lesquels l'armée avoit passé fussent exempts de contributions.

Ces troupes sont armées à la légère et d'une manière assez appropriée au service militaire. La guerre ne se faisant guère qu'en été, elles marchent souvent de nuit, à la clarté des flambeaux et au son d'une musique bruyante. L'espace qu'elles parcourent en un jour est d'environ six parasanges (9 lieues), c'est-à-dire d'un tiers plus long que la traite habituelle des caravanes. Cependant, en des occasions extraordinaires, elles en font à peu près le double. En 1795, Mehemed-Khan se rendit, avec sa cavalerie, de Téhéran à Tiflis, en quinze jours; ce qui fait onze parasanges ou près de dix-sept lieues par jour. Il s'en faut de beaucoup que la marche des troupes ottomanes soit aussi rapide. Youssouf-Pacha mit quatorze mois à se transporter avec son armée de Constantinople en Egypte.

Les lieux de campement et de séjour sont assignés par les firmans du prince. On dépêche préalablement des officiers qui ont ordre de choisir les positions convenables, et de faire préparer les vivres et les fourrages. Les bagages précèdent presque toujours les troupes. Avant l'arrivée de celles-ci, on dresse des tentes, on construit des cuisines, et, s'il se peut, on conduit des rigoles jusque dans le camp; ouvrages qui exigent un grand concours de valets et d'esclaves. Depuis le règne de l'eunuque Mehemed, les femmes, excepté celles du prince, ne marchent plus à la suite de l'armée; et l'abrogation de cette coutume, qui étoit suivie de temps immémorial, a été un pas de fait vers

le perfectionnement de la discipline militaire; d'autres usages, que les Persans conservent avec obstination, ne contribuent pas médiocrement à faciliter contre eux les surprises nocturnes. Par exemple, ils mettent des entraves aux pieds de leurs chevaux; ils n'ont point de gardes avancées, et leurs camps, presque toujours ouverts, ne présentent aucun obstacle aux attaques de l'ennemi. Xénophon relève, avec autant de sagacité que de raison, les inconvéniens attachés à la première de ces coutumes des anciens Perses. On pourroit s'étonner que l'expérience n'ait point fait sentir aux Persans le vice de cette partie de leur système militaire, si l'on ne voyoit d'autres peuples repousser obstinément des inventions d'une utilité évidente, telles que la baïonnette, les pompes, les moulins à vent, etc., etc.

La guerre, considérée comme un art, est une chose dont les Persans n'ont aucune idée, et pour laquelle leur langue manque d'expression. Leurs troupes ne conservent aucun ordre; et ce qui caractérise principalement leur manière de combattre, c'est d'enfoncer l'ennemi du premier choc, ou de fuir avec la rapidité de l'éclair. Parmi les tribus nomades, le cavalier qui tombe de cheval est considéré comme vaincu: on le désarme; on ne lui fait aucun mal. L'objet principal, dans une action, n'est pas de rester maître du champ de bataille, c'est de faire le plus de butin qu'il est possible. Si des armées composées comme le sont celles dont nous parlons, sont incapables de soutenir un choc violent et prolongé de la part d'un corps de troupes quelconques, à plus forte raison sont-elles hors d'état de tenir tête à des soldats disciplinés, combattant en ligne, et commandés par des chefs versés dans l'art de la guerre. Aussi plusieurs fois a-t-on vu, de nos jours, quelques poignées d'européens dissiper des armées d'ottomans, et le feu réglé et soutenu de l'artillerie et de la mousqueterie paralyser tous les efforts des milices orientales.

Il n'y a, en Perse, ni casernes, ni hospices militaires, ni magasins pour l'approvisionnement de l'armée. Chaque fantassin ou cavalier est obligé, au moyen de la solde qu'il reçoit du souverain, de se fournir de tout. Cette solde, payée régulièrement aux troupes présentes à la revue, varie selon le genre de service, et peut aller de 6 à 7

tomans (de 120 à 140 fr.) par officier; pour toute la campagne. Le gouvernement donne aux troupes un peu de grains et remplace à ses frais les chevaux qui viennent à manquer. Quant aux chefs de tribus, ils reçoivent un traitement moins proportionné à leur rang qu'au nombre d'hommes qu'ils amènent.

L'armée persane se compose, 1° des gardes du roi et des princes; 2° des troupes fournies par les tribus nomades; 3° des milices provinciales qui ne font aucun service régulier ni permanent; 4° de divers corps d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie, exercés et habillés à peu près à l'européenne, sans compter un corps de mauvaise artillerie nommée *Zembourck*.

D'après les calculs présentés par M. Malcolm, le nombre des cavaliers nommés *gholam-chah* s'élevoit, en mil huit cent-dix, à environ. 4,000
Celui des nomades, à 80,000
Les milices enregistrées, à 150,000
Et les troupes exercées à l'européenne, à. 20,000

Total. 254,000

Sur les vingt mille hommes de troupes régulières, neuf mille appelés *djan-bâz* étoient particulièrement attachés à la personne du souverain; le reste, aux ordres du prince Abbas-Mirza, se composoit de douze bataillons d'infanterie nommés *ser-bâz*, d'un escadron de cavalerie, et d'un grand nombre d'artilleurs suffisant pour la manœuvre de vingt pièces de canons. Il paroît que, depuis cette époque, le prince Mehemed-Aly-Mirza, aujourd'hui gouverneur de Kirmanchah, a suivi l'exemple de son frère, et est parvenu à discipliner à l'européenne quelques bataillons, innovation dont les Persans sont redevables, d'abord à la France, puis à l'Angleterre, mais à laquelle la religion et les mœurs opposent trop d'obstacles pour qu'il soit permis d'en attendre des résultats durables et importans. Déjà l'on sait que, malgré les soins des officiers anglois chargés de discipliner les troupes d'Abbas-Mirza à Tauris, le zèle de ce prince s'est refroidi d'une manière si sensible, que le nombre des ser-bâz a été considérablement diminué; et, s'il faut s'en rapporter au témoignage des arméniens d'As-

trakan, un corps de ces troupes, à nombre égal, a été vaincu, durant la campagne de 1818, dans les provinces orientales de la Perse, par les bandes indisciplinées des turkomans et des bokhars.

Le schah passe la revue de ses troupes au moins une fois tous les ans. Chaque soldat, appelé par son nom, passe rapidement devant le souverain; s'il est agréé, on lui paye sa solde. On conçoit que rien n'est si mal imaginé, ni plus long qu'une pareille méthode. Aussi le prince inspecte-t-il rarement plus de cinq cents hommes par jour; il est, dans ces sortes d'occasions, assis sur un trône portatif, moins élevé, mais non moins riche que celui dont il se sert pour ses audiences solennelles.

Notice sur l'île de Hydra et sur les Hydriotes.

L'île de Hydra, qui est le véritable siége de l'insurrection maritime de la Grèce, étoit à peine connue de nom il y a un demi-siècle. C'est une masse de rochers stériles, où l'on trouve à peine de l'eau potable; mais il a un port qu'anime aujourd'hui un commerce très-actif, et qu'environne en amphithéâtre une ville agréable, peuplée aujourd'hui de 30,000 habitans industrieux et riches. Les maisons sont presque toutes bâties en pierres, et à peu près sur le même plan; elles sont carrées, percées d'un petit nombre de fenêtres, et n'ont guère qu'un étage; quelques-unes sont couvertes de toits à l'italienne, mais la plupart se terminent en terrasse; elles sont enduites de chaux : cet enduit leur donne un air de propreté, et les détache nettement du fond de verdure qui les environne, et de la teinte brune du rocher qui leur sert de fondement. Le port est petit, mais profond et bien abrité; les vaisseaux peuvent s'approcher et s'amarrer aux quais, qui sont beaux : on y distingue des galeries couvertes servant de promenades, et où sont des magasins bien fournis.

La principale église est un bâtiment en forme de parallélogramme, isolé et renfermé dans un cloître de la même forme, percé d'arcades soutenues par des colonnes.

Ce cloître, qui sert de logement aux prêtres, est bâti en grande partie avec des marbres enlevés dans les ruines d'Hermione (1) : on monte plusieurs marches pour arriver au péristyle de l'église, qui est également orné de colonnes de marbre blanc, lesquelles soutiennent des voûtes d'arrête; la façade est percée de trois portes : en entrant, nous avons été surpris et enchantés de la magnificence de l'église. Le maître-autel, la chaire, les stalles sont dorés et sculptés avec délicatesse, le sanctuaire est séparé de la nef par une espèce de grille ornée de pilastres de marbre et de riches arabesques en bois, où sont encadrés des tableaux et images des Saints, dont quelques-uns sont peints sur des fonds également dorés. Ces tableaux, qui paroissent anciens, sont d'un dessin médiocre ; mais les figures ont quelque style, sont bien drapées, et les couleurs sont d'une conservation parfaite ; ils sont peints en détrempe, revêtus d'un beau vernis. Cette manière de peindre, qui étoit celle des siècles antérieurs à la découverte de la peinture à l'huile, et peut-être celle de l'antiquité, est encore pratiquée dans tout le Levant. Il existe, au-dessus des portes et sur les côtés de l'église, des tribunes élevées et fermées, qui sont destinées aux femmes. Le jour ne pénètre qu'à travers des vitraux dépolis (2).

Le voyageur, après avoir vu dans le reste de la Grèce le culte chrétien languir dans l'esclavage, est enchanté de voir la croix s'élever libre et victorieuse au-dessus du clocher de cette église. L'aspect extérieur de cet édifice est agréable ; il est bâti dans de justes proportions : le clocher, qui se trouve au-dessus de l'entrée, à la manière italienne, est élégant; il paroît presque tout construit en marbre. Le dessin du cloître qui entoure l'église est simple, ainsi que le plan général de ce monument, qui, par l'effet d'une sage distribution, paroît plus vaste que réellement il ne l'est.

M. Castellan décrit, avec son talent ordinaire, la scène animée que présente le port d'Hydra :

« Au moment où nous jetions l'ancre, plusieurs bâtimens hydriotes mettoient à la voile : tout étoit en mou-

(1) *Chandler*, Voyage en Grèce.
(2) *Castellan*, Lettres sur la Morée.

vement ; le quai étoit bordé d'habitans ; des femmes garnissoient les hauteurs, agitoient leurs schales, et, par des cris répétés, par des signes expressifs, faisoient leurs adieux à leurs maris ou à leurs amans. Pour les apercevoir plus long-temps, elles montoient successivement sur les lieux les plus élevés. Les bâtimens étoient pavoisés : des *Popas* ou prêtres alloient de l'un à l'autre, dans des chaloupes ornées, donner leur bénédiction, asperger le pont, et faire des prières pour l'heureux succès du voyage : officiers, matelots, passagers, tous étoient à genoux, à la proue, devant l'image de la Panagia (la Sainte Vierge), entourée de cierges. Cette cérémonie paroissoit se faire avec beaucoup d'ordre et de recueillement ; et, quand les prêtres se rembarquoient dans les chaloupes, on les saluoit par des salves d'artillerie, auxquelles répondoit le carillon des cloches des églises. »

L'île d'Hydra doit sa prospérité aux malheurs du Péloponèse. « Jusqu'à l'époque de la guerre des Russes contre les Turcs, dit le savant Grec, M. Coraï (1)), les Hydriotes, comme les autres Grecs, se bornoient au commerce de l'Archipel, de la mer Noire, et quelquefois de l'Egypte. Lorsque les Turcs rentrèrent en possession du Péloponèse, abandonné par les Russes, une très-grande partie des habitans de ce malheureux pays, pour se soustraire à la vengeance des Turcs, abandonna précipitamment ses foyers, et chercha son salut dans l'émigration, en se réfugiant où les circonstances et la position géographique permettoient à chacun de chercher un asile. Les voituriers de ces proscrits furent, pour la plupart, des Hydriotes, et l'île d'Hydra fut un des asiles où un très-grand nombre de Péloponésiens se rendirent avec leurs familles et tous les effets qu'ils n'étoient point forcés d'abandonner aux Turcs. Ces nouveaux colons, transportés d'un sol qui produit tout, sur un rocher couvert, pour ainsi dire, de bruyères, se virent réduits à l'unique ressource du commerce, et s'y livrèrent d'autant plus volontiers, qu'ils se trouvoient placés parmi des marins fort experts dans le cabotage, et dignes de toute leur confiance par une réputation de bonne foi justement acquise.

(1) Mémoire sur la civilisation actuelle de la Grèce.

Encore aujourd'hui, les capitaines hydriotes ne connoissent guère, dans leur cabotage de l'Archipel, ce qu'on appelle dans le commerce les connoissemens. On leur confie des sommes considérables d'argent monnoyé, dans des sacs notés de la marque des propriétaires, et accompagnés d'une simple lettre d'avis. Arrivés aux lieux de leur destination, ils distribuent les lettres et les sacs; et, loin que l'on puisse citer aucun exemple de malversation, il est arrivé que des sacs d'argent restés, faute de réclamation, pendant deux et trois ans dans la caisse du capitaine, ont été rendus aux propriétaires dans le même état qu'ils avoient été consignés. »

« Enrichis par les événemens désastreux du Péloponèse et par le commerce des nouveaux colons, les Hydriotes n'ont songé qu'à agrandir, à l'envi l'un de l'autre, leurs vaisseaux, et à entreprendre des voyages de plus longs cours. On a vu ces nouveaux Argonautes dans tous les ports de l'Italie, de la France (qu'ils ont approvisionnés de blé dans le temps de la disette), de la Baltique, et jusques en Amérique. Ces voyages supposent au moins quelque instruction proportionnée aux périls d'une longue navigation. A proprement parler, ils n'en ont encore aucune; en attendant, ils y suppléent par des pilotes européens, mais seulement à l'égard des échelles où ils abordent pour la première fois; car ailleurs ils suppléent à l'instruction par le courage et la hardiesse, fruits des réglemens de marine qui leur sont propres, et d'une éducation singulière, vraisemblablement pareille à celle des anciens navigateurs grecs. Obligés d'en venir souvent aux mains avec les Algériens, contre lesquels le gouvernement turc ne peut et souvent ne veut point les protéger, les Hydriotes arment leurs vaisseaux en course. Chaque bâtiment porte depuis huit jusqu'à trente canons, et il est monté par un nombre de trente-cinq à soixante-dix hommes, tous ordinairement au-dessous de quarante ans, sans compter cinq ou six enfans, dont le plus âgé n'a que dix ans: on y en rencontre quelquefois même qui n'ont pas six ans. Après avoir prélevé les intérêts du capital employé pour la cargaison du vaisseau, la moitié des profits qui, depuis quelques années, ont été considérables, appartient au propriétaire du navire; le reste est

partagé par portions égales entre l'équipage, sans en excepter les enfans. Le but de ce partage est d'intéresser également l'équipage au succès du voyage, et, quant aux enfans, de les mettre en état de nourrir leurs familles s'ils venoient à perdre leur père, et de leur faciliter les moyens de se marier jeunes. En effet, par cette prévoyance, la population de l'île d'Hydra, depuis vingt-cinq ans, s'est accrue d'une manière extraordinaire. Les garçons s'y marient à dix-huit ou vingt ans, et les filles à douze. Il s'agit maintenant d'enseigner l'art ou plutôt la routine de la navigation à ces enfans, qui doivent à leur tour devenir un jour pères de famille et capitaines de vaisseaux. Or, voici comme on s'y prend: Toutes les fois que l'on est à la vue d'une côte, d'un cap ou d'une île, on fait venir ces enfans sur le tillac, et on leur apprend le nom des lieux, ainsi que leur gisement à l'égard des points de l'horizon. A la première occasion que l'on a de revoir les mêmes objets, on met à l'épreuve la mémoire de ces intéressans enfans, et malheur à celui qui ne se trouve point en état de répéter les noms qu'on lui a appris! on lui renomme les objets, et cette fois on fixe son attention par des coups de fouet. »

M. Castellan, M. Pouqueville et d'autres voyageurs confirment complétement l'idée favorable que le docte Coraï nous donne de l'activité et de l'habileté des Hydriotes.

L'île d'Hydra, dit M. Castellan, diffère de la plupart des autres îles de la Grèce, où l'on ne trouve qu'un peuple dégénéré et rampant sous une domination étrangère, pauvre au milieu d'un pays riche, triste et maladif sous un climat balsamique. A Hydra, on reconnoît le caractère grec dans toute son énergie: les Hydriotes sont gais, vigoureux et actifs: leur ville s'agrandit tous les les jours; les maisons propres, aérées, font présumer une honnête abondance, et même un cerain luxe. On y voit des magasins remplis des produits de l'industrie et du commerce. Ce sont les Hydriotes qui approvisionnent Constantinople et les Echelles du Levant; qui font jouir la patrie commune des biens dispersés dans ses colonies: ils y apportent les oranges de Malte, les parfums et le café de l'Arabie, le riz d'Égypte, l'uva passa de Zante, l'huile

d'Italie et de Provence, les dattes de l'Asie-Mineure, les produits des manufactures de France et les colifichets de Venise : ce sont eux enfin qui font le commerce presque exclusif des grains. Les Hydriotes, à peu près indépendans, ne paient qu'un foible tribut à la Porte-Ottomane. Les Turcs retirent trop d'avantages de ce pays pour songer à l'asservir entièrement. Hydra et Ipsera, autre île indépendante, leur fournissent leurs meilleurs matelots, et même la plus grande partie de leurs officiers de marine. Ces insulaires, faisant toute leur vie le commerce de cabotage, connoissent parfaitement les côtes de la Méditerranée, et acquièrent dans ces voyages des connoissances pratiques assez étendues. Il est vrai que la théorie leur manque, et qu'ils se hasardent rarement en pleine mer : mais cela tient peut-être plus à une habitude qui leur a été transmise de temps immémorial, et à la petitesse de leurs embarcations, qu'à une pusillanimité dont on ne peut guère les accuser. En diverses circonstances, ils ont montré beaucoup de courage et de présence d'esprit.

« Telle est la différence des grecs d'Hydra avec leurs « voisins de Terre-Ferme : telle est l'influence du gou- « vernement sur les mœurs et la félicité des peuples. « L'Hydriote travaille pour lui-même, trouve dans sa pa- « trie un refuge assuré ; il n'est pas troublé dans la jouis- « sance de la fortune qu'il a acquise par son industrie. « Cette île est un rocher stérile, il n'y existe ni bosquets, « ni jardins, pas même un ruisseau; néanmoins on y re- « marque avec surprise et intérêt un peuple intelligent, « actif et heureux. Le Turc, avare et insouciant, meurt « de misère et d'ennui au milieu des trésors d'une nature « libérale, et le Grec libre convertit ses rochers en une « mine féconde. »

Les Hydriotes ont armé et équipé leur escadre actuelle d'après le mode usité dans l'ancienne Athènes. Chaque négociant fournit un nombre de bâtimens proportionnel à ses facultés; il les fait monter par ses matelots et commander par ses capitaines accoutumés. Il doit en résulter un singulier mélange de grands et petits bâtimens, et d'artillerie de tous les calibres.

Mais comment les Turcs ont-ils souffert qu'une marine non seulement marchande, mais militaire, se formât aux

portes de leur capitale? Voici comment M. Coraï l'explique : « Soit ignorance, soit mépris, soit enfin le besoin et la commodité de trouver, chez les Grecs, pour l'armement de la marine turque, les matelots que l'on chercheroit en vain chez cette nation, la Porte, quoique naturellement ombrageuse, n'a fait aucune attention à la naissance de cette marine marchande; bien plus, on prétend que dans le commencement elle l'a même en quelque sorte favorisée. Quoi qu'il en soit, la marine actuelle des îles n'appartient qu'à des Grecs; et, depuis les patrons jusques aux mousses, elle n'est équipée que de Grecs; de là, les insulaires de l'Archipel, à parler en général, ont acquis une énergie d'ame inconnue à la nation grecque depuis qu'elle a perdu sa liberté; maîtres d'un grand nombre d'excellens voiliers fabriqués par leurs propres mains d'une manière aussi solide qu'élégante, et équipés par des marins le plus souvent unis par le lien du sang ou par des alliances, ils peuvent, à la moindre crainte d'une oppression extraordinaire, y embarquer le reste de leurs familles, et aller s'offrir à la première nation qui aura le bon esprit d'accepter un présent de cette importance. Il n'y a pas longtemps que l'on a entendu dire par des capitaines de l'île d'Hydra ce que Thémistocle, à la tête d'une armée navale bien inférieure assurément à la marine actuelle de ces insulaires, disoit à l'amiral corinthien, qui lui reprochoit la destruction d'Athènes par les Perses : « Nous aurons une terre et une patrie tant que nous serons en possession de deux cents vaisseaux armés. »

« Parmi les insulaires possesseurs de vaisseaux, les habitans d'Hydra tiennent le premier rang; ils offrent à l'observateur des détails sur leurs réglemens de marine, sur leur manière de vivre et de se gouverner, soit pendant leur voyage, soit dans l'île même, d'autant plus curieux, dit M. Coraï, que ces Hydriotes sont encore dans une profonde ignorance, malgré les efforts qu'ils font depuis quelque temps pour en sortir. »

Il est fâcheux que les Hydriotes ne joignent pas à la réputation d'un peuple actif et courageux celle de la bonté et de l'hospitalité. Albanois ou Schypetars d'origine, ils conservent, avec l'usage habituel de leur langue (1), une

(1) Ils parlent aussi le roméique ou grec moderne.

partie de l'ancienne rudesse de leurs mœurs. Le sage et scrupuleux M. Pouqueville les qualifie de « féroces et avides Schypetars; » il rapporte des traits de leur vie domestique qui font frémir, des assassinats commandés par l'avarice et exécutés de sang froid sur de jeunes femmes par une famille entière.

M. Fauvel, consul de France à Athènes, dit (1) qu'un étranger ne peut guère s'éloigner du port sans être accablé d'injures et de pierres par les enfans.

M. Castellan en a fait l'expérience, mais il donne en même temps une explication qui adoucit un peu nos idées sur le caractère des Hydriotes :

« Notre qualité de *Français*, dit-il, nous a procuré un accueil peu favorable. Aussitôt que nous avons touché la terre, une foule d'enfans nous a assaillis à coups de pierres et poursuivis jusqu'à un café où nous nous sommes réfugiés.

« Nous avons demandé la cause de cette réception inhospitalière : on nous a dit que les Hydriotes, ayant apporté du blé à Marseille dans le temps de la disette, avoient été assez mal payés. Je ne sais jusqu'à quel point il faut ajouter foi à cette inculpation; car, depuis cette époque, les habitans d'Hydra sont plus riches, et ont augmenté le nombre de leurs vaisseaux. Notre capitaine les a menacés de la colère du capitan-pacha, mais ils n'en ont tenu aucun compte; il paroît qu'ils craignent peu les Turcs. Le capitaine s'étant transporté chez les magistrats de la ville pour se plaindre de l'insulte qui nous avoit été faite, on s'est contenté de nous offrir des gardes pour nous accompagner, sans réaliser cette offre. Nous avions, comme vous savez, perdu au cap Saint-Ange une ancre qui nous étoit fort utile; nous désirions la remplacer à Hydra, et le capitaine en fit la demande au nom de la Sublime-Porte. Les Hydriotes ont répondu qu'ils consentoient volontiers à nous la fournir, pourvu qu'on leur en payât la valeur en argent; ils ont refusé des bons sur Constantinople. On leur a dit de réfléchir à ce refus, qui pouvoit les compromettre : on a insisté pour avoir une prompte décision, le vent nous étant favorable et la mis-

(1) Notes sur Chandler.

sion dont nous étions chargés ne pouvant souffrir de délai, ils ont répondu gravement? « La mer vous est ouverte. » On leur a encore fait observer qu'ils se rendoient par là responsables des événemens fâcheux qui, faute de cette ancre, pouvoient nous arriver. « Dieu est bon, il vous conduira », ont-ils répondu, toujours avec le même sang froid et le même laconisme : c'est là tout ce qu'on a pu tirer d'eux.

Le pain d'Hydra est d'un beau blanc, savoureux, et même un peu sucré. Le vin ordinaire vient de la Morée, de l'Archipel; il est fort bon. Quant à l'eau, celle des citernes ou des puits est en petite quantité, et à peine suffisante pour la consommation des habitans. Un puits renommé, qui se trouve hors de la ville et à une grande élévation, paroît être l'ouvrage des anciens; il est vaste, profond, construit solidement et disposé de manière à permettre d'y descendre dans certaines occasions. Lorsque M. Castellan y est allé, il étoit entouré de femmes qui y puisaient de l'eau, à force de bras, dans des vases de cuivre attachés à l'extrémité de longues cordes. Parmi ces femmes, il y en avoit d'assez jolies; mais elles étoient toutes extrêmement brunes. Leur costume n'a rien de particulier, si ce n'est qu'elles vont le visage découvert, et qu'elles ne portent qu'un grand voile qui, posé sur leur tête, s'attache seulement sous le menton, et tombe en larges plis derrière leurs épaules. Des enfans, déjà grands, couroient absolument nus sur le rivage, et de jeunes filles de huit ou neuf ans n'avoient d'autres vêtemens que leurs longs cheveux; elles se mêloient aux jeux des jeunes garçons, plongeoient dans la mer, nageoient fort bien, et, pour se sécher, venoient se rouler dans le sable; aussi leur peau, exposée continuellement au soleil, étoit-elle presque noire.

Ce tableau rappelle les insulaires de la mer du Sud. Si les Grecs ne peuvent se maintenir libres sur le sol de leurs ancêtres, puissent-ils aller fonder à Otaïti une nouvelle Athènes!

III.

NOUVELLES.

Expédition angloise dans la Libye.

Nous avons fait connoître le voyage de M. Della-Cella de Tripolis à Cyrène, publié en italien ; ce voyage a attiré la curiosité des géographes sur l'ancienne Libye, cette grande portion de l'Afrique qui s'étend à l'ouest de l'Egypte jusqu'au Fezzan et au Bournou, espace qui paroît avoir été bien connu des anciens. La lisière maritime de ce pays forme l'ancienne Cyrénaïque, pays rempli jadis de colonies grecques, et qui, d'après M. Della-Cella, conserve encore sa fertilité et son climat salubre. L'Angleterre y envoie une expédition commandée par M. Beechey, un des compagnons de voyage de M. Parry; elle partira de Tripoli et se rendra à Cyrène, d'où elle fera des excursions dans l'intérieur, surtout pour découvrir les *oasis* où étoient le jardin des Hespérides et le temple de Jupiter-Ammon. Un bâtiment de guerre, toujours prêt à recueillir les voyageurs, longera la côte de la Cyrénaïque. Circonscrite dans une sphère limitée, cette expédition épuisera probablement l'objet qui lui est confié; quant à la haute importance des vues politiques qui s'y rattachent, lisez notre analyse de Della-Cella.

Expédition à Bournou.

Une autre expédition angloise, dirigée par le docteur Woodney, doit également se rendre de Tripolis à Fezzan, et de là à Bournou. Là, elle prendra son parti, d'après les renseignemens qu'elle pourra obtenir ; et, selon ce qu'elle apprendra sur la direction du Niger, elle cherchera à en explorer le cours, soit en allant vers Tombouctou, soit en se rendant au golfe de Guinée.

Ouvrages nouveaux.

M. Cochelet, qui, naufragé sur la côte de Sahara, a été emmené par les Arabes, et a vu des individus qui avoient

été à Tombouctou, publiera ces jours-ci le récit de ses aventures, ainsi que les renseignemens qu'il a recueillis. M. Lapie dresse sa carte. Les Arabes qu'il a fréquentés donnoient à Tombouctou le nom de *Timeectou*.

—M. *Amédée de Jaubert* vient de faire paroître son *Voyage en Arménie et en Perse*, depuis si long-temps attendu avec impatience. Nous en donnerons une analyse; en attendant, nos lecteurs peuvent être assurés que cet ouvrage est une addition précieuse à nos connoissances géographiques. La *Carte* de M. le chevalier Lapie, qui accompagne le volume de M. de Jaubert, renferme les améliorations les plus importantes, surtout dans les environs des lacs d'Ourmia et de Van.

—Le *Voyage souterrain* de M. Bory-Saint-Vincent nous fait connoître les célèbres cavernes de Saint-Pierre, près Mastricht, d'une manière plus complète et plus exacte qu'aucun ouvrage précédemment publié. Nous reviendrons sur cette production d'un écrivain spirituel et d'un savant naturaliste.

—Le volume VI du *Précis de la Géographie universelle* de M. *Malte-Brun* vient d'être mis sous presse.

Société de géographie.

Il se forme dans ce moment une association pour l'encouragement de la géographie; l'impression des mémoires scientifiques, la publication des cartes, la distribution de prix et le défraiement des voyageurs sont les objets utiles et importans dont s'occupera cette honorable société. Nous avons retenu parmi les noms des membres qui déjà la composent ceux qui suivent: Barbier du Bocage, Bougainville (le baron), Brué, Champollion Figeac l'aîné et le jeune, Depping, Du Petit-Thouars, Eyriès, Fourier (le baron), Jaubert, Jomard, Langlès, Lapie, Laplace (le marquis de), Lescallier (le baron), Letronne, Malte-Brun, Pastoret (le marquis), Rossel, Sidney-Smith (le vice-amiral), Walckenaer, etc., etc. Le nombre des souscripteurs s'élève déjà à plus de soixante, et s'accroît journellement. Nous en donnerons une note plus détaillée.

FIN DU TOME XI.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE VOLUME XI.

Pages.

Pages.

BULLETIN.

I.

ANALYSES CRITIQUES.

II.

MÉLANGES HISTORIQUES ET GÉOGRAPHIQUES.

FIN DE LA TABLE DU TOME XI.

Planche qui accompagne le Tome XI.

